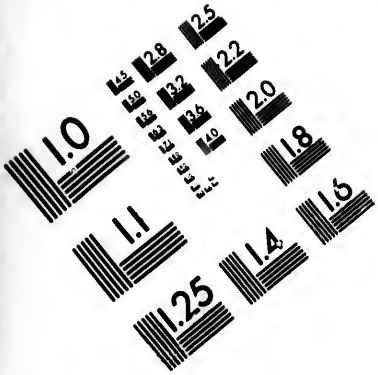
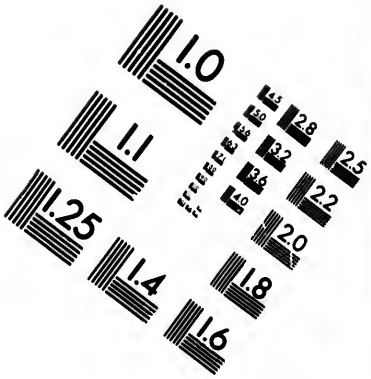
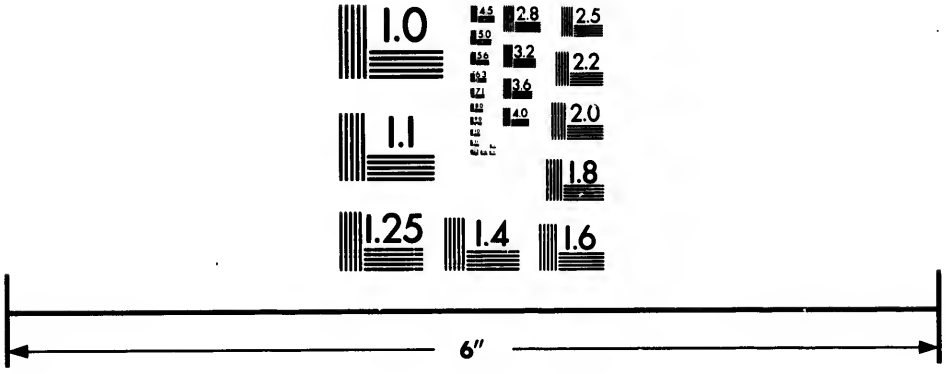
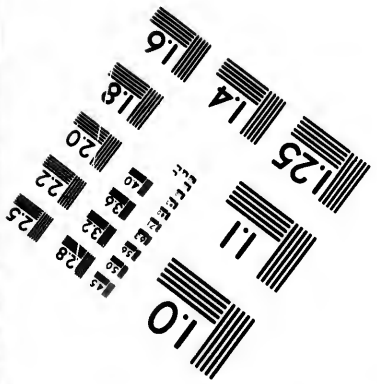
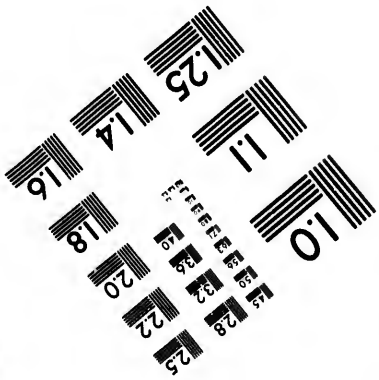



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière : [1]-625, 526-527 p. Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | ✓ | | | | | | |

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

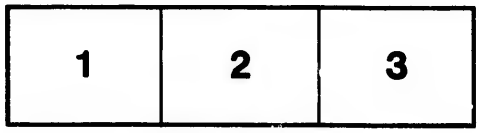
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

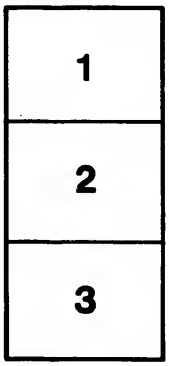
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

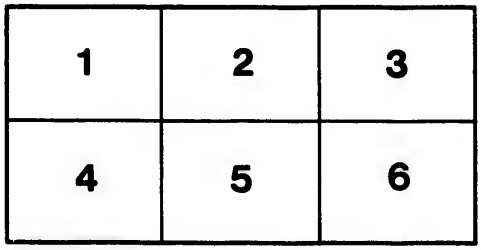
Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:




L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

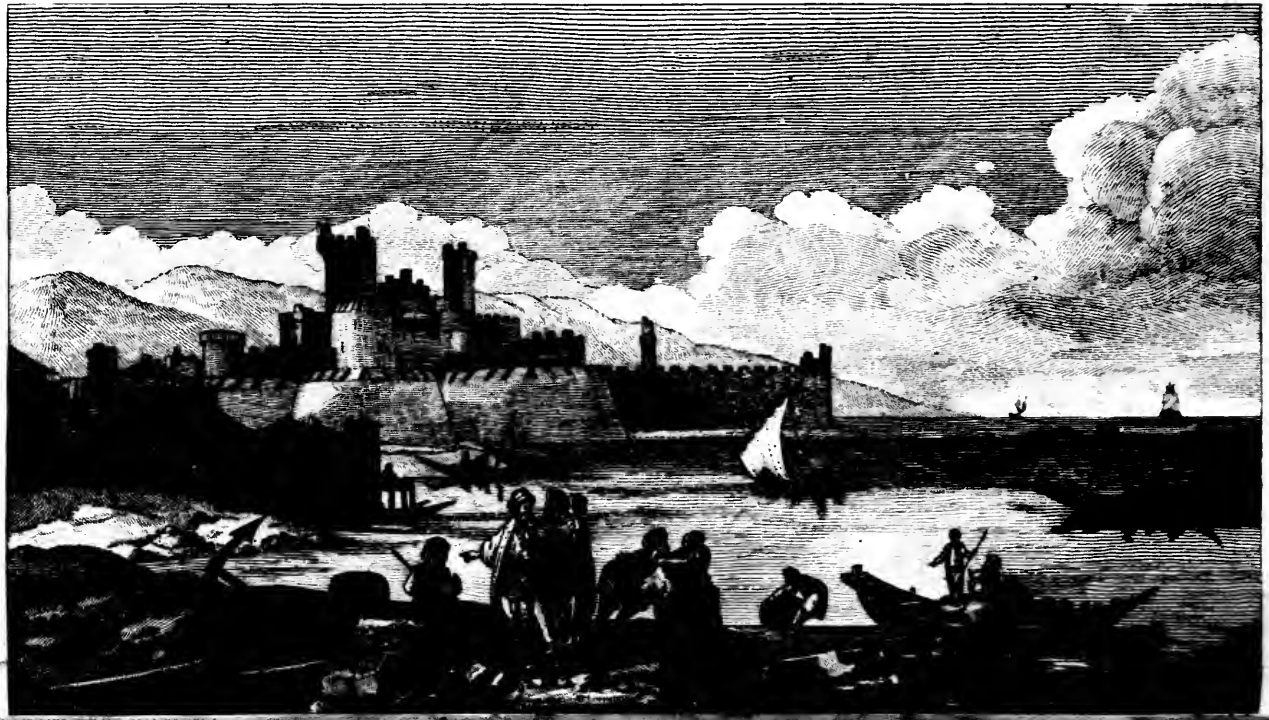
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
# DES VOYAGES.

TOME XXVIII.



# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
# DES VOYAGES,

*CONTENANT*

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Uſages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de Figures.

*Cinquième volume du Supplément, & faiſant ſuite aux Voyages du Levant.*

TOME VINGT-HUITIÈME.

BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE ROLAND BONAPARTE
H DOUBLE H

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Auguſtins, N°. 28.

AN 8. — 1800.

67549

# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

## LIVRE PREMIER.
## VOYAGES DE L'ARCHIPEL.

### CHAPITRE PREMIER.

*Précis des Voyages de Tournefort & de Choiseul dans les Isles de l'Archipel.*

LA Grèce eſt de tous les pays celui qui a préſenté le ſpectacle le plus impoſant & le plus varié ; des campagnes fertiles, des villes floriſſantes, des nations guerrières & éclairées ; de tous côtés, des monumens qui rappelaient de grandes actions ; des marbres, des bronzes, qui retraçaient la beauté, les héros & les dieux ; en un mot, une contrée où l'art & la nature ſemblaient avoir eſſayé tout ce que L'Archipel.

L'Archipel.

leurs efforts réunis pouvaient produire. Voilà l'idée que, pendant des siècles entiers, l'hiſtoire nous offre de la Grèce. Quelques changemens que lui aient fait éprouver le ravage des temps, moins encore que le deſpotiſme des Turcs, on y trouvera des objets intéreſſans par eux-mêmes, & par le ſouvenir de ce qu'ils furent autrefois. Ceux qui chériſſent l'antiquité, s'appercevront que le culte qu'ils rendent à ces belles contrées, n'eſt pas un culte ſuperſtitieux; peut-être même regretteront-ils de n'avoir pas pu ſe tranſporter ſur les lieux pour interroger ces ruines précieuſes, & y puiſer les vrais principes des arts.

L'objet principal de ceux qui ont voyagé dans la Grèce, a été d'acquérir la connaiſſance exacte de l'état actuel de ces ruines que l'érudition voit avec orgueil, & de contempler ces lieux habités & honorés par le peuple le plus éclairé de l'ancien monde. Les ſcènes vaſtes, composées de traits moins ſujets à changer, préſentent encore aux yeux l'intérêt des événemens qui s'y sont paſſés, & abondent en tableaux plus frappans & plus ſublimes que ceux que l'on voit ailleurs, ſoit dans la nature, ſoit ſur la toile animée par le pinceau. Les reſtes étonnans de la magnificence des anciens Grecs ont d'autant plus de char-

mes aux yeux, que l'imagination se donne plus de carrière en les contemplant, quoiqu'elle soit forcée de rabattre ensuite de ses agréables illusions, en considérant leur triste destin; car la plupart de ces monumens sont presque entièrement détruits. On ne voit que peu de colonnes encore debout, & aucun temple n'est entier. L'enceinte de beaucoup de villes est cachée sous les sillons. Un historien moderne de la Grèce observe, avec autant de justesse que d'élégance, que son état présent, comparé avec l'ancien, est l'obscurité silencieuse du tombeau contrastant avec l'éclat d'une vie brillante & active. L'Archipel.

On ne peut s'étonner d'un tel changement dans un espace de temps de plus de deux mille ans; mais on désire d'en connaître les causes, de comparer les événemens, & de voir l'état où sont encore à présent les vestiges de ces grands monumens, qui, ayant échappé aux ravages de la guerre & de la barbarie, vont se consumant par l'action lente du temps. Nous sommes curieux d'apprendre, par les descriptions anciennes, de combien nous sommes venus trop tard, pour pouvoir comparer l'art moderne avec celui des anciens; & nous nous contentons de reconnaître, autant qu'il nous est possible, tout ce qui n'est pas encore dis-

L'Archipel.

paru de la surface de la terre, & perdu pour nous sans retour.

C'est donc le voyage de la Grèce qui fait l'objet de ce volume, non de la Grèce florissante dont Pausanias nous a donné la description, de la Grèce, lorsqu'elle était le séjour des Muses, le domicile des sciences, le centre du bon goût, le théâtre d'une infinité de merveilles, enfin le pays le plus renommé de l'univers; mais de la Grèce d'aujourd'hui, ou telle que Spon, Weller, Pokoke, Tournefort, Choiseul, &c. l'ont décrite, pauvre, misérable, dépeuplée, gémissante dans une espèce d'esclavage, & qui n'offre plus aux yeux du voyageur que des ruines superbes, au milieu desquelles on la cherche sans la trouver; en un mot, l'image de la dévastation la plus affreuse, & l'exemple déplorable des vicissitudes auxquelles toutes les choses d'ici-bas sont soumises.

Mais, pour considérer la Grèce dans son véritable point de vue, quelle foule de héros, de grands capitaines, de sages, de philosophes, d'hommes extraordinaires en tout genre, cette heureuse contrée n'a-t-elle pas produite? D'un côté, Hercule, Thésée, Ulysse, Nestor, Codrus, Miltiade, Cimon, Aristide, Phocion, Aratus, Aristomène, Epaminondas,

Philippœmen ; de l'autre, Dracon, Solon, Lycurgue, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Zénon, cent autres non moins eſtimables, quoique peut-être moins célèbres; leurs noms ſeuls ne réveillent-ils pas encore l'idée ou de l'héroïſme ou de la ſageſſe ? Et quels exemples de courage, de grandeur d'ame, d'amour du bien public, de zèle pour la patrie, de modération & de juſtice, ces grands hommes ne nous ont-ils pas laiſſés ! Car il n'y a plus que les barbares qui ignorent que les lettres & les arts apportés de Phénicie, & d'Egypte en Grèce, y trouvèrent, s'il faut ainſi dire, un terroir ſi heureux, qu'en peu de temps ils y firent des progrès qu'on ne pourrait s'imaginer, ſi nous n'en avions des preuves ſubſiſtantes, ſoit dans les écrits des Grecs, ſoit dans les pierres gravées et les médailles, ſoit dans ſes antiques, qui ſervent encore aujourd'hui de modèle aux plus grands maîtres, & qui ſont le plus bel ornement des palais, en même temps que l'admiration des connaiſſeurs. L'éloquence, la poéſie, l'hiſtoire, la muſique, l'architecture, la peinture, la ſculpture, la gravure, tous ces arts, ſemblables à ces plantes qui ne viennent qu'à regret en certains climats, & qui ſe plaiſent en d'autres, fleurirent preſque tout-à-coup dans

L'Archipel.

la Grèce, & y jetèrent un vif éclat, qui, se
L'Archipel. communiquant de proche en proche, embellit bientôt l'Italie, & ensuite les autres parties de l'Europe; car, dut notre vanité en murmurer, il est certain que nous tenons des Grecs toutes ces belles connaissances, comme les Romains leur en avaient été redevables eux-mêmes.

D'ailleurs, pense-t-on quelle ressource & quel bonheur c'était pour ces petites républiques, qui partageaient entr'elles un si petit pays, de commander à des peuples qui n'étaient sensibles qu'à la gloire ? Elles n'avaient ni domaines considérables, ni gouvernemens, ni grandes charges, ni dignités à faire espérer. C'était fait d'elles si on les eût servies avec un esprit mercenaire : heureusement leurs sujets en étaient bien éloignés. L'état, sans s'appauvrir, pouvait toujours récompenser le mérite, quelque part qu'il fût. L'officier, le soldat, le magistrat, l'homme de lettres, le peintre, le sculpteur, tout homme qui se distinguait, était sûr de sa récompense, & de la sorte de récompense qui flattait le plus son inclination & son goût. Une statue de marbre ou de bronze, une inscription, un tombeau, ordonné par un décret public & élevé aux dépens de l'état, en faisait tous les frais. De-là cette multitude d'excellens ouvriers qui, en travaillant à im-

mortaliser les autres, s'immortalisaient eux-mêmes par ces chefs-d'œuvre de leur art, dont quelques restes, échappés au ravage des temps, sont encore aujourd'hui si précieux; & de-là en même temps cette noble émulation que ne pouvait manquer d'exciter la vue de tant de monumens publics érigés au mérite & à la vertu. Tout statuaire voulait être un Praxitèle ou un Lysippe, & tout général d'armée ne se proposait pas moins que d'être un Miltiade ou un Thémistocle. L'Archipel.

Il ne nous manque qu'une étincelle de ce beau feu pour rendre l'envie de bien faire plus vive & plus générale qu'elle n'est parmi nous. Quand on considère qu'une couronne d'olivier remportée aux yeux des Grecs assemblés à la barrière d'Olympie, mettait le vainqueur au comble de ses vœux, & qu'il n'y avait point de peines, de sueur, de fatigues & de dangers dont il ne se crut bien payé par cette marque d'honneur, on ne s'étonne point qu'une nation si avide de gloire se soit rendue si célèbre. *A quelles gens avons-nous à faire*, disait *Tigrane à Mardonius ? Ils ne connaissent ni l'or ni l'argent, & ne cherchent que la gloire & la vertu.* Tigrane avait raison; ces gens-là devaient être invincibles; aussi l'étaient-ils. En vain Xerxès couvrit leur pays de ses ba-

taillons, & leurs mers de ſes vaiſſeaux; en vain deux cent mille Gaulois, comme un torrent qui a rompu ſes digues, inondent la Grèce; l'une & l'autre puiſſance, les plus formidables qu'il y eut alors dans le monde, échouent tour-à-tour contre une poignée de Grecs. Philippe de Macédoine, il eſt vrai, tailla en pièces, les Grecs, à la fameuſe bataille de Cheronée. Alexandre, ſon fils, du fond de l'Aſie & des bords de l'Inde, les contint par la terreur de ſon nom & par le bruit de ſes exploits. Après lui, Antipater & Caſſander portèrent à la Grèce des coups mortels; mais ces princes commandaient des Macédoniens, & les Macédoniens étaient des Grecs: d'où je conclus que les Grecs ne pouvaient être vaincus que par leurs pareils, je veux dire par des Grecs comme eux, ou par les Romains qui, imbus des mêmes maximes, & élevés tous dans les mêmes principes, penſaient auſſi noblement & avaient la même paſſion pour la gloire.

L'Archipel.

Ils cédaient aux Grecs la ſupériorité dans les arts & dans les ſciences, & ils ſe l'attribuaient eux, dans le grand art de vaincre & de gouverner: c'était ſans doute avec raiſon, puiſqu'après tout ils avaient ſoumis la Grèce à leur empire. Mais ſi les Grecs avaient agi

de concert contre les Romains, comme précédemment contre les Perſes & contre les Gaulois, je doute que Rome fût jamais venue à bout de les ſoumettre. Deux cent mille Perſes défaits par neuf mille Athéniens à Marathon, & ſept cent mille arrêtés tout court aux Thermopyles par trois cents Lacédémoniens, qui n'en auraient pas laiſſé échapper un ſeul, ſi un ſi petit nombre avait pu ſuffire à en exterminer un ſi grand. Ces deux exploits, pour ne rien dire de beaucoup d'autres, montrent bien que les Grecs étaient une nation de héros dont il n'était pas aiſé de triompher. Auſſi Rome employa-t-elle contre eux, non la force, mais la ruſe & l'artifice : ſous prétexte de les concilier & de les pacifier, elle fomenta leurs jalouſies, leurs défiances, leurs diviſions; & lorſqu'elle les vit déſunis, elle leva le maſque, & eut bon marché de ces mêmes Grecs qui avaient humilié le grand roi & rendu tous ſes efforts inutiles. Quoi qu'il en ſoit, voilà de quels pays, de quels hommes & de quels exemples nous allons entretenir nos lecteurs.

L'Archipel.

## CHAPITRE II.

*Départ de Toulon. — Mouillage dans la rade de Coron. — Femmes de l'île de l'Argentière. — Séjour à Milo, anciennement Melos. — Isles de Sophanto, — de Sikino, — de Nio, — de Santorin.*

L'Archipel. Il est difficile de présenter à l'esprit une idée nette de cette foule d'îles qui composent l'Archipel de la Grèce, si on ne les classe d'une manière qui satisfasse à-la-fois l'historien & le géographe. Toutes les divisions qu'on a données jusqu'ici, étant trop multipliées, sont insuffisantes : il semble qu'il n'y en a que deux de nécessaires. La première classe doit renfermer les îles qui entourent l'Asie mineure, & la seconde celles qui, situées au couchant de la Grèce, semblent tenir davantage à la géographie de l'Europe.

J'entends par l'Achipel de l'Asie mineure, toutes les îles semées dans les différentes mers qui baignent cette vaste péninsule depuis l'extrémité orientale du Pont-Euxin jusqu'à la partie de la Méditerranée qui borde les côtes de la Syrie & de la Phénicie. Le plus grand

nombre de ces îles se trouve entre l'Asie mi- L'Archipel.
eure & le continent de la Grèce. Voilà pour-
uoi les anciens les nommaient l'Archipel de
mer Egée.

L'Archipel grec de l'Europe comprend outes les îles éparses à l'occident de la Grèce, usqu'à la Sicile seulement; car les autres de a Méditerranée, telles que la Corse, la Sar- aigne, les Baléares, tiennent à l'histoire de Rome & de Carthage. Les principaux groupes e ces îles, se rencontrant vis-à-vis la côte ccidentale du continent de la Grèce, les fi- ent appeler par les anciens, l'Archipel de la ner Ionière.

Du haut des montagnes, & même des col- ines qui bordent ses côtes, on découvre une uantité surprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles sont semées au milieu des flots avec le même beau désordre que les étoiles le sont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, & les recherche après les avoir perdues. Tan- ôt il s'égare avec plaisir dans les détours des canaux qui les séparent entr'elles, tantôt il mesure lentement les lacs & les plaines li- quides qu'elles embrassent; car ce n'est point ici une de ces mers sans bornes, où l'imagi- nation n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle; où l'ame inquiète,

L'Archipel.

cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve par-tout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici, le sein des ondes est devenu le séjour des mortels : c'est une ville dispersée sur la surface de la mer ; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, & semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraite aux habitans.

Toutes les nations qui, dans l'origine, eurent l'empire de la mer, les conquirent & peuplèrent successivement ces îles ; mais l'amour de la liberté, naturel à des Grecs, plus naturel encore à des insulaires, détruisit le joug sous lequel elles gémissaient. Tous ces peuples se formèrent en petites républiques, la plupart indépendantes, jalouses les unes des autres, & cherchant mutuellement à se tenir en équilibre par des alliances & des protections mendiées dans le continent. Elles jouirent long-temps de ce calme heureux que les nations ne peuvent attendre que de leur obscurité. La multiplicité des petits états que renfermaient toutes ces îles, & les fréquens changemens auxquels ils ont été si souvent exposés, nous mettent dans l'impossibilité d'en donner une description exacte. Cependant pour connaître cette partie célèbre de la terre, il

aut y voyager en détail. Nous indiquerons L'Archipel
xactement les villes, les rivières, les mon-
gnes, & jusqu'aux forêts, aux rochers, aux
ontaines, &c. qui auront eu quelque célé-
rité, en rappelant autant qu'il sera possible
eurs anciens noms, & citant ceux qu'ils por-
ent maintenant, pour mettre le lecteur à
ortée de faire la comparaison de la Grèce
ncienne avec la Grèce actuelle. Tous les
oyageurs anciens & les meilleurs parmi les
ôtres, à la tête desquels nous plaçons Tour-
efort & l'ambassadeur Choiseul, seront nos
uides dans cette relation.

Je m'embarquai à Toulon, dit le voyageur
clairé, dont la relation nous fournit les dé-
ails qui vont suivre, & qui fut sacrifier les
ouissances de la jeunesse & de la fortune à la
passion de voyager & de visiter les plus célè-
res contrées de l'antiquité. Nous partîmes
es derniers jours de mars de l'année 1776;
& après avoir relâché en Sardaigne, à Malthe
& en Sicile, nous découvrîmes les côtes de
la Grèce. Le vent nous força d'entrer dans le
golfe, anciennement appelé *Messeniacus-Sinus*,
& nous mouillâmes dans la rade de Coron en
face de cette ville.

Tout inspirait l'effroi dans ce malheureux
pays, lorsque j'y abordai; tout y gémissait des

L'Archipel.

ſuites d'une guerre cruelle. La ville grecque, ſituée ſous le canon du château, ville aſſez bien bâtie, n'était plus qu'un monceau de ruines ; & ſes environs étaient, ainſi que toute la Grèce, dévaſtés par des hordes d'Albanois que le grand-ſeigneur y avait appelés pendant la dernière guerre pour repouſſer les Ruſſes & ſoumettre les Grecs révoltés. Depuis la paix, ils refuſaient de rentrer dans leurs montagnes, & faiſaient payer cher au grand-ſeigneur les ſecours ruineux qu'il en avait reçus. Les Grecs dénaturés, avilis par un long eſclavage, n'oſaient même ſe défendre contre cette poignée de brigands, & ſe laiſſaient égorger comme des victimes.

Jetons un coup-d'œil rapide ſur cette expédition, dont les détails intéreſſans ſont dignes de la curioſité du guerrier & de l'attention du philoſophe.

La flotte ruſſe ſe montra ſur les côtes voiſines de Coron, le 28 février 1770, & l'effroi ſe répandit bientôt dans la garniſon. Le commandant, conſterné, parlait déja de ſe rendre avant de ſavoir s'il ſerait attaqué : pendant qu'il implorait la médiation du conſul français, les *Maniotes*, ſoulevés par quelques officiers ruſſes, ſortirent de leurs montagnes, & inondèrent les environs de Coron. Le comte Théo-

ore Orlow y vint mouiller, le 10 mars, avec
n escade, composée de trois vaisseaux de L'Archipel.
gne & de deux frégates : il débarqua des
oupes, du canon, établit deux batteries qui
rèrent sur la place, mais lentement & sans
ucun succès ; il était difficile en effet qu'elles
n eussent, vu le petit nombre & sur-tout le
alibre inférieur des pièces débarquées. La
lace, d'ailleurs, est construite assez solide-
ent : les murs du côté de l'attaque, le seul
r où elle tienne à la terre, sont encore meil-
urs que les autres, presque par-tout liés à des
chers qui forment un rempart naturel. Ces
urs ont fort peu souffert, quoiqu'à demi-
rtée des batteries, dont il est facile de re-
onnaître les travaux.

On ne peut attribuer le peu de vigueur &
e succès de cette attaque qu'au trop petit
ombre de troupes réglées qui suivaient le
omte Orlow, & sur-tout au mécontentement
ciproque des Russes & des Grecs, qui s'é-
ient mutuellement exagéré leurs moyens.
es Maniotes, à l'arrivée de la faible escadre
es Russes, trompés dans leur attente, &
ayant pas reçu tous les secours d'armes & de
unitions qui leur étaient nécessaires, ne pri-
nt les armes qu'en petit nombre, & la plu-
art ne comptant bientôt plus sur le succès de

L'Archipel. l'expédition, découragés d'ailleurs par la crainte de ne point combattre pour leur liberté, ne penſèrent qu'à piller & à rapporter leur butin dans les montagnes.

Le comte Orlow continua cependant le ſiége avec quelques centaines d'eſclavons, de Maniotes & de Grecs : il reçut le renfort d'un vaiſſeau de 74, d'un bâtiment anglais & d'une galiote à bombes, à la vérité bien inutile, puiſqu'elle était ſans mortiers. Elle penſa cependant produire tout l'effet qu'on aurait pu en eſpérer ; car à peine parut-elle, que les Turcs épouvantés parlèrent de ſe rendre ; le bey, qui vit leur effroi, & qui d'ailleurs n'était pas trop ſûr de ſon propre courage, eſt convenu qu'il leur avait ſeulement demandé d'attendre la première bombe pour leur honneur & pour ſa juſtification. Le général ruſſe tâcha de ſuppléer aux moyens qui lui manquaient, par une mine qu'il fit pouſſer ſous le baſtion principal, dont la ruine aurait ouvert entièrement le château ; mais elle fut éventée par quelques Turcs déterminés, qui s'élevèrent pour ce moment au-deſſus d'eux-mêmes.

Le comte Orlow ſe décida enfin à lever le ſiége de Coron, le 26 avril 1770. La garniſon turque ſortit du château auſſi-tôt qu'elle vit l'eſcadre à la voile, & détruiſit entièrement la

ville.

ville grecque ; les magasins des négocians, tous Français, furent brûlés ou pillés. Ces malheureux avaient pris, dès le commencement du siége, le parti de s'embarquer sur un vaisseau marchand, amené par le hasard ; &, ayant gardé une exacte neutralité, avaient attendu, sous la double protection des Russes & des Turcs, que leur sort fut décidé. Ils perdirent en un jour tout le fruit de leurs travaux. L'Archipel

*Patras* fut d'abord saccagée par les Grecs soulevés, auxquels s'étaient joints les habitans de *Zante*, & ensuite par les Albanois & les Turcs, qui y égorgèrent plus de 1500 Grecs.

La ville de *Navarrins* s'était rendue, après six jours de siége, à un corps de Maniotes, sous les ordres de quelques Russes. Ceux-ci, en débarquant dans le golfe de Coron, avaient formé deux corps de tous les Grecs révoltés, sous le nom imposant de légion orientale & occidentale de Sparte. Pendant que cette dernière parcourait la côte occidentale & quelques lieux de l'intérieur du pays, en s'avançant vers *Arcadia* & Patras, l'autre avait marché au travers des monts *Taygetes* vers *Misistra*. Cette ville venait de se rendre ; & la garnison, réfugiée dans le château, était déja convenue d'en sortir, avec la liberté de se retirer dans l'intérieur du pays, lorsqu'une troupe de mon-

L'Archipel.

tagnards escalada le château par le côté opposé de la ville, & poursuivit les Turcs, qui se réfugièrent sous la protection des primats de la ville & des chefs de la légion orientale : ils furent reçus dans le palais épiscopal, lieu fermé de murailles, où ils demandèrent à rester, plutôt que de s'exposer à traverser la campagne.

Le comte Alexis Orlow, qui devait commander toutes les forces russes, était enfin arrivé sur la côte. Il avait fixé sa résidence à *Navarrins*, en avait changé la principale mosquée en église, & faisait de nouvelles dispositions pour la conquête de tout le Péloponnèse. Apprenant que la légion orientale s'était emparée de *Misistra*, il lui envoya ordre de marcher vers *Tripolizza*, pour emporter cette ville. Elle avait déja investi le château, lorsqu'une troupe nombreuse de cavaliers albanois vint tout-à-coup fondre sur les assiégeans, qui, cédant au premier effroi & à la terreur, qui devance toujours ces guerriers, s'enfuirent dans leurs montagnes, & abandonnèrent les Russes qui les conduisaient. Aucun de ces braves gens ne voulut se rendre ; & ils ne succombèrent qu'après des prodiges de valeur incroyables : il n'en échappa pas un seul. Les Albanois, irrités de ne pouvoir atteindre les

fuyatds, auxquels une défenſe ſi opiniâtre avait donné le temps de ſe ſauver, entrèrent dans la ville ; &, ſous prétexte que les habitans avaient formé ſecrètement le projet de ſe rendre, ils en tuèrent trois mille en moins de deux heures, & la ville fut pillée, brûlée par ceux qui étaient venus pour la défendre. L'Archipel.

Les libérateurs de *Tripolizza* accoururent alors au ſecours de la ville de *Modon*, aſſiégée par les renforts arrivés au comte Orlow, joints aux Ruſſes & aux eſclavons, qui avaient levé le ſiége de Coron. Le prince d'Olgourouki, à la tête de cinq cents hommes, fit, pour rentrer dans Navarrins, une retraite à laquelle il ne manquait que des témoins en état de l'apprécier. Toute la valeur que les Ruſſes montrèrent dans cette guerre, ne put l'emporter ſur les obſtacles qui ſe multiplièrent par l'inſubordination des Grecs, par le peu de confiance qu'on ſut leur inſpirer, & par l'impoſſibilité où l'on ſe trouva de remplir les promeſſes qui les avaient déterminés à une révolte dont ils ont été ſi cruellement punis.

Ces fiers Albanois, dont je viens de parler, feraient encore des héros, s'ils avaient un Scanderberg à leur tête ; mais ils ne ſont plus que des brigands, dont l'extérieur annonce la férocité. Ils ſont tous grands, maigres, leſtes

L'Archipel.

& nerveux. Leur vêtement consiste en des culottes fort amples, un petit jupon, un gilet garni de plusieurs rangs de grosses olives d'argent, de plaques & de chaînes : ils portent des brodequins attachés avec des courroies, qui montent quelquefois jusqu'aux genoux, pour tenir sur les mollets des plaques qui en prennent la forme, & les préservent du frottement du cheval : leurs manteaux, galonnés & taillades de plusieurs couleurs, achèvent de rendre cet habillement très-pittoresque : ils n'ont d'autre coëffure qu'une calotte de drap rouge, encore la quittent-ils en courant au combat. Ce n'est qu'avec bien de l'adresse que j'ai pu obtenir d'en faire un dessin. Ils étaient musulmans ; & l'on sait combien ils exagèrent l'article de leur religion qui proscrit les images. Un de ces misérables, qui, pour un sequin, aurait assassiné dix personnes, me fit répondre, *que pour tout l'or du monde, il ne consentirait pas à laisser prendre sa figure, & que je serais bien effrayé quand, au jour du jugement, tous les petits hommes que produirait mon crayon, viendraient me demander leurs ames.*

La ville de Coron est située à la pointe d'une langue de terre qui s'avance dans le golfe. La ville a toujours suivi le sort de la Morée, suc-

ceſſivemrnt ſubjuguée par les Gênois, les Vénitiens & les Turcs, à qui elle eſt enfin reſtée. L'Archipel.

Le lendemain de notre départ de *Coron*, nous nous trouvâmes en vue du cap *Matapan*, autrefois le cap *Tenare ;* c'eſt l'extrémité des monts Taygètes qui ſe prolongent dans la mer, & forment ce qu'on appéle actuellement le bras du *Maina*, patrie de ces Mainotes, qui ont tant de fois ravagé la Morée. Ils deſcendent des anciens habitans de la Laconie, & non moins redoutables; leur unique métier eſt celui de pirates. Ceux qui peuvent ſe procurer un bateau, vont infeſter les mers; les autres vivent ſur leurs rochers, dans l'eſpérance d'y voir échouer des bâtimens, qui leur offrent une proie auſſi facile qu'aſſurée.

Non loin de là eſt la petite île de Dulichium, différente d'Ithaque, dont elle n'eſt diſtante que de huit milles : elle était du domaine d'Ulyſſe, auſſi bien que Cephalonie & Sainte-Maure. Ce prince y avait un palais dont on montre encore quelques reſtes.

Nous continuâmes notre route le long des îles Strophades, où l'on dit que les Harpies, pourſuivies par *Lethés* & *Calais*, fils de Borée, ſe réfugièrent autrefois. J'interrogeai quelques Turcs qui avaient été dans ces îles, pour ſa-

L'Archipel.

voir ce qu'on disait des Harpies; mais je n'en pus tirer aucun éclaircissement: l'un d'eux me dit que je voulais peut-être parler des moines grecs qui en sont les seuls habitans. Je souris de sa bonne foi, & ne pris pas la peine de visiter ces îles.

Le lendemain nous laissâmes à gauche Sphactérie, où les Athéniens remportèrent une victoire sur les Spartiates, puis le cap de Sapience, & enfin le promontoire de Ténare, où sont plusieurs gouffres que les anciens prenaient pour les portes de l'enfer. C'est par-là qu'ils firent descendre Hercule pour en tirer le chien Cerbère.

Nous passâmes près de Cérigo; & ce que nous en vîmes ne nous donna aucune idée favorable à cette charmante Cithère, dont le caprice des poëtes avait fait la demeure chérie de Vénus. Cependant le nom de Cythère réveilla dans nos esprits des idées riantes: c'est-là, disions-nous, qu'a subsisté avec éclat, pendant un temps immémorial, le plus ancien & le plus respecté des temples consacrés à Vénus; c'est-là qu'elle se montra pour la première fois aux mortels, & que les Amours prirent avec elle possession de cette terre toujours embellie des fleurs qui se hâtaient d'éclore en sa présence. Dès-lors on n'y connut

que les charmes des doux entretiens & du tendre ſourire. Ah ! ſans doute que dans cette région fortunée, les cœurs ne cherchaient qu'à s'unir, & que ſes habitans paſſaient leurs jours dans l'abondance & dans les plaiſirs. L'Archipel.

Un Grec, qui nous écoutait avec la plus grande ſurpriſe, nous dit froidement : ils mangent des figues & des fromages cuits, ils ont auſſi du vin & du miel ; mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la ſueur de leur front, car c'eſt un ſol aride & hériſſé de rochers ; &, à l'exception de quelques tourterelles, les animaux même y ſont en petit nombre. Je ne ſuis plus ſurpris qu'un ancien ait dit qu'en ſortant de la mer, la déeſſe deſcendit dans cette île, mais qu'elle s'enfuit auſſitôt en Chypre. Nous eſſuyâmes un coup de vent des plus violens ; & après avoir relâché à l'île de *Cervi*, nous arrivâmes à celle de l'Argentière.

Cette île prit le nom de l'Argentière dans le temps que l'on y découvrit des mines d'argent : on y voit encore les reſtes des ateliers & des fourneaux où l'on travaillait ce métal, mais on n'oſerait aujourd'hui reprendre ces ſortes de travaux ſans la permiſſion des Turcs ; & les Turcs, ſous prétexte que les Grecs en retireraient de gros profits, ne manqueraient pas de les accabler d'impôts. Les gens du pays

L'Archipel.

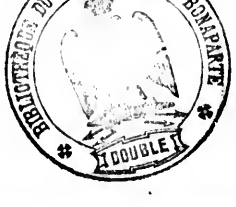
croient que les principales mines ſont du côté qui regarde Poloni, petit port de l'île de Milo. Ces îles ne ſont éloignées que d'un mille de cap en cap, comme parlent les géographes; mais le trajet eſt bien du double.

Pline aſſure que cette île ſe nommait autrefois l'île aux vipères: il faut que la race en ſoit éteinte; car on nous aſſura qu'on n'y en voyait plus. Cette île a toujours ſuivi la deſtinée de Milo. Dans le renverſement de l'empire des Grecs par les Latins, Marc Sanudo, noble Vénitien, la joignit au duché de Naxie, avec quelques autres îles voiſines; elle ſe trouva enſuite enveloppée dans la conquête de l'Archipel par Barberouſſe.

Cette petite île, autrefois nommée *Cimolis*, n'a que ſix lieues de circonférence. Le ſol, extrémement aride, eſt dépourvu de ſources; on n'y trouve que de l'eau de citerne, ou celle que l'on va chercher à Mélos, qui n'en eſt pas éloignée. Les monts, les vallées, & toute la campagne, dépouillés d'arbres, n'offrent pas un ſeul ombrage contre les ardeurs du ſoleil. Les Vénitiens, pendant leurs guerres contre les Turcs, coupérent tous les oliviers, & cauſèrent un dommage irréparable à l'île. Les habitans n'oſeraient y former des plantations nouvelles, parce qu'ils craindraient de

voir doubler leurs impoſitions. C'eſt ainſi que le gouvernement ottoman en agit avec ſes ſujets ; s'ils montrent de l'induſtrie, il la taxe ſur le champ, & l'étouffe dès ſa naiſſance. L'Archipel.

L'Argentière ne préſente que des collines hériſſées de rochers & dépouillées de verdure, des vallées où croiſſent de triſtes arbriſſeaux & des buiſſons épineux ; elles ſont la plupart couvertes d'une argile blanche & graſſe, que les anciens appelèrent la *terre cimolée*, & que les habitans emploient au lieu de ſavon pour blanchir leur linge. Ce ſol ſtérile ne paraît guères propre à l'agriculture ; cependant ſes induſtrieux habitans y trouvent leur ſubſiſtance ; ils y ſèment de l'orge & du bled, au commencement de l'automne, qui eſt la ſaiſon des pluies, & les recoltent en mars. Les vignes qu'ils ont plantées ſur les coteaux, ne leur donnent du fruit que pour la table. Ils tirent leur vin de Santorin, de Mile, & des autres îles de l'Archipel. Ils nourriſſent de la volaille, des troupeaux de chèvres & de moutons, dont la chair eſt excellente. Le pays leur fournit encore des cailles, des lièvres & des perdrix en abondance. Les femmes tricotent des bas de coton, & les hommes s'occupent de la pêche & de la navigation. On prend autour de l'île de fort bon poiſſon,



L'Archipel

sur-tout des rougets, dont la chair est très-délicate.

La peuplade qui habite le village de l'Argentière, est composée d'environ cinq cents personnes. Elle ne jouit pas d'une grande aisance; mais, grace à son industrie, elle ne manque point des premiers besoins de la vie. A la vérité, cette petite île ne gémit point sous la verge des officiers de la Porte. On n'y voit ni aga, ni cadi. Les Turcs n'oseraient l'habiter, parce qu'elle n'a aucun port qui puisse empêcher les Maltois de les emmener en captivité. Leurs corsaires y viennent de temps en temps dépenser en festins, en fêtes, en plaisirs de toute espèce, l'argent qu'ils ont pillé sur les mahométans. C'est un tribut qu'ils paient aux belles de l'Argentière. En un mot, les Grecs qui habitent ce rocher seraient heureux, si le capitan-pacha pouvait les oublier dans les contributions annuelles qu'il lève, souvent avec barbarie sur les îles de l'Archipel. Outre la capitation à laquelle tous les Grecs sont soumis, il exige encore des présens, qui quelquefois égalent le tribut. Ces vexations ont les suites les plus funestes; elles réduisent les insulaires à la dernière misère.

Les Grecques de l'Argentière sont chaussées ridiculement: en France, on fait cas d'une

la chair eſt très-

e village de l'Ar-
nviron cinq cent
d'une grande ai-
nduſtrie, elle ne
beſoins de la vie.
e ne gémit point
la Porte. On n'y
Turcs n'oſeraient
ucun port qui put
emmener en cap
nent de temps en
n fêtes, en plai-
t qu'ils ont pillé
un tribut qu'il
tière. En un mot,
her ſeraient heu-
uvait les oublier
elles qu'il lève,
s îles de l'Archi-
laquelle tous les
encore des pré-
t le tribut. Ces
us funeſtes; elles
rnière miſère.
ière ſont chauſ-
on fait cas d'une

jambe fine, d'un pied mignon. Les belles de l'Argentière penſent autrement. Elles ſe groſſiſſent les jambes en les couvrant de pluſieurs paires de bas; elles paraiſſent plutôt bottées que chauſſées, & regardent cet accoutrement comme une parure : de peur que l'œil en perde quelque choſe, leurs robes ne descendent qu'à deux doigts au-deſſous du genou. Elles ſont faites de manière qu'elles gâtent abſolument leur taille, & que l'on ne peut que ſoupçonner les belles proportions dont la nature les a décorées. J'ignore qui peut leur avoir fait adopter ces vêtemens ridicules. Du reſte, la plupart ſont gaies, vives & jolies. Je me prélassai dans quelques maiſons, où je fus étonné de trouver, ſous des toîts ruſtiques, de jeunes perſonnes de la plus charmante figure. Si on leur reproche qu'elles défigurent, par des ornemens déplacés, une partie de leurs charmes, elles répondent: nos grands'mères étaient vêtues ainſi, & nous ſuivons l'uſage. L'uſage viendra-t-il toujours à la place de la raiſon? Mais dans une petite île, d'où les femmes ne ſortent point, & où elles ne voient preſque jamais aborder d'étrangers, dont la parure différente pourrait les frapper, les modes, quelques abſurdes qu'elles ſoient, ſont immuables, & perſonne n'oſe en ſecouer le joug. L'Archipel.

L'Archipel.

L'Argentière a devant elle un long écueil stérile, que l'on nomme l'île brûlée. Dans le canal qui les sépare, les vaisseaux trouvent un bon mouillage; dans tout le reste de l'île, les rivages sont escarpés & hérissés de rochers inabordables.

De l'Argentière, on voit à découvert l'île de Mélos, qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue : on la nomme actuellement *Milo* ou le *Mile*. Elle avait autrefois une ville du même nom, qui fut bâtie par les Phéniciens. Ce peuple navigateur, attiré par la beauté de son port, en fit sans doute un entrepôt de son commerce. Ce port, dont l'ouverture regarde le nord-ouest, s'avance dans les terres, en formant diverses sinuosités, & s'élargit tout-à-coup dans un spacieux bassin. Les vaisseaux de toute grandeur peuvent y mouiller à l'abri de tous vents, & la flotte la plus nombreuse s'y trouve fort au large.

Cette île fut long-temps riche & peuplée. Dès la plus haute antiquité, elle jouissait d'une liberté parfaite. Les Athéniens, qui n'avaient pu déterminer les Miliotes à se déclarer en leur faveur dans la guerre du Péloponèse, descendirent sur leurs rivages & les attaquèrent avec fureur: deux fois ils échouèrent dans leur entreprise; ils revinrent avec des troupes plus

nbreuſes, mirent le ſiége devant Mélos, L'Archipel.
ayant obligé les aſſiégés à ſe rendre à diſ-
tion, paſſèrent au fil de l'épée tous les
mmes en état de porter les armes; ils n'é-
gnèrent que les femmes & les enfans, qu'ils
menèrent en captivité. Cette atrocité fait
gir l'humanité & déshonore le nom athé-
n; mais la guerre ſe faiſait alors avec un
harnement dont nous n'avons point d'exem-
. Les républiques ne ſavent point pardon-
, & portent preſque toujours la vengeance
excès. Lyſandre, général des Lacédémo-
ns, ayant à ſon tour impoſé la loi aux
héniens, fit rappeler la colonie qu'ils avaient
voyée à Mélos, & y renvoya les malheureux
tes de ſes habitans. Cette île perdit ſa liberté
ſque Rome, affectant l'empire du monde,
quit tout l'Archipel. Elle tomba dans le
rtage des empereurs d'orient, & devint en-
te la conquête de Soliman ſecond. Depuis
te époque, elle gémit ſous le deſpotiſme
oman, & eſt bien déchue de ſa puiſſance.
n'y a pas plus de ſoixante ans qu'elle poſſé-
t encore plus de vingt mille habitans. Il
n reſte aujourd'hui qu'environ ſept cents,
ur une ſurface de dix-huit lieues de circon-
rence. On gémit de voir les meilleures ter-
res ſans cultures, & les vallées fertiles chan-

L'Archipel.

gées en marais. La peſte, que les Turcs propa
gent en tous lieux, a détruit une partie de ſe
habitans ; la mauvaiſe adminiſtration de l
Porte & les vexations du capitan-pacha o
fait le reſte. Aujourd'hui le défaut de bras n
leur permet pas de donner un libre écoul
ment aux eaux ; elles demeurent ſtagnant
dans les vallées, croupiſſent & infectent l'a
d'exhalaiſons putrides. Les marais ſalans, q
ſe ſont multipliés faute de ſoin, produiſen
même effet. Ajoutez à ces inconvéniens l
exhalaiſons ſulphureuſes qui s'élèvent de tou
parts, & vous ne ſerez point ſurpris d'appre
dre que les Miliotes ſont tourmentés de fièv
violentes les trois quarts de l'année ; peut-êt
ſeront-ils obligés d'abandonner leur patri
Tous les viſages y ſont jaunes, plombés, p
les ; & l'on ne voit ſur aucun les ſignes de
ſanté. Le voyageur prudent ne doit s'arrêt
que peu de temps dans cette contrée ma
ſaine, s'il ne veut s'expoſer à gagner la fièv
Souvent il ſuffit de coucher dans l'île pour
être attaqué, quelquefois même d'y paſſer
jour.

Je débarquai dans cette île malheureuſe
la pointe, qui, ſe rapprochant le plus de l'A
gentière, ne laiſſe qu'un paſſage très-étroi
au milieu de ce trajet ſe trouvent des écue

effrayans. Les vagues y ſont reſſerrées par les deux îles : elles viennent s'y briſer avec furie, se précipitent, en tournoyant, dans des abymes profonds, en ſortent avec bruit, s'élèvent dans les airs, & blanchiſſent de leur écume tous ces bords dangereux. L'Archipel.

On a vu dans le ſiècle dernier un Miliote, nommé *Capſi*, s'ériger en petit roi de Milo. Il ne manquait ni de courage ni de talent pour gouverner. Mais il fut aſſez mal aviſé pour quitter ſon trône, & rendre une viſite ſans égardes à un Turc, capitaine de vaiſſeau, qui lui avait fait des propoſitions avantageuſes de la part du grand-viſir, que ce nouveau ſouverain ne laiſſait pas d'inquiéter : dès que *Capſi* fut hors le bord du Turc, on mit à la voile ; & ce malheureux Miliote, qui n'avait régné que trois ans, fut pendu à Conſtantinople, à la porte de la priſon des eſclaves, moins prudent que ces anciens habitans de Milo dont parle Plutarque, leſquels ayant envoyé une colonie à *Cryaſſa*, ville de Carie, firent cacher des poignards dans le ſein de leurs femmes, & s'en ſervirent fort à propos pour égorger les habitans de la ville, qui les avaient invités à un feſtin, dans le deſſein de les faire mourir.

On ne finirait pas ſi l'on voulait décrire toutes les différentes cavernes de cette île. Il

L'Archipel.

n'y a point de trou dans ces rochers où l'on ne ſente une chaleur conſidérable dès qu'on y enfonce la tête. Avant de quitter Milo, nous montâmes au haut de Saint-Elie, montagne la plus élevée du pays, pour avoir le plaiſir de conſidérer les îles voiſines : c'eſt un des plus beaux coups-d'œil qu'il y ait dans l'Archipel. Le jour était parfaitement beau, & nous laiſſa voir une infinité d'îles voiſines qui brillen dans la mer, pour me ſervir de l'expreſſion d'Horace.

Quand on fait le tour de l'île en bateau, on découvre les embouchures de pluſieurs canaux ſouterrains, par où l'eau de la mer s'engouffre, & par le moyen deſquels le ſe marin eſt porté juſques dans les moindres ca vités de cette roche ſpongieuſe. Le ſoufre de Milo eſt parfaitement beau, & a un petit œi verdâtre & luiſant, qui le faiſait préférer pa les anciens à celui d'Italie. On trouve ce ſoufre par gros morceaux en creuſant la terre, & par groſſes veines dans les carrières d'où l'on tir les meules de moulin. Il eſt bon de remarque que ce rocher ſpongieux & caverneux, qu ſert de fondement à Milo, eſt comme une eſ pèce de poële qui en échauffe doucement la terre, & lui fait produire les meilleurs vins, les meilleures figues, & les melons les plus délicieux

délicieux de l'Archipel. La sève de cette terre L'Archipel.
t admirable & travaille toujours ; les champs
s'y reposent jamais.

Après avoir visité les eaux minérales, nous
lâmes vers les mines d'alun, dont les princi-
les sont à une demi-lieue de la ville. On n'y
availle plus aujourd'hui. On fit bien des fa-
ons pour nous y conduire ; ce ne fut qu'après
oir exigé de nous quelque argent, comme
la se pratique dans le levant pour les moin-
es bagatelles. On entre d'abord dans une
verne assez simple, d'où l'on passe par une
pèce de boyau dans quelques chambres que
n a creusées autrefois, à mesure que l'on en
ait de l'alun. Ce sont des voûtes, hautes
ulement de quatre à cinq pieds, sur neuf ou
x de large, incrustées d'alun presque par-
ut. Cet alun vient en pierres plates, de l'é-
aisseur de huit ou neuf lignes, jusqu'à un
ouce.

L'alun de plume s'y trouve aussi, c'est une
es plus belles choses que l'histoire naturelle
u levant puisse présenter. Cet alun de plume
ient par gros paquets, composés de filets dé-
és comme la soie la plus fine, argentés, lui-
ns, longs d'un pied & demi, ou de deux, de
même goût & de même caractère que l'alun
n pierre. Les pierres, au travers desquelles

cet alun s'échappe, ſont très-légères & friables.
L'Archipel. Tous les rochers qui ſont autour, ſont revêtus de ſemblables concrétions. Il y en a beaucoup qui ne ſont que du ſel marin ſublimé, auſſi doux que la fleur de farine. On y voit des trous où l'alun paraît tout pur & comme friable, mais d'une chaleur exceſſive.

Le port de Milo, aſſez vaſte pour recevoir les eſcadres les plus nombreuſes, eſt à l'abri de tous les vents : il n'a d'autre inconvénient que d'être fermé, ou d'être au moins d'une ſortie difficile par les vents du nord. On me conduiſit à quelque diſtance du rivage vers une caverne; elle ſervait de retraite à des pâtres qui y faiſaient bouillir leur laitage. Il paraît aſſez vraiſemblable que c'eſt une ancienne carrière, dont les pierres ont ſervi autrefois à bâtir la ville; elles ſont légères, ſpongieuſes & portent par-tout l'empreinte de la deſtruction. Les rochers, qui entourent l'île extérieurement, ſont dans le même état; des feux ſouterrains en minent ſans ceſſe les fondemens, & il eſt à craindre que l'île ne vienne tout-à-coup à s'engloutir.

Après avoir obſervé tous les phénomènes que l'île de Milo offrait à ma curioſité, je louai un mauvais bateau grec pour aller parcourir une partie des cyclades, le vent de ſud

me conduisit à l'île de Siphanto; j'y vis un tombeau de marbre blanc d'une belle exécution; on le trouve sur le chemin de la mer à la ville; fait pour consacrer peut-être, la mémoire d'un héros; la barbarie des habitans l'a dévoué aux usages les plus vils. Tous les monumens de la Grèce éprouvent le même sort; les étables même sont construites avec les débris les plus riches. Ici c'est un entablement, là une frise, une corniche magnifique, souvent des statues sont maçonnées dans les murailles; enfin on ne peut faire un pas dans cette contrée, sans trouver des chefs-d'œuvres, vestiges de ce qu'elle a possédé & témoins de ce qu'elle a perdu. L'Archipel.

La ville de Siphanto est située sur une masse énorme de rochers qui en rendent l'aspect plus imposant, mais l'accès plus difficile. Je trouvai, en y entrant, les principaux habitans assemblés sous une espèce de portique. Je ne pus répondre qu'avec peine aux questions précipitées qu'ils me firent; tous m'interrogeaient, tous me parlaient d'Alger, de l'Espagne, de ses flottes, du tort qu'une guerre faisait à leur commerce. A cette foule de questions succédait un moment de silence: les yeux fixés sur moi, ils attendaient mes reponses; elles étaient agitées, discutées, combattues;

L'Archipel.

enfin les plus vieux prononcaient, et leurs décisions politiques paraissaient reçues avec respect. Je me crus transporté aux beaux jours de la Grèce; ces portiques, cette assemblée populaire, ces vieillards, qu'on écoutait avec un silence respectueux, leurs figures, leurs habillemens, leur langage, tout me rappelait Athènes ou Corinthe, & ces places publiques où un peuple avide de nouvelles, environnait les étrangers & les voyageurs.

L'empressement avec lequel on m'offrit l'hospitalité, vint bientôt fortifier cette illusion. Un des plus âgés m'avait déja conduit chez lui, lorsque deux français arrivèrent, réclamant, à titre de compatriotes, le droit de me recevoir chez eux. Ils s'emparèrent de moi, & me comblèrent d'attentions & de soins.

Le climat de Siphanto inspire le regret d'en sortir, le ciel y est toujours pur & serein, & l'heureuse fécondité de la terre permettrait aux habitans de se passer des îles voisines, si le désir de quelques superfluités ne les engageait à y avoir recours. On compte aujourd'hui environ quatre mille habitans dans l'île de Siphanto. Ils savent à combien leur île est taxée. Ils s'en rendent quelquefois eux-mêmes adjudicataires, & alors ils choisissent des chefs qui lèvent les fonds & les remettent au capi-

n pacha, lorſqu'il vient faire ſa tournée dans L'Archipel.
Archipel. Son arrivée répand la terreur; les
recs les plus aiſés affectent alors de paraître
ns la miſère, mais il eſt plus ingénieux à
couvrir leur opulence, qu'ils ne le ſont à
cacher, & il leur fait payer, en un jour, la
anquillité dont ils jouiſſent tout le reſte de
nnée. Un grec ne ſort jamais ſans porter
quittance avec lui, encore n'eſt-ce ſouvent
u'une précaution inſuffiſante contre l'induſ-
ieuſe rapacité des exacteurs.

L'habillement des femmes de Siphanto eſt
aucoup moins déſagréable que celui des
mmes de l'Argentière & de Milo, il ſe rap-
roche même un peu du véritable habit grec.
e viſage de mon hôteſſe était agréable, mais
le était petite & graſſe, elle différait à cet
gard des autres femmes de l'île, qui ſont en
énéral grandes, jolies, & dont la taille eſt
égère. Les cheveux des femmes ſont nattés
vec des bandes de laine, & forment des rou-
eaux qui ſe relèvent ſur la tête.

En quittant Siphanto, nous paſſâmes devant
olicandro, ſans nous y arrêter. Un excès de
urioſité fort peu raiſonnée me fit aborder à
ikino. Je ne fus point effrayé de la hauteur
es rochers, j'eſſayais déja d'y grimper, mais
mon empreſſement fut un peu rallenti par la

L'Archipel.

manière dont on m'y reçut: quelques habitans de l'île, qui avaient vu approcher mon batteau, s'étaient placés sur la montagne pour nous empêcher d'y pénétrer, vingt fusils dirigés sur nous, & le peu de succès qu'eut l'éloquence de mon pilote, me forcèrent d'abandonner mon projet, & de rentrer dans mon bateau pour me rendre dans l'île de Nio, anciennement Ios.

Elle n'est célèbre que par la mort d'Homère: sept villes prétendaient à la gloire d'avoir vu naître le père de la poésie; mais aucune n'a disputé à l'île d'Ios, le triste honneur de conserver ses cendres. Les habitans lui élevèrent un tombeau sans aucune inscription, & ce ne fut que long-tems après, que l'on crut nécessaire d'attester à la postérité le dépôt précieux que renfermait ce monument. Le temps l'a détruit, & l'ignorance plus destructive encore, a effacé chez les habitans jusqu'au souvenir d'Homère. Étrange fatalité attachée au nom de ce grand poète par-tout si célèbre, & maintenant ignoré dans le lieu même où repose sa cendre.

L'habillement des femmes de Nio est assez agréable. Une simple camisole marque leur taille, sans la contraindre, & leurs jupons fort courts, au lieu d'allarmer la décence, ne font

qu'annoncer la pureté de leurs mœurs ; elles peuvent paraître trop peu vêtues, mais on ne les trouvera jamais vêtues immodeſtement. L'Archipel.

Les uſages conſervés précieuſement chez les habitans de cette île, leur manière de vivre entre eux, leur prévenance pour les étrangers, tout rappèle la ſimplicité des premiers âges. J'en éprouvai tout le charme, maîtres, femmes et enfans, tous s'empreſſaient à me ſervir, à prévenir mes beſoins ; ils regrettaient ce qui pouvait manquer chez eux, courraient le chercher chez leurs voiſins, & ne permettaient à leurs domeſtiques de partager aucuns de ces ſoins. Ce n'était point cet empreſſement mêlé de curioſité, c'était celui de la ſimple bienveillance, de l'humanité ſans mélange d'aucune eſpèce d'intérêt, c'était enfin un portrait fidèle & touchant de l'antique hoſpitalité. Je ne pus leur faire accepter aucun dédommagement des peines que je leur avais cauſées ; ils me demandèrent ſeulement une atteſtation de l'accueil qu'ils m'avaient fait. Ce ſont les ſeuls titres que ces hommes honnêtes aiment à conſerver.

L'île de Thera, aujourd'hui Santorin, a toujours été le théâtre des phénomènes les plus intéreſſans. La nature paraît avoir dans cette portion de l'Archipel, réuni ſous les yeux

L'Archipel.

de l'observateur, une suite d'opérations différentes, qui, s'expliquant mutuellement, semblent révéler le secret de son travail. Les anciens ont écrit que l'île de Thera était sortie du sein de la mer, ainsi que Rhodes, Délos, etc. Cette opinion est entièrement détruite par l'inspection des lieux & par la nature des substances dont ces îles sont formées. Aucune de ces îles ne paraît devoir son origine à des volcans; peut-être ne sont-elles, ainsi que toutes celles qui composent l'Archipel, que le sommet de hautes montagnes, dont quelques-unes auront d'abord été totalement inondées, lorsque le Pont-Euxin ne fut pas assez vaste pour contenir les eaux que tant de fleuves s'empressent de lui apporter. Ces eaux se seront frayées une route qui leur aura sans doute été ouverte par un grand tremblement de terre, feront entrées par le Bosphore, & auront formé cette partie de la Méditerranée. Depuis, par des événemens dont il est facile de concevoir la possibilité, les eaux de la mer étant venues à baisser, on aura vu paraître à leur surface des îles nouvelles. Telle a été vraisemblablement l'origine de celles que je viens de citer.

Les volcans, loin d'avoir donné naissance à l'île de Théra, en ont au contraire détruit une

ande partie, & depuis cette première épo-
e, ces feux ſouterrains toujours allumés, L'Archipel.
nt ceſſe de répandre l'effroi dans ces con-
es. Le bourg de San Nicolo eſt ſitué à la
inte de Santorin, & ſur des rochers énormes
r-tout déchirés, brûlés & calcinés. L'écueil
pelé *Thiraſia*, n'en eſt ſéparé que par un
al étroit & peu profond, où les bateaux
uillent en ſûreté; cet écueil eſt une partie
l'île de Santorin, dont les fondemens ſe
t affaiſſés, & qui s'en eſt détachée ſeule-
nt par la ſurface ſupérieure. Toute la côte
golfe de Santorin montre l'état de deſtruc-
& de calcination où j'ai déja dit que
t tous ces rochers. Sur le bord de la mer
raît le château de Scaro dont la ſituation
effrayante; un peu en-deçà eſt le bourg
Pyrgos, le ſéjour le plus agréable de toute
l'île, & au-deſſous une petite anſe, où les
eaux peuvent aborder; mais pour peu que
vent s'élève, ils ſont obligés d'aller cher-
er un aſile plus ſûr dans le paſſage de San
colo. Le mien y fut forcé; lorsque je vou-
repartir, il me fallut aller l'y joindre, &
ne crois jamais avoir navigué d'une façon
s légère & moins raſſurante: nous entrâmes
ns une nacelle que l'on avait tirée ſur le
ble, pour la mettre à l'abri des flots. On,

L'Archipel.

nous fit coucher horizontalement les uns sur les autres, & deux grecs, poussant avec force le petit bâtiment, nous lancèrent à la mer. Les vagues étaient fortes; un seul conducteur dirigeait notre marche avec deux rames grandes comme la main, & nous recommandait de ne pas faire le moindre mouvement. Je ne tardai pas à voir combien son avis était sage, car un de mes compagnons de voyage en essayant de se lever, pensa faire chavirer le navire.

On compte aujourd'hui, dans l'île de Santorin, environ huit mille habitans, parmi lesquels il n'y a guère que sept à huit cents catholiques. On sait que les deux religions grecque & romaine sont plus opposées par leur haine mutuelle que par la diversité de leurs opinions, semblables à deux frères, qui venant à se brouiller, trouvent de nouveaux motifs d'inimitié, dans le souvenir de leur union ancienne. On sait que les Grecs sont plongés dans l'ignorance la plus vile, qu'ils font consister presque tous leurs dogmes dans une abstinence outrée & une antipatie aveugle pour les Latins. Ceux-ci, curieux d'étendre leur domination, disputent à leurs adversaires quelques-unes de ces petites chapelles répandues dans la campagne, & dont le nombre est presque égal à celui des habitans. Cette animo-

ne va cependant jamais jusqu'à troubler
ranquillité publique: chaque parti est un L'Archipel.
n pour l'autre: il règne parmi eux une
ulation de régularité, excitée plutôt par
nour propre que par le zèle, & soutenue
cette idée générale que, dans les opinions
rales & religieuses, la conduite a bien plus
mpire que le raisonnement. A ces motifs,
en joint un autre plus puissant encore,
la terreur des juges musulmans, qui ne
ssent jamais un procès élevé entre des chré-
s, qu'en ruinant les deux parties.

Je fus reçu chez l'évêque catholique par
deux sœurs. Leur peu d'aisance disparais-
sous le faste & la coquetterie, héréditaires
z les femmes grecques. Elles semblaient
loir, par l'extérieur du luxe, se cacher à
s-mêmes la médiocrité de leur fortune: la
ité leur faisait oublier les besoins les plus
ls, ou plutôt elles n'en avaient point de
s grand que celui de leur parure.

Je trouvai l'évêque occupé des fonctions de
ministère: élevé depuis peu à l'épiscopat,
n'en connaissait encore que les devoirs. En
cendant de l'autel, il vint me prendre, &
conduisit chez lui, dans toute la pompe
ornemens pontificaux. Il avait réservé sa
plicité pour l'intérieur de sa maison; elle

L'Archipel.

n'avait rien qui ne fût entièrement conforme à la modeſtie de ſon revenu. Le dîner fut apprêté par ſes ſœurs, qui, pour un inſtant, mirent à part leur vanité & leurs beaux habits. Son domeſtique était peu nombreux, mais il y maintenait exactement l'ordre hiérarchique. Le curé ſervait de maître-d'hôtel; & ſon embonpoint le rendait digne de cet emploi : le diacre, une aſſiette ſous le bras, s'était placé derrière ma chaiſe : je reconnus le ſous-diacre ſervant un de mes compagnons de voyage, & je fus auſſi édifié de leur attention au ſervice de la table, que je l'avais été quelques minutes auparavant de leur dévotion au ſervice de l'autel. Je croyais tous leurs talens épuiſés par la double fonction que je leur avais vu remplir; mais ils ne tardèrent pas à m'en faire connaître un nouveau que je ne leur ſoupçonnais pas. Je déſirai faire une promenade dans l'intérieur de l'île : l'évêque voulut lui-même m'y accompagner; le diacre, toujours officieux, m'amena un petit mulet tout équipé, me tint l'étrier, & ſe chargea lui-même de le preſſer dans ſa marche. J'étais confus d'en recevoir tant de ſervices : l'évêque s'apperçut de mon embarras, & crut me raſſurer en me diſant que cette auſtère ſubordination était un uſage de la primitive égliſe, fort précieux à

ſerver. Je fus convaincu de ſon grand zèle
r l'obſervation de l'ancienne diſcipline,
s bien plus encore de l'extrême pauvreté
cette égliſe.

Nous traverſâmes une grande partie de l'île.
terre, quoique couverte de pierres ponces,
duit pourtant une grande quantité de vi-
s, qui donnent d'excellent vin. On y re-
ille auſſi beaucoup d'orge & de coton, mais
de froment.

En quelques endroits, les habitans ont creuſé
rochers, pour s'y former des logemens,
doute dans l'eſpérance d'être plus à l'abri
tremblemens de terre qu'on y éprouve
vent.

Il ne me reſtait plus à voir à Santorin que la
ntagne de Saint-Etienne, ſituée au ſud-eſt
l'île. C'eſt un amas de roches énormes, en
rties recouvertes par une immenſe quantité
pierres ponces qui en rendent l'accès diffi-
e. La plaine qui y conduit, offre un coup-
eil bien différent; elle eſt couverte de vi-
es, d'oliviers, de grenadiers; enfin, c'eſt
bondance auprès de la ſtérilité.

La montagne eſt couronnée par des ruines
i atteſtent l'exiſtence & la deſtruction d'une
lle magnifique : elle eut pour fondateur Thé-
s, oncle & tuteur de Proclès, roi de Lacé-

L'Archipel.

démone. Je ne dirai rien de l'eſpèce de gou-
vernement que Théras établit chez ſes nou-
veaux ſujets. Il paraît qu'il ſuivit celui d
Sparte; mais je ne puis m'empêcher de rap
peler un uſage dont on ne trouve d'exempl
que chez ce peuple, & que Euſtache nous
conſervé dans ſon commentaire ſur Denis
géographe. Les Theréens, dit-il, ne pleuraie
ni les enfans qui mouraient avant 4 ans,
les hommes qui mouraient au-delà de 5
Ceux-ci, parce qu'apparemment ils avaie
aſſez vécu; & ceux-là, parce qu'on ne penſa
pas qu'ils euſſent encore vécu. Triſte jug
ment porté par tout un peuple ſur le malhe
de la condition humaine; mais après tou
moins étrange, moins mélancolique, & ſa
doute plus raiſonnable que celui de ces peu
ples de Thrace qui prenaient, dit-on, le deu
le jour de la naiſſance de leurs enfans, & c
lébraient des réjouiſſances à leur mort.

Au milieu de toutes ces ruines, on diſtin
gue facilement celles d'un temple; les co
lonnes, quelques ſtatues, & les fragmens l
plus riches ont été enlevés par les Ruſſes. U
peu au-deſſous de l'emplacement du temple
on trouve la chapelle de Saint-Etienne, con
truite avec des fragmens antiques. Dans l
fond de la chapelle eſt un autel orné de gui

des, à côté une très-jolie ſtatue de femme. L'Archipel.
n n'y rappèlerait le chriſtianiſme, ſans une
ite image enfumée de la vierge, dont les
ecs l'avaient décorée, pour lui faire porter
s facilement la lampe deſtinée à brûler dans
lieu ſaint.

Au rapport d'Hérodote, l'île de Santorin
it autrefois un pays délicieux, & ſe nom-
it *Calliſte*, à cauſe de ſon extrême beauté.
e eſt étrangement déchue aujourd'hui de
état: au lieu d'un terrein gras & fertile,
ne trouve qu'un vaſte rocher qui produit à
gret de quoi nourrir ſes habitans: aux riantes
iries, aux payſages agréables, ont ſuccédé
ſables arides & d'affreux précipices. L'en-
e de cette île a la forme d'un croiſſant, qui
rait le plus grand & le plus beau port du
nde, ſi les vaiſſeaux pouvaient y trouver
crage. Entre les deux promontoires, qui
t les cornes du croiſſant, ſont quatre pe-
s îles formées par des volcans au commen-
ment de ce ſiècle. L'une d'entr'elles naquit
ne éruption ſubite, dans un lieu où la mer
it autrefois ſi profonde, qu'on n'en pouvait
uver le fond. Après des mugiſſemens hor-
les & des agitations violentes qui répan-
ient au loin la terreur & l'effroi, la mer
nça de ſon ſein des tourbillons de flamme

L'Archipel.

& de bitume, qui dérobèrent aux yeux
clarté du jour. On vit enſuite, avec étonne
ment, ſur la ſurface de l'eau, une montagn
ſolide, qui s'accrut inſenſiblement par de
éruptions ſemblables. Cette île nouvelle n'é
tait d'abord qu'un amas de pierres ponce
inégal & raboteux : mais le ſoleil l'anim
pour ainſi dire, & le limon de la terre s'éta
joint aux minéraux calcinés dont elle éta
compoſée, elle devint ſuſceptible de cultur
C'eſt ce que nous raconta un vieillard qui, e
1707, avait été témoin oculaire de ce q
j'écris.

J'allai de-là à Policanda, île preſque
grande & plus agréable que Santorin ; elle eſ
comme celle-ci, formée d'un ſeul roche
mais ce rocher-là même eſt fertile. En ce
tains endroits, il est couvert de quelqu
pouces de terre où croiſſent d'abondant
moiſſons ; en d'autres, où il y a moins d
terre, les vignes viennent à l'envi & produi
ſent d'excellens raiſins. On nous parla d'un
grotte que les curieux ont coutume de viſite
Je m'y rendis à travers des précipices & de
roches pendantes, toutes prêtes à nous écra
ſer. Cette caverne eſt tapiſſée de congélation
en forme de cryſtaux, les unes de figure pyra
midale, les autres cylindrique. La plupart ce
pendan

dant ſont d'un noir luiſant dont l'aſpect eſt réable. Quelques-unes ſont couvertes d'une ièce de dorure qui éblouit les yeux. L'Archipel.

En remontant vers l'Attique, on apperçoit *anaé*, ou l'île d'Hélène : elle n'a aucuns ſtiges qu'elle ait jamais été habitée; peut-re eſt-ce ce qui la fit choiſir par Pâris, lorſ-'il s'enfuit de la Grèce avec Hélène qu'il ait enlevée. Ce prince, dit-on, s'y arrêta, & jouit pour la première fois du fruit de ſa nquête.

En face de Cranaé eſt l'île appelée par les ciens, *Cythnos*, & par les modernes, *Ther-ia*, à cauſe de ſes bains chauds. Elle eſt core auſſi fertile qu'elle l'était autrefois. Les mpagnes ſont couvertes de moiſſons, & les oteaux de vignobles, moins eſtimés, à la vé-té, que ceux des terreins plus arides : il y vient quantité de muriers dont les habitans rent un profit conſidérable, par le grand ombre de vers à ſoie qu'ils nourriſſent; mais principal commerce ſe fait en miel & en ire. On nous fit voir les ruines d'une an-ienne ville qu'on nomme *Hebreo-Caſtro* : elles ont d'une beauté & d'une magnificence ſin-ulières. Parmi les marbres dont elle eſt cou-verte, nous vîmes quantité de bas-reliefs & de tronçons de ſtatues, qui me parurent avoir

été fort précieuſes. Il ſemble que les barbares
L'Archipel. auteurs de ces ravages, craignant qu'on ne voulut rejoindre un jour les parties éparſes de ces ſtatues, aient pris la précaution de les mutiler. *Thermia*, capitale de l'île, eſt paſſablement grande, & preſque toute peuplée de Grecs.

## CHAPITRE III.

*e de Naxia, anciennement Naxos. — Ses antiquités, son commerce & sa fertilité. — Dames & bourgeoises de l'île de Tine. — Bourg de San Nicolo. — Isles de Syra & de Délos. — Ses anciennes fêtes. — Temple d'Apollon. — Isle de Paros. — Grotte d'Antiparos. — Détails sur Lemnos.*

EUS lieu d'être satisfait de mon séjour à xia, qui est une des plus grandes des cy- L'Archipel.
des & des plus riches. En abordant dans te terre, je m'attendris sur les malheurs Ariadne, abandonnée par le perfide Thésée. m'imaginais entendre les plaintes de cette ante désolée, qui faisait retentir les rochers les rivages de Naxia de ses gémissemens, sque Bacchus, touché de compassion, vint offrir sa main & sa couronne. La ville, pelée Naxia, est bâtie sur les ruines de l'an- nne. Ses murailles sont épaisses & flanquées tours. La citadelle est située dans la partie plus éminente, & m'a paru d'une construc- n régulière. Les églises y sont en grand mbre, & la cathédrale sur-tout est belle &

L'Archipel.

ſpacieuſe. J'allai voir près du château de reſtes de la plus haute antiquité : ce ſont de ruines d'un temple de Bacchus ; elles couvren tout un rocher, qui eſt environné des eaux d la mer. La richeſſe des matériaux prouve l magnificence & la beauté de l'édifice. Le morceaux de jaſpe & de porphire ſont mêlé avec le granit & le marbre le plus riche. L temple eſt entièrement détruit ; mais le cadr de la porte qui conduiſait dans l'intérieur, e encore dans ſon entier. Il eſt de trois piè de marbre fort uni, chacune de dix-huit pied de longueur ſur onze d'épaiſſeur. Le poid énorme de ces trois pièces l'a défendue contr les habitans de Naxia, qui ont arraché tou ces marbres précieux pour en conſtruire leur maiſons.

On voit peu d'autres antiquités dans c île. Une tour quarrée, ſeul reſte du palais de anciens ducs de l'Archipel, s'élève au milie de la ville, dont l'aſpect eſt loin d'annoncer l beauté de l'intérieur de l'île ; mais ſi l'on avanc dans les terres, on trouve des vallées déli cieuſes, arroſées de mille ruiſſeaux : tous le coteaux ſont couverts d'orangers, de limonier & de vignes ; les plaines ſont ombragées d mûriers, de figuiers, de grenadiers. La terre par ſa fécondité, ſemble prévenir tous les beſoin

ſes habitans. L'induſtrie des Naxiens ne ſe
ne pas à la culture des terres ; ils font une L'Archipel.
nde quantité de ſel qu'ils vendent à fort bon
mpte, & ils s'occupent encore à travailler
ſoie & le coton qu'ils recueillent dans toutes
parties de leur île. Tant d'avantages l'avait
t nommer par les anciens la petite Sicile.
hénée compare ſes vins au nectar des dieux.
eſt en effet de tous les vins de Grèce celui
i m'a paru mériter le mieux ſa réputation ;
is il eſt ſi délicat qu'on ne peut le tranſpor-
, même aux îles les plus voiſines. L'île
nſacrée à Vénus, Cythère, n'eſt plus qu'un
her ſtérile; Gnide n'exiſte plus que ſous
flots qui l'ont renverſée, & la ſuperbe Cy-
pe laiſſe à peine quelques traces de ſes rui-
s : Naxos, plus heureuſe, rappèle encore le
our & les bienfaits de Bacchus. Les dons
e la nature y prodiguait à ſes habitans, dû-
nt ſans doute les diſpoſer à recevoir le culte
cette divinité.

L'heureuſe ſituation de Naxia lui aſſure en-
re une eſpèce de liberté au ſein même de
ppreſſion ; & la nature, prodigue envers ſes
abitans, ſemble avoir voulu poſer une bar-
ère entr'eux & la tyrannie. Nul vaiſſeau n'y
eut aborder. De ſimples bateaux ſuffiſent

L'Archipel.

pour porter aux îles voiſines le ſuperflu des richeſſes dont abonde celle de Naxia.

On compte dans l'île environ ſix mille habitans, dont un cinquième de catholiques. Il y a pluſieurs couvens de filles; un de capucins; les jéſuites y avaient auſſi un établiſſement; ils y ſont reſtés ſous l'habit ſéculier, & continuent à y être utiles. Chacune des deux religions y a un archevêque, dont la puiſſance ſpirituelle s'étend ſur toutes les cyclades, mais dont le revenu eſt fort borné. L'île entière paie environ dix bourſes au capitan-pacha.

Le grand-ſeigneur n'a aucune révolte à craindre dans cette île: dès qu'un Latin ſe remue, les Grecs en avertiſſent le cadi; & ſi un Grec ouvre la bouche, le cadi ſait ce qu'il a voulu dire avant qu'il l'ait fermée. Les dames y ſont d'une vanité ridicule: on les voit venir de la campagne, après les vendanges, avec une ſuite de 30 à 40 femmes, moitié à pied, moitié ſur des ânes; l'une porte ſur ſa tête des ſerviettes de toile de coton, ou quelque jupe de ſa maîtreſſe; l'autre marche avec une paire de bas à la main, une marmite de grès, ou quelques plats de fayence. On étale ſur le chemin tous les meubles de la maiſon; & la maîtreſſe, montée ſur quelque mauvais cheval, entre dans la ville comme en triomphe

a tête de cette troupe : les enfans ſont au
ieu de la marche; ordinairement le mari
l'arrière garde.

Naxos, quoique ſans ports, était une répu-
que très-floriſſante, & maîtreſſe de la mer
ns le temps que les Perſes paſſèrent dans
rchipel. Si l'on veut remonter juſqu'à l'an-
uité la plus reculée, on trouvera dans Dio-
re de Sicile l'origine des premiers peuples
i s'y établirent.

Pendant la guerre du Péloponèſe, cette île
déclara pour Athènes avec les autres îles
la mer Egée. Enſuite Naxos tomba ſous la
iſſance des Romains : après la bataille de
ilippes, Marc-Antoine la donna aux Rho-
ens; mais il la leur ôta quelque temps après,
rce que leur gouvernement était trop dur.
le fut ſoumiſe aux empereurs romains, &
ſuite aux Grecs juſqu'à la priſe de Conſtan-
nople par les Français & par les Vénitiens;
r trois ans après ce grand événement, les
énitiens, maîtres de la mer, donnèrent la
berté aux ſujets de la république qui vou-
raient équiper des navires, de s'emparer des
es de l'Archipel & autres places maritimes,
condition que les acquéreurs en feraient
mmage à ceux à qui elles appartenaient, à
aiſon du partage fait entre les Français & les

L'Archipel.

Vénitiens. Marc Sanudo s'empara pour lors des îles de Naxie, Paros, Antiparos, Milo, l'Argentière, Siphanto, Policondro, Nanſio, Nio & Santorin. L'empereur Henri érigea Naxie en duché, & donna à Sanudo le titre de duc de l'Archipel, & de prince de l'empire. Cet établiſſement ſubſiſta juſqu'à Jacques Criſpo XXI, & dernier duc de l'Archipel, dépouillé par les Turcs ſous l'empereur Selim ſecond, & mort à Veniſe accablé de chagrin. C'eſt à cette époque que Barberouſſe fit une deſcente dans l'île & la mit au pillage. Ainſi finit la ſouveraineté de l'Archipel, après avoir été plus de trois cents ans entre les mains des princes latins.

Les descendans des gentilshommes latins, qui s'établirent dans l'île ſous ces princes, occupent encore l'enceinte du château. Les Grecs qui ſont en plus grand nombre, s'étendent depuis le château juſqu'à la mer. La haine de la nobleſſe grecque & de la latine eſt irréconciliable. Les Latins aimeraient mieux s'allier à des payſannes que d'épouſer des demoiſelles grecques. Les Turcs traitent tous ces gentilshommes ſur le même pied. A la venue du moindre bey de Galiote, les Latins & les Grecs n'oſeraient paraître qu'en bonnets rouges comme des forçats de galères, & tremblent

évant le plus petit officier. Dès que les Turcs
ont retirés, la nobleſſe de Naxie reprend L'Archipel.
première fierté. On ne voit que bonnets de
elours, & l'on n'entend parler que d'arbres
e généalogie; les uns ſe font deſcendre des
aléologues ou des Comnènes, les autres, des
uſtiniani, des Cornaro, des Spinola.

*Zia*, qui eſt la plus haute montagne de l'île,
gnifie le nom de Jupiter, & a reteu le nom
e Dia, qui était autrefois celui de l'île. *Co-
ono*, autre montagne de Naxie, conſerve
elui de la nymphe Coronis, nourrice de Bac-
hus, ce qui ſemble autoriſer la prétention des
nciens Naxiotes, qui ſoutenaient que l'édu-
ation de ce dieu avait été confiée, dans leur
le, aux nymphes *Coronis*, *Philia & Clois*, dont
es noms ſe trouvent dans Diodore de Sicile.

Les montagnes de cette île ſont de marbre
u de granit. On nous aſſura qu'on y trouvait
du ſerpentin. On nous fit voir auſſi la grotte
où l'on prétend que les Bacchantes ont célé-
bré les orgies. Mais faute de flambeaux, nous
n'oſâmes pas y deſcendre.

On a ſans doute été étonné de l'habillement
des femmes de l'Argentière: elles ont cepen-
dant à celles de Naxia l'obligation de ne pas
porter le vêtement le plus ridicule de l'Ar-
chipel. Celui des Naxiotes en a toute la diſ-

L'Archipel.

grace, & de plus deux aîles de velours noir, qui, ajoutées à leur carrure factice, en forment un enſemble monſtrueux. Une ſimple gaze couvre le ſein des grecques de Smyrne; celles-ci plus ſévères, le défendent par un plaſtron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les regarde par derrière, on eſt encore plus choqué de voir tourner ſur les reins une eſpèce de panier, dont le deſſin ſeul pourrait montrer tout le ridicule. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché; elles mettent du rouge, ſe noirciſſent les ſourcils & les paupières: enfin, elles ſe couvrent le viſage de mouches; elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui ſe trouve dans l'île; mais elles ne les aſſujetiſſent pas à la forme conſtante qu'elles ont dans nos climats. Le goût ſeul décide de leurs figures toujours variées; tantôt c'eſt un triangle, tantôt une étoile. Un croiſſant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paraît ſur-tout ce qu'il y a de plus ſéduiſant.

De Naxos à Tine le trajet ne fut pas long. Cette île fut anciennement nommée *Tenos*, ſuivant Étienne le géographe, qui la peupla le premier. Hérodote nous apprend qu'elle fit partie de l'empire des Cyclades que les Na-

liotes poſſédèrent dans les premiers temps. Il eſt parlé des Teniens parmi les peuples de la Grèce, qui avaient fourni des troupes à la bataille de Platée, où Mandonius général des Perſes fut défait ; & les noms de tous ces peuples furent gravés ſur la droite de la bâſe d'une ſtatue de Jupiter regardant l'orient.

C'eſt la ſeule conquête qui fut reſtée aux Vénitiens, de toutes celles qu'ils firent ſous les empereurs latins de Conſtantinople. Peu s'en fallut que ce fameux Barberouſſe, capitan bacha, qui ſoumit en 1437 preſque tout l'Archipel, à Soliman ſecond, ne s'emparât auſſi de Tine. André Moroſini aſſure que cette île ſe rendit ſans reſiſtance, mais que peu de temps après, honteuſe d'une pareille lâcheté, elle députa vers le provéditeur de Candie, dont elle reçut aſſez de ſecours pour ſe remettre ſous la puiſſance de ſes premiers maîtres.

Depuis cette époque, pour reprocher aux habitans le peu de courage qu'ils montrèrent en cette occaſion, le provéditeur accompagné des Contadins & des feudataires de la république, ſuivi de la milice avec l'étendart de St.-Marc, allait tous les ans le premier jour de mai à cheval, à l'égliſe de Ste.-Vénérande, ſur la montagne de Cecro. On y faiſait une grande décharge de mouſqueterie ; après avoir

L'Archipel.

crié trois fois, *vive* St. Marc, on danſait enſuite & la fête finiſſait par un repas. Les feudataires qui manquaient de ſe trouver à cette cérémonie payaient un écu pour la première fois, & ils perdaient leur fief, s'ils y manquaient juſqu'à trois fois. Le court ſéjour que nous y fîmes ne nous permit pas d'aller voir les raretés dont on parle dans l'île, comme la caverne d'Éole, la tour de la Donſele, les reſtes du temple de Neptune, la Madona Cardiani.

Les femmes de l'île de Tine ont toutes les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits & une phiſionomie piquante qui ſupplée ſouvent à la beauté & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux, couvre leurs charmes ſans les cacher.

Le commerce et l'induſtrie répandent dans cette île une aiſance générale, & une ſorte d'égalité qui, ſans confondre les claſſes des citoyens, empêchent les uns de ſe corrompre & les autres de s'avilir. Les femmes, que dans d'autres climats, leur richeſſe ou leur naiſſance ſemblerait autoriſer à l'inutilité, ne dédaignent point de s'occuper des détails intéreſſans de leurs ménages, & travaillent avec plaiſir aux vêtemens que leurs enfans doivent porter. Dès que la chaleur tombe, & que le

soleil, sur son déclin, peut encore éclairer leurs travaux sans pouvoir nuire à leurs charmes, elles sortent de leurs maisons, s'asseyent devant leurs portes, filent la soie ou la dévident; d'autres la tricotent, ou préparent les feuilles de mûrier, pendant que leur vieille mère leur fait des contes, souvent interrompus par les chansons des jeunes filles. Je crus alors pour la première fois, que les tableaux délicieux que nous offrent les auteurs Grecs, étaient moins l'ouvrage de leur imagination qu'une fidèle imitation de la nature. L'Archipel.

Le travail facile & pénible auquel sont employées les servantes de Tine, leur permet de conserver tous leurs agrémens; elles n'ont d'autre occupation que de filer la soie, & de nourrir les insectes qui la produisent: aussi voit-on régner par-tout cette propreté qui fait tant de plaisir au voyageur, parce qu'elle est un gage certain du bonheur du peuple, & qu'elle suppose toujours la facilité de se procurer les premiers besoins,

L'amour de la patrie, conservé chez tous les Grecs insulaires, a encore plus de force chez les habitans de l'île de Tine; les servantes qui en sortent en grand nombre, & qui sont connues dans tout le levant, par leur habillement, leur fidélité & leur intelligence,

ne perdent jamais le désir de revoir leur pa-
L'Archipel. trie, & de venir y jouir d'une aisance qu'elles doivent à leur industrie.

Cette île est une des plus riches & des plus agréables de toute la Grèce, & son peu d'étendue est réparé par sa fertilité. Elle n'a que douze lieues de circuit, & près de vingt mille habitans y sont répandus dans soixante villages ou hameaux. Quoique l'île produise une grande quantité de soie, elle ne suffit pas cependant à leur industrie, ils en tirent encore de celle d'Andros, & en fabriquent des bas, dont ils fournissent tout le levant.

A une lieue & demie de San Nicolo, est l'ancienne citadelle construite par les Vénitiens; elle est située sur une haute montagne, d'où l'on découvre presque toute l'île. C'est un tableau délicieux, où tout annonce l'industrie des habitans, & où tout paraît assurer leur bonheur. Aucun officier turc ne leur rappèle l'idée d'un maître, & gouvernés par des magistrats de leur choix, ils semblent n'obéir qu'à eux-mêmes. La vieillesse n'a point perdu tous ses droits dans la Grèce. Ces magistrats portent le nom de vieillards, quoiqu'ils ne le soient pas toujours, & le jeune homme est flatté de voir ajouter à la considération que donnent ces dignités, la déférence que la na-

e réclame pour la vieilleſſe. Ces inſulaires ont paru heureux; éloignés du deſpote, & s'appercevant de leur ſervitude qu'un ſeul r dans l'année, il leur eſt preſque permis ſe croire libres.

Quelqu'agréable qu'eût été à mes yeux le our de Tine, je ne fus point maître de ma priſe en approchant d'Andros. Cette île ſente l'aſpect le plus enchanteur: qu'on ſe re une vaſte & large baie ſéparée en deux un promontoire qui s'avance dans la mer. promontoire, qui fait partie de la ville, couvert de bâtimens & de jardins, dont le p-d'œil champêtre & riant invite les paſ- ers à s'arrêter. De l'autre côté de la ville une vallée délicieuſe & fertile. Tout le rein de l'île, en général, abonde en fruits toute eſpèce; les grenadiers, entr'autres, les limoniers y croiſſent en abondance. Ce ſont par-tout que des jardins & des vergers e des petits ruiſſeaux fertiliſent. Le plus bel droit eſt derrière une haute montagne, au lage d'*Arne*. Pluſieurs hameaux environnés palmiers, le compoſent & ſemblent autant ſolitudes enchantées. La ſoie qu'on y tra- lle eſt des plus eſtimées & des plus fines. dros n'eſt pas moins remarquable par ſes tiquités, que par la beauté de ſon territoire.

L'Archipel

Les plus curieuſes ſont celles de *Baléopoli*
ville grande & magnifique autrefois. La qua
tité de colonnes, de bâſes, de chapiteaux qu'
trouve à l'endroit où était la citadelle, join
à la tradition des habitans, nous fit croire q
ce pouvaient être les veſtiges d'un temple
Bacchus. On nous montra près de là une ſour
dont on dit que l'eau a le goût du vin pe
dant le mois de janvier. Cette fable retra
à la mémoire les anciennes fêtes de Bacch
Une ſource d'eau auprès d'un temple du di
du vin ne flattait pas ſes adorateurs. Les pe
ples accouraient de tous côtés, ils ſe preſſaie
autour du temple, levaient les mains au ci
ſe proſternaient à terre & s'abandonnaient
l'impétuoſité d'une joie effrénée. Pluſieurs vo
confuſes s'écriaient : « Venez, voyez, goût
» ces flots de vin qui s'élancent à gros bou
» lons du temple de Bacchus, n'étaient hie
» cette nuit, ce matin, qu'une ſource d'e
» pure ; Bacchus eſt l'auteur de ce prodig
» il l'opère tous les ans, le même jour, à
» même heure. Il l'opérera demain, après d
» main, pendant ſept jours de ſuite. L'Ach
» loüs, diſait-on, eſt célèbre par ſes roſeau
» le Penée tire toute ſa gloire de la vall
» qu'il arroſe, & le Pactole, des fleurs d
» ſes rives ſont couvertes : mais la fontai
» q

que nous chantons, rend les hommes forts & éloquens, & c'eſt Bacchus lui-même qui la fait couler ».

L'Archipel.

Tandis que les miniſtres du temple, maîtres des ſouterrains d'où s'échappait le ruiſſeau, jouaient ainſi de la crédulité du peuple, le philoſophe était tenté de les féliciter du ſuccès de leur artifice. Ils trompaient ce peuple, mais ils le rendaient heureux.

A une diſtance preſque égale d'Andros & d'Écos, on trouve la petite île de Gyaros, région ſauvage & hériſſée de rochers. La nature lui a tout refuſé, comme elle ſemble avoir tout accordé à l'île de Écos, aujourd'hui Zia.

De quatre villes qu'elle contenait autrefois, on ne voit plus que les ruines de Certhea, ſur laquelle eſt bâtie Zia capitale de l'île. A juger de Certhea par l'étendue de ſes veſtiges, elle devait être conſidérable, car, outre les colonnes de marbre & pluſieurs morceaux d'architecture qui ſe voient dans les maiſons des particuliers & dans les rues de la ville, on en trouve encore quantité dans la campagne, & principalement ſur une montagne éloignée d'une lieue du port; en avançant du côté de la mer, j'en vis un plus grand nombre près d'une enceinte de murailles demi-ruinées, qui

L'Archipel.

appartiennent à quelqu'ancienne citadelle. Les habitans nous montrèrent le tronc d'une ſtatue pour laquelle ils ont une frayeur reſpectueuſe, parce qu'ils croient que c'eſt celle de *Nemeſis* déeſſe de la vengeance. L'île peut avoir trente lieues de circuit; elle eſt fort renommée pour ſes ſoies; elle abonde en fruits & en pâturages; les corps y ſont robuſtes, les ames naturellement vigoureuſes.

Des courages ſi mâles ſeraient capables de tout oſer pour recouvrer leur indépendance. Mais ce qui donne le plus d'éclat à cette île, c'eſt d'avoir produit Simonide; il mérita l'eſtime des rois, des ſages & des grands hommes de ſon temps. Simonide était poète & philoſophe; l'heureuſe réunion de ces qualités rendit ſes talens plus utiles & ſa ſageſſe plus aimable; ſon ſtyle plein de douceur était ſimple, harmonieux; il s'exerça dans preſque tous les genres de poéſie, & réuſſit principalement dans les élégies & les chants plaintifs. Perſonne n'a mieux connu l'art ſublime & délicieux d'intéreſſer & d'attendrir, perſonne n'a peint avec plus de vérité les ſituations & les infortunes qui excitent la pitié. Ces tableaux que Simonide a remplis de paſſion & de mouvement, ſont autant de bienfaits pour les hommes; car c'eſt leur rendre un grand ſer-

vice que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuses qu'ils versent avec tant de plaisir, & de nourrir dans leur cœur ces sentimens de compassion destinés, par la nature, à les rapprocher les uns des autres, & les seuls en effet qui puissent unir des malheureux. Simonide mourut âgé de 90 ans. On lui fait un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Écos, l'éclat des fêtes religieuses, ajouté une huitième corde à la lyre; mais ce qui lui assure une gloire immortelle, c'est d'avoir donné des leçons utiles aux rois; c'est d'avoir fait le bonheur de la Sicile en retirant Hiéron de ses égaremens, & le forçant de vivre en paix avec ses voisins, ses sujets & lui-même. L'Archipel.

Le voyageur qui parcourt l'Archipel, éprouve à chaque pas les émotions les plus douces & les plus variées; c'est un hommage involontaire qu'il rend aux lieux qui ont vu naître les grands hommes, ou qui conservent leurs cendres. Il arrive à Paros, c'est-là que naquit le poète Archiloque, qui partagea avec Homère l'honneur d'avoir étendu les limites de l'art. A Céos, il se rappèle Bacchylide qui eut Pindare pour rival, & ce Prodicus célèbre par ses sophismes & son éloquence. Cos fut le berceau d'Hippocrate; Samos, de Pythagore; Lesbos, d'Alcée & de Sapho. Syros

L'Archipel.

contribua auſſi à l'honneur de la Grèce : elle ne fut point célèbre par ſa puiſſance, ou par le commerce de ſes habitans ; mais c'eſt dans cette île que reçut le jour, un des premiers philoſophes de l'antiquité, Phérecide ; un ſeul mot fera ſon éloge, il fut le maître de Pythagore.

Syra, n'eſt aujourd'hui qu'une petite ville ſituée ſur la pointe d'une montagne ; tous les habitans de l'île y ſont raſſemblés au nombre de quatre mille, & l'on ne retrouve dans l'intérieur que les ruines des villages qu'ils ont abandonnés. Cette île, autrefois partagée entre les égliſes grecque & latine, n'eſt ajourd'hui habitée que par des catholiques. C'eſt de tous les états du Grand-Seigneur, le ſeul, où un même culte ſoit excluſivement adopté ; mais elle n'en eſt pas plus paiſible, & les prêtres grecs triomphent de la voir troublée par des diſſenſions religieuſes ; en effet le muſulman, le juif, l'arménien, le cophte, le grec, le latin, ſemés & réunis dans l'empire turc, jouiſſent, pour l'ordinaire, d'une tranquillité & d'une concorde que l'unité de religion ſemble avoir bannie de Syra. Fatigué de ces déſordres, le gouvernement turc s'eſt vu forcé de ſévir, pour y rétablir la paix évangélique, & l'on n'accuſera pas en cette occaſion la juſ-

ice muſulmane de trop de rigueur, puiſ- L'Archipel.
u'elle avait des meurtriers à punir.

Après avoir long-temps tourné autour de Délos qui eſt le centre des Cyclades, j'arrivai nſin dans cette île où l'on dit que Latone, ourſuivie par la jalouſie de Junon, mit au onde Apollon & Diane qu'elle avait eus de upiter. Quoique tout cela ne ſoit qu'une fa- le, elle ne laiſſe pas de rappeler encore à imagination cette île flottante que Neptune endit ſtable en faveur de Latone. On eut de- uis un ſi grand reſpect pour la patrie d'Apol- n & de Diane, qu'on ne voulût plus qu'au- un mortel y naquit ou y fût enterré. Les mmes groſſes ou les morts étaient tranſpor- s dans une île voiſine. Auſſi les villes de la rèce & les princes de l'Aſie ne mirent au- unes bornes à leurs largeſſes; les uns l'em- ellirent à l'envi, des plus beaux édifices, les utres l'enrichirent par de magnifiques préſens. n donnait le nom de ſacré au vaiſſeau qui ortait ces offrandes. Le concours des peuples était auſſi conſidérable qu'à Delphes, parce u'Apollon y rendait pareillement ſes oracles. n approchant de l'endroit où était ſituée ancienne ville de Délos, nous vîmes quan- té de morceaux de marbre & de colonnes,

L'Archipel. les uns enfoncés en terre, les autres étendus sur la plaine.

Au-delà de ces colonnes, nous apperçûmes une colline couverte d'architraves, de corniches, de piedeſtaux de marbre, qui faiſaient autrefois partie d'un bâtiment magnifique. La grandeur & la beauté des pièces de marbre qui s'y voyent encore, était digne de la majeſté du dieu qu'on y adorait. Tant de magnificence & de richeſſes qui rendaient Délos un des plus beaux endroits du monde, n'ont pu la garantir des injures du temps. Cette île n'eſt plus qu'un rocher déſert, ſtérile, inculte & abandonné.

Les ruines dont Délos eſt couverte, prouvent la vénération des anciens pour cette île, bien mieux encore que les odes de Callimaque & de Pindare. Si tous les poètes s'empreſſèrent de la chanter, tous les peuples ſe firent un devoir de l'enrichir. La piété des Grecs, toujours avides de merveilles, ſembla trouver de nouveaux motifs dans les fables dont on ennoblit l'origine de Délos. D'abord flottante au gré des vents, elle n'eſt fixée que pour offrir à la malheureuſe Latone, un azile que le reſte de la terre lui refuſe. Diane & Appollon y reçoivent le jour, on y élève des

mples, & la voilà consacrée à jamais par le
lte le plus universel. L'Archipel.

Je n'entrerai ici dans aucuns détails histo-
ques sur Délos. On les trouvera avec bien
us de plaisir dans une description des fêtes
'on y célébrait, & dont l'auteur si connu a
mérite rare de réunir à une vaste érudition
utes les graces du style. Il suppose qu'un
anger qui se trouvait à Athènes vers le mi-
u du quatrième siècle avant l'ère vulgaire,
rendit à Délos avec un de ses amis. Après
oir décrit les beautés du printemps dont on
it dans la Grèce, il ajoute :

« Cette saison charmante ramenait des fêtes
» plus charmantes encore, celles qu'on célè-
» bre de cinq en cinq ans à Délos, pour ho-
» norer la naissance de Diane & d'Apollon.
» Le culte de ces divinités subsiste dans l'île
» depuis une longue suite de siècles. Mais
» comme il commençait à s'affaiblir, les Athé-
» niens instituèrent pendant la guerre du Pé-
» loponèse, des jeux qui attirent cent peuples
» divers. La jeunesse d'Athènes brûlait de s'y
» distinguer; toute la ville était en mouve-
» ment. On y préparait aussi la pompe solem-
» nelle, qui va tous les ans offrir au temple
» de Délos un tribut de reconnoissance, pour
» la victoire que Thésée remporta sur le Mi-

L'Archipel.

» notaure. Elle eſt conduite ſur le même vaiſ-
» ſeau qui tranſporta ce héros en Crête, &
» déja le prêtre d'Apollon en avait couronné
» la pouppe de ſes mains ſacrées. Je deſcen-
» dis au Pyrée avec Philotas. La mer était
» couverte de bâtimens légers qui faiſaient
» voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la li-
» berté du choix. Nous nous ſentîmes enlever
» par des matelots, dont la joie tumultueuſe
» & vive, ſe confondait avec celle d'un peu-
» ple immenſe qui courait au rivage. Ils ap-
» pareillèrent à l'inſtant, nous ſortîmes du
» port & nous abordâmes le ſoir à l'île de
» Céos.

» Le lendemain nous raſâmes Syros, &
» ayant laiſſé Tenos à gauche, nous entrâmes
» dans le canal qui ſépare Délos de Rhénée.
» Nous vîmes auſſi-tôt le temple d'Apollon,
» & nous le ſaluâmes par de nouveaux tranſ-
» ports de joie. La ville ſe développait preſ-
» que toute entière à nos regards; nous par-
» courions d'un œil avide ces édifices ſuper-
» bes, ces portiques élégans, ces forêts de
» colonnes dont elle eſt ornée; & ce ſpecta-
» cle qui ſe variait à meſure que nous appro-
» chions, ſuſpendait en nous le déſir d'ar-
» river.

» Parvenus au rivage, nous courûmes au

» temple qui n'en eſt éloigné que d'environ
» cent pas. Il y a plus de mille ans qu'Éri-
» ſichton, fils de Cénops, en jeta les premiers
» fondemens, & depuis, les divers états de
» la Grèce n'ont ceſſé de l'embellir. Il était
» couvert de feſtons & de guirlandes, qui
» par l'oppoſition de leurs couleurs, donnaient
» un nouvel éclat au marbre de Panos dont
» il eſt conſtruit.

L'Archipel.

» Nous nous proſternâmes devant la ſtatue
» d'Apollon; elle eſt plus célèbre par ſon an-
» cienneté que par la délicateſſe du travail.
» Le dieu tient ſon arc d'une main; &, pour
» montrer que la muſique lui doit ſon origine
» & ſes agrémens, il ſoutient de la gauche
» les trois graces, repréſentées la première
» avec une lyre, la ſeconde avec des flûtes,
» & la troiſième avec un chalumeau. Auprès
» de la ſtatue, eſt cet autel qui paſſe pour une
» des merveilles du monde; ce n'eſt point
» l'or, ce n'eſt point le marbre qu'on y ad-
» mire: des cornes d'animaux pliées avec ef-
» fort, entrelacées avec art & ſans aucun
» ciment, forment un tout auſſi ſolide que
» régulier: des prêtres, occupés à l'orner de
» fleurs & de rameaux, nous faiſaient remar-
» quer l'ingénieux tiſſu de ſes parties. C'eſt
» le dieu lui-même, s'écriait un jeune mi-

L'Archipel.

» niſtre, qui dès ſon enfance a pris ſoin de
» les unir entr'elles. Ces cornes menaçantes
» que vous voyez ſuſpendues à ces murs,
» celles dont l'autel eſt conſtruit, ſont les dé-
» pouilles des chévres ſauvages qui paiſſaient
» ſur le mont Cynthus, & que Diane fit tom-
» ber ſous ſes coups. Ici les regards ne s'ar-
» rêtent que ſur des prodiges. Ce palmier,
» qui déploie ſes branches ſur nos têtes, eſt
» cet arbre ſacré qui ſervit d'appui à Latone,
» lorſqu'elle mit au monde les divinités que
» nous adorons.

» En ſortant du temple, nous jetâmes les
» yeux ſur cette foule de monumens dont il
» eſt entouré. Là s'élève une figure d'Apollon
» dont la hauteur eſt de 24 pieds ; de longues
» treſſes de cheveux flottent ſur ſes épaules,
» & ſon manteau, qui ſe replie ſur le bras
» gauche, ſemble obéir au ſouffle du zéphir.
» Près de ce coloſſe, Nicias, général des
» Athéniens, fit élever un palmier de bronze,
» dont le travail n'eſt pas moins précieux que
» la matière.

» C'était le jour ſuivant que les fêtes de-
» vaient commencer; c'était le jour ſuivant
» qu'on honorait à Délos la naiſſance de Diane.
» L'île ſe rempliſſait inſenſiblement d'étran-
» gers, attirés par la piété, l'intérêt & le

» plaisir. Ils ne trouvaient déja plus d'asyle
» dans les maisons ; on dressait des tentes dans L'Archipel.
» les places publiques, on en dressait dans la
» campagne. On se revoyait après une longue
» absence, & l'on se précipitait dans les bras
» les uns des autres. Pendant que ces scènes
» touchantes dirigeaient nos pas en différens
» endroits de l'île, nous avions soin de re-
» cueillir tout ce qu'on racontait d'un pays si
» fameux dans la Grèce.

» Enfin il arriva ce jour qu'on attendait
» avec tant d'impatience. L'aurore traçait fai-
» blement à l'horison la route du soleil, lors-
» que Philoclès, un des principaux habitans
» de Délos, nous conduisit sur le mont Cyn-
» thus. Ce mont n'est que d'une médiocre
» élévation : c'est un bloc de granit, où bril-
» lent différentes couleurs, & sur-tout des
» parcelles de talc, noirâtres & luisantes. Du
» haut de cette montagne, & même des col-
» lines qui l'environnent, nous apperçûmes
» ces groupes fameux d'îles de toutes gran-
» deurs que les Grecs nomment l'Archipel de
» la mer Egée. Le beau désordre avec lequel
» elles sont dispersées au milieu des flots,
» est l'image de celui qu'offrent les étoiles
» semées dans le ciel. La scène changeait à
» chaque instant & s'embéllissait de plus en

L'Archipel.

» plus ; des flottes se faisaient apercevo
» dans le lointain ; un nombre infini de bâ
» mens de toute espèce volaient sur la surfa
» de la mer ; on les voyait s'échapper des c
» naux qui séparent les îles. Notre ame, fo
» tement émue de ce spectacle, ne pouvait s'
» rassasier.

» La plupart de ces îles, nous dit Philocl
» se nomment cyclades, parce qu'elles fo
» ment une enceinte autour de Délos.. Tou
» les nations qui ont eu l'empire de la me
» les ont successivement conquises ou pe
» plées. Mais les colonies des Grecs ont f
» disparaître les traces des colonies étrang
à » res, & des intérêts puissans ont pour jam
» attaché le sort des cyclades à celui d'Ath
» nes. A l'ombre de sa puissance, elle voi
» fleurir dans leur sein le commerce, l'ag
» culture, les arts ; & elles seraient heureu
» si elles pouvaient oublier qu'elles ont é
» libres.

» La mer sépare ces peuples, & le pla
» les réunit. Ils ont des fêtes qui leur so
» communes & qui les rassemblent, tant
» dans un endroit, tantôt dans un autre ; m
» elles disparaissent dès que nos solemni
» commencent. Les divinités qu'on y ador
» permettent d'apporter à Délos l'encens qu'

» leur deſtine. Des députations ſolemnelles, » connues ſous le nom de théories, ſont char- L'Archipel. » gées d'un ſi glorieux emploi ; elles amè- » nent avec elles des chœurs de jeunes gar- » ſons & de jeunes filles. Ces chœurs ſont le » triomphe de la beauté & le principal orne- » ment de nos fêtes. Il en vient de toutes les » îles ; il en vient du continent de la Grèce ; » il en vient des régions les plus éloignées. » Ils arrivent au ſon des inſtrumens, à la voix » des plaiſirs, avec tout l'appareil du goût & » de la magnificence.

» Dans le temps que Philoclès terminait » ſon récit, la ſcène changeait à tout inſtant » & s'embéliſſait de plus en plus. Déja étaient » ſorties des ports de Micone & de Rhénée » les petites flottes qui conduiſaient les of- » frandes à Délos. D'autres flottes ſemblables » ſe faiſaient appercevoir dans le lointain. Un » nombre infini de bâtimens de toute eſpèce » volaient ſur la ſurface de la mer ; ils bril- » laient de mille couleurs différentes : on les » voyait s'échapper des canaux qui ſéparent » les îles, ſe croiſer, ſe pourſuivre & ſe réu- » nir. Un vent frais ſe jouait dans leurs voiles » de pourpre ou de lin ; & ſous leurs rames » dorées, les flots ſe couvraient d'une écume

L'Archipel.

» que les rayons naiſſans du ſoleil pénétrai
» de leurs feux.

» Plus bas, au pied de la montagne, u
» multitude immenſe inondait la plaine. S
» rangs preſſés ondoyaient & ſe repliaient
» eux-mêmes, comme une moiſſon que
» vents agitent ; & des tranſports qui l'a
» maient, il ſe formait un bruit vague
» cònfus qui ſurnageait, pour ainſi dire,
» ce vaſte corps.

» Notre ame, fortement émue de ce ſpe
» tacle, ne pouvait s'en raſſaſier, lorſque d
» tourbillons de fumée couvrirent le faite
» temple & s'élevèrent dans les airs. La fê
» commence, nous dit Philoclès, l'ence
» brûle ſur l'autel. Auſſitôt dans la ville, da
» la campagne, ſur le rivage, tout s'écria:
» fête commence, allons au temple.

» Nous y trouvâmes le chœur des jeun
» Déliens que nous prîmes pour les enfa
» de l'aurore ; ils en avaient la fraîcheur
» l'éclat. Pendant qu'ils chantaient un hym
» en l'honneur de Diane, les filles de Dél
» parées de tous les attraits de la jeuneſſe
» de la beauté, exécutèrent des danſes viv
» & légères. Les ſons, qui réglaient leurs pa
» rempliſſaient leur ame d'une douce yvreſſe
» elles tenaient des guirlandes de fleurs qu'el

» venaient de cueillir; elles les attachaient, L'Archipel.
» d'une main tremblante, à une ancienne
» statue de Vénus qu'Ariadne avait apportée
» de Crète, & que Thésée consacra dans ce
» temple.

» D'autres concerts vinrent frapper nos
» oreilles, c'étaient les théories des îles de
» Rhénées & de Mycone. Elles attendaient
» sous le portique le moment où l'on pourrait
» s'introduire dans le lieu saint. Nous les
» vîmes, & nous crûmes voir les heures &
» les saisons à la porte du palais du soleil.

» Nous vîmes descendre sur le rivage les
» théories de Céos & d'Andros. On eût dit
» à leur aspect que les graces & les amours
» venaient établir leur empire dans une des
» îles fortunées.

» De tous côtés arrivaient des pompes so-
» lemnelles; de tous côtés elles faisaient re-
» tentir les airs de cantiques sacrés. Elles ré-
» glaient sur le rivage même l'ordre de leur
» marche, & s'avançaient lentement vers le
» temple, aux acclamations du peuple qui
» bouillonnait autour d'elles. Avec leurs hom-
» mages, elles présentaient au dieu les pré-
» mices des fruits de la terre. Ces cérémonies,
» comme toutes celles qui se pratiquent à
» Délos, étaient accompagnées de danses, de

L'Archipel.

» chants & de ſymphonie. Au ſortir du tem
» ple, elles étaient conduites dans des ma
» ſons entretenues aux dépens des villes do
» elles apportaient les offrandes.

» Les poëtes les plus diſtingués de no
» temps avaient compoſé des hymnes pour
» fête; mais leurs ſuccès n'effaçaient point
» gloire des grands hommes qui l'avaient c
» lébrée avant eux. On croyait être en pr
» ſence de leurs génies. Ici on entendait
» chants harmonieux de cet Olen de Lyci
» un des premiers qui ait conſacré la poé
» au culte des dieux; là on était frappé d
» ſons touchans de Simonide; plus loin d
» taient les accords ſéduiſans de Bacchylid
» ou les tranſports fougueux de Pindare;
» au milieu de ces ſublimes accens, la vo
» d'Homère éclatait & ſe faiſait écouter av
» reſpect.

» Cependant on appercevait dans l'éloig
» ment la pompe ſolemnelle des Athénien
» Tels que les filles de Nérée, lorſqu'el
» ſuivent ſur les flots le char de la ſouv
» raine des mers, une foule de bâtimens l
» gers ſe jouaient autour de la galère ſacré
» Leurs voiles, plus éclatantes que la neig
» brillaient comme les cygnes qui agitent leu
» aîles ſur les eaux du Méandre. A cet a
» pec

» pect, des vieillards qui s'étaient traînés sur
» le rivage, regrettaient le temps de leur plus
» tendre enfance ; ce temps où Nicias, général
» des Athéniens, fut chargé du soin de la
» théorie : il ne la mena point à Délos, nous
» dirent-ils, il la conduisit secrètement dans
» l'île de Rhénée qui s'offre à vos regards.
» Toute la nuit fut employée à construire sur
» le canal un pont, dont les matériaux pré-
» parés de longue main, & enrichis de do-
» rures & de couleurs, n'avaient besoin que
» d'être réunis. On le couvrit de tapis super-
» bes, on le para de guirlandes, & le jour
» suivant, au lever de l'aurore, la théorie tra-
» versa la mer ; mais ce ne fut pas, comme
» l'armée de Xerxès, pour détruire les na-
» tions ; elle leur amenait les plaisirs, & pour
» leur en faire goûter les prémices, elle resta
» long-temps suspendue sur les flots, chan-
» tant des cantiques & frappant tous les yeux
» d'un spectacle que le soleil n'éclairera point
» une seconde fois.

» La députation que nous vîmes arriver,
» était presque toute choisie parmi les plus
» anciennes familles de la république. Cette
» théorie parut avec tout l'éclat qu'on devait
» attendre d'une ville où le luxe est porté à
» l'excès. En se présentant devant le dieu, elle

L'Archipel.

L'Archipel.

» lui offrit une couronne d'or, & bientôt o
» entendit les mugissemens des victimes qu
» tombaient sous le couteau des prêtres. C
» sacrifice fut suivi d'un ballet, où les jeun
» Athéniens représentèrent les courses & l
» mouvemens de l'île de Délos, pendan
» qu'elle roulait au gré des vents sur l
» plaines de la mer. A peine fut-il fini, qu
» les jeunes Déliens se mêlèrent avec eu
» pour figurer les sinuosités du labyrinthe
» Crète, à l'exemple de Thésée, qui, ap
» sa victoire sur le Minotaure, avait exécu
» cette danse auprès de l'autel.

» Ceux qui s'étaient le plus distingué
» reçurent pour récompense des trépie
» qu'ils consacrèrent aux dieux, & leurs nom
» furent proclamés par deux hérauts, venus
» la suite de la théorie.

» Quand elle eut achevé les cérémonies q
» l'attiraient aux pieds des autels, nous fûm
» conduits à un repas que le sénat de Dél
» donnait aux citoyens de cette île. Ils étaien
» confusément assis sur les bords de l'Inopus
» & sous des arbres qui formaient des ber
» ceaux. Toutes les ames, avidement atta
» chées au plaisir, cherchaient à s'échapper
» & nous communiquaient les impressions q
» les rendaient heureuses. Une joie pure

» bruyante régnait sous ces feuillages épais; & lorque le vin de Naxos y pétillait dans les coupes, tout célébrait à grands cris le nom de Nicias, qui avait le premier assemblé le peuple dans ces lieux charmans, & qui avait assigné des fonds pour éterniser un pareil bienfait. L'Archipel.

» Le reste de la journée fut destiné à des spectacles d'un autre genre. Des voix admirables se disputèrent le prix de la musique; & des bras armés du ceste, celui de la lutte. Le pugilat, le saut & la course à pied, fixèrent successivement notre attention.

» On célébra, le jour suivant, la naissance d'Apollon. Parmi les ballets qui furent exécutés, nous vîmes des nautoniers danser autour de l'autel & le frapper à grands coups de fouet. Après cette cérémonie bisare, dont nous ne pûmes pas pénétrer le sens mystérieux, ils voulurent figurer les jeux innocens qui amusaient le dieu dans sa plus tendre enfance. Il fallait, en dansant les mains liées derrière le dos, mordre l'écorce d'un olivier que la religion a consacré. Leurs chutes fréquentes & leurs pas irréguliers excitaient parmi les spectateurs les transports éclatans d'une joie qui paraissait indécente, mais dont ils disaient que la majesté des lieux

L'Archipel. » saints n'était point blessée ; en effet, le » Grecs sont persuadés que l'on ne saur » trop bannir du culte que l'on rend aux dieu » la tristesse & les pleurs ; & de-là vient qu » dans certains endroits il est permis aux hom » mes & aux femmes de s'attaquer en pré » sence des autels, par des traits de plaisan » terie dont rien ne corrige la licence & » grossièreté.

» Ces nautoniers étaient du nombre de c » marchands étrangers que la situation d » l'île, les franchises dont elle jouit, l'atte » tion vigilante des Athéniens, & la célébri » des fêtes attirent en foule à Délos. Ils y v » naient échanger les productions de le » pays, avec le blé, le vin & les denrées d » îles voisines. Délos était devenue comm » l'entrepôt des trésors des nations.

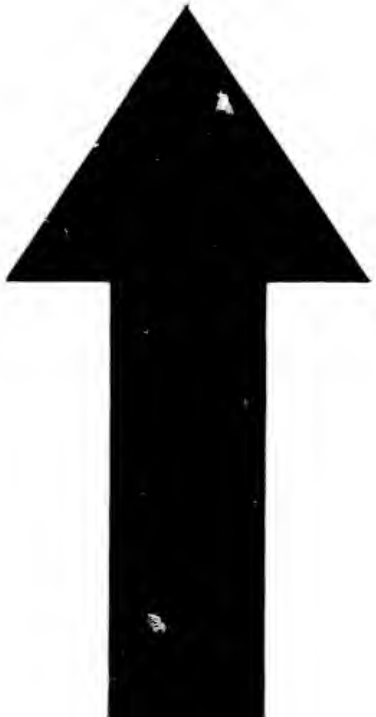
» J'étudiais avec plaisir les diverses passio » que l'opulence & le besoin excitaient da » des lieux si voisins, lorsque des cris soudai » annoncèrent l'arrivée de la théorie des T » niens, qui, outre ses offrandes particuli » res, apportait encore celles des Hype » boréens.

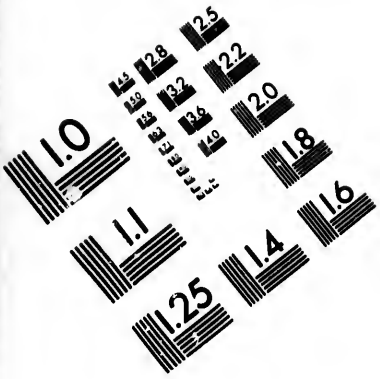
» Ce dernier peuple habite vers le nord d » la Grèce. Il honore spécialement Apollo » & l'on voit encore à Délos le tombeau d

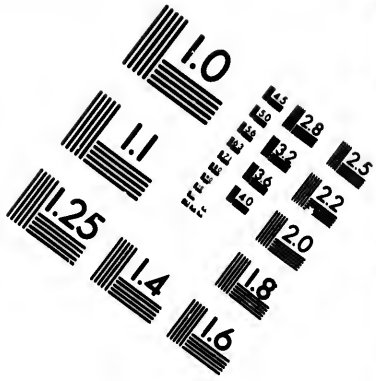
» deux de ſes prêtreſſes, qui s'y rendirent
» autrefois pour ajouter de nouveaux rites au
» culte de ce dieu. On y conſerve auſſi, dans
» un édifice conſacré à Diane, les cendres
» des derniers théores [illegible] Hyperboréens
» avaient envoyés dans [illegible]le. Ils y péri-
» rent malheureuſeme[illegible], depuis cette
» époque, ce peuple ſe [illegible]ente d'y faire
» parvenir par des voies étrangères les pré-
» mices de ſes moiſſons. Une tribu voiſine
» des Scythes les reçoit de ſes mains & les
» tranſmet à d'autres nations qui les portent
» ſur les bords de la mer Adriatique; de-là
» elles deſcendent en Epire, traverſent la
» Grèce, arrivent dans l'Eubée, & ſont con-
» duites à Ténos.

L'Archipel.

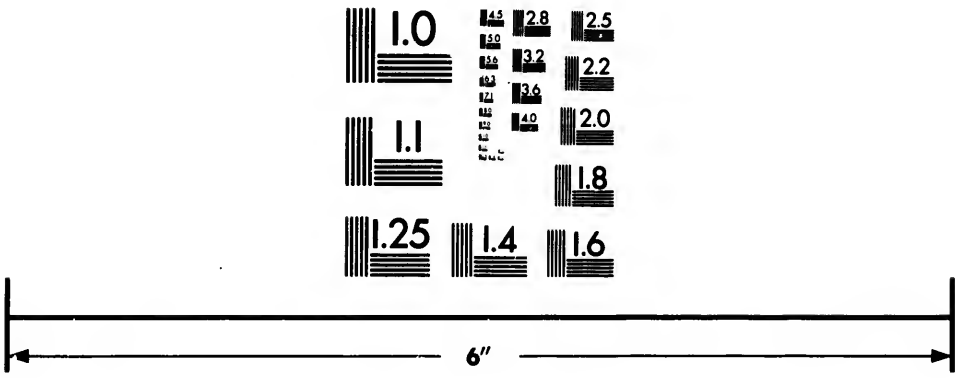
» A l'aſpect de ces offrande ſacrées, on s'en-
» tretenoit des merveilles qu'on raconte du
» pays des Hyperboréens. C'eſt là que règne
» un printemps éternel; c'eſt là qu'on jouit
» ſans ceſſe de la jeuneſſe & de la ſanté; c'eſt
» là que pendant dix ſiècles entiers, on coule
» des jours ſereins dans les fêtes & dans les
» plaiſirs. Mais cette heureuſe région eſt ſi-
» tuée à une des extrémités de la terre, com-
» me le jardin des Heſpérides en occupe une
» autre extrémité; & c'eſt ainſi que les hom-

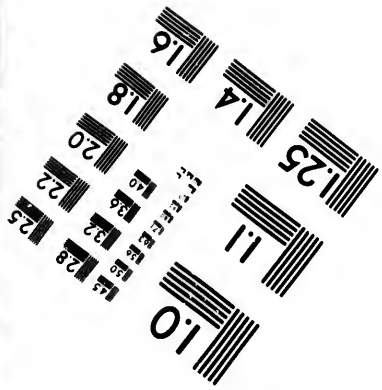


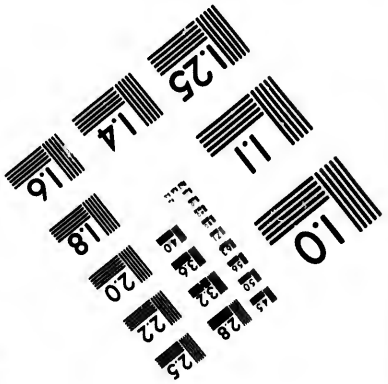



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

L'Archipel.

» mes n'ont jamais ſu placer le bonheur qu
» dans des lieux inacceſſibles ».

Ce fragment précieux ne laiſſe rien à défire
ſur l'hiſtorique de Délos. Les anciens on
prétendu que cette île avait long-temps flott
ſur les eaux : les poëtes ont chanté cette me
veille, c'eſt la marche ordinaire de la crédu
lité. C'était un miracle pour les Grecs, &
n'eſt point d'objection ſi réelle qui puiſſe ré
ſiſter à la voix des dieux, la raiſon même d
ſe taire auſſi-tôt qu'elle ſe fit entendre ; mai
ſuivant toutes les lois de la physique, c
événement eſt hors de toute vraiſemblance
ſi Callimaque, Pindare, Virgile, dépoſe
pour lui, le bon ſens doit ſuffire pour ſavo
qu'un rocher de deux mille toiſes de longue
ne nage point ſur les eaux, comme *une fle*
*dont ſe jouent les zéphirs.*

Il ſerait difficile de décider ſi Délos eſt
produit d'un volcan, comme quelques hiſto
riens ont paru le croire ; le ſol actuel de l'île n
m'a point paru en offrir de preuves manife
tes, & en admettant la vérité de cet événe
ment, il remonterait à des temps ſi reculé
qu'il eſt impoſſible d'en percer les ténèbre
On trouve bien quelques pierres ponces ré
pandues ſur la ſurface de l'île, mais point d
torrens de laves, point de cratère.

En arrivant à Délos, je passai près de l'île de Rhénée, aujourd'hui déserte, ainsi que cette première. La côte est encore couverte de ces tombeaux que les Athéniens y firent transporter, lorsqu'ils purifièrent solemnellement l'île de Délos, & défendirent d'y ensevelir personne à l'avenir. L'Archipel.

J'abordai dans un petit port où les bateaux sont en sûreté. On trouve sur le bord de la mer des colonnes & quelques piliers de granit; ces ruines se présentent ensuite : c'étaient de vastes portiques que Philippe, roi de Macédoine, avait fait élever. Un peu sur la gauche, était le fameux temple d'Apollon; il est tellement détruit, ses fragmens même sont défigurés, qu'il serait impossible de rien déterminer sur le genre de son architecture, si Pausanias & Vitruve ne nous apprenaient qu'il était d'orde dorique. Parmi tant de débris, on trouve encore les restes d'une statue d'Apollon : ce colosse, d'un seul bloc de marbre, avait vingt-quatre pieds de hauteur, à en juger par les proportions des parties qui existent encore.

Plus au nord & vers la mer sont les restes d'un vaste édifice, la tradition veut que ce soit un gymnase, & les Grecs voisins lui donnent encore le nom d'école. En tournant au

L'Archipel.

nord-est, on trouve les fondemens d'une
ceinte immense; on ne sait si c'étaient
portiques, ou si cet espace renfermait un
temples dont Adrien enrichit sa nouvelle vil
Cet empereur, après avoir rendu à la vi
d'Athènes ses temples, ses lois, sa liber
voulut encore étendre ses bienfaits sur to
la Grèce: il fit élever à Délos une ville q
s'appela la nouvelle Athènes; on y voyait
temple d'Hercule, un autre consacré à Nep
tune; & ils étaient sans doute magnifique
puisqu'Adrien n'employa pour ses travau
que les seuls Athéniens, toujours en poss
sion, même dans ces siècles de décadence
d'être les législateurs des beaux arts.

Un peu au midi & près de l'embouchu
d'un ruisseau est une élévation sur laquel
était un édifice superbe; ses débris, entass
dans un ravin, semblent y avoir été jetés p
la secousse violente d'un tremblement
terre. La partie méridionale de l'île est co
verte de brousailles fort épaisses, parmi le
quelles on ne voit que très-peu de vestiges d
construction. Je remontai alors au nord po
examiner le théâtre: il est de marbre blanc,
a 250 pieds de diamètre; on a profité de l
pente naturelle du terrein pour asseoir
théâtre. En continuant à monter, on arri

le mont Cynthus par un chemin taillé
le granit : d'anciens degrés de marbre
nt à monter sur le sommet ; il était oc-
é par une citadelle dont la porte existe
ore, & cet espace est rempli de débris, de
rtiers de marbre & de granit ; on y trouve
des traces de mosaïques, des colonnes.
mont Cynthus, si célèbre, dans l'antiquité,
qu'un rocher escarpé, dont la hauteur
rès-médiocre. L'île est encore remplie de
ns : la protection d'Apollon s'étendait au-
ois jusques sur eux ; ils étaient sacrés.

'île de Paros est une des cyclades les plus
bres ; ses richesses & sa population lui
èrent toujours une grande influence sur
rt des îles voisines, & le courage de ses
tans assura long-temps sa liberté & son
eur. Miltiade les attaqua inutilement :
miſtocle, plus heureux, soumit cette île
pouvoir des Athéniens. Mithridate la
pta parmi ses nombreuses possessions, jus-
l'instant où il fut forcé de céder aux armes
Sylla & de Lucullus, toutes les îles de la
Egée, qui ne furent plus alors que la
e partie d'une province romaine. L'his-
de l'empire grec parle rarement de Paros ;
elle fut envahie, avec la moitié du
de, par les successeurs de Mahomet.

L'Archipel.

La population de Paros eſt aujourd'hui p
nombreuſe : l'île eſt couverte des débris
plus riches ; ces reſtes de la magnificence d
anciens n'ont ſervi depuis long-temps q
conſtruire des chaumières, & ces chaumiè
mêmes ſont aujourd'hui abandonnées. *Pa*
*chia*, bâtie ſur les ruines de l'ancienne Par
eſt encore le lieu le plus conſidérable de l'î
on y voit un vieux château entièrement co
truit aux dépens des plus ſuperbes édifi
qu'ait jamais élevés l'antiquité ; les murail
ne ſont formées que de colonnes & de cha
teaux entaſſés ; ſouvent une ſtatue y eſt pr
ſée entre deux corniches parfaitement ſcul
tées : ce ſont ſans doute les reſtes de ce te
ple fameux conſacré à Cérès, dont parlent
hiſtoriens. Une partie de ces débris a ſerv
conſtruire une égliſe de la vierge, très-vaſ
& qui ſerait belle, ſi les marbres & les fra
mens antiques dont elle eſt conſtruite avai
été employés avec moins d'ignorance &
mauvais goût.

L'île de Paros offre de tous côtés des ab
fûrs aux bâtimens. On mouille ſur toute
côte, & pluſieurs ports ſont ſuſceptibles
recevoir les eſcadres les plus nombreuſes. L'
térieur de l'île eſt rempli de montagnes ;
n'y peut faire un pas ſans trouver un couve

église, ou au moins une chapelle. La
béantise & la superstition dépeuplent le L'Archipel.
s, pour remplir des monastères qui seront
-mêmes bientôt abandonnés. Je ne crois
que l'île entière ait actuellement deux
le habitans.

Archiloque naquit à Paros. Il prostitua à
atyre des talens dont, sans le témoignage
anciens, il serait permis de douter, d'après
ploi qu'il en a fait : ses ouvrages sont rem-
d'obscénités & de diffamations, ressources
inaires & malheureusement trop assurées
la médiocrité. Le sort d'Archiloque aurait
effrayer les poëtes qui n'ont pas rougi de
rendre pour modèle. La supériorité de ses
ns ne put faire pardonner les vices de son
r. Les Grecs, encore vertueux, par une
scription générale, le livrèrent à l'infamie.
ès avoir traîné long-temps une vie errante
malheureuse, il mourut, comme devait le
ndre un poëte satyrique; il fut assommé
un habitant de Naxos.

On ne doit pas oublier de parler ici d'un
rage dont nous ignorons l'auteur, de cette
ienne chronique, trouvée dans le siècle
nier à Paros, éclaircie depuis par les tra-
x de Selden, de Lydiat, de Marsham,
Prideaux & de plusieurs autres savans. Ce

L'Archipel.

monument, qui a fourni de nouvelles lumi
res à la chronologie, contient les principal
époques de l'hiſtoire grecque, à commenc
depuis Cécrops, fondateur d'Athènes, ju
qu'au temps d'Alexandre : elle embraſſait
intervalle de 1318 ans, & ſe prolongeait ju
qu'à l'an 263 avant Jéſus-Chriſt ; mais le tem
a détruit les dernières époques, & occaſion
dans le corps de l'inſcription, des lacunes
ont fait le tourment des critiques.

On la conſerve aujourd'hui à Oxford. M.
comte Arundel l'avait tirée de Smyrne av
pluſieurs autres inſcriptions récemment tro
vées dans le levant. Mais s'il eut le bonhe
d'en faire l'acquiſition, M. de Peireſc, co
ſeiller au parlement d'Aix, mérita la glo
d'en avoir procuré la découverte. Cet hom
extraordinaire, qui fut en relation avec
ſavans & les artiſtes les plus diſtingués, qui
aida preſque tous, ou par ſes bienfaits,
par ſes lumières, faiſait voyager des ge
inſtruits pour enrichir ſa patrie des monume
échappés aux outrages du temps : il avait
donné des fouilles, d'où l'on tira la chroniq
de Paros & pluſieurs inſcriptions précieu
Le commiſſionnaire de Peireſc était ſur
point de faire embarquer cette collection d
le port de Smyrne, lorſque ſes ennemis

i de nouvelles lumi
ontient les principal
ecque, à commenc
ateur d'Athènes, ju
re : elle embraſſait
& ſe prolongeait ju
Chriſt ; mais le tem
poques, & occaſion
ption, des lacunes
critiques.
rd'hui à Oxford. M.
tirée de Smyrne av
ions récemment tro
ais s'il eut le bonhe
, M. de Peireſc, c
Aix, mérita la glo
couverte. Cet hom
en relation avec
plus diſtingués, qui
par ſes bienfaits,
ait voyager des g
a patrie des monum
du temps : il avait
l'on tira la chroni
nſcriptions précieu
Peireſc était ſur
r cette collection d
rſque ſes ennemis

créanciers le firent mettre en priſon. Les bres paſſèrent en Angleterre à l'inſu de reſc. L'Archipel.

erſonne n'ignore combien le marbre de os était eſtimé des anciens ; on le tranſpor- dans toute la Grèce, pour en conſtruire les ples & les monumens les plus riches. Tous auteurs ont célébré ſa beauté ; cependant, gré leurs éloges, le marbre de Paros n'eſt à beaucoup près, le plus parfait que poſ- nt ces contrées : il a un éclat & un bril- qui peut ajouter à la beauté d'un édifice, qui le rend peu ſuſceptible de ſoutenir détails d'un ciſeau délicat ; ſa facilité à iller tromperait l'intention de l'artiſte. Le ore du mont Pentheli, près d'Athènes, s ſalin & plus compacte, était avec rai- préféré par les ſtatuaires.

ette île, quoiqu'elle n'ait qu'environ cin- te mille de circuit, était autrefois une plus conſidérables des cyclades : elle était ée des Perſes contre les Grecs ; & le fa- x Miltiade ayant reçu ordre des Athé- s de s'en emparer, ne put en venir à . Les rares antiquités dont elle eſt encore plie, la rendent très-curieuſe. Les murs hâteau de *Parecchia*, qui eſt le nom actuel a ville, les rues, les édifices publics &

L'Archipel.

particuliers, ont été conſtruits avec les ruin
de l'ancienne ville. On trouve à chaque pa
incruſtés dans les murailles, des cornich
des friſes, des chapiteaux de colonne, & d
colonnes même toute entières couchées ho
ſontalement, faiſant partie d'un rang de pier
Ici, les plus beaux bas-reliefs, mêlés avec
corps de ſtatues, ſoutiennent l'entrée d'u
maiſon: là, une belle colonne cannelée co
poſe le linteau d'une porte. C'eſt un ſpecta
digne de compaſſion & de larmes, de v
des ouvrages qui ont coûté autrefois tant
ſoins & de travaux, confondus avec les pier
& le ciment. Paros n'eſt, à proprement parl
qu'un ſeul rocher de marbre, couvert de qu
ques pieds de terre. J'allai voir ces carrie
ſi vantées, qui fourniſſaient à preſque to
l'Aſie de quoi décorer les temples des di
& honorer la mémoire des grands hommes:
vis dans la plus ancienne de toutes, un b
relief ſuperbe, taillé dans le rocher, dont
n'a pas été ſéparé. Les ſculpteurs de Par
ou ceux qui y venaient de toute part, avai
de quoi exercer leur génie & leur goût d
ces ſouterrains précieux. Lorſque l'ouvra
était achevé, on coupait le bloc à une pr
fondeur convenable, & l'on voyait paraît
à la-fois les plus beaux chefs-d'œuvre de l'

ſtruits avec les ruin… e la nature. Celui dont je parle, repré- L'Archipel.
trouve à chaque pa… une fête de Bacchus : on voit ce dieu,
ailles, des cornich… la figure d'un jeune garçon, environné de
ux de colonne, & d… qui danſent & ſe réjouiſſent.
tières couchées ho… 'île d'Antiparos n'eſt ſéparée de cette der-
ie d'un rang de pier… e que d'un mille & demi : c'eſt auſſi un
eliefs, mêlés avec … er continuel, couvert de quelques pouces
ennent l'entrée d'u… erres, avec cette différence que ce n'eſt
olonne cannelée co… n rocher de marbre, comme Paros.
rte. C'eſt un ſpect… paraît qu'Antiparos eſt l'ancienne île
& de larmes, de v… arios. Sa ſtérilité, ſon peu d'étendue, &
oûté autrefois tant… tit nombre de ſes habitans, ſemblent la
fondus avec les pier… amner à l'obſcurité ; car les anciens ne
, à proprement parl… iſſaient pas encore cette grotte fameuſe,
rbre, couvert de q… ui aſſigne aujourd'hui une place diſtin-
llai voir ces carrièr… dans les faſtes de la nature.
aient à preſque to… ntre, par lequel on y pénètre, eſt une
les temples des di… de rochers, aſſez baſſe, & qui n'a d'a-
les grands hommes… rien d'impoſant ; au milieu eſt une co-
e de toutes, un b… naturelle, à laquelle nous attachâmes
ns le rocher, dont… rde qui devait faciliter notre deſcente &
ſculpteurs de Par… r notre retour. Paſſant enſuite ſur la
de toute part, avai… e, on trouve en ſuivant une pente aſſez
nie & leur goût d… e qui ramène au-deſſous de la colonne :
. Lorſque l'ouvr… ouve alors une cavité dans laquelle on
le bloc à une pr… oduit ; puis tenant la corde, on ſe laiſſe
l'on voyait paraît… r perpendiculairement à ſix ou ſept pieds
hefs-d'œuvre de l… rofondeur ſur une petite platte-forme.

L'Archipel.

Un accident irréparable dans un voyage de cette nature, m'a privé du plaisir de constater la profondeur de cette grotte merveilleuse. Mes baromètres furent cassés, & au lieu d'un travail certain, je ne pus avoir que des approximations toujours peu satisfaisantes.

En fixant à 250 pieds la profondeur perpendiculaire de la grotte d'Antiparos, j'ai peut-être à me reprocher trop de condescendance pour les voyageurs qui l'ont vue avant moi. Ils ont grossi les dangers qu'ils avaient couru dans cette grotte, ils en ont multiplié les merveilles, & par cette double exagération ils ont voulu en même temps exciter l'intérêt & l'envie.

Tous ceux qui descendirent avec moi partagèrent mon opinion à cet égard; personne ne fut effrayé, personne même ne fut découragé. Arrivés sur la petite platte-forme, dont j'ai déja parlé, nous commençâmes à descendre; nous fûmes bientôt tous suspendus à une même corde; nous composions une troupe de près de trente personnes. Nos matelots partirent les premiers, ayant soin de rester d'espace en espace avec des torches allumées. Nous descendîmes ainsi par un talus fort roide environ à douze toises de profondeur perpendiculaire; c'est là que se trouve l'endroit le plus

lus difficile & le ſeul qui puiſſe paraître dan- L'Archipel.
ereux. On arrive ſur un rocher, dont la
artie ſupérieure eſt arrondie en forme de cul
e four. L'eau qui tombe de toutes parts le
nd très-gliſſant. Sur la droite, ſont des pré-
pices dont l'obſcurité ne permet pas de voir
profondeur; & l'inclinaiſon du rocher vers
s abymes y jeterait ceux qui ne ſe tiendraient
s fortement de l'autre côté. On ſe laiſſe en-
ite couler environ douze ou quinze pieds à
c, en tenant fortement le cable; on peut ſe
rvir d'une échelle de cordes.

Lorſqu'on a franchi cet endroit, on conti-
e à deſcendre par une pente extrêmement
ide; mais le paſſage eſt alors plus large;
peut ſe rejeter ſur la gauche & s'éloigner
s précipices qui règnent toujours ſur la droite.
deſcente continue à devenir moins rapide,
arrivés à la moitié de la profondeur totale,
corde nous parut un ſecours ſuperflu. La
oûte eſt beaucoup plus exhauſſée dans cette
rtie: mais il ſerait difficile d'en eſtimer la
uteur préciſe; les flambeaux ne donnant
u'une lumière pâle & reſtreinte, par l'eſpèce
brouillard qui règne toujours dans ces lieux
uterrains, & qu'accroît encore la fumée de
s mêmes flambeaux.

Après avoir tourné un gros rocher qui ſem-

L'Archipel.

ble d'abord fermer le paſſage, nous entrâmes dans la ſalle qui termine ce ſouterrain. Quoique de toutes les grottes connues, celle d'Antipanos ſoit la plus vaſte & la plus riche, elle eſt cependant loin de répondre aux deſcriptions pompeuſes qu'en ont faites quelques voyageurs. Ils ſemblent ouvrir les portes du ſoleil; & l'imagination exaltée ſe peint une architecture de chriſtal, dont les faces liſſes & brillantes varient, renvoient & multiplient la clarté des flambeaux.

Si les productions qui ſe trouvent dans la grotte d'Antipanos, n'ont pas tout l'éclat qu'on leur ſuppoſe, elles n'en ſont pas moins intéreſſantes par les formes variées & les contraſtes piquans que leur prête une formation toujours incertaine, toujours diverſifiée par le hasard. Ces maſſes d'une chriſtalliſation imparfaite, varient ſuivant la forme plus ou moins reſſerrée des ouvertures par leſquelles les eaux ont filtré. Semblables à ces glaçons qui pendent, durant l'hiver, des rochers qu'inondait un torrent, les ſtalactites s'augmentent, s'accroiſſent & prolongent ſans ceſſe la figure conique qu'elles tiennent toujours du mécaniſme de leur formation. Ces corps appelés ſtalagmites, croiſſent & s'élèvent en même temps que les premiers s'abaiſſent, ils ſe joi-

nent enfin, & leur réunion compose une colonne d'abord imparfaite, mais qui s'achève & se perfectionne par les mêmes causes qui ont produite. L'Archipel,

On voit dans la grotte d'Antipanos plusieurs colonnes semblables à celles dont on vient de parler, mais la plupart ont été brisées par les voyageurs curieux de savoir leur organisation, ou jaloux d'en enrichir leurs cabinets. De nouvelles colonnes achèveront de se former, si on laisse les stalactites & les stalagmites, déjà rapprochées, s'accroître & se joindre par un travail réciproque. Ces concrétions ont formé la superbe stalagmite qui occupe la salle d'Antipanos, & que l'on nomme l'*autel*, depuis que M. de Nointel y fit célébrer la messe, comme on l'apprend par l'inscription qui s'y lit encore. Cette stalagmite a 24 pieds de hauteur, sa bâse a environ vingt pieds de diamètre: toute cette partie du souterrain est remplie de congélations, dont les formes variées présentent une espèce de décoration, & peuvent avoir servi de prétexte aux peintures exagérées des voyageurs.

Plusieurs masses de cette même substance, tendues en longs rideaux, tiennent de leur peu d'épaisseur, une transparence dont on peut jouir à l'aide de quelques torches adroi-

L'Archipel.

tement diſpoſées ; mais cette lumière, ou plu
tôt cette lueur, n'a jamais aucun éclat. Ce
concrétions, quelques formes qu'elles aient af
fecté, ſont toutes ternes & opaques. Leur ſur
face extérieure, ſouvent mamelonée, toujour
raboteuſe, uſée par le contact de l'air, & cor
rodée par l'acide qu'il contient, ne peut jamai
prêter à un ſpectacle, que la féerie réclam
comme un de ſes domaines, dans lequel le
voyageurs égarent trop ſouvent ceux qui on
la patience de les lire & la bonne foi de le
croire.

J'avais entendu dire que l'endroit où nou
étions, n'eſt pas l'extrémité la plus recu
lée de ce vaſte ſouterrain, qu'il s'étend ſou
les eaux juſqu'aux îles voiſines. Les habitan
prétendent même qu'une chèvre égarée dan
la grotte, alla reſſortir dans l'île de Nio. Quel
que invraiſemblable que ſoit cette anecdote
il était poſſible qu'elle eût quelque fondemen
léger. Je preſſai le grec qui nous ſervait d
guide, de me conduire plus avant, & de me
découvrir une nouvelle entrée à de nouveaux
abîmes ; mais il me nia toujours formelle
ment qu'il en exiſtât aucun, & ſourd à me
promeſſes, comme à mes menaces, il réſiſta
également à l'appât d'une poignée de piaſtre
que je lui offrais d'une main, & à la crain

un bâton que je tenais de l'autre. Tant de moyens de perſuaſion inutilement employés, me laiſſèrent plus aucun doute ſur la bonne i du grec. Nous cherchâmes tous inutile- ent à en apprendre plus que lui, & après s tentatives toujours infructueuſes, nous reſ- rtîmes de la grotte. L'Archipel.

Le port de Skiros, qu'on nomme aujour- hui *la grande plage*, n'eſt plus d'aucune uti- é aux inſulaires d'Antipanos. Le village de .-George, bâti ſur un pic très-élevé, leur fre un azile. Ils ne cultivent que les denrées première néceſſité, & cette culture eſt tou- urs proportionnée à leurs beſoins. Leur fu- rſtition eſt encore plus outrée que celle de tres Grecs de l'Archipel; & les moines du uvent de St.-George ſont bien éloignés de laiſſer affaiblir. Ce couvent eſt une colo- e de la république religieuſe du mont Athos, nt il reçoit un ſupérieur : fidèle aux prin- pes invariables de ſon état, ce moine com- ande deſpotiquement dans cette île, dont us les habitans ne travaillent que pour lui. leur ménage en revanche les faveurs de St.- eorge, dont l'image miraculeuſe ne manque mais d'aſſommer ceux qui mettent quelques ſtrictions dans leurs offrandes. L'exemple ter- ble d'Ananias, eſt à Skiros le texte de tous

L'Archipel.

les ſermons. 365 chapelles ſont répandues au
tour du grand couvent, & les habitans ne ſon
diſpenſés d'en fêter tous les ſaints qu'en faveu
d'un travail dont le produit, beaucoup plu
aſſuré que celui de leurs prières, intéreſſe d
vantage les maîtres qui en doivent profite
Les habitans de Skiros n'ont rien de particuli
dans leurs mœurs, ni dans leurs habillemen
Ils ont cependant un genre de luxe qui le
eſt propre; il conſiſte à tapiſſer leurs maiso
d'un grand nombre de pots ſuſpendus par leu
ances à des fiches de bois, de manière que l
murs en ſont entièrement couverts.

Après avoir quitté Antipanos, on nous me
à Sténoſa, qui mérite plutôt le nom de r
cher que celui d'île; l'aſpect en eſt déſagré
ble & n'offre que des ſables & des creux
travers deſquels on voit gravir quantité
chèvres ſauvages. Nicoméria eſt un autre r
cher à-peu-près ſemblable, mais plus peti
n'ayant guères plus de trois milles de circu
Nous y vîmes auſſi des chèvres, & je ne ſ
pas trop comment elles peuvent y ſubſiſt
Il y a dans toutes ces îles déſertes des ch
pelles erigées en l'honneur de la Ste.-Vierg

L'île d'Amoryos eſt plus conſidérable q
les précédentes. Ses habitans paſſaient autrefo
pour les meilleurs aſtronomes & géograph

leur temps; ils n'ont à préſent d'autre mé-
e que d'être bons laboureurs. Ils ſavent tirer L'Archipel.
rti du plus petit coin de terre. Les oliviers
oiſſent très-bien dans leur pays: les moiſſons
les vendanges y ſont abondantes. La princi-
le ville eſt ſituée ſur une hauteur au pied
un rocher qui préſente de loin, avec la ville,
forme d'un amphithéâtre. Il y a dans l'en-
oit de l'île le plus eſcarpé & le plus inac-
ſible, un monaſtère de la Ste.-Vierge &
e égliſe qui eſt en grande vénération dans
pays. Il faut monter la pente la plus rude
'il y ait au monde, pour y arriver, & le
nger de la route ſuppoſe beaucoup de dévo-
n dans les pélerins. Une des choſes remar-
ables dans cette île, eſt l'habillement des
mmes. Elles ſont, en général, aſſez jolies,
ais elles portent de longues robes à manches
ndantes, qui les empêchent de paraître auſſi
réables qu'elles le ſont naturellement.

Je paſſe ſous ſilence *Calaicro*, *Chicro* Ski-
ſa, tous rochers déſerts, qui ne méritent
s ſeulement qu'on y aborde: nous eûmes la
nſtance de les viſiter, perſuadés qu'on trouve
elquefois dans les lieux les plus ſolitaires
s choſes rares & curieuſes. Au reſte, ces
s produiſent quantité de végétaux, & en-
autres cette plante appelée *férule*, dont le

L'Archipel.

dieu du vin permettait à ſes ſectateurs de ſe frapper dans leurs fêtes. Raclia eſt un peu plus habitée, quoiqu'elle ſoit preſqu'auſſi aride que ces îles. Nous y trouvâmes deux frères laïcs du couvent d'Amoryos, qui menaient paître à travers les cailloux & les pierres, les brebis & les chèvres du monaſtère.

Je m'empreſſai d'arriver à Ino, & je voulus débarquer à l'endroit même où l'on prétend que repoſent les cendres d'Homère. Ce grand poète paſſant de Samos à Athènes, tomba malade dans le vaiſſeau, & s'étant fait deſcendre à Ino, il y mourut. Ne pouvant rendre d'autres honneurs à ſa mémoire, je promenai long-temps mes regards ſur une terre qui renferme les reſtes précieux de ce grand hommes: en parcourant la côte, pour découvrir quelque indice de ce que je cherchais, j'apperçus neuf blocs de marbre que je crus avoir été poſés en ce lieu à l'honneur des neuf muſes qui avaient préſidé à ſes écrits. Je m'avançai enſuite dans l'île, que je trouvai aſſez bien cultivée. La ville paraît avoir été bâtie ſur les ruines de l'ancienne Ios, célèbre ſans doute autrefois par quelqu'une des avantures d'Io, fille d'Inachus, qui, ſous la forme d'une géniſſe, traverſa, depuis Argos ſa patrie, juſqu'à l'embouchure du Nil, cette partie de la Méditerranée appelée *Ionienne*.

L'île de Lemnos, aujourd'hui Stalimène, est connue dans les premiers temps que par L'Archipel.
crimes singuliers dont elle a été le théâ-
e. Il est souvent question dans les anciens de
rdente, de la brûlante Lemnos. Je ne pus
er examiner moi-même les traces de ce vol-
n. Deux de mes compagnons de voyage,
e j'y envoyai, furent au moment de périr
y abordant, & se trouvèrent dans l'impos-
ilité de parcourir l'intérieur de l'île, où les
ètes feignent que Vulcain précipité du
ut des cieux par Jupiter, établit une de ses
incipales forges. Le souffre & l'alun dont
le est remplie, pourraient bien avoir donné
u à cette fable.

Lemnos était célèbre par son labyrinthe,
alheureusement il n'en reste aucuns vestiges,
ce qu'en disent les historiens, ne fait qu'ex-
er la curiosité sans la satisfaire. Le temps
truit les monumens & consacre les préjugés.
ette terre de Lemnos qui guérit Philoctète,
que Galien alla examiner, conserve encore
s mêmes propriétés, aux yeux des Grecs
galement crédules. On ne la recueille qu'un
ul jour dans l'année, & avec les plus grandes
rémonies : cette terre réduite en petits pains,
arqués du cachet du Grand-Seigneur, est
nsuite répandue dans toute l'Europe. On lui

L'Archipel.

attribue de grandes vertus ; il ſe trouve même encore des médecins qui en font uſage : & cependant le chimiſte éclairé n'y voit qu'une ſimple terre argileuſe, incapable de produire aucun des effets qu'on lui ſuppoſe.

Le port St.-Antoine eſt ſpacieux & pourrait être utile à une eſcâdre, qui occupant l'Archipel, voudrait inquietter les Dardanelles, & intercepter la communication de Conſtantinople. Celui de Ténédos ſerait cependant de beaucoup préférable.

## CHAPITRE IV.

*Isle de Château-Rouge. — Ruines d'une ancienne ville de la Lycie sur la côte de l'Asie mineure. — État ancien de cette république. — Navigation vers l'île de Rhodes. — avantages de sa situation. — Abrégé de son histoire. — Son état actuel.*

L'Archipel.

Nous mettons à la voile avant le lever du soleil, insensiblement les objets s'éclairent davantage. Nous distinguons les montagnes, les collines & un promontoire qui s'avance dans la mer; il présente un front nu, couvert de rochers énormes: nos marins l'ont reconnu. Ils disent que la terre élevée qui paraît dans l'enfoncement, est l'île de Château-Rouge, & nous allons jeter l'ancre au pied du rocher sur lequel cette bourgade est bâtie.

Cette île est située dans la partie occidentale d'un golfe demi-circulaire formé par la côte de la Caramanie, aujourd'hui la Lycie; elle n'a pas une demi-lieue de circuit & n'est séparée du continent que par un canal étroit; ses rivages sont inabordables, excepté du côté du port, où se trouve la bourgade composée

L'Archipel.

d'une centaine de maiſons. Elle eſt bâtie ſu un rocher, à la pointe duquel on voit un pe tit fort qui ſert d'épouventail aux corſaires l'eſpace qu'elle occupe eſt extrêmement re ſerré, & par la mer & par une montagne fo rude qui s'élève à plus de 300 pieds. C mont, taillé à pic, préſente comme une mu raille, dont les quartiers de rocher ſemble prêts à fondre ſur les maiſons & à les abime dans les flots. Je l'ai gravi avec peine, & j' vu ſur le ſommet une plaine d'un demi-qua de lieue de tour, ſans culture & ſimpleme couverte d'herbes à moitié brûlées. Au milie eſt une petite chapelle bien pauvre & bie ſolitaire.

De cette hauteur, on découvre la Médi terranée au nord & au midi, les hauts ſom mets du Taurus bornent le reſte de l'horizon lorſqu'on eſt deſcendu dans le bourg, on ſe trouve comme au fond d'un entonnoir. Ce eſt environné de côtes eſcarpées qui ſe per dent dans les nues & dérobent la vue du ciel elles forment une ceinture de rochers taillé à pic & ſuſpendus ſur des abîmes. Ces pierre échauffées par le ſoleil, réfléchiſſent une lu mière vive qui bleſſe les yeux. Jamais la ver dure n'embellit ces triſtes rivages : on y diſ tingue ſeulement quelques plantes bulbeuſe

. Elle eſt bâtie ſu
quel on voit un pe
ntail aux corſaire
ſt extrêmement re
r une montagne fo
de 300 pieds. C
nte comme une mu
de rocher ſemble
ſons & à les abime
vi avec peine, & j'
aine d'un demi-qua
ulture & ſimplemen
é brûlées. Au milie
bien pauvre & bie

découvre la Méd
nidi, les hauts ſom
e reſte de l'horizon
ns le bourg, on ſ
d'un entonnoir. O
carpées qui ſe per
obent la vue du ciel
e de rochers taillé
abîmes. Ces pierre
réfléchiſſent une lu
yeux. Jamais la ver
riyages : on y di
s plantes bulbeuſe

des arbriſſeaux épineux qui ſe plaiſent ſur
bord des précipices. Tel eſt le ſpectacle que L'Archipel.
s habitans de Château-Rouge ont ſans ceſſe
vant les yeux ; il préſente l'image d'une
ernelle ſtérilité. Je crois que dans le monde
tier, on ne trouverait pas un ſéjour plus
freux.

On juge combien les Grecs qui l'habitent
ivent être miſérables ; ils ne peuvent ni ſe-
er, ni moiſſonner. L'île ne produit point de
gumes, point de fruits, point de grains ;
urs plantations ſe bornent à environ cin-
ante pieds d'olivier. Ils ont pour tout bé-
l des chèvres qui, grimpant ſur la cîme
s rochers, y cherchent leur nourriture. Pour
mble de miſère, l'île n'a qu'une ſeule ſource,
uée preſqu'au ſommet de la colline. Ce ſont
femmes qui vont puiſer l'eau à la fontaine ;
les ai vu gravir avec peine un ſentier eſ-
rpé, porter ſur leurs épaules de groſſes
uches, & revenir chargées, au riſque de ſe
écipiter avec leur fardeau. Lorſque le temps
s récoltes eſt venu, les habitans de Château-
ouge paſſent en Caramanie & font la moiſ-
n pour les Turcs ; ils en rapportent du bled,
vin & diverſes proviſions. Leur poſition
rend marins ; ils naviguent les trois quarts
l'année, & reviennent l'hiver conſommer

L'Archipel.

dans le ſein de leurs familles, le fruit de leu
épargnes.

En partant du port de Château-Rouge,
en voguant pendant une demi-heure vers l'
rient, on arrive dans une anſe que la c
d'Aſie forme en ſe retirant. C'eſt la partie
plus large du golfe; elle a près d'une li
d'étendue; on y trouve un port commode
les vaiſſeaux ſont à l'abri de la tempête.
premier objet qui frappe les regards, en a
prochant de terre, eſt un vaſte amphithéâ
conſtruit de belles pierres & de forme cir
laire; il a environ ſoixante-dix pieds de h
teur, & quatre-vingt gradins élevés les
au-deſſus des autres. Au cinquième rang,
commençant à compter d'enhaut, on rem
que à chacune des extrémités du demi-cer
une place entourée d'une baluſtrade. Cet
menſe amphithéâtre pouvait contenir les
bitans d'une grande ville; ſa conſtruction
d'une ſolidité à l'épreuve du temps, du mo
juſqu'à préſent il n'a point ſouffert de ſes
jures; l'arêne ſeule a été dégradée par la
qui paraît avoir gagné ſur le terrein. Au-d
de ce grand monument la terre eſt couve
de ruines; les plus remarquables ſont diſ
ſées autour d'une vaſte place: on y diſtin
ſur-tout les ſuperbes reſtes d'un bâtiment

ux, de groſſes colonnes renverſées, d'au- L'Archipel
s debout, des murs épais à moitié démo-
, des chapitaux bien ſculptés, des morceaux
corniches, annoncent les débris d'un tem-
. Au pied des rochers qui entouraient la
le, on admire des tombeaux parfaitement
nſervés; quelques-uns ſont entourés de co-
nes qui ſoutiennent un dôme ſolidement
ſtruit; d'autres ne préſentent que de ſim-
s ſarcophages creuſés dans la pierre. La
idité qui foule aux pieds les lois les plus
rées, a violé ces aziles reſpectables des
rts, en arrachant la pierre qui en fermait
trée.

Tel eſt l'état déplorable de cette antique
é autrefois floriſſante. Son port dépourvu
vaiſſeaux, ce magnifique amphithéâtre sans
ſtateurs, ces ruines amoncelées, ces tom-
ux mêmes dépouillés des corps qu'ils con-
vaient, inſpirent de triſtes réflexions aux
ieux qui les contemplent. Eſt-ce la fureur
n conquérant qui a renverſé cette ville?
t-elle ſuccombé ſous les ravages du temps?
nom & les élémens ont-ils conjuré ſa
[illegible] déſire en vain de connaître ſon
ien nom & ce qu'elle fut autrefois; on
ſeulement que c'était une des 33 villes de
Lycie qui formaient une république ſi flo-

L'Archipel.

riſſante, & qui toutes avaient droit de vo
dans les aſſemblées nationales; les plus grand
donnaient trois ſuffrages, les médiocres deu
& les plus petites un. C'était là que le pe
ple aſſemblé, éliſait ſes magiſtrats. L'équi
y réglait les impoſitions & diſtribuait av
égalité les charges publiques. Ce gouver
ment ſage entretint les mœurs parmi les L
ciens. Malgré l'exemple de leurs voiſins, ils
ſe livrèrent pas à la piraterie. La victoire
put les corrompre. Après d'heureux ſuccès
les rendirent maîtres des mers depuis l'A
mineure juſqu'en Italie, ils conſervèrent
modération & la ſimplicité de leurs uſa
antiques. Lorſque les Romains, aux arm
desquels rien ne pouvait réſiſter, eurent co
quis ces contrées, ils furent frappés de la
geſſe de cette république, & la laiſſèrent jo
de ſa liberté & de ſes lois.

Que ne peuvent point la liberté, les mœu
& un bon gouvernement pour le bonheur d
hommes. La Lycie qui poſſéda autrefois c
avantages précieux, devint heureuſe & pu
ſante; ſa marine domina ſur une grande p
tie de la Méditerranée. Trente-trois villes d
une petite province, annoncent qu'elle fut
population: aujourd'hui quelle différence!
deſpotiſme ſemblable à un feu dévorant,
pa

assé sur cette riche contrée, & les villes se ont changées en misérables bourgades; les abitans ont disparu & la terre a fermé son ein fécond. Les Grecs qui auraient pu s'y ultiplier, & y entretenir l'abondance, en se vrant à l'agriculture, aiment mieux se réfu- ier sur des rochers inhabitables, que d'être oumis à la rapacité des tyrans que la Porte nvoie pour les gouverner. Si les chefs des ations, frappés de ces grands exemples que ur préfente l'hiſtoire, daignaient réfléchir r les effets miraculeux d'une bonne adminiſ- ation, & s'occuper à l'établir dans leurs tats, de quelle ſûreté, de quelle puiſſance, e quelle gloire, de quelle félicité ils en- ironneraient les peuples confiés à leurs oins?

L'Archipel

J'avoue que nous quittâmes Château-Rouge ns regret. L'humiliation où vivent les Grecs ans l'Empire Ottoman, les vexations qu'ils prouvent, peuvent ſeuls les forcer à habiter n rocher ſauvage, où l'on ne trouve aucune es choſes néceſſaires à la vie, où l'horizon ſt borné de toutes parts par des côtes effroya- les, & d'où l'on n'apperçoit le ciel que per- endiculairement ſur ſa tête. Hé bien! ces in- ortunés, attachés à leur priſon, y traînent une ie miſérable ſans ſonger à chercher ailleurs

L'Archipel.

une habitation plus heureuſe, tant l'amour de la patrie eſt profondément gravé dans le cœur de l'homme.

Nous avons débouqué le canal étroit qui ſépare l'île du continent. Nous cotoyons le rivage à la diſtance de deux lieues; cette navigation ſerait plus amuſante, ſi la côte nous offrait des habitations, des forêts, des riants payſages: Mais elle eſt déſerte, on n'y découvre pas une ſeule bourgade, le ſoleil a brûlé le peu de verdure qu'elle produit au printemps, & l'œil n'apperçoit que des rocs entaſés, contre leſquels les flots vont ſe briſer avec fraças. N'en ſoyons point étonnés les turcs abattent ſans ceſſe les bois de ces contrées pour les vendre aux étrangers ou pour leurs uſages, & n'y plantent jamais un ſeul arbre.

Mais la vue de Rhodes, dont nous découvrons les montagnes, nous conſole & un nouveau ſpectacle s'offre à nos regards: une multitude innombrable de cignes & de grues naviguent ſur les eaux; ils ſont rangés par files comme des ſoldats en ordre de bataille. Chacune de ces files a plus d'un quart de lieue de long, & nous en avons compté trente naviguant parallèlement; la tête de cette armée ſe termine en pointe & forme comme la pro-

un vaisseau. Tous gardent leur poste, mal-
ré le mouvement des vagues qui les élèvent L'Archipel.
les abaissent tour-à-tour; ils en suivent l'im-
lsion & paraissent balancés sur le dos de la
laine liquide. Leur plumage, d'une blan-
eur éblouissante, contraste admirablement
ec le vert transparent des eaux. Plus loin
encore une nouvelle troupe semblablement
sposée. Tous ont la tête tournée vers l'A-
que où ils voguent de concert.

Ces oiseaux, chassés par les neiges & les
aces du nord, descendent aux aproches de
iver; ils gagnent d'abord la mer Noire où
trouvent de la nourriture. Lorsque le froid
mmence à s'y faire sentir, ils partent avec
vent de nord, traversent l'Asie mineure &
ennent se reposer sur les bords de la Médi-
ranée; ils la passent ensuite, tantôt en na-
ant, tantôt en volant. C'est ainsi qu'ils ga-
ent les rivages d'Afrique, & sur-tout de
Egypte. Ils y demeurent tout l'hiver: mais
cicognes, qui apparemment aiment une
mpérature plus chaude, remontent vers le
id au mois de novembre. Elles purgent cette
ntrée des grenouilles innombrables, des in-
tes & des reptiles qui vivent dans les ma-
s; telle est la marche que suivent ces oi-
ux. Tout-à-coup nous entendons des cris

L'Archipel. multipliés. Les chefs ont donné le signal; voilà ces navigateurs aîlés qui s'élèvent dans les airs, & qui volent enſemble du côté du midi. Pour fendre avec plus de facilité cet autre élément, ils s'ordonnent en triangle, & l'angle le plus aigu forme la tête de l'armée.

L'île de Rhodes ſe découvre à plein devant nous; elle préſente des collines formées en amphithéâtre & terminées par une haute montagne. Enfin nous avons jeté l'ancre à une lieue au midi de la ville, dans un petit enfoncement que forme la côte.

Rhodes eſt la plus orientale, la plus belle des cyclades. Pluſieurs auteurs anciens aſſurent qu'elle fut autrefois couverte par la mer; ils n'en marquent pas l'époque, qui ſe perd dans la nuit des ſiècles, mais la tradition en a conſervé le ſouvenir, & les plus grands écrivains de l'antiquité l'ont admiſe comme certaine.

Ses premiers habitans étaient ſortis de Crète & raſſemblés par l'intérêt commun, ils ne formèrent bientôt qu'un corps de nation, & fondèrent une ville qu'ils appelèrent Rhodes du nom de l'île. Elle était placée à la pointe d'un promontoire qui s'avance vers l'orient au même endroit où ſe trouve la ville moderne.

Le terrein étant en pente, l'architecte y conforma son plan, & perça les rues avec tant d'habileté, que ce défaut devint une beauté. « Rhodes, dit Diodore de Sicile, s'élevant » en amphithéâtre, tous les yeux étaient frappés par la vue des vaisseaux, par l'éclat des » armes, & l'on concevait une haute idée de » sa puissance ». Strabon qui avait beaucoup voyagé & qui connaissait Rome, Alexandrie, Memphis & les cités les plus fameuses de l'Asie, ne peut s'empêcher de leur préférer Rhodes ; la beauté de ses ports, dit-il, de ses rues, de ses murs, la magnificence de ses monumens l'élèvent si fort au-dessus des autres villes, qu'il n'en est aucune qu'on puisse lui comparer. L'Archipel.

Ajoutez à cette description des temples superbes dont les portiques étaient enrichis des tableaux des plus grands peintres, une foule de colosses & de statues d'un travail merveilleux, un magnifique théâtre, des arsenaux d'une vaste étendue, des flottes qui venaient de toutes les parties du monde payer aux arts le tribut que leur doivent les richesses ; ajoutez y un peuple libre, courageux, savant, fortuné, & vous aurez l'idée de la plus belle ville de l'univers. Pline, après avoir fait l'énumération des colosses les plus fameux,

L'Archipel. ajoute : « Mais aucun d'eux n'approche de ce
» lui que les Rhodiens consacrèrent au soleil.
» Ce colosse avait soixante-dix coudées de
» haut, environ cent cinq pieds, un tremble-
» ment de terre le renversa 56 ans après son
» érection. Dans cet état il paraît encore une
» merveille. Peu d'hommes peuvent embras-
» ser son pouce : ses doigts sont plus grands
» que la plupart des statues; ses membres fra-
» cassés, laissent appercevoir dans son inté-
» rieur de profondes cavités remplies d'énor-
» mes pierres que l'artiste y avait fait entrer
» pour l'affermir sur sa base. On dit qu'il em-
» ploya douze années à l'achever, qu'il coûta
» 300 talens, somme que les Rhodiens reti-
» rèrent des machines de guerre que Déme-
» trius avait laissées devant leurs murs, lors-
» qu'il en leva le siége. On voit dans cette
» ville cent autres colosses, moins grands à
» la vérité, mais assez superbes pour que
» chacun d'eux illustrât la place où il serait
» érigé ».

Quelques historiens modernes, voulant ajou-
ter du merveilleux à l'histoire du colosse, ont
prétendu qu'il avait les pieds posés sur deux
rochers situés à l'entrée du port, & que les
vaisseaux passaient à pleines voiles entre les
jambes; cette fable ne mérité aucune croyance,

lle est démentie par le silence de l'antiquité, qui certainement n'aurait pas oublié un fait aussi remarquable. Au contraire, les historiens qui parlent de la chûte du colosse, ceux qui l'ont vu attestent qu'il était couché par terre. S'il avait été placé à l'entrée du port, il serait tombé dans la mer, & ils n'auraient pas manqué de nous l'apprendre. Il était encore renversé du temps de Pline. Il le fut jusqu'à la douzième année du règne de l'empereur Constans. A cette époque, Mauhias, lieutenant d'Othman, s'étant emparé de Rhodes, détruisit cette statue colossale qui avait mérité d'être mise au nombre des sept merveilles du monde; il la vendit a un juif, qui en emporta les débris à Emese sur 900 chameaux, 932 ans après son érection. L'Archipel.

Les sciences & les lettres marchent toujours de pair avec les beaux arts, dont elles sont le guide & le flambeau. Les Rhodiens s'y distinguèrent. Leurs écoles parvinrent à un si haut point de célébrité, que les premiers personnages de la république romaine en devinrent les disciples. De ce nombre furent Caton, Cicéron, César, Pompée, &c. Ces hommes nés pour commander, ne bornèrent pas leur éducation à des connaissances frivoles: ils apprenaient tous le Grec, qui était alors la lan-

L'Archipel.

gue universelle, étudiaient avec soin leurs lois & celles des autres nations. Ils s'efforçaient sur-tout de se rendre recommandables dans l'art de la parole.

A quoi doit-on attribuer cet état florissant de la république rhodienne? est-ce à la fertilité de son terroir, à la beauté de son climat, à la bonté de sa position? Ces avantages y contribuèrent sans doute; mais ils ne furent point la source de ses richesses & de sa puissance; elles les dut à la bonté de ses lois, à la sagesse de son gouvernement, seules bâses solides sur lesquelles est fondée la gloire des empires. Alexandre qui regardait la ville de Rhodes comme la première de l'Univers, la choisit pour y déposer son testament.

Les Rhodiens méritaient de l'habiter. Leurs mœurs étaient douces & aimables; cependant les anciens leur reprochent les défauts qu'amènent les grandes richesses, le luxe & la volupté. Ils bâtissent, dit Stratonique, comme s'ils étaient immortels, & ils servent leurs tables avec autant de profusion que s'ils n'avaient que quelques jours a vivre. Anacréon faisant le dénombrement de ses maîtresses, dit: au nom de Rhodes écrivez deux mille amantes; aussi les anciens l'appelaient la ville galante.

Cette république jouissait des fruits heureux sa sagesse, lorsqu'Antigone, jaloux de n'a- L'Archipel.
ir pu la détacher de l'alliance de Ptolémée, d'Égypte, lui déclara la guerre. Il fit conelle des préparatifs immenses, & envoya métrius son fils pour la soumettre; mais courage d'un peuple libre triompha des ces de Démétrius, d'une armée nombreuse il avait à sa solde, & des talens guerriers e ce grand capitaine déploya pendant une née d'attaques.

Mitridate, qui balança long-temps la fore des Romains, qui soumit à son empire Grèce & les îles de l'Archipel, vint échouer vant Rhodes. Enfin, fidèle aux lois qui la uvernaient, & au commerce qui entretet sa puissance, elle demeura libre jusques s l'empire de Vespasien, qui le premier la uisit en province romaine. Depuis ce mont Rhodes n'a été qu'une des belles îles de rchipel: sa fortune & ses richesses se sont nouies.

Sous Constantin elle demeura dans le pare de l'orient; cette division affaiblit l'eme. La lâcheté & les vices des princes qui succédèrent l'ébranlèrent jusques dans ses demens. Les Arabes, conduits par l'enthoume que Mahomet leur avait inspiré, mar-

L'Archipel.

chant & combattant au nom de l'éternel, co
quirent les plus belles provinces. Dans la ſui
les braves guerriers, connus alors ſous le no
de chevaliers de St.-Jean, conduits par le
grand-maître, Foulques de Villaret, attaqu
rent Rhodes & la prirent après un ſangla
combat, où l'héroïſme triompha du nomb
& de la valeur. Mahomet ſecond, qui ſembl
avoir enchaîné la victoire à ſon char, & q
fit trembler la chrétienneté, vint ternir
lauriers devant cette place défendue par
petit nombre de héros. En 1522, Soliman
périr une armée nombreuſe ſous ſes muraill
Si ce redoutable conquérant de la Perſe &
la Hongrie ſoumit Rhodes attaquée par tou
les forces des Othomans, c'eſt à la honte d
princes chrétiens qui n'envoyèrent pas un ſe
vaiſſeau au ſecours de ſes intrépides défe
ſeurs : plutôt détruits que vaincus, preſq
tous furent enſevelis ſous les débris de le
forts. Soliman n'entra dans la ville qu'à trave
des ruiſſeaux du ſang de ſes ſujets; il n
trouva que des monceaux de ruines & un p
tit nombre de chevaliers couverts de bleſſ
res. A leur tête paraiſſait Villiers de l'île Ada
vieillard célèbre, qui réuniſſait au ſang fro
de ſon âge, le courage d'un héros & la gra
deur d'ame d'un ſage.

om de l'éternel, co
vinces. Dans la ſui
nus alors ſous le no
n, conduits par le
le Villaret, attaqu
nt après un ſangla
riompha du nomb
ſecond, qui ſembl
e à ſon char, & q
neté, vint ternir
ace défendue par
En 1522, Soliman
uſe ſous ſes muraill
rant de la Perſe &
es attaquée par tou
, c'eſt à la honte
nvoyèrent pas un ſe
ſes intrépides défe
que vaincus, preſq
s les débris de leu
ns la ville qu'à trav
e ſes ſujets; il n
x de ruines & un p
s couverts de bleſſ
Villiers de l'île Ada
uniſſait au ſang fr
'un héros & la gra

Je n'ai plus à offrir la deſcription d'une ville magnifique, le tableau d'un ſage gouvernement, la gloire d'une nation libre. L'ambition des Romains, la corruption des [illegible]ques du bas empire, le fanatiſme des Arabes, les tremblemens de terre, ont tour-à-tour déſolé l'île de Rhodes. Le deſpotiſme des Turcs, ſuccédant à ces fléaux, y a cauſé des maux non moins funeſtes : monumens, ſciences, arts, il a achevé de tout détruire. L'Archipel.

La ville moderne, bâtie ſur les ruines de l'ancienne, n'occupe pas le quart de ſon étendue; elle ne poſſède aucun monument remarquable; on n'y retrouve pas même les veſtiges du théâtre, des temples, des portiques : ſtatues, coloſſes, tableaux, tout a été enlevé ou détruit. A ces rues larges & percées avec art, ces édifices parfaitement alignés, & dont les façades préſentaient le même ordre d'architecture, ont ſuccédé des rues étroites & tortueuſes, des maiſons ſans goût, ſans ordre, ſans décoration.

Les chevaliers de Rhodes y ont laiſſé des traces de leur ſéjour. Leurs armoiries & quelques buſtes des grands maîtres, ſculptés en relief ſur le marbre, décorent les façades de pluſieurs bâtimens. Les murs, les tours qu'ils élevèrent, ſubſiſtent encore, & portent les

L'Archipel.

marques glorieuſes de leur défenſe opiniâtre. L'égliſe de Saint-Jean a été convertie en mo quée. Le vaſte hôpital où la charité chrétienn recevoit les fidèles de toutes les parties d monde, & leur fourniſſait des ſecours, ſe actuellement de grenier aux Turcs. Ces ba bares le laiſſent dépérir, ainſi que la maiſo du gouvernement, où l'on voit des marbres des colonnes antiques.

Rhodes n'a plus que deux ports : le pl petit regarde l'orient ; des rochers, que l nature a placés en avant à peu de diſtanc l'un de l'autre, en défendent l'entrée, & n laiſſent que le paſſage d'un vaiſſeau ; des mô les, élevés ſur les côtés, le mettent à l'ab de tous les vents. Les Turcs, qui, depuis l conquête de l'île, n'en ont pas ôté un gra de ſable, le laiſſent combler peu-à-pe C'eſt là que les navires vont carener, que l'on conſtruit des caravelles pour le grand ſeigneur.

L'autre port eſt plus grand, il porte le nom de Rhodes ; les frégates de trente canons peu vent y mouiller. Quoique Rhodes n'ait rie conſervé de ſon antique ſplendeur, l'avanta de ſa ſituation à la pointe d'un promontoire ſes maiſons diſpoſées en amphithéâtre, ſes mu railles ſolidement conſtruites, ſes tours placée

n avant sur des écueils, lui donnent un air de
orce & de puissance qui, de loin, en impo- L'Archipel.
nt aux yeux des navigateurs.

Le pacha est le gouverneur général de l'île : jouit d'un pouvoir absolu ; il préside à la stice civile & à la discipline militaire, il omme aux emplois qui viennent à vaquer, rononce la peine de mort, & est chargé d'en- tenir le bon ordre dans toute l'étendue de on gouvernement. Ce premier officier, ne ouvant personne qui ose résister à ses volon- s, peut s'abandonner sans crainte à tous les xcès de la tyrannie.

Toutes les affaires contentieuses ressortent u tribunal d'un juge qu'on appèle cadi. Ses écisions sont des arrêts irrévocables. Il par- ge aussi la justice ecclésiastique avec le uphti. Ce dernier est l'interprête du coran. préside à la religion, explique la loi divine ; le pacha ne peut faire mourir un homme, ns qu'il ait prononcé sur la justice de la eine.

Les Grecs & les Juifs ont un chef qu'on omme *mouteoeli* : c'est leur intendant-gé- éral. Il a inspection sur le droit de *carrach* capitation imposée par le grand seigneur sur s sujets qui ne sont pas musulmans, & que s hommes seuls paient). Il juge les diffé-

L'Archipel.

rends nés parmi eux, sans avoir besoin de re
courir aux autres puissances. Lorsque le ca
a condamné au paiement un débiteur grec o
juif, il envoie sa sentence au *mouteoeli*, qu
la fait exécuter s'il le juge à propos. Te
sont les principaux officiers de l'île. Ils sem
blent tous conspirer sa ruine.

Le sol de Rhodes est sec & sabloneux ; ma
les sources nombreuses qui l'arrosent, fertil
sent la terre & la rendent abondante. Le bl
y croît à merveille : son grain jaune, pesan
& rempli d'une farine blanche comme
neige, fait d'excellent pain. Si l'on cultiva
les campagnes qui peuvent en produire, l
Rhodiens en auraient beaucoup au-delà d
leur consommation, & en porteraient à l'étra
ger : mais les Turcs ne sont point cultivateur
& les Grecs, accablés par les corvées que l
mouteoeli leur impose à son profit, déco
ragés d'ailleurs par la crainte de ne pas jou
du fruit de leurs peines, laissent en friche de
plaines superbes. Le pacha pourrait d'un m
couvrir la terre des trésors de l'agriculture,
lui suffirait de commander, & d'assurer
protection au laboureur; mais il ignore si de
main il sera en place, &. craindrait de tra
vailler pour son successeur. Une raison pl
puissante le détermine à n'en rien faire. L

ifère du pays fait sa richesse. Rhodes ne urnissant pas à la nourriture de ses habitans, envoie acheter à bon compte les blés de la aramanie, qui sont d'une qualité inférieure, les fait transporter au marché en petite uantité, afin d'en hausser le prix. Ce qui re- olte davantage, c'est que le taux mis au remier boisseau de la nouvelle récolte, sert e règle à tous ceux qui seront vendus pen- nt le reste de l'année. Cette loi est immua- le, dut-elle faire périr une partie du peuple. et infame monopole, qui enrichit prompte- ent ceux qui l'exercent, a les suites les plus nestes; il tarit les sources du commerce & e l'agriculture, il étouffe l'industrie des ha- tans; aussi le malheur public & une dépo- ulation effrayante accusent cette administra- on coupable. L'île a plus de quarante lieues e circuit, & elle ne contient qu'environ trente- ept mille habitans. Voilà donc une sur- ce immense occupée par moins de monde ue n'en renferme une ville médiocre de rance.

L'Archipel.

Des trois villes fondées, suivant la fable, r les enfans du soleil, Linde seule a laissé s vestiges remarquables du temple fameux e Minerve. Les ruines de ce grand édifice se ient encore sur une colline élevée qui do-

L'Archipel.

mine la mer. Les débris de ſes murs, compo
ſés d'énormes pierres, y décèlent le goût égyp
tien. Les colonnes & les autres ornemens o
été enlevés. Sur la cime la plus élevée d
rocher, on remarque les ruines du châte
qui ſervit de fortereſſe à la ville. Son encein
eſt vaſte & remplie de décombres.

La nouvelle Linde eſt fondée au pied de
mont : une baie profonde, qui s'avance da
les terres, lui ſert de port ; les vaiſſeaux
trouvent un bon mouillage par huit ou d
braſſes. Avant la conſtruction de Rhode
Linde recevait les flottes d'Egypte & de Ty
Son commerce l'avait enrichie. Un gouver
ment éclairé, profitant de ſon port &
ſa ſituation, pourrait encore la rendre flo
ſante.

Vers le milieu de Rhodes s'élève une ha
montagne qui ſe nomme *Artemira*. On y av
conſacré un temple à Jupiter. Cet ancien m
nument ne ſubſiſte plus ; il a été remplacé p
une petite chapelle où les Grecs vont en p
lerinage. *Artemira* eſt fort eſcarpée : on
peut y monter à cheval ; il faut la gravir
pied pendant quatre heures de marche po
arriver à ſa cime ; lorſqu'on y eſt parvenu,
jouit d'un coup-d'œil magnifique. On déco
vre au nord la côte élevée de Caramanie ;
nord-oue

nord-oueſt, de petites îles ſemées dans l'Archipel, qui paraiſſent comme des points lumineux; au ſud-oueſt, la tête du mont Ida, couronnée de nuages; au midi & au ſud, eſt la vaſte étendue des eaux qui baignent les côtes de l'Afrique. Cette perſpective éloignée varie à chaque inſtant, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins éclairée par les rayons du ſoleil, & produit des ſcènes mobiles qui captivent les regards. L'Archipel.

L'obſervateur, après avoir joui de ce grand tableau, les rabaiſſe avec plaiſir ſur l'île qu'il voit s'arrondir à ſes pieds; il apperçoit çà & là sur les monts les plus élevés, des pins antiques que la nature y a placés. Au-delà de ces premières hauteurs, le terrein s'abaiſſe, & forme divers amphithéâtres de collines qui deſcendent juſqu'à la mer. Dans la plus grande partie de l'île, la côte s'incline inſenſiblement & ſe prolonge en pente douce juſques ſous les eaux. Quelques-uns de ces coteaux offrent des vignobles qui produiſent encore ce vin parfumé que recherchaient les anciens; il eſt d'un goût fort agréable, & laiſſe dans la bouche un bouquet exquis. Les Rhodiens y ajoutaient le plaiſir de le boire dans des coupes voluptueuſes. Il ſerait aiſé de le multiplier

L'Archipel.

& d'en couvrir des collines d'une grande étendue qui reſtent ſans culture.

Des ſommets ombragés du mont *Artemiti* découlent un grand nombre de ſources qui fertiliſent les plaines & les vallées. On voit à l'entour des villages, quelquelques champs cultivés, & des vergers où les figuiers, les grenadiers, les orangers, quoique plantés ſans ordre & ſans goût, n'en forment pas moins de rians ombrages. En parcourant l'île, on traverſe à regret de jolies vallées où l'on ne trouve point de hameaux, point de cabanes, pas même des traces de culture.

N'accuſons point les Grecs de cette coupable indolence; ils ſont dans l'impuiſſance de rien tenter pour leur avantage & pour le bien public. Le monopole deſtructeur du pacha leur lie les mains; les corvées continuelles que leur impoſe le nazir, les accablent de travaux. Cet intendant de la marine les emploie la plus grande partie de l'année à couper les bois dont il ſe ſert pour conſtruire les caravelles. Ils ſont obligés de les amener avec des peines infinies juſqu'à Rhodes.

Quant au caractère national des Rhodiens, il eſt, ainſi que celui des autres nations, modifié par le gouvernement & la religion. L'île jouit d'une température délicieuſe. L'air y

pur & salubre. On n'y voit point d'épidémies, moins qu'elles ne soient apportées du dehors. L'Archipel. Les vents d'oueſt, qui règnent pendant neuf mois, y tempèrent les chaleurs de l'été. L'hiver ne parait jamais accompagné de neiges, de glaces, de frimats. Dans les jours les plus nébuleux, le soleil dissipe les nuages & s'y montre au moins quelques heures. Le reste de l'année, il l'éclaire de ses rayons bienfaisans, il féconde la terre, & purifie l'air naturellement humide. Ce beau ciel, cette charmante température ont une influence marquée sur les habitans. Les Turcs, nés dans l'île, ont plus de douceur, plus de politesse, plus d'urbanité que dans les autres provinces de l'empire. Moins exposés que les Grecs à la rapacité des grands, jouissant paisiblement de leurs propriétés, ils y mènent une vie heureuse au sein de leurs familles. Aussi l'on rencontre parmi eux des mœurs, de la bonne foi, de la sociabilité. Les Grecs vivent sous le même ciel; mais, accoutumés à plier sans cesse sous le sceptre de fer qui les écrase, ils deviennent faux, fourbes, menteurs; les plus superbes des hommes dans la prospérité, ils sont vils & rampans dans le malheur. Ils ont tous les vices qui naissent de la servitude : cependant forcés, pour ainsi dire, par la nature

L'Archipel.

du climat, ils se livrent par excès à la joie; mais ce n'est point cette joie pure & tranquille des Turcs, c'est une yvresse bruyante; ce sont des esclaves, qui, oubliant un moment leur condition, dansent au milieu de leurs fers.

## CHAPITRE V.

*Départ de Rhodes — Iſle de Syrné. — Mouillage dans celle de Caſos. — Portrait, beauté & danſe des femmes Caſotes. — Arrivée à Candie. — Hiſtoire ancienne de cette île.*

NOUS quittâmes avec regret l'île de Rhodes, où tant de faits mémorables ſe retraçaient à notre mémoire. Tandis que notre vaiſſeau nous emportait loin de ſes bords, nos regards s'attachaient encore ſur cette ancienne patrie des arts. Nous avancions lentement. La mer était parfaitement tranquille, elle reſſemblait à une glace polie. Le vaiſſeau immobile paraiſſait cloué à ſa ſurface. La première fois qu'on navigue dans ces parages, on ſe croit au milieu d'un grand lac; on eſt toujours environné par des îles ou par le continent; la terre ſe découvre vers tous les points de l'horiſon; par-tout des rochers taillés à pic, ou des écueils menaçans s'offrent à nos regards, mais cette vue n'a rien d'effrayant, ils ſavent que des ports ombreux leur fourniront des aziles contre la tempête. L'Archipel.

Le calme dont nous jouiſſions était trom-

L'Archipel.

peur. L'occident se couvrit de nuages sombres & le vent ne tarda pas à souffler de ce point du ciel, par raffales violentes. Le capitaine tourna sur-le-champ la proue du navire & alla se réfugier dans une anse profonde de l'île de *Syrné ;* cette île est dans la dépendance de Rhodes, ce n'est qu'un rocher de peu d'étendue : le sol extrêmement pierreux & brûlé par l'ardeur du soleil, ne produit ni grains ni fruits. Quelques vignobles plantés parmi les rochers y donnent de bon vin; le reste du terrein est stérile. Les éponges qui croissent en abondance autour de l'île, sont l'unique ressource des habitans. Hommes, femmes, enfans tous savent plonger; tous vont sous les eaux chercher le seul patrimoine que la nature leur ait laissé. Les hommes sur-tout excellent dans cet art dangereux ; ils se précipitent dans la mer & descendent à une très-grande profondeur. Souvent ils se font violence pour retenir longtemps leur haleine, & au sortir de l'eau, ils vomissent le sang à pleine bouche. D'autres fois ils courent risque d'être dévorés par des monstres marins. Le couteau qu'il portent à la main serait une arme insuffisante pour leur défense : distinguant parfaitement les objets à travers cet élément diaphane, aussitôt qu'ils apperçoivent des poissons voraces, ils s'élan-

cent avec rapidité du fond de l'abîme, et dans un instant ils sont dans leur nacelle.

L'Archipel

Le mauvais temps nous ayant retenu quelques jours dans le port de Syrné, je parcourus l'île; tout y annonce la pauvreté & la misère: les maisons ressemblent à de misérables cabanes où la lumière du jour entre à peine. Le peuple, l'air triste & silencieux, paraît absorbé dans le malheur; il ne montre point cette curiosité vive qu'inspirent ordinairement les étrangers. Les hommes & les femmes y sont vêtus de la même manière; tous portent également la longue robe, la ceinture & le schale autour de la tête. La lèpre, le plus hideux des fléaux qui affligent l'humanité, est très-commune à *Syrné*. Affligé du spectacle que j'avais sous les yeux, je songeais à retourner au vaisseau, lorsqu'un prêtre grec m'a forcé par ses instances d'entrer chez lui; il m'a fait asseoir sur un petit siége de bois, le seul qu'il eût dans sa maison, & s'est accroupi sur une mauvaise natte. Il m'a conté comme il était allé à Rome, comme il avait fait ses études au séminaire de la Propagande, comme on l'avait choisi pour être le pasteur de Syrné, & comme il préférait sa patrie à tous les charmes de l'Italie. Je l'ai félicité sur son goût & ses voyages, & je me demandais intérieure-

L'Archipel.

ment comment il était poſſible qu'on aimât un pareil ſéjour.

Ce bon papa était très-âgé ; une longue barbe blanche lui deſcendait ſur la poitrine ; ſon air était vénérable, & ſoit qu'il ſe crût heureux à la place où le ciel l'avait mis, ſoit qu'il trouvât quelque ſatisfaction à parler avec un Européen, la langue italienne qu'il avait preſque oublié depuis quarante ans d'abſence de Rome, le plaiſir étincelait dans ſes yeux, & il m'accablait de complimens. Il m'a quitté un inſtant, s'eſt enfoncé dans un réduit obſcur, en eſt revenu avec une groſſe cruche de vin ; il en a verſé plein une petite écuelle de bois, y a trempé les lèvres & m'a prié de boire. La vue du vaſe me cauſait beaucoup de répugnance ; j'aurais voulu refuſer, les droits de l'hoſpitalité me le défendoient ; il ne fallait pas mécontenter mon hote ; j'ai pris la coupe de ſa main ; j'ai bu à ſa ſanté, il a bu à la mienne, & m'a offert de recommencer ; je l'ai remercié. Je me rappelais que Philémon & Baucis n'occupaient qu'une étroite chaumière, que leur table n'avait que trois pieds : mais leurs vaſes, dans leur ſimplicité, étaient nets & luiſans, & par-tout la propreté ſervait de voile à l'indigence. Mon bon vieillard était auſſi pauvre que ce couple vertueux. Il

ecevait ſes hôtes avec autant de plaiſir ; mais a natte en lambeaux, ſon toît enfumé, ſa oupe couleur de ſuie, n'avaient rien qui ré-réât l'odorat & les yeux. Je l'ai quitté en le emerciant de ſa politeſſe. Il a fait des vœux our mon heureux voyage, & nous nous ſom-nes ſéparés bons amis. L'Archipel.

Après trois jours de ſtation dans le port de yrné, nous avons mis à la voile, pour re-onter le golfe de Cos, & de-là voguer à andie. Au point du jour nous avons décou-ert l'île de *Dia*, vulgairement appelée Stan-ié. C'eſt là qu'abordent les vaiſſeaux deſtinés our Candie ; ils ſont obligés d'y décharger ne partie de leurs marchandiſes, parce que port de la capitale, preſque comblé depuis conquête des Ottomans, ne peut pas re-evoir des bâtimens de deux cents tonneaux n pleine charge. Nous voguions avec vîteſſe, nous eſpérions enfin arriver au terme de os déſirs. Tout le monde était dans la joie l'on ſe félicitait d'avance. Nous n'avions pas ne heure de route, lorſque tout-à-coup le ent a paſſé à l'oueſt & eſt devenu très-vio-nt. Le navire à commencé à dériver, & au ux eſpoir a ſuccédé la triſteſſe. Le capitaine dant à la fortune, a tourné vent arrière & dirigé vers l'île de Caſos ; alors nous avons

L'Archipel.

marché avec beaucoup de vîteſſe, & dan
peu d'heures les rochers qui forment la rad
ſe ſont découverts à nos regards. La mer
briſait avec un bruit horrible, à meſure qu
nous avancions, le ſpectacle paraiſſait plus e
frayant. Aucun des gens de l'équipage ne co
naiſſait cette rade, de manière qu'en entra
ils ne ſavaient où mouiller. Nous nous ſomm
trouvés en un inſtant au milieu de briſans pre
qu'à fleur d'eau. Tout l'équipage a pâli. Su
le-champ on a changé la barre du gouvernail
& nous n'avons évité le naufrage que de
longueur du navire ; s'il n'eut pas obéi à
manœuvre, il ſe précipitait ſur des rocs aig
qui l'auraient briſé en mille pièces.

La ſuperſtition de ces grecs égale leur igno
rance. Réellement ils croient leur navire en
chanté, & ils ſont allés chercher en bateau
un papa grec pour détruire l'enchantement
Il vient d'aborder en habit de cérémonie ;
tient d'une main un encenſoir & de l'autre u
goupillon ; une longue étole pend ſur ſa rob
noire ; ſa longue barbe, ſes ſourcils froncés
ſon bonnet qui s'élève en pointe, lui donne
l'air un peu magicien. Un jeune enfant ma
che devant lui avec un baſſin rempli d'ea
bénite. Le grave papa a commencé par aſper
ger notre chambre ſans épargner aucun de

L'Archipel.

ſiſtans : il a béni, nous, les ponts, les mats, es cordages ; il a récité force oraiſons où il onjure Satan : enſuite il a parcouru tout le avire l'encenſoir à la main & en brûlant des arfums ; chacun de nous en a eu ſa part, ar il a fallu ſe laiſſer encenſer. Après que la érémonie a été faite, le prêtre nous a préenté un petit baſſin où l'on a mis quelques ièces de monnaie : il s'en eſt retourné en ous promettant un voyage heureux & beaucoup de proſpérité. Les matelots ſe croyant éſenſorcelés paraiſſent ſatisfaits. Ils ne voyent as que leur inexpérience dans l'art de la naigation eſt le ſeul charme qui les empêche 'avancer. Notre relâche dans la rade de Caos me parut une infortune ; mais je changeai ien de langage quand j'eus fait connaiſſance vec les habitans.

Caſos eſt une des cyclades & a ſubi le ſort e l'Archipel. Elle eſt ſous la domination de Empire Ottoman ; mais les Turcs n'oſent habiter parce qu'elle n'a point de fort. Ils raindraient d'être enlevés par les corſaires altais. Cette crainte fait le bonheur des haitans ; ils lui doivent la tranquillité, l'aiſance & la liberté dont ils jouiſſent.

Le lendemain de notre mouillage j'étais mpatient de viſiter l'île, on mit la chaloupe

L'Archipel.

à la mer & nous voguâmes vers les roche
qui l'entourent. Tout le circuit était hér
de pointes menaçantes que les flots mugiſſa
blanchiſſaient de leur écume. De quelque cô
que nous portaſſions nos regards, Caſos p
raiſſait inabordable : un habitant apperçut no
tre embarras ; il deſcendit du village, en no
indiquant avec un mouchoir, le lieu vers l
quel nous devions diriger notre courſe.

Le caſote qui nous avait enſeigné le por
nous invita poliment à monter au villag
Nous le ſuivîmes avec plaiſir : j'étais habi
à la françaiſe, portant épée, chapeau & to
l'habillement national. La nouvelle ſe répa
dit bientôt qu'il arrivait des étrangers. L
femmes, les enfans ſortirent de leur maiſon
& vinrent nous attendre au haut de la colline
elles montraient beaucoup de curioſité & no
examinaient avec attention. Lorſque nous pa
ſâmes devant elles, toutes baiſſèrent modeſ
tement les yeux. Parmi la foule il s'en trouva
de très-jolies ; quelques-unes nous ſaluèrent
en nous ſouhaitant le bonjour, & en nous di
ſant ſoyez les bien arrivés. Nous leur répon
dîmes à l'orientale, que ce jour ſoit heureux
pour vous & pour vos hôtes !

Le guide, qui nous avait amenés, était un
des principaux habitans de l'île. Il me preſſa

ntrer chez lui & m'introduisit dans une
lle, qui sans être magnifiquement meublée, L'Archipel.
nonçait par-tout la propreté & l'aisance. Un
pha régnait à l'entour, il me fit asseoir sur
e estrade élevée, & se plaça au bas, tandis
'on préparait à déjeûner. Bientôt son épouse
sa fille parurent, portant à la main des
ufs frais, des figues & du raisin. La jeune
sote rougissait devant un étranger qui, sans
ute, lui paroissait vêtu d'une manière ex-
ordinaire. Tandis que nous déjeûnions de
n appétit, & que mon hôte me versait
excellent vin dans un large verre, la plupart
s femmes vinrent lui faire visi te, nous sa-
èrent & s'assirent sans façon autour de l'ap-
rtement. La curiosité les conduisait; elles
mmencèrent bientôt à chuchoter ensemble,
à détailler toutes les parties du vêtement
ançais. Rarement il aborde des Européens
ns cette île solitaire. Des yeux accoutumés
voir des têtes rases, entourées d'un schal,
longues robes relevées d'une ceinture, des
entons barbus, regardaient avec étonnement
longs cheveux tressés, un visage sans mous-
che, un chapeau cornu, & des habits courts
i ne descendaient qu'au genou. Ce contraste
raissait les frapper beaucoup. Le sourire qui
happait quelquefois de leurs lèvres, annon-

L'Archipel.

çait vraiſemblablement des remarques plai-
ſantes. De mon côté, je ne les obſervais pa
avec moins de plaiſir. Je diſtinguai ſur-tou
deux jeunes perſonnes qui auraient été belle
même à Paris.

La moins grande avait des yeux pleins d
feu, couronnés de ſourcils noirs égalemen
arqués : ſon teint était un peu brun, mais trè
animé ; ſes joues, gracieuſement arrondies, ſ
couvraient à chaque inſtant de roſes nouvelle
ſa bouche mignone ſemblait faite pour di
des choſes charmantes ; elle paraiſſait pétill
d'eſprit ; quand elle ſouriait, des dents blan
ches comme la neige contraſtaient agréable
ment avec le vermillon de ſes lèvres. D
cheveux d'ébène, attachés au ſommet de l
tête, retombaient négligemment ſur un co
qui uniſſait l'éclat & le poli de l'ivoire ; u
corſet ſans manches, s'entrouvrant vers l
haut, laiſſait entrevoir une gorge ſuperbe
une robe d'un coton fin, & d'une blancheu
éclatante, deſcendait juſqu'à ſes talons ; un
ceinture la ſerrait mollement & flottait à l'en
tour : telle était cette jeune Grecque qui fixa
mon attention.

La ſeconde lui diſputait la palme. Sa taill
avait plus d'élégance, ſon port plus de no
bleſſe, ſes yeux brillaient d'une douce lan

ueur, & reſpiraient la volupté. De longues
upières, modeſtement baiſſées, en voilaient
éclat, comme si elle eût craint de trahir les
crets de ſon ame. Son teint avait plus de
ancheur; ſes traits, ſans être auſſi ſaillans,
ffraient plus de régularité : c'était un aſſem-
age de proportions merveilleuſes. La vue
e la première inſpirait la gaîté, on ne pou-
it la regarder ſans plaiſir. Celle-ci frappait
oins d'abord; mais quand on l'avait fixée,
n attrait irréſiſtible attachait à ſa perſonne,
le cœur recevait des impreſſ[illegible]rofondes.
Toutes les femmes qui nous [illegible]oraient de
ur préſence, étaient ſemblablement vêtues.
orſque le déjeûner a été fini, elles ſe ſont
tirées. Mon hôte m'a conduit dans un autre
partement; &, pour me donner de la con-
nce dans les Caſotes, & ſur-tout dans ſa
erſonne, il a tiré d'un coffre un certificat
gné par deux capitaines provençaux, & m'a
ié de le lire.

Déſirant connaître l'île, je partis du village
dirigeai ma courſe vers la plus haute mon-
gne. J'y parvins après une heure de marche.
u-deſſous de la hauteur où j'obſervais, eſt
e petite chapelle entourée de quelques fi-
res. De cet endroit part une chaîne de col-
es, qui, ſe recourbant en demi-cercle,

L'Archipel.

laissent au milieu une plaine d'une lieue de circuit. Elle a été défrichée par les habitans avec une peine infinie. La pente des coteaux est couverte de vignobles qui donnent un vin fort agréable. Les vents de mer y tempèrent les chaleurs ; &, sous un si beau ciel, on jouit d'une température délicieuse, & d'une santé presque inaltérable.

Lorsque j'eus satisfait ma curiosité, je revins à mon hôtel ; on m'attendait pour dîner. Une poule au riz, des œufs frais, des pigeons excellens, du fromage & du bon vin, me dédommagèrent des mauvais repas que j'avais fait à bord. Les hommes dînèrent ensemble, assis en rond sur le tapis ; les femmes étaient dans un appartement séparé : c'est l'usage. Vers la fin du repas, on fit passer la coupe de main en main. La gaîté s'empara des convives, lorsqu'un bruit d'instrumens nous fit lever de table.

Une vingtaine de jeunes filles, toutes vêtues en blanc, la robe flottante, les cheveux tressés, entrèrent dans l'appartement : elles conduisaient un jeune homme qui jouait de la lyre & s'accompagnait de la voix. Plusieurs avaient des graces, toutes de la fraîcheur. Elles commencèrent à se ranger en rond, & m'invitèrent à danser. Je ne me fis point prier.

e cercle que nous formâmes eſt ſingulier par
a manière dont il eſt entrelacé. Le danſeur L'Archipel.
e donne point la main aux deux perſonnes
ui ſont le plus près de ſoi, mais aux deux
uivantes, de ſorte que l'on a les bras croiſés
evant & derrière ſes voiſines, qui ſe trou-
ent enlacées dans les anneaux d'une double
haîne. Cet entrelacement n'eſt pas ſans plai-
r, & l'on doit ſentir pourquoi. Au milieu du
ond ſe tenait le muſicien; il jouait & chan-
it en même temps. Tout le monde ſuivait
xactement la meſure, ſoit en avançant, ſoit
n reculant, ou en tournant autour de lui.

Le lendemain je parcourus le village. Il
t compoſé d'une centaine de maiſons habitées
acune par une famille : toutes ſont conſ-
uites en pierres & ſolidement bâties; elles
ntiennent ordinairement deux ou trois ſalles
ſſes, avec une couple de chambres au-deſſus.
acune a ſon four & ſa citerne taillés dans
roc à la pointe du ciſeau. On la remplit
ndant la ſaiſon pluvieuſe, & l'eau s'y con-
ve pure & limpide.

J'entrai dans pluſieurs maiſons où je trou-
des femmes occupées à filer, à broder, &
utres à faire ces belles toiles dont elles ſe
iſſent. Par-tout je vis l'activité, l'induſtrie,
une propreté charmante. Pendant mes viſi-

L'Archipel.

tes, j'admirais l'ordre & la sageſſe de cet petite république, la paix & l'union qui r gnent entre ſes membres, & ſur-tout cet joie douce, ce contentement qui paraiſſaie ſur leurs viſages. Heureux peuple, me diſa je, l'ambition & l'intrigue ne troublent poi ta tranquillité, la ſoif de l'or n'a point co rompu tes mœurs ! Les querelles, les diſſe ſions, les crimes dont elle remplit la terr te ſont inconnus ! Les plaiſirs purs que la n ture offre à tous les mortels, ſont tes jou ſances ! La médiocrité & l'égalité forment l bâſes durables de ton bonheur !

Pendant mon ſéjour à Caſos, il arriva u barque chargée de riz, de melons, de g nades, de vins & de fruits divers : preſq toutes les femmes deſcendirent de la mo tagne ; elles vinrent avec empreſſement rec voir les unes un époux, les autres un pè celles-là un frère, un ami. Je n'ai jamais v mieux exprimer le plaiſir, la tendreſſe. Ell les embraſſaient avec tranſport, les ſerrai dans leurs bras, & béniſſaient le ciel qui l rendait à leurs vœux. Tous les ſignes de joie, toutes les expreſſions de l'amour étai prodigués de part & d'autre. Ce ſpect était vraiment attendriſſant. Voilà, dis-je moi-même, les anciens Grecs ; voilà leur

gination toujours prête à s'enflammer ; voilà cette sensibilité exquise qui les distingua de tous les peuples de la terre ! Ce rocher les a sauvés du joug des Turcs, & ils ont conservé leur antique caractère. L'Archipel.

Les vents d'oueſt nous retinrent pendant huit jours dans la rade de Casos. Je les employai à parcourir un rocher de trois lieues de circuit, où le Turc n'ose aborder, & où vit une peuplade fortunée. Là, chaque père de famille est souverain dans sa maison, il juge les différends qui y naissent, & ses arrêts sont des lois : ils ne sauraient être injustes, c'est la tendresse paternelle qui les prononce. Lorsqu'il s'élève quelques débats entre les hommes, les papas & les vieillards s'assemblent & les terminent. Ils sont très-rares parmi des citoyens qui sont tous égaux, & qui ne connaissent ni la pauvreté ni les richesses. Tous les membres de cette petite société sont occupés. Ce n'est que dans les pays où le riche peut acheter les bras du pauvre, qu'il rougit d'employer les siens.

Les voyageurs qui ont observé les Grecs soumis aux Ottomans, leur reprochent avec raison la fourberie, la perfidie & la bassesse. Ces vices ne sont point inhérens à leur nature, ils les doivent à la servitude où ils vi-

L'Archipel.

vent. Les habitans de Casos sont Grecs, u rayon de liberté les éclaire ; ils ont de l'indus trie, de la bonne foi, de la sensibilité & de mœurs. Envoyez-leur un cadi, un pacha, il deviendront aussi corrompus que le reste d leur nation. De cette observation résulte un vérité constante qui devrait servir de bâse toute administration. En général, l'homme e bon en proportion de ce qu'il conserve de s droits naturels la liberté, la propriété : à me sure qu'on les lui ravit, il se détériore.

Notre relâche dans la rade de Casos éta fini, nous mîmes à la voile, & dans moi d'un jour nous avons dépassé la pointe d Standié, & sommes venus mouiller dans l port.

*Dia*, aujourd'hui Standié, est éloignée d quatre lieues de Candie. Elle est absolume stérile; on n'y trouve ni village, ni habitan les ronces, les buissons, les broussailles q tapissent les rochers, servent de pâture au chèvres sauvages qui y sont en grand nombre elles courent avec tant de vîtesse à travers le précipices, qu'il est presque impossible de l approcher.

Standié a trois ports où abordent les vai seaux chargés pour Candie. Du sommet de l montagne nous découvrions la ville ; mais

ner était si mauvaise, qu'aucun bateau n'osait ortir pour nous tirer de cette prison. Enfin le uatrième jour une barque est venue nous rendre & nous a conduits à la capitale. L'Archipel.

Avant que nous parcourions l'île de Candie, visitons un moment l'ancienne Crète. e n'est qu'en rapprochant le passé du présent que nous pourrons concevoir une idée iste de cette contrée fameuse. Il existe une ule d'opinions diverses sur les premiers habitans de Crète. Strabon, qui les a savamment discutées, dit, après plusieurs pages : Je n'aime point les fables ; cependant j'ai donné de longs détails sur celles-ci, parce qu'elles tiennent à la théologie : toute dissertation sur les dieux doit peser les opinions antiques & les distinguer de la fable. Les anciens se plûrent à couvrir d'un voile leurs connaissances sur la nature. Il n'est pas possible d'expliquer toutes leurs énigmes ; mais en exposant au grand jour les allégories nombreuses qu'ils nous ont laissées, en examinant avec attention leurs rapports, leurs différences, l'esprit peut, à l'aide de la comparaison, découvrir la vérité ».

Cette île célèbre reçut son nom de *Crès*, le mier de ses rois. Il était l'auteur de plu-

L'Archipel.

sieurs découvertes utiles qui avaient contribué au bonheur de ses peuples. Animés par la reconnaissance, ils voulurent conserver le souvenir de ses bienfaits & immortaliser son nom en le donnant à l'île. Ce ne fut pas le seul monarque qui gouverna l'île de Crète: il eut des successeurs. Parmi ces souverains, on distingue Minos, que l'antiquité a jugé le plus sage des législateurs. La place qu'elle lui a assigné dans les enfers, est un témoignage non équivoque de la réputation glorieuse qu'il s'était acquise par sa justice. Le dernier de ces rois fut Idomenée, qui, en revenant du siége de Troies, chargé de lauriers, ne put jamais aborder sur la côte de Crète. On voit à cette époque la monarchie éteinte & l'état devenir républicain.

Strabon a jugé cette république digne de son pinceau, & a consacré dans son immortel ouvrage les traits principaux qui la caractérisent. Leur singularité frappera sans doute. On trouve une différence prodigieuse entre les principes de cette ancienne république & ceux de la plupart des gouvernemens actuels. Mais on voit avec plaisir une législation dont l'unique but fut de faire éclorre dans le cœur de l'enfance le germe des vertus, de le développer dans l'adolescence, d'inspirer à l'hom-

ne fait l'amour de la patrie, de la gloire, de la liberté, & de consoler la vieillesse par la considération & l'estime attachées à la sagesse de ses conseils. On la voit occupée à former des amis tendres, des citoyens zélés & d'excellens administrateurs; elle n'employait pas beaucoup d'ordonnances pour produire ces avantages inestimables: ils découlèrent naturellement d'une seule source, l'éducation publique sagement administrée. Les exemples qu'y recevait la jeunesse, les vertus dont elle était témoin, les faits mémorables dont elle entendait le récit, les applaudissemens qui les suivaient, les distinctions accordées au courage, aux belles actions; l'opprobre imprimé au vice; voilà les seuls ressorts qu'employa le législateur crétois pour former une nation sensible, guerrière & vertueuse. J'ose dire que ces ressorts, puisés dans la connaissance du cœur humain, suffiraient pour faire fleurir les mœurs dans tout espèce d'état; mais les mœurs sont la chose dont les gouvernemens s'occupent le moins. La froide politique les regarde en pitié; elle condamne la plume hardie qui ose en proclamer l'empire; elle affecte des subtilités sur leur dépravation, & au lieu de s'occuper de la prospérité des peu-

L'Archipel.

L'Archipel.

ples, elle calcule les intérêts des rois, leur or & leur puiſſance.

La forme du gouvernement crétois était compoſée de la volonté du peuple & de celle des chefs. Chaque année, dans une aſſemblée nationale, dix magiſtrats étaient élus à la pluralité des voix : on les nommait *coſmes*, & ils rempliſſaient les mêmes fonctions que les éphores à Sparte. Ils préſidaient à la guerre & réglaient les affaires les plus importantes. Ils avaient le droit de choiſir des vieillards pour conſeillers. Ces vieillards, au nombre de vingt-huit, compoſaient le ſénat de Crète. On les prenait parmi ceux qui avaient exercé la charge de *coſmes*, ou qui ſe diſtinguaient par un mérite éminent & une probité ſans tache. Ces ſénateurs étant perpétuels, jouiſſaient d'une haute conſidération, & l'on ne décidait rien ſans les avoir conſultés. C'était une barrière que la ſageſſe du légiſlateur oppoſait à l'ambition de ces dix chefs. Il avait encore borné leur puiſſance, en fixant à une année la durée de leur adminiſtration. Sa prévoyance s'était étendue plus loin. Il eſt poſſible que la ſéduction détermine les ſuffrages du peuple; ainſi ſon choix pouvait quelquefois tomber ſur un ſujet indigne d'un poſte honorable. Si cet événement arrivait, celui qui déshonorait

ts des rois, leur or
ment crétois étai
peuple & de celle
dans une assemblée
aient élus à la plu-
ommait *cosmes*, &
fonctions que le
idaient à la guerre
plus importantes.
oisir des vieillards
ards, au nombre de
sénat de Crète. Ou
i avaient exercé la
se distinguaient par
probité sans tache.
pétuels, jouissaient
& l'on ne décidait
és. C'était une bar-
gislateur opposait à
fs. Il avait encore
fixant à une année
tion. Sa prévoyance
est possible que la
ffrages du peuple;
quelquefois tomber
poste honorable. Si
lui qui déshonorait

dignité de *cosme* était destitué dans une as- L'Archipel.
mblée de la nation, ou simplement de ses
llègues. Voilà ce qui sans doute fait dire à
aton : « La république qui s'approche trop
de l'état monarchique, & celle qui affecte
une liberté trop étendue, n'ont point pour
bâse une juste modération. O Crétois ! ô
Lacédémoniens ! vous avez évité ces deux
écueils, en établissant vos lois sur des fon-
demens plus solides ! »

Voyez combien cette administration est sim-
e. Un peuple libre, mais trop peu éclairé
ur se conduire lui-même, nomme des ma-
trats auxquels il remet son autorité. Ces
efs, revêtus de la puissance exécutive, éli-
t des sénateurs pour les éclairer de leurs
nseils. Ces conseillers ne peuvent rien dé-
er par eux-mêmes ; mais ils sont perpé-
ls, & cette stabilité assure leur crédit &
nd leurs lumières. Un intérêt puissant en-
ge les chefs de la république à parcourir
rieusement leur carrière. D'un côté, la
inte du déshonneur les arrête ; de l'autre,
spoir de devenir un jour membres du con-
national les excite.

Examinons maintenant les moyens employés
le législateur pour former des citoyens.
us les Crétois étaient soumis à leurs magis-

trats & divisés en deux classes; celle de l'âge
L'Archipel. viril & celle de la jeunesse. Les hommes fai
entraient dans la première; les jeunes gé
parvenus à leur dix-septième année compo
saient la seconde. La société des hommes, da
des édifices publics, prenait ses repas en com
mun. Là, le chef, le magistrat, le pauvre, l
riche, assis ensemble, avaient le même bre
vage, la même nourriture. Un vase rempli d
vin mêlé d'eau, que l'on passait à la ronde,
était l'unique boisson des convives : les vieil
lards seuls avaient le droit de demander u
surcroît de vin. Ce peuple si sage connaissa
sans doute l'empire de la beauté, puisqu'il avai
établi une femme pour présider à chaque table
Elle prenait publiquement les mets les meil
leurs, & les présentait à ceux qui s'étaien
illustrés par leur valeur dans les combats, o
leur sagesse dans les conseils. Cette distinction
loin de faire des jaloux, excitait tout le mond
à s'en rendre digne. Près du lieu où les citoyen
étaient assemblés, on dressoit deux tables, ap
pelées hospitalières : tous les voyageurs & to
les étrangers qui se présentaient, y étaien
admis. Ils avaient aussi une maison particuliè
où ils pouvaient passer la nuit.

Après le dîner, les chefs avaient coutum
de s'entretenir ensemble, & de consulter s

affaires de la république. Ils racontaient
suite les belles actions faites dans les com- L'Archipel.
ts; ils exaltaient le courage des plus illustres
erriers, & exhortaient les jeunes gens à la
illance. Ces assemblées étaient la première
ole de l'enfance. A sept ans, on mettait l'arc
la main du Crétois; dès-lors il était reçu
ns la société des hommes. Là, assis par terre,
vêtu d'un habit simple qu'il gardait toute
nnée, il servait les vieillards & écoutait en
ence leurs avis. Son jeune cœur s'enflammait
récit des hauts faits d'armes, & il brûlait
les imiter. Il se faisait une habitude de la
briété & de la tempérance; ayant sans cesse
vant les yeux des exemples de modération,
sagesse, de patriotisme, il recevait les ger-
es des vertus, avant même d'avoir l'usage de
son.

On l'accoutumait de bonne heure aux armes
à la fatigue, afin qu'il pût endurer la chaleur,
froid, franchir les monts & leurs précipices,
supporter courageusement les coups qu'il
cevait dans les gymnases & les combats. Son
ucation ne se bornait pas aux exercices gym-
stiques; on l'instruisait à chanter avec une
rte de mélodie les lois écrites en vers, afin
e le plaisir de la musique les lui gravât plus
cilement dans l'esprit, & que s'il péchait

L'Archipel.

contre elles, il ne pût s'excuſer ſur ſon ignorance. Il apprenait enſuite des hymnes en l'honneur des Dieux & des poëmes faits à la louange des héros. Parvenu à ſa dix-ſeptième année, il quittait la ſociété des hommes & entrait dans celle de la jeuneſſe.

Là continuait ſon éducation. Il s'exerçait à la chaſſe, à la lutte, & à combattre avec ſes compagnons. Ces jeux n'étaient pas toujours ſans danger, puiſqu'on s'y ſervait quelquefois d'armes de fer. Lorſque les jeunes gens avaient fini leurs exercices & atteint l'âge fixé par la loi, ils entroient dans la claſſe des hommes faits: alors, devenus membres de la ſociété, ils avaient leurs voix dans les aſſemblées nationales & pouvaient parvenir à toutes les charges de la république. Dès-lors ils étaient forcés de ſe marier; mais ils attendaient pour conduire chez eux leurs épouſes, qu'elles ſe fuſſent rendues capables de l'adminiſtration domeſtique. Tels ſont les principaux caractères du gouvernement crétois. « Le légiſlateur, dit Strabon, avait » conſidéré la liberté comme le plus grand » bien dont les villes puiſſent jouir. En effet, » elle ſeule aſſure la propriété des citoyens; » la ſervitude au contraire la détruit. L'eſ- » clave n'a rien en propre, pas même ſa per- » ſonne. Il importe donc aux hommes de con-

ſerver leur liberté. La concorde cimente ſon empire, & on la voit fleurir par-tout où on a étouffé le germe des diſſenſions. Preſque toutes ont leur ſource dans la ſoif des richeſſes & dans l'amour du luxe. Oppoſez à ces paſſions la frugalité, la modération, l'égalité, & vous détruirez l'envie, la haine, l'injuſtice & les mépris qui affligent le genre humain ». Voilà préciſément ce que le légiſlateur de Crète exécuta. Auſſi la république, che, puiſſante & fortunée, mérita les éloges s plus célèbres philoſophes de la Grèce. ais le plus bel hommage qu'elle reçut, fut voir fourni à Lycurgue le modèle de celle 'il établit à Lacédémone. L'Archipel

La république de Crète, dont l'antiquité monte au ſiége de Troies, fleurit juſqu'au gne de Jules Céſar : aucune autre n'a joui un règne auſſi long. Le légiſlateur en fonnt le bonheur des Crétois ſur la liberté, ait établi des lois propres à former des hommes capables de la défendre ; tous les citoyens aient ſoldats ; tous étaient exercés dans l'art la guerre.

D'un autre côté, le légiſlateur perſuadé que conquêtes ſont ordinairement de grandes juſtices ; que ſouvent elles affoibliſſent la tion victorieuſe & corrompent preſque tou-

L'Archipel.

jours ſes mœurs, s'était efforcé d'en détour
les Crétois. Les productions ab ndantes de l
île fourniſſaient à leurs beſoins; ils pouva
ſe paſſer des richeſſes étrangères, qui, a
le commerce, euſſent amené le luxe &
vices qui marchent à ſa ſuite. Il fut, ſan
défendre expreſſément, en inſpirer le dég
Les jeux gymnaſtiques qui occupèrent les
ſirs de l'ardente jeuneſſe, les plaiſirs de
chaſſe auxquels elle ſe livra, les ſpectacles
blics qui raſſemblèrent les diverſes claſſes
la ſociété & où les femmes étaient admi
l'amour de l'égalité, de l'ordre, de la pa
dont il enflamma tous les cœurs; les inſti
tions ſages qui firent d'une nation une ſe
famille, tous ces liens attachèrent les citoy
à leur île, & trouvèrent chez eux le bonh
qu'ils déſiraient. Ils ne ſongèrent point à ch
cher au-dehors une gloire imaginaire, &
ſoumettre d'autres peuples à leur empire. A
depuis que cet état eut pris la forme répu
caine, juſqu'au moment où Rome l'attaq
on ne vit jamais la nation en corps porter
armes chez un peuple étranger. Cette mo
ration eſt unique dans l'hiſtoire, & les Cré
ſeuls en ont mérité la gloire. Tel fut l'eſp
de leurs lois, de ces lois d'autant plus célèb
qu'elles en ont produit de plus belles enc

egrettons de ne pouvoir citer ici tous ceux qui, L'Archipel.
armi eux, s'occupèrent de ce grand objet :
rononçons du moins avec respect le nom de
hadamante, qui dès les plus anciens temps
tta les fondemens de la législation, & celui
e Minos qui éleva l'édifice.

Les nations passent sur la terre comme les
onumens de leur puissance, & après quelques
ècles, à peine reconnaît-on dans leurs descen-
ns l'empreinte de leur antique caractère. Les
es subsistent plus long-temps, les autres moins;
l'on peut presque toujours calculer leur durée
r la bonté de leurs lois & leur fidélité à les obser-
r. La république de Crète, établie sur des fon-
emens solides, n'a, pendant plus de dix siècles,
connu aucun maître étranger; elle repoussa
néreusement les fers des princes qui tentèrent
l'asservir. Enfin le temps arriva où les Ro-
ains, fiers de leurs victoires & de leurs forces,
ectèrent l'empire du monde, & ne voulurent
us voir dans l'univers que des sujets ou des
laves. Ces conquérans ne purent s'emparer
l'île de Crète qu'après avoir fait périr ses
s braves guerriers; ils y perdirent beau-
up de monde, & achetèrent par bien des
vaux une victoire ensanglantée. Enfin leur
tune l'emporta, & le premier soin du vain-
eur fut d'abolir les lois de Minos, & d'établir
eur place celles de Numa.

L'Archipel.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, c'
à-dire, pendant une espace de dix-neuf cen
ans, les Crétois n'ont plus figuré parmi les a
tres peuples de la terre; ils n'ont plus form
une nation, & ont perdu peu-à-peu leur va
lance, leurs mœurs, leurs vertus, leurs scienc
& leurs arts. On ne peut attribuer ces pert
déplorables qu'à l'extinction de leur liber
Tant il est vrai que l'homme est né pour el
que dépourvu de cet appui qu'il a reçu de
nature pour soutenir sa faiblesse, son génie
sans feu, son courage sans énergie, sa volon
sans puissance, & qu'enfin il se détériore
tombe dans l'aviliſſement.

L'île de Crète jointe au petit royaume
Cyrène, sur la côte de Lybie, forma une pr
vince romaine. Constantin la divisa dans la no
velle distribution qu'il fit de l'empire. Elle re
sous la domination des empereurs de Byzanc
jusqu'au temps où Baudoin, comte de Flandre
assis sur leur trône, la céda aux Vénitiens.

L'île de Crète respira sous les lois de ce
sage république. Les peuples y jouirent d'
gouvernement modéré, & encouragés par leu
maîtres, se livrèrent au commerce & à l'agr
culture. Les voyageurs trouvèrent auprès d
commandans vénitiens les ressources dont
ont besoin pour étendre & perfectionner
connoissan

nnoissances utiles au genre humain. Le natu- L'Archipel
liste Belon se loue beaucoup de leurs bons
fices, & fait des descriptions intéressantes
l'état florissant qu'il parcourait.

Venise possedait cette île depuis cinq siècles
demi, & Cornaro occupait la charge la plus
portante, tandis que l'orage grondait du côté
Constantinople. Les Turcs, depuis un an,
ssemblaient un armement prodigieux. Ils
mpaient le baile en l'assurant qu'il était
stiné contre Malte. Tout-à-coup, au milieu
la paix jurée, ils vinrent fondre sur la
ète, l'an 1645, avec une flotte de quatre
nts voiles, soixante mille hommes de débar-
ement & quatre pachas. L'empereur Ibra-
n, qui ordonnait cette expédition, n'avait
un motif pour l'entreprendre. Il employa
te la perfidie des orientaux pour en impose
énat de Venise. Il combla de présens son
bassadeur, & le fit assurer que la république
vait rien à craindre pour ses possessions. Au
ment où il donnait ces assurances, l'armée
ale s'enfonçait dans le golfe de la Canée,
lla prendre terre au-dessous de la rivière
*Plutania*.

Les Vénitiens qui ne s'attendaient point à
irruption subite, n'avaient fait aucuns pré-
pour la repousser. Le général Cornaro

L'Archipel.

fut frappé comme d'un coup de foudre, lor
qu'il apprit la descente des ennemis. Tan
que le sénat de Venise délibérait sur les moye
de secourir la Canie, tandis qu'il s'occupai
rassembler une flotte, les généraux mah
tans sacrifiaient le sang de leurs soldats p
terminer glorieusement leur entreprise. Dep
cinquante jours la place tenait contre toutes
forces des Turcs. Les Caniotes, n'espérant p
un secours trop long-temps différé, voyant t
brêches ouvertes, accablés de fatigues &
blessures, réduits à cinq cents hommes q
fallait disperser sur des murs d'une demi
de circuit, minés de toutes parts, demandè
à capituler. Ils obtinrent les conditions les
honorables, & après deux mois d'une déf
glorieuse, ils sortirent de la place avec les h
neurs de la guerre. Dans cet extrémité, t
combattit. Les Caloyers portèrent le mousq
des femmes, oubliant leur sexe, parurent
milieu des défenseurs, soit pour leur do
des armes, soit pour s'en servir elles-mêm
& plusieurs de ces braves héroïnes y perdi
la vie.

En 1648, commença le siége mémor
de Candie, beaucoup plus long que celui
Troies. Si une plume féconde & brill
comme celle d'Homère, rassemblait dan

dre les événemens extraordinaires de ce ſiége
neux, elle offrirait à la poſtérité de hauts
rs d'armes, de grands tableaux, & des héros
mparables à ceux de l'Iliade. Mais les actions
morables ne manquent point à l'hiſtoire des
ions. Chaque âge en produit de nouvelles,
a nature avare, après des ſiècles nombreux,
fante à peine un génie comparable au père
la poéſie. Enfin, après plus de trente années
guerre, après avoir fait périr plus de deux
t mille hommes dans l'île, après l'avoir
oſée de ſang muſulman & chrétien, la
te en eſt aujourd'hui ſouveraine maîtreſſe.

L'Archipel.

## CHAPITRE VI.

*Description de l'île de Candie. — Son gouvern ment. — Ruines de Gortyne. — Le laby rinth — Mont Ida. — Couvent d'Asomatos. — V de Retimo. — Beauté des hommes & des fem dans l'île de Candie. — Avantages dont jouissent. — Conversation avec Ismaël A un des riches propriétaires de la Canie. Mœurs de Candiotes. — Danse pyrrhique. Cap Melec. — Visite dans un couvent de ligieuses nommé Acrotiri.*

L'Archipel.

CANDIE est le siége du gouverneme turc. La Porte y envoie ordinairement un cha à trois queues. Les principaux offici & les divers corps de la milice ottomane sont rassemblés. Cette ville, riche, comm çante & bien peuplée pendant que les Vé tiens la gouvernaient, est bien déchue de ancienne puissance. Le port, qui forme joli bassin où les navires sont à l'abri de les vents, se comble de jour en jour; il reçoit plus que des bateaux & des petits timens, allegés d'une partie de leurs marc

ſes. Ceux que les Turcs frètent à Candie, nt obligés d'aller, preſque ſur leur leſt at- ndre leur chargement dans les ports de ndié, où des barques le leur portent. Ces raves gênent le commerce, & les gouver- urs ne ſongent point à les faire diſparaître, ſi eſt-il conſidérablement diminué. L'Archipel.

Candie, embellie par les Vénitiens, percée rues droites, ornée de maiſons bien bâties, ne belle place & d'une fontaine magnifi- e, ne renferme dans ſa vaſte enceinte qu'un it nombre d'habitans. Pluſieurs quartiers t preſque déſerts; celui du marché eſt le l où l'on voie du mouvement & de l'af- ence. Les Mahométans ont converti la plu- t des temples chrétiens en moſquées; ce- dant ils ont laiſſé deux égliſes aux Grecs, aux Arméniens & une ſynagogue aux fs. Les capucins poſſèdent un petit couvent une chapelle.

l'occident de Candie, ſe prolonge une ne de montagnes qui deſcend du mont & dont la pointe va former le promontoire *Dion*. Avant d'y arriver, on rencontre, ſur ord de la mer, *Palio Caſtro*; ſa ſituation eſpond à celle de Panorme, qui était au d-oueſt d'Héraclée.

a rivière que l'on voit à l'occident de Can-

L'Archipel.

die, s'appelait anciennement le *Triton*. L
*xus* se trouve un peu plus loin. Une lieue
l'orient de cette ville, le fleuve *Ceratus* co
dans une vallée charmante. Dans un esp
de plus d'une demi-lieue, autour des mun
Candie, on ne rencontre pas un seul arb
Les Turcs, pendant le siége, les coupè
tous, & détruisirent les jardins & les ver
qui environnaient la ville : au-delà de c
enceinte, la campagne est abondante en
& en arbres fruitiers. Les côteaux vo
plantés de vignobles, donnent la Malvoisie
mont Ida. Ce vin, peu connu en France,
parfumé, d'un goût très-agréable, & fort
timé dans le pays.

Le dessein de parcourir les lieux les p
fameux de l'île, nous fit diriger notre co
vers *Gortyne*. Nous arrivâmes le jour m
de notre départ de Candie aux ruines
Cnosse, nommée *Cnossou* par les Grecs m
dernes. C'était la ville royale de Minos;
avait établi le siége de son empire, c'e
qu'il publia ses lois admirables dont l'anti
vante la sagesse. Des monceaux de pier
d'anciens murs à moitié démolis, des r
d'édifices, & le nom de *Cnossou* que cet
placement conserve, font connaître d
manière certaine le lieu qu'elle occupait.

oute que ces débris étaient beaucoup plus
onſidérables avant la fondation de Candie : L'Archipel.
ur proximité aura engagé les Vénitiens à
en ſervir pour élever les forts, les remparts
les maiſons de cette capitale.

Nous laiſſâmes *Cnoſſou* à notre gauche, &
ous continuâmes notre route. Lorſque nous
mes arrivés ſur les collines élevées qui bor-
nt le pied du mont Ida, du côté de l'o-
ent, nous eûmes des points de vue fort
réables. Nous découvrions de diſtance en
ſtance, des vallées couvertes de verdure,
petits villages placés ſur le bord des ruiſ-
ux, entourés de jolis vergers, & çà & là
s bouquets d'arbres verts qui couronnoient
côteaux.

Nous étions à quatre lieues au ſud-eſt de
ndie & nous graviſſions un rocher fort eſ-
pé, lorſque nos guides nous avertirent que
us paſſions près du tombeau de Jupiter.
ous eſcaladâmes la montagne, pour contem-
r cet antique monument. Nous ne vîmes
'un monceau de groſſes pierres à moitié
ngées par le temps, que les habitans du
ys appellent le tombeau de Jupiter.

En deſcendant de la montagne, nous ren-
ntrâmes une noce villageoiſe qui ſe rendait
hameau voiſin. Un grand nombre de Grecs

L'Archipel.

montés sur des chevaux & des mules com… caloy… posaient l'escorte de la mariée. Une troupe … nous … jolies personnes l'entouraient. Elles étaie… Canè… vêtues de leurs plus beaux habits; leurs long… des p… voiles blancs tombaient avec grace sur leu… de gr… épaules. Les hommes portaient des ceintur… conve… brillantes. Tout le monde paraissait fort g… ces ra… Nous jugeâmes qu'il était de la politesse fra… nous … çaise de saluer la mariée. Nous nous arrêtâm… es po… en haie sur son passage, & nous fîmes un… Auss… salve générale de notre mousqueterie. Ce… des en… d'entre les Grecs qui avaient des armes nou… a bride… répondirent, & nous nous quittâmes après nou… quart d… être fait des complimens réciproques. Cet usa…

Nous descendîmes dans la plaine, &, quo… l'île de… qu'au mois de novembre, nous éprouvions d… nimaux… chaleurs assez fortes; il nous fallut franchi… promene… plusieurs collines qui forment la base du mo… Aussi le… Ida du côté de l'orient. Le pays était très… eux & … varié, très-pittoresque. Enfin après avo… es mont… monté pendant long-temps, nous apperçûm… ans bro… dans le lointain le monastère de Saint Georg… ices. La… Son aspect nous réjouit, & nous nous hâtâm… e leur p… de l'atteindre. Les religieux furent d'abo… troits d… effrayés de notre nombre, & le supérieur … précip… cacha suivant l'usage. Mais nous possédions u… Tandis… homme qui connaissait parfaitement les Gre… ieux no… & leurs substerfuges. Il s'adressa à quelqu… élule. Il…

caloyers & leur dit que nous avions avec nous le conſul de France qui ſe rendait à la Canée, qu'il avait beaucoup de crédit auprès des puiſſances du pays, & qu'il pouvait rendre de grands ſervices à leur évêque & à tous les convens de l'île. On ne manqua pas de faire ces rapports au ſupérieur. A l'inſtant il vint nous recevoir, nous complimenter, & toutes les portes nous furent ouvertes. L'Archipel.

Auſſitôt que nous eûmes mis pied à terre, des enfans vinrent prendre nos chevaux par la bride & les promenèrent au pas pendant un quart d'heure avant de les conduire à l'écurie. Cet uſage s'obſerve régulièrement dans toute l'île de Crète. On ne renferme jamais ces animaux en ſueur. On a toujours ſoin de les promener pendant quelque temps à l'air libre. Auſſi les chevaux crétois ſont ſains, vigoureux & infatigables. Ils graviſſent avec ardeur les montagnes les plus eſcarpées, & deſcendent, ſans broncher, des vallées taillées en précipices. La vie du voyageur dépend de la ſûreté de leur pied. Il coroie ſouvent par des ſentiers étroits des abymes profonds où un faux pas le précipiterait.

Tandis qu'on préparait le ſouper, un religieux nous pria inſtamment d'entrer dans ſa cellule. Il aimait le bon vin, & il y paraiſſait

L'Archipel.

sur sa figure. Il nous régala de son mieux de sa liqueur chérie: Il est vrai qu'il ne possédait qu'une coupe; mais elle était large & profonde. Il la fit passer à la ronde, & fut fort content des éloges que nous donnâmes à son vin.

Les caloyers de Saint Georges possèdent des biens immenses où ils entretiennent de nombreux troupeaux. Les Turcs les leur ont laissés à condition qu'ils donneraient l'hospitalité à tous les voyageurs. Ils l'exercent ordinairement d'assez bonne grace. Ces maisons sont d'une grande ressource dans un pays où il n'y a ni hôtellerie ni caravanserai. Sans cet asyle, le voyageur serait obligé de porter avec lui des bagages considérables & toutes les choses nécessaires à la vie. Ces religieux cultivent eux-mêmes leurs campagnes & doivent à leurs travaux l'aisance dont ils jouissent.

On nous servit un ambigu magnifique. Un cochon de lait rôti occupait le plat du milieu. On voyait à l'entour d'excellent mouton, des pigeons & de fort bonnes volailles. Plusieurs plats remplis de grenades, d'amandes, de raisins, d'olives fraîches & de miel couvraient la table. Ce miel, transparant comme le cristal, était délicieux. Aussi parfumé que les fleurs, aussi délicat que les meilleures confitures,

flattait également le goût & l'odorat. Le supérieur nous fit apporter des vins exquis. Le rouge, le blanc, l'orangé que l'on cultive sur les côteaux qui environnent le monastère, méritèrent tour-à-tour nos hommages. L'Archipel.

Notre projet était de visiter Gortyne et le Labyrinthe. Nous partîmes de bon matin du monastère de Saint George, après avoir remercié nos hôtes, qui eurent l'honnêteté de nous fournir des provisions pour le déjeûner. Nous marchions vers le midi de l'île, & depuis le couvent, nous descendîmes pendant deux heures pour gagner la plaine. La route était moins fatigante que celle de la veille. Nous parcourions de belles campagnes parsemées de villages, entourées d'oliviers & d'amandiers; la plupart, situés sur le penchant des collines, formaient de jolis payſages. Ce canton paraissait riche & peuplé; mais le temps de la récolte & de la vendange étant passé, nous rencontrions peu d'habitans. Ils étaient enfermés dans leurs demeures, occupés des travaux domestiques.

Nous avancions sur un terrein uni, resserré entre deux chaines de montagnes, dont les flancs étaient sillonés de ravins où coulaient de belles eaux. De nombreux troupeaux de chèvres & de moutons y paissaient le thim,

L'Archipel.

y broutaient la feuille des arbriſſeaux ſauvages. Par-tou; des ſites agréables & variés amuſaient nos regards. Nous faiſions beaucoup de chemin ſans nous en appercevoir.

Nous marchions depuis ſept heures, lorſque nous arrivâmes à un gros bourg dont les habitans ne jouiſſent pas d'une réputation intacte. On les accuſe d'aimer à dépouiller les voyageurs. Nos armes nous raſſuraient. Nous réſolûmes d'y demander à dîner; nous fûmes mal reçus dans pluſieurs maiſons; enfin nous frappâmes à une porte dont les hôtes nous montrèrent une meilleure volonté. Des œufs, des olives, du miel & de mauvais fromage furent les ſeuls mets qu'on nous offrit. Nous les payâmes généreuſement & nous partîmes. En quittant ce lieu maudit, pluſieurs des habitans nous accablèrent d'injures; la vue de nos mouſquets tournés vers eux, & le ſabre nud de nos janiſſaires les firent rentrer dans le devoir.

Nous entrions dans la plaine de Meſſara; c'eſt la plus fertile en bled de tout le royaume de Candie. La terre y eſt excellente, & la récolte ne trompe jamais l'eſpérance du laboureur. Un chemin ſerré & tiré au cordeau nous annonçait l'approche de Gortyne; nous ne tardâmes pas à découvrir ſes ruines, & nous paſſâmes pluſieurs heures à les examiner. On

fait qu'elle eſt de la plus haute antiquité : elle floriſſait lorſque Lycurgue voyageait en Crète. L'Archipel.

Les ruines de Gortyne couvrent une grande étendue de terrein & donnent une idée de ſon ancienne magnificence. On remarque une porte de ville conſtruite en groſſes briques, autrefois recouvertes de pierres de taille. On a détaché toutes celles du ceintre & des côtés ; cependant elle ſubſiſte & doit durer long-temps. Cet édifice a une épaiſſeur conſidérable & préſente une large façade. Au-delà de cette porte, on diſtingue un grand emplacement qui forme à-peu-près un quarré long. On voit un double rang de piédeſtaux alignés ſur les côtés. La baſe de ces marbres eſt enterrée, & le ſommet ſeul déborde le terrein. Cette diſtribution paraît annoncer le portique d'un temple. On rencontre d'eſpace en eſpace des monceaux de décombres & des colonnes de marbre & de granit enfoncées en terre juſqu'à moitié de leur fût. Les chapiteaux ſont renverſés à l'entour ; pluſieurs n'en ont point du tout.

Ces débris ne paraiſſent pas proportionnés à la grandeur & à la magnificence de Gortyne. Mais il faut ſonger que les plus beaux marbres en ont été enlevés ; que l'on voit dans les villages des environs des colonnes antiques ſervir à former la porte des jardins turcs, & que la

L'Archipel.

meilleure partie des ſes ornemens eſt enfoncée ſous le terrein qui eſt conſidérablement exhauſſé. Si l'on y faiſait des fouilles, on y trouverait quantité de ſtatues & des monumens précieux. Aujourd'hui le laboureur y fait paſſer la charrue, & couvre de moiſſons les ruines des palais & des temples de Gortyne. Tel eſt le ſort des anciennes villes; elles ſont l'ouvrage de l'homme & periſſent comme lui.

Nous quittâmes la plaine de Gortyne pour aller voir le labyrinthe. Le chemin qui conduit à ce lieu mémorable eſt rude & eſcarpé; il nous fallut monter pendant plus d'une heure; enfin nous arrivâmes à l'entrée. Nous avions apporté le fil d'Ariane, c'eſt-à-dire, une ficelle de quatre cents toiſes de long, que nous attachâmes à la porte. Nous y plaçâmes deux janiſſaires pour la garder, & avec défenſe de laiſſer entrer perſonne. L'ouverture du labyrinthe eſt naturelle & peu large. Quand on s'eſt un peu avancé dans l'intérieur, on trouve un eſpace parſemé de groſſes pierres, & couvert d'une voûte plate taillée dans l'épaiſſeur de la montagne. Pour ſe conduire dans ce ſéjour ténébreux, chacun de nous tenait à la main un gros flambeau. Deux Grecs portaient le peloton de ficelle, qu'ils déroulaient ou ployaient ſuivant les circonſtances. Nous nou

garâmes d'abord dans diverſes allées ſans
ſues, & il fallut revenir ſur nos pas. Enfin L'Archipel.
ous trouvâmes le canal véritable. Il eſt à
roite en entrant : on y monte par un ſentier
troit, & l'on eſt obligé d'y ramper ſur les
ieds & les mains l'eſpace de cent pas, parce
ue la voûte eſt extrêmement baſſe. Au bout
e ce conduit étroit, le plafond s'exhauſſe
out-à-coup & nous pûmes marcher debout.
u milieu des ténèbres épaiſſes qui nous en-
ironnaient, des routes nombreuſes qui s'é-
artaient de chaque côté & ſe croiſaient en
ifférens ſens, les deux Grecs que nous avions
ués tremblaient de frayeur; la ſueur décou-
oit de leur front, & ils ne voulaient pas
vancer à moins que nous ne fuſſions à leur
ête.

Les allées que nous parcourions étaient or-
inairement hautes de ſept à huit pieds; leur
rgeur variait depuis ſix juſqu'à dix & quel-
uefois d'avantage. Toutes ſont taillées au ci-
au dans le rocher, dont les pierres, d'un
is ſale, ſont poſées par couches horizontales.
n quelques endroits, de grands blocs de ces
erres, à moitié détachées de la voûte, ſem-
ent prêts à tomber; il fallait ſe baiſſer pour
aſſer deſſous, au riſque d'être écraſé par
ur chûte. Les tremblemens de terre, très-

L'Archipel.

fréquens dans l'île de Crète, ont ſans doute causé ces dégats.

Nous errions ainſi dans ce dédale, dont nous cherchions à connaître toutes les ſinuoſités; lorſque nous avions parcouru une allée nous entrions dans une autre; ſouvent nous étions arrêtés par un cul-de-ſac. Quelquefois après de long détours, nous étions étonnés de nous trouver au carefour d'où nous étions partis; alors nous avions embraſſé avec notre cord une grande étendue de rocher : il fallait le replier & revenir ſur nos pas. Il n'eſt pas poſſible de décrire combien ces routes ſont multipliées & tortueuſes. Les unes forment des courbes qui conduiſent inſenſiblement à un grand vuide ſoutenu par d'énormes pilliers & d'où partent trois ou quatre rues qui mènent à des lieux oppoſés. D'autres, après de longs circuits, ſe diviſent en pluſieurs rameaux. Celles-ci ſe prolongent fort loin, & terminées par le rocher, obligent le voyageur de re tourner en arrière. Nous marchions avec pré caution dans les replis de ce vaſte labyrinthe au milieu des ténèbres éternelles qui l'habitent & dont les flambeaux ont peine à percer l'obſcurité.

La précaution que nous avions priſe de voyager avec le fil d'Ariane, & de l'attacher

de distance en distance de peur qu'il ne se
rompît, nous permettait de nous étendre dans
tous les sens. Nous remarquâmes en plusieurs
endroits des chiffres écrits en crayon noir. Un
fait qu'on doit citer, c'est la propriété qu'a le
rocher de relever en bosse les noms qu'on y
a gravés. Nous en vîmes plusieurs dont cette
espèce de sculpture en relief avait deux lignes
d'épaisseur. La matière en est plus blanche
que celle de la pierre.

L'Archipel.

Après nous être promené pendant long-
temps dans l'antre épouvantable du Mino-
taure, nous arrivâmes à une grande salle ornée
de chiffres, dont les plus anciens ne remon-
tent pas au-delà du quatorzième siècle. Une
autre à-peu-près semblable est à droite. Cha-
cune peut avoir vingt-quatre ou trente pieds
en quarré. Nous avions déployé presque toute
notre ficelle pour y arriver, c'est-à-dire, par-
couru environ quatre cents toises. Je ne
parle point des excursions diverses que nous
fîmes. Nous restâmes trois heures dans le la-
byrinthe, & nous ne cessâmes de marcher
sans pouvoir nous flatter d'avoir tout vu. Je
crois qu'il serait impossible à un homme d'en
sortir, s'il y était abandonné sans fil & sans
flambeau : il s'égarerait dans mille détours;
l'horreur du lieu, l'épaisseur des ténèbres,

L'Archipel.

porteraient la frayeur au fond de son ame, & il périrait misérablement.

A notre retour, nous visitâmes un tournant que nous ne connaissions pas. Il nous conduisit à une belle grotte élevée en dôme & taillée par les mains de la nature. Elle n'a pas de stalactites ; il n'en paraît pas une seule dans toute l'étendue du souterrain, parce que l'eau n'y filtre point; tout y est sec, & comme l'air ne s'y renouvelle pas, il y a une odeur très-désagréable. Des milliers de chauves-souris, dont la fiente s'élève par monceaux, habitent ce séjour ténébreux : ce sont les seuls monstres que nous y découvrîmes. Nous en sortîmes avec bien du plaisir, & nous respirâmes avec délices l'air extérieur. La nuit commençait à épaissir ses voiles; le chemin était difficile. Nous nous hâtâmes de descendre de la montagne, & nous entrâmes dans une ferme voisine où un Turc nous donna l'hospitalité. Il nous traita de son mieux; mais nous eûmes pour lit le tapis sur lequel nous soupâmes, & nous y couchâmes tout bonnement. Nous partîmes au lever du soleil, après avoir satisfait notre hôte, qui accepta ce que nous voulûmes bien lui présenter.

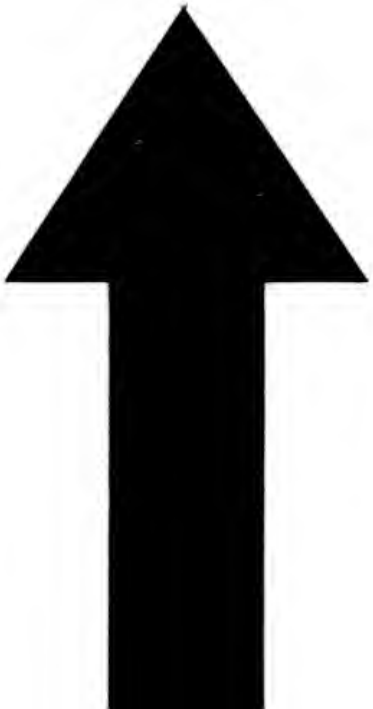
Pendant quelques heures nous marchâmes dans la plaine. La route était aussi facile que

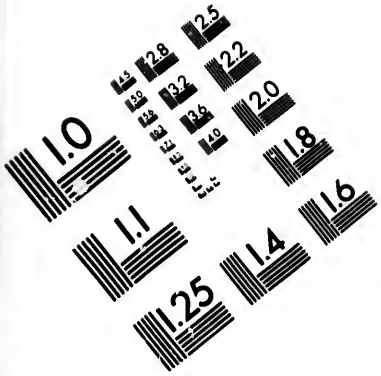
fond de ſon ame,
t.
ſitâmes un tournant
as. Il nous conduiſit
en dôme & taillé
re. Elle n'a pas d
pas une ſeule dan
ain, parce que l'ea
eſt ſec, & comm
as, il y a une odeu
nilliers de chauve
élève par monceaux
eux : ce ſont les feu
écouvrîmes. Nous
laiſir, & nous reſp
r extérieur. La n
ſes voiles; le chem
hâtâmes de deſcend
us entrâmes dans u
rc nous donna l'ho
de ſon mieux; m
tapis ſur lequel no
ouchâmes tout bott
du ſoleil, après av
accepta ce que n
enter.
ures nous marchâm
était auſſi facile q

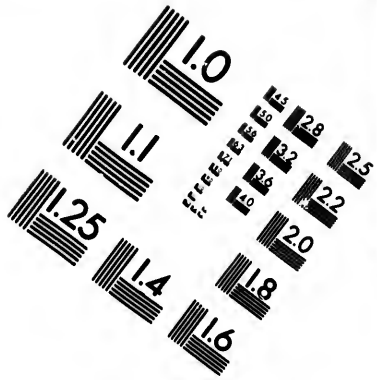
gréable : elle devint fort rude lorſque nous eûmes gagné les hauteurs. Nous cotoyions les collines qui terminent le mont Ida du côté du midi; deux chaînes de montagnes ſecondaires formaient entre nous & lui un double amphithéâtre, au-deſſus duquel il élevait ſa tête majeſtueuſe. Nous apperçûmes de gros nuages d'une blancheur éclatante qui venaient ſe ranger autour de ſon ſommet; ils l'environnaient d'une couronne d'argent qui, éclairée par le ſoleil, jetait un éclat merveilleux. L'Archipel.

Tandis que nous voyagions autour du mont Ida, nous apperçûmes ſon front s'obſcurcir peu-à-peu, & bientôt diſparaître ſous un brouillard épais; peu de temps après, nous vîmes des flots de neige blanchir ſon ſommet. Moins élevés d'environ douze cents toiſes, nous jouiſſions d'une température charmante. Le ciel était pur & ſerein; les arbres verts ornaient le pied de la montagne, &, au mois de novembre, nous trouvions des boſquets dont la verdure était auſſi fraîche qu'aux jours de printemps.

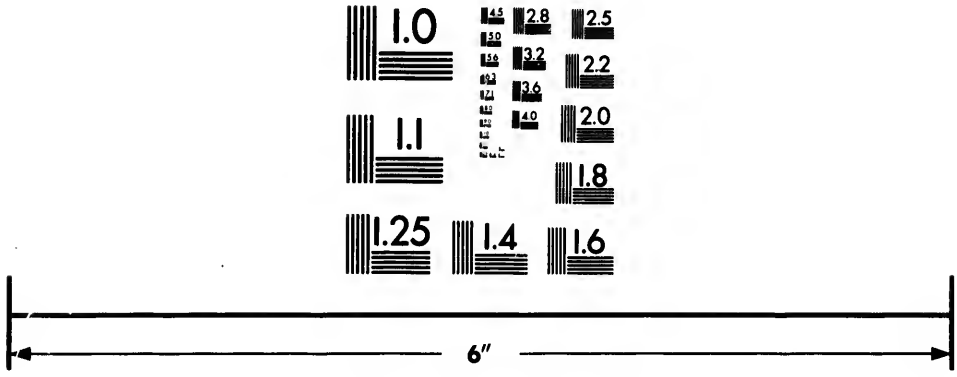
Le mont Ida commence vers Candie, & ſe prolonge d'orient en occident juſqu'aux monts Blancs; il s'étend de la mer du Nord juſqu'à celle du Sud : c'eſt le plus haut de l'île. Dans pluſieurs endroits, il conſerve de la neige

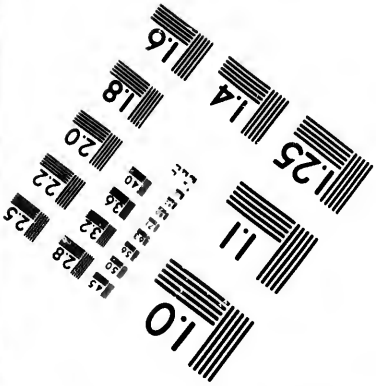


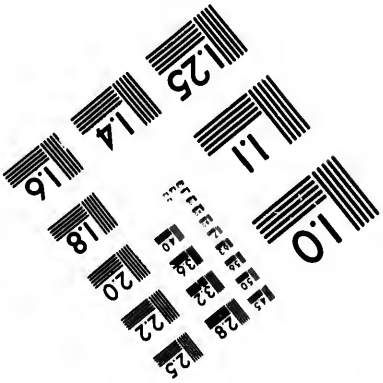



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

L'Archipel.

toute l'année. De ſon ſommet, on apperçoit la mer de Crète & celle de Lybie; les regards ſe promènent ſur un immenſe horiſon, & l'on découvre pluſieurs îles ſemées dans l'Archipel. Dans l'été, lorſque les neiges ſont fondues, de vaſtes pleines, placées ſur la pente de la montagne, offrent d'excellens paturages aux troupeaux. La partie qui regarde Candie poſſède des forêts où l'érable & le chêne vert dominent. Du côté de l'occident, la montagne taillée à pic ne préſente que des rochers entaſſés qu'il eſt impoſſible d'eſcalader. Des ſources abondantes ſe précipitent de toutes parts des ſommets du mont; les unes coulent en torrens dans les vallées; d'autres arroſent des plaines où l'on récolte d'abondantes moiſſons. Celles-ci diſtribuées avec art, entretiennent la fraîcheur d'une multitude d'arbres fruitiers répandus autour des villages. Les côteaux expoſés à l'ardeur du ſoleil, ſont couverts de vignobles qui produiſent des vins exquis, & par-tout les oliviers font la richeſſe des campagnes.

La diverſité des payſages qui occupaient ſans ceſſe nos regards, nous faiſait oublier les dangers auxquels nous nous étions expoſés. Nous longeâmes, pendant une lieue, la pente d'une colline très-élevée. D'un côté, le terrein taillé à pic ſe préſentait comme un mur;

l'autre, nous avions un ravin profond de deux cents pieds, où un torrent roulait avec fracas parmi les cailloux qui rempliſſaient ſon lit. Ce fut alors que nous éprouvâmes la bonté de nos chevaux; aucun d'eux ne broncha, ils ſemblaient ſentir le danger, marchaient avec précaution & examinaient où ils devaient poſer le pied. Enfin, après dix heures de marche, nous arrivâmes ſains & ſaufs au couvent d'Aſomatos. L'Archipel

Il était nuit : nos janiſſaires étant entrés les premiers, le ſupérieur crut qu'il alloit être aſſailli par une troupe de Turcs, & s'alla cacher; mais nous poſſédions, comme je l'ai déja dit, un interprète parfaitement inſtruit du manège de ces religieux; il fureta par-tout, & parvint juſqu'à l'aſyle du ſupérieur; il le complimenta de la part du conſul de France qui venait d'arriver dans ſa maiſon, lui offrit ſes bons offices à la Canée, & careſſant tantôt ſon amour-propre, excitant tantôt ſon intérêt, il nous gagna entièrement ſa faveur. Tout changea de face à la voix du maître qui vint lui-même nous féliciter de notre heureuſe arrivée: on nous ſervit promptement, & en comptant les viandes, les légumes & les fruits, la table fut couverte de quarante plats. Nous nous hâtames d'en profiter. Le ſupé-

rieur nous excita de bon cœur à satisfaire notre
L'Archipel. appétit ; il donna une clef particulière à un
diacre qui se tenait debout derrière sa chaise
& qui revint bientôt avec plusieurs bouteilles
de vin vieux qui embaumait. Pour nous égayer
il but quelques verres à notre santé, & exi-
gea que nous lui en rendissions raison. Ver
la fin du repas il était de si bonne humeu
que, croyant nous amuser, il nous propo
de faire chanter le *Kirie eleïson* par ses prêtres
nous acceptâmes la proposition. Aussitôt pl
sieurs enfans, des diacres & des sous-diacr
entrèrent, & au signal qu'ils leur donna
commencèrent à entonner le *Kirie eleïson.*
chantaient avec des voix nazales & produisaie
un tintamarre épouvantable. Nous faisions to
nos efforts pour ne pas éclatter de rire; e
fin ils cessèrent, & nous battîmes des mai
en signe d'applaudissement. Nous croyions
être quittes, mais il nous pria de chanter
mêmes versets en français. Aussitôt un jeu
homme de notre troupe entonna une chans
fort plaisante que nous répétâmes en chœ
Le supérieur & ses prêtres furent charm
de la beauté de notre *Kirie eleïson*; cepe
dant ils trouvaient que leur chant avait p
de majesté, & nous en convinmes facileme

Nous montâmes à cheval vers les sept heu

du matin, & fîmes de grands remercimens au supérieur qui vint nous souhaiter un heureux voyage. Notre projet était d'aller déjeûner à *Arcadi*, le plus beau monastère de l'île. Nous n'avions que trois lieues à faire, mais les chemins sont épouvantables. Nous rencontrâmes des sentiers escarpés, taillés par gradins dans le rocher, & il falloit que nos chevaux gravissent ces marches de granit & de marbre sans glisser, sans broncher, autrement ils nous auroient brisés sur les pierres, ou précipités dans les torrens. Nous étions dédommagés de nos fatigues par la beauté des sites qui s'offraient à nos regards. Nous traversions des bois dont la verdure est éternelle, où on trouve des troupeaux de bouquetins & de chèvres sauvages. L'Archipel.

Après trois heures d'une marche pénible, nous arrivâmes au couvent d'Arcadi; le supérieur nous reçut poliment & nous fit préparer à déjeûner. Ce monastère, situé dans le Mont Ida, possède des terres immenses que les nombreux caloyers qui l'habitent cultivent avec soin. Les maisons qui composent ce monastère sont construites à l'entour d'une vaste cour. On y voit une belle église où les Grecs des environs se rassemblent pour assister à l'office divin. Nous visitâmes la cave

L'Archipel.

où nous ne comptâmes que quarante tonneaux remplis, mais ils étaient fort grands. C'est-là que le supétieur descend, après chaque vendange, pour bénir la récolte nouvelle, & prononce cette oraison : « Seigneur Dieu, qui » aimez les hommes, jetez les yeux sur ce » vin & sur ceux qui le boivent; bénissez » nos muids comme vous bénites le puits de » Jacob, la piscine de Siloë & la boisson de » vos saints apôtres. Seigneur, qui voulutes » bien vous trouver aux nôces de Cana, où » par le changement de l'eau en vin, vous » manifestâtes votre gloire à vos disciples, » envoyez présentement votre Saint-Esprit sur » ce vin, & bénissez-le en votre nom. Ainsi » soit-il ».

Après un ample déjeûner, nous demandâmes à voir la bibliothèque du couvent dont on nous avait parlé avec emphâse. On nous conduisit à une chambre où nous vîmes environ deux cents bouquins rangés sur des planches; ils étaient couverts de poussière, & il paraît que depuis long-temps ils n'avaient reçu l'honneur d'une visite. Après en avoir feuilleté un grand nombre sans avoir rien trouvé qui méritat notre attention, excepté un Homère manuscrit qu'on ne voulut pas

us vendre, nous allâmes remercier le su-
rieur, & prîmes la route de Retimo. L'Archipel.

En quittant le monastère, nous descendîmes
ndant une heure pour gagner la plaine.
rsque nous y fûmes parvenus, nous eûmes
chemin uni & doux; nous traversâmes des
mpagnes admirables par leur fraîcheur &
r fécondité. Un riche négociant juif, établi
Retimo, nous reçut dans sa maison où nous
uvâmes toutes les commodités que nous
avions désirer. On servit le souper sous un
tibule ouvert d'un côté sur la cour, de
tre sur un jardin rempli d'orangers. On
ça d'abord sur la table trois agneaux rôtis,
nt deux étaient farcis; trois dindes les rem-
cèrent; six perdrix, six poulardes, six pi-
ons & une douzaine de cailles excellentes
mèrent le troisième service: on couvrit en-
te la table de fruits, de confitures, de pâ-
eries aux amandes & aux pistaches, & d'une
le de mets délicats. Pour rendre la fête plus
mplète, on fit venir un virtuose du pays qui
a du violon pendant une partie du repas.
s gens ne connaissent pas une note de mu-
ue, ils jouent de mémoire, quelquefois
magination, & exécutent tous les airs,
tes les idées qui leur passent par la tête.
improvisateur musicien avait quelque chose

d'étonnant : ſon jeu était très-varié, &
L'Archipel. paſſages extrêmement tendres forçoient, p
ainſi dire, le cœur & l'oreille de ſe prêt
la mélodie de ſes ſons. Il jouiſſait à Reti
d'une grande réputation, & je crois qu'à P
on ne l'eût pas entendu ſans plaiſir.

Retimo eſt une jolie ville placée à l'entrée d'
plaine couverte de richeſſes ; elle a peu d'ét
due & contient à peine ſix mille habitans
port, preſqu'entièrement comblé, ne re
plus que des barques. Les Turcs laiſſent
le temps, ſans s'occuper des dégradations
entraîne, & voient d'un œil tranquille dé
les ouvrages les plus utiles : auſſi de to
parts leurs ports ſe comblent, & le comm
qu'ils attiroient fuit vers des lieux plus c
modes. Les plaines qui entourent Retimo a
dent en productions divines. Les grena
les amandes, les piſtaches, les oranges y
excellentes. C'eſt-là qu'on trouve l'abric
qui produit le *michmich* dont le jus eſt
cieux & dont l'odeur embaume : c'eſt une
pèce d'albergе, mais plus fondante &
petite que celle de France.

Nous quittâmes Retimo comblés des
du négociant juif, qui nous chargea de
viſions pour la route. A la ſortie de cette v
nous eûmes deux lieues de mauvais ch

D
llés dans
rs, nous
age de
ſonçaſſen
in. Lorſ
Monts-
mper ſu
s une va
s pénible
is de ve
fraîcheur.
us ſervait
viſions d
rgnâmes
Lorſque n
, nous d
château qu
la tête d
ers. Nous
ine qui n
e, bâtie p
x milles
é de la te
les extrêm
foſſé prof
e n'a qu'
verte par
érieur. Le

illés dans le roc vif. Descendus de ces hau-
rs, nous cotoyâmes pendant trois lieues le L'Archipel.
age de la mer, & quoique nos chevaux
fonçassent dans le sable, nous allions grand
in. Lorsque nous eûmes gagné la groupe
Monts-Blancs, il nous fallut sans cesse
mper sur des rochers élevés & descendre
s une vallée profonde. Cette marche était
s pénible : nous nous delassâmes sur un
is de verdure dont une source entretenait
fraîcheur. Le feuillage de quelques oliviers
us servait d'ombrage. Nous étalâmes les
visions du bon hébreu, & nous ne les
rgnâmes point.

Lorsque nous eûmes gagné le grand che-
n, nous découvrîmes le golphe de Sude &
château qui ferme l'entrée : au-delà paraiſ-
la tête du cap de Melec, hériſſée de ro-
ers. Nous descendîmes ensuite dans une
ine qui nous conduisit à la Canée. Cette
e, bâtie par les Vénitiens, n'a pas plus de
x milles de circuit; elle est ceinte, du
é de la terre, d'un simple cordon de mu-
lles extrêmement épaisses & défendues par
fossé profond & large, taillé dans le roc.
e n'a qu'une porte, celle de Retimo,
verte par une demi-lune; c'est le seul fort
érieur. Les Vénitiens avaient construit de

L'Archipel.

superbes arsenaux voûtés en pierres; chac
de ces voûtes a assez de longueur, d'éléva
& de largeur, pour qu'on y puisse fabriq
à l'abri un vaisseau de ligne. Le terrein
en pente, & l'extrémité de ces beaux a
naux est de niveau avec la mer; de mani
qu'il est très-aisé de lancer les navire
l'eau. Les Grecs laissent dépérir ce grand
vrage.

La ville de la Canée est bien percée;
grandes rues sont tirées au cordeau &
places décorées de fontaines: elle ne po
aucun édifice remarquable. La plupart
maisons n'ont qu'un étage & sont bâties
terrasses. Celles qui environnent le port,
ornées de galeries dont la vue est charma
& l'on voit des fenêtres tous les vaiss
qui entrent & qui sortent. On y compte
moins seize mille ames.

Les Turcs qui habitent Candie ne sont
aussi soumis au grand Seigneur que ceux
autres provinces de l'empire. On dirait
l'air qu'ils respirent leur donne un esprit
publicain. Ils se soutiennent mutuelle
contre l'autorité des pachas, & refusent
tête au joug du despotisme. Enrôlés jan
res en naissant, ils composent la princ
milice du pays, & il serait dangereux de

ffer à la révolte. Lorsque des vice-rois L'Archipel
voulu appesantir sur eux la verge du
voir, on les a vu courir aux armes & à
engeance.

e tous les pays que j'ai habité, il n'en
point dont la température soit aussi saine,
agréable que celle de Crète. Les cha-
s n'y sont jamais excessives, & les froids
ens ne se font point sentir dans la plaine.
le mois de février la terre se pare de
s & de moissons; le reste de l'année n'est
que qu'un beau jour. On n'éprouve ja-
, comme en France, ces retours cruels
froid piquant qui, se faisant sentir tout-
up après les chaleurs, gèle la fleur qui
it d'éclorre, dessèche le bouton qui s'en-
vrait, dévore une partie des fruits de l'an-
& détruit les santés délicates. Le ciel
oujours pur & serein; les vents sont
& tempérés; les nuits ne sont pas moins
s, on y goûte une fraîcheur délicieuse.
ux charmes de cette température se joi-
nt d'autres avantages qui en augmentent
rix. L'île de Crète n'a presque point de
is; les eaux n'y restent guère stagnantes:
coulent du sommet des montagnes en
eaux innombrables, & forment çà & là
fontaines superbes ou de petites rivières

L'Archipel.

qui se rendent à la mer. Les campagnes
frent de toutes parts des bosquets d'orange
de citroniers, d'amandiers; des touffes
jasmin d'Arabie sont répandues dans les j
dins; le safran couvre de vastes champs;
un mot, les montagnes, les vallons &
plaines exhalent de tous côtés des odeurs
matiques qui parfument l'air & le rend
délicieux à respirer. Il est certain que,
ces beaux climats, l'homme est sujet à mo
de maladies, jouit de plus de plaisirs & tro
plus de moyens d'être heureux que dans
régions septentrionales où le froid exerce
cruel empire; & même dans nos contrées
l'hiver, quoique moins long, est quelque
très-rigoureux.

La beauté de l'homme, sa force, sa sa
dépendent en général du climat qu'il hab
de la nourriture qu'il prend, & du genre
ses occupations. En Crète, le Turc, que l'
bition & la soif des richesses ne tourmen
point, dont l'esprit n'est jamais occupé
les chimères de l'intrigue, qui ne connaî
l'envie qui flatte, ni les sciences auxque
on sacrifie trop souvent sa santé: le Tu
dis-je, qui se nourrit d'alimens sains &
ples, qui vit au milieu de ses campagn
la culture desquelles il préside, de sa fa

il eſt reſpecté, croît & s'élève comme
coloſſe. La ſalubrité de l'air qu'il reſpire, L'Archipel.
douce température dont il jouit, les ſpec-
es charmans qu'il a ſans ceſſe ſous les
r, la vie paiſible qu'il mène, tout con-
ue à fortifier ſon corps & à en prolonger
igueur juſques ſous les neiges de la vieil-
e. C'eſt ici que le ſculpteur, amoureux de
art & rival des anciens, devrait venir
iſir des modèles ; à vingt ans, il verrait
jeunes gens de cinq pieds ſix ou huit
ces qui poſſèdent tous les charmes de leur
; leurs yeux ſont pleins de feu ; leur men-
ſe couvre d'un léger duvet que le raſoir
point touché ; leur démarche à de la no-
ſſe & de la grace : tout dans leur port,
s leurs geſtes, annonce la force & la ſanté.
Dans les hommes faits, les traits ſont plus
éloppés : ils marchent les jambes nues ;
s bras ſont nerveux, comme ceux des
lètes ; ils ont les épaules larges & la poi-
e élevée ; leur cou, délivré de ces liens
, dès l'enfance, captivent ceux des Euro-
ns, prend les belles proportions que la na-
lui a aſſignées ; en un mot, tous leurs
mbres, dégagés des entraves qui gênent
mouvemens, & que l'habitude ſeule peut
s faire ſupporter, ont chacun leur forme

naturelle, & obſervent entr'eux ces rappo
L'Archipel. admirables dont la perfection fait la beauté
l'homme.

Les mahométans, qui habitent l'île
Crète, ſont tels que je viens de les dépeind
ils ont ordinairement depuis cinq pieds
demi juſqu'à ſix pieds de haut; ils reſſe
blent aux ſtatues antiques, & véritablem
c'était ſur de ſemblables modèles que les
ciens travaillaient. Il n'eſt pas ſurprenant q
nous aient ſurpaſſé, puiſqu'ils avaient ſous
yeux une nature plus belle.

Dans ce pays, où la force & la majeſté
le partage des hommes, on juge bien qu
beauté & les graces doivent être celle
femmes. Toutes ne ſont pas jolies, toutes n
pas des charmes; mais il s'en trouve de
belles, ſur-tout parmi les Turques. En géné
les Crétoiſes ont la gorge ſuperbe, le
arrondi avec grace, des yeux noirs, rem
de feu, la bouche mignone, le nez parfa
ment bien fait; mais l'ovale de leur figure
fère de celui des Européennes, & le cara
de leur beauté n'appartient qu'à leur natio

Les Grecs qui habitent l'île de Can
partagent avec les Turcs les avantages
beau ciel, d'un air pur, d'une heureuſe
pérature: ils jouiſſent, à la vérité, de ce
comm

ommun; mais ils sont opprimés, ils vivent L'Archipel.
u milieu de leurs tyrans; leurs jours s'écou-
nt dans l'inquiétude, la crainte, & s'étei-
nent souvent dans le désespoir: ces malheu-
eux n'ont ni la taille élevée, ni la force, ni
beauté des musulmans; ils portent sur leur
sage l'empreinte de la servitude; leur re-
rd est rampant; la fourberie & la bassesse
figurent leurs traits: voilà le portrait de ces
rétois, autrefois si jaloux de leur liberté;
erriers adroits & intrépides, ils étaient re-
herchés de toutes les nations; amis des arts,
les cultivaient à l'ombre de leurs bosquets;
jourdhui, lâches & paresseux, ils vivent dans
vilissement, & on lit sur leur front: *ils sont*
*laves*.

L'île de Candie ne nourrit point, comme
gypte, une foule de reptiles venimeux; on
trouve que très-peu de serpens, encore
nt-ils petits.

Les anciens soutenaient que ce beau pays
contenait aucun animal nuisible; Pline en
cepte la tarentule. Ils prétendent que son
ison est mortel: c'est une espèce d'araignée,
gue de huit ou dix lignes, qui a la peau
illeuse; elle se pratique, sur le penchant
s petites éminences, un trou assez profond,
elle revêt ensuite d'un tissu serré de fils

L'Archipel.

croisés & collés ensemble ; ce petit conduit au fond duquel elle se tient, est fermé à l'extérieur d'une soupape qui empêche la plupart d'y pénétrer : elle l'ouvre lorsqu'elle va à la chasse des insectes, & la referme lorsqu'elle rentre. Si l'on renferme dans un bocal deux de ces tarentules, elles se piquent mutuellement, & meurent bientôt après. J'ignore l'effet de leur morsure sur les hommes, mais je puis attester celui dont je viens de parler.

Les quadrupèdes de l'île ne sont point malfaisans : on n'y rencontre ni lions, ni tigres, ni ours, ni loups, ni renards, enfin aucun animal dangereux. Les bouquetins & les chevres sauvages sont les seuls hôtes des forêts qui couvrent les hautes montagnes, & n'ont à redouter que le plomb du chasseur ; le lièvre se tient sur les collines & dans la plaine ; les moutons paissent en sûreté le thim & le serpolet ; on les parque tous les soirs, & le berger dort paisiblement, sans craindre que des bêtes féroces viennent porter le ravage & la mort au milieu de la bergerie.

Parmi les plantes médicinales de Crète, le dictame tient le premier rang. Il est étonnant jusqu'à quel point les anciens ont exalté ses vertus : le père de la médecine, le célèbre Hippocrate, ordonnait d'en boire en infusion

lusieurs maladies des femmes, & sur-tout dans
s douleurs d'un accouchement difficile; & L'Archipel.
eut-être est-on devenu trop indifférent sur
utilité que la médecine pourrait retirer de cette
ante. La feuille est extrêmement balsami-
e, & la fleur répand une odeur délicieuse.
e nos jours les habitans s'en servent avec
ccès dans plusieurs circonstances: la feuille
fféchée, prise en infusion avec un peu de
cre, compose une boisson plus flatteuse &
us parfumée que le thé; elle guérit sur-le-
amp les langueurs d'estomac, & le rétablit
rès de mauvaises digestions.

Dans une contrée où l'air est très-pur, les
ladies sont peu fréquentes, aussi ne voit-on
int d'épidémie dans l'île de Candie. Il y
gne dans l'été des fièvres qui ne sont pas
ngereuses; & la peste y serait à jamais in-
nue, si les Turcs n'avaient pas détruit les
arets établis par les Vénitiens pour faire
arantaine. Depuis cette époque, les bâti-
ns de Smyrne & de Constantinople l'appor-
t de temps en temps. Ce fléau s'y perpétue
te de précautions, parcourt successivement
diverses provinces; & comme les froids
les chaleurs sont modérés, il exerce quel-
fois ses ravages dix-huit mois de suite.

Une maladie moins dangereuse que la peste,

L'Archipel.

mais dont les symptômes ont quelque chose d
plus hideux, infecte cette belle contrée, c
la lèpre; elle eut son antique foyer en Syri
d'où elle a passé dans plusieurs îles de l'A
chipel : elle est contagieuse, & le toucher
communique sur-le-champ. Les victimes qu'e
à attaquées, sont reléguées dans de peti
maisons construites sur le bord du chemin;
leur est défendu d'en sortir & de commu
quer avec personne : ces malheureux ont or
nairement autour de leur cabane un petit j
din, des légumes & des poules; avec ces
cours & ceux des passans, ils traînent dans
douleurs une vie affreuse; leur peau bo
soufflée est couverte d'une croute écaille
semée de taches rouges & blanches, qui l
causent des démangeaisons insupportables:
tirent du fond de leur poitrine une voix r
que dont le son fait frémir; leurs paroles
à peine articulées, parce que le mal dév
intérieurement l'organe de la voix. Ces sp
tres horribles perdent peu-à-peu l'usage
leurs membres; ils vivent jusqu'à ce que to
la masse de leur sang étant corrompue, ils
bent en putréfaction. Il n'est point de spect
plus triste, plus effrayant que celui d'un
preux, point de tourmens comparables à c
qu'il endure. Il serait digne d'un méde

mi de l'humanité, de chercher un remède à
ne contagion si cruelle. L'Archipel.

Les personnes riches ne sont point atta-
uées de cette maladie, elle ne s'attache qu'au
s peuple & sur-tout aux Grecs. Or, ces Grecs
bservent strictement leurs quatre carêmes,
ne vivent pendant tout ce temps que de
oisson salé, d'olives marinées & de fromage.
s boivent en abondance des vins grossiers &
rûlans du pays : ce régime peut allumer leur
ng, en épaissir la partie fluide, enfin produire
lèpre. Ce qui me porte à le croire, c'est
'on ne la voit point se déclarer parmi les
urcs, assez riches pour manger toute l'année
la viande, du riz, des légumes, ni parmi
Grecs, habitans des montagnes, dont le
tage, les fruits, les herbages, composent
e partie de la nourriture. Il paraît qu'elle a
principe dans les mauvais alimens des
recs ; en les obligeant à les changer, on la
racinerait peut-être : nos pères l'apportèrent
France pendant les croisades, & surent s'en
livrer ; les Crétois, éclairés par la sagesse
un gouvernement humain, pourraient la
re disparaître de leur pays.

Le séjour que je fis dans l'île me fournit
ccasion de faire connaissance avec un des
urcs les plus aimables de Candie. Ismaël aga,

L'Archipel.

un des riches propriétaires de la Canée, e
un homme de soixante-dix ans, d'une tail
majestueuse, d'une belle figure, & qui por
encore dans ses traits le caractère de la for
& de la vigueur ; il a commandé des car
velles du grand-seigneur & passé quelque tem
à Venise ; il a parcouru l'Egypte, & visi
suivant l'usage, le tombeau de son prophè
Dans le cours de ses voyages, il a déposé c
orgueil que l'ignorance & les préjugés de
religion inspirent aux Turcs, & qui leur f
mépriser les étrangers. Ismaël les aime & r
cherche leur société. Il nous avait invité
passer quelque temps à sa campagne : il no
envoya des chevaux, & ordonna à ses fils
nous conduire. Nous partîmes de la Canée
huit heures du matin, traversâmes la be
campagne couverte d'oliviers, qui se prolon
jusqu'au pied des monts Blancs, parcourû
la superbe plaine des myrthes dans toute
longueur, & arrivâmes vers midi à sa mai
située une lieue au-delà sur le penchant d'u
colline. Ce seigneur nous reçut amicalemen
mais sans ces démonstrations de joie &
plaisir que l'étiquette prodigue ailleurs : soy
les bien arrivés, nous dit-il, d'un air satisfa
& sur le champ il nous conduisit au lieu
festin.

Le ciel était pur & ſerein; mais le ſoleil en
u embrâſait l'atmoſphère. Nous avions été L'Archipel.
poſés pendant quatre heures à ſa chaleur dé-
orante, & chacun de nous ſoupirait après la
aîcheur. Nous fûmes ſervis au gré de nos
ſirs: la table était dreſſée dans le jardin ſous
mbrage des orangers; ſix de ces beaux ar-
es, plantés en rond, uniſſaient leurs rameaux
e le ciſeau n'avait point mutilé, & formaient
r nos têtes une voûte impénétrable aux
yons du ſoleil. Au milieu d'un jour très-
aud, nous goûtions dans cette ſalle, que la
ture avait pris ſoin d'embellir, un frais dé-
cieux; de toutes parts, les fleurs pendaient
guirlandes ſur les convives; leur éclat, leurs
rfums exquis, la beauté du feuillage, le
phir qui l'agitait légérement, tout nous por-
it à croire que nous avions été tranſportés
ut-à-coup dans un ſéjour enchanté: pour
mble de plaiſir, un joli ruiſſeau qui deſcen-
it des monts voiſins, paſſait ſous la table &
ntribuait à y entretenir la fraîcheur; on le
yait à droite & à gauche rouler ſur un ſable
or, & promener dans le jardin le cryſtal de
n onde.

Cependant la table était ſervie; l'aga avait
évenu nos goûts: nous y trouvâmes tous les
enſiles dont ſe ſervent les Français, & lui-

même s'asservit à nos usages. Sachant que l'
L'Archipel. potage est un de nos mets, il avait fait étendr
dans un grand plat, des roties couvertes d'un
gelée délicieuse : on voyait à l'entour de
battavelles, presqu'aussi grosses que nos pou
les, & d'un fumet qui éveillait l'appétit, d
cailles excellentes, un agneau tendre & déli
cat, des viandes hachées, accommodées ave
du riz & parfaitement bien assaisonnées. L
vin répondait à l'excellence des viandes: o
nous servit de la malvoisie du mont Ida,
du vin rouge parfumé, qui flattait égaleme
l'odorat & le goût. Notre bon patriarche vo
lant imiter ses hôtes & boire comme eux, e
dépit du prophète, avait écarté & les dome
tiques & ses propres enfans : oubliant la gr
vité turque, qui ne sourit jamais, il caus
gaîment avec nous, & nous étonnait souve
par la pénétration de son esprit, la sagesse
ses réponses & la justesse de ses idées. Lor
qu'on eut desservi, on apporta le moka &
pipe : les pipes dont on se sert ici, sont
jasmin, et la partie que l'on met dans la bo
che est formée d'ambre : leur longueur énor
empêche de sentir l'âcreté du tabac; d'a
leurs, celui qu'on fume en Turquie est dou
on y mêle du bois d'aloës, & une vapeur

i, par-tout ailleurs est désagréable, n'in-
mmode ici personne.

Nous nous reposions agréablement sous
mbrage ; notre hôte causait avec nous, &
nnait le ton à la conversation. On ne cher-
a point à y faire briller ces bleuettes que
us appelons esprit, tous ces fraix eussent
é en pure perte, Ismaël n'eût rien compris
otre jargon : il fallut se borner à entendre
à répondre des choses sensées & raisonna-
es. Après que la grande chaleur fut passée,
ppela ses enfans, & leur ordonna de nous
nduire à la chasse : nous descendîmes dans
e plaine où nous trouvâmes des cailles, &
us eumes le plaisir de tirer beaucoup sans
us fatiguer : l'ombre qui descendait des
ntagnes nous ramena au logis ; & comme
ns cette saison les nuits sont aussi pures que
jours sont beaux, nous soupâmes dans la
e des orangers. Le ciel était sans nuages,
raîcheur douce, & l'air si pur, si calme,
e la lumière de quatre grosses bougies va-
ait à peine : elle éclairait le feuillage de
le manières différentes ; ses reflets variés
oduisaient des ombres & des jours d'un effet
mirable ; ces faisceaux lumineux, qui se
aient dans le feuillage, y produisaient des
nes si charmantes, que ce dais fleuri, étendu

L'Archipel.

ſur nos têtes, me parut encore plus beau pe
dant les ténèbres qu'à la clarté du jour. Peu
être auſſi que la chère délicate, le bon vi
la nouveauté du ſpectacle, prêtaient à l'im
gination de nouvelles forces, & que ſes
luſions embéliſſaient encore ce ſéjour volu
tueux.

Les Turcs n'entretiennent point, dans le
maiſons, des appartemens pour toutes les pe
ſonnes d'une même famille: les femmes ſeul
ont des appartemens ſéparés; les homm
réunis couchent dans de vaſtes ſalles, ſur d
matelas poſés ſur le tapis. D'après cet uſa
antique, pratiqué par les orientaux, on no
relégua dans une grande chambre, autour
laquelle tous les lits étaient placés par ter
A peine l'aurore commençait à paraître, qu'
vint nous éveiller: les mahométans ſe lèv
avec elle pour faire la prière du matin, jo
des premiers rayons du ſoleil & de la fr
cheur délicieuſe répandue dans les airs. Lo
que nous deſcendîmes, le déjeûner nous
tendait: nous bûmes le moka, fumâmes
tabac odorant de Lataquié; &, conduits
le fils de l'aga & deux piqueurs, nous allâm
chaſſer la perdrix. Je n'en ai vu qu'une ſe
eſpèce dans l'île; c'eſt la bartavelle: elle
bite les montagnes, où elle multiplie à l'

plus beau pe
du jour. Peu
, le bon vi
taient à l'im
& que ſes
ſéjour volu
oint, dans leu
toutes les pe
femmes ſeul
; les homm
ſalles, ſur
après cet uſa
ntaux, on no
bre, autour
lacés par ter
paraître, qu'
nétans ſe lèv
du matin, jo
l & de la fr
s les airs. Lo
jeûner nous
ka, fumâmes
&, conduits
s, nous allâm
vu qu'une ſe
tavelle: elle
multiplie à l'

ni; elle a des couleurs plus vives & eſt beau- L'Archipel.
up plus groſſe que nos perdrix rouges; ſa
air eſt d'un goût excellent. Nous en trou-
mes des compagnies très-nombreuſes ſur
utes les collines: nous fîmes une chaſſe fati-
nte, mais très-heureuſe.

De retour à la maiſon de l'aga, un dîner
, la malvoiſie du mont Ida, & le charmant
erceau nous faiſaient oublier nos fatigues.
s femmes nous firent une galanterie; elles
us envoyèrent un immenſe gâteau, tra-
illé de leurs propres mains: il était compoſé
fleur de farine, de miel parfumé, d'aman-
s fraîches, de piſtaches broyées, mêlées
ec un peu de roſe; cette pâtiſſerie était
s-légère, & tout le monde la trouva ex-
llente.

Pendant tout le temps que nous paſſâmes
ez Iſmaël aga, nous n'éprouvâmes de ſa
rt que des honnêtetés; il ne nous faiſait
oint de grands complimens, mais il étudiait
s goûts, & nous étions ſûrs de trouver ſur
table les mets que nous paraiſſions aimer
vantage. Un matin que je parcourais les
rgers d'alentour, j'apperçus ce vénérable
uſulman debout, auprès d'une fontaine voi-
ne de ſa maiſon: il ſe lavait le viſage & les
ains, & chantait le premier chapitre du

*coran*, c'eſt-à-dire, une des plus belles hymn
L'Archipel. que les mortels aient adreſſé à la divinité.
paraiſſait pénétré de l'hommage qu'il lui re
dait, & je conçus une opinion favorable d'
homme qui rempliſſait avec tant de dignité
premier de ſes devoirs.

Telle eſt la vie que les mahométans rich
mènent en Candie : Ils paſſent les trois qua
de l'année dans leurs terres, & viennent l'hi
à la ville vendre le ſuperflu de leurs prod
tions. L'huile qu'ils recueillent avec abo
dance, la cire, le vin, les laines de le
troupeaux, leur procurent de grandes rich
ſes : contens de leurs poſſeſſions, ils n'aſpir
à aucune des charges du gouvernement
pourraient compromettre leur ſûreté, &
voient, ſans envie, occupées par des étr
gers : rois dans leurs domaines, ils parlent,
tout obéit à leurs lois ; poſſédant les plus bel
femmes de l'île, ils élèvent leurs nombre
enfans dans le reſpect & la ſoumiſſion due
chef de la famille : c'eſt ainſi que ces mah
métans, jouiſſant ſans ſoins, ſans inquiétud
ſans ambition, de tous les biens que la natu
leur offre, coulent des jours heureux, & c
ſervent, juſques dans un âge très-avancé, u
ſanté preſque inaltérable.

En ve ant de la Canée, on a devant

monts Blancs, appelés de nos jours *monts la Sphacie*: ces monts fameux forment dans la Canée un boulevard immense, dont le sommet se perd dans les nues, & qui semble la séparer du reste de l'île. On leur a donné sans doute le nom de monts Blancs, parce qu'ils sont couverts de neige une partie de l'année; elle s'entasse dans les vallées profondes exposées au nord, s'y durcit & ne fond jamais: les habitans la coupent par quartiers, l'apportent la nuit à la Canée, & l'on a l'avantage de boire à la glace pendant les jours les plus chauds de l'été.

Ces montagnes sont un appanage que le grand-seigneur accorde à la sultane *Oualidé*; elles ne dépendent en rien du gouvernement des pachas: la sultane envoie un homme de confiance pour y commander & en recueillir les tributs; les Grecs, qui les habitent, s'appellent Sphaciotes; ils y nourrissent des troupeaux nombreux de chèvres & de moutons, élèvent des abeilles, y font d'excellent fromage, qui a le goût du Parmesan, & vendent dans les bourgs & les villes voisines le superflu de leurs productions. Les Sphaciotes, relégués sur leurs montagnes, se sont moins confondus avec les diverses nations qui ont occupé l'île de Crète, que les habitans des plaines:

L'Archipel.

ils parlent un dialecte moins corrompu que
reste des Candiotes; ils ont conservé plusieu
usages de leurs ancêtres, & des traits de le
antique caractère.

Seuls d'entre les Crétois, les Sphaciotes o
conservé la danse pyrrhique; ils l'exécute
revêtus de l'ancien costume: une robe cour
serrée d'une ceinture, une culotte & des bo
tines, composent leur vêtement; un carquoi
rempli de flèches, est attaché sur leur épaul
un arc tendu pend à leur bras, & une long
épée orne leur côté: ainsi parés, ils comm
cent la danse, qui a trois mesures. La p
mière marque le pas; ils sautent d'un p
sur l'autre, à-peu-près comme les Alleman
Les mouvemens de la seconde sont plus gra
& ont du rapport avec les danses des B
Bretons. Pendant la troisième mesure, ils s
tent en avant, en arrière, sur un pied, p
sur l'autre, avec beaucoup de légéreté:
danseurs qui leur répondent, imitent les m
mes pas; ils chantent & dansent en mê
temps. Pendant que la pyrrhique dure,
développent diverses évolutions; tantôt ils
forment en rond, d'autres fois ils s'allong
sur deux lignes, & semblent se menacer
leurs armes, puis ils se partagent deux à deu
comme s'ils se défiaient au combat; mais d

os leurs
a musiq
esure.
J'ai déj
monts
ns de la
s les pr
rd avait
iffions
t douce
ntagnes.
e, nous
éter: fra
ant le t
yeux, l
dessus de
de ses r
menſe ét
e jusqu
ravers la
rs des sap
s étions,
es plantée
g rideau
e pittores
nt des pl
te des co
rs hamea

s leurs mouvemens, leur oreille eſt fidèle
a muſique, & ils ne s'écartent jamais de la L'Archipel.
eſure.

J'ai déja dit que l'hiver couvrait de neiges
monts de la Sphacie. Un matin nous ſor-
ns de la Canée pour aller à la chaſſe, c'était
s les premiers jours de février, le vent du
d avait ſoufflé la nuit, & quoique nous
iſſions dans la plaine d'une température
t douce, le froid ſe faiſait ſentir ſur les
ntagnes. Lorſque nous eumes fait une demi-
e, nous ne pumes nous défendre de nous
éter: frappés d'étonnement & d'admiration
ant le tableau ſuperbe qui ſe déployait à
yeux, le ſoleil s'élevait majeſtueuſement
deſſus des ſommets des montagnes, il éclai-
de ſes rayons un manteau de neige d'une
menſe étendue, qui deſcendait de leur
e juſquà la crête des dernières collines:
avers la neige, on voyait percer les troncs
s des ſapins & des chênes; à la diſtance où
s étions, ils ſemblaient alignés comme des
es plantées au cordeau, & formaient un
g rideau qui terminait l'horizon d'une ma-
e pittoreſque; là où il finiſſait, commen-
nt des plantations d'oliviers qui ornent la
te des coteaux; on appercevait au milieu
ers hameaux, qui varient agréablement le

L'Archipel.

payſage: plus bas, la ſcène changeait de f
nous découvrions çà & là dans la plain
jolies maiſons de campagne, dont quelq
unes ont été bâties par les Vénitiens.

La plaine que nous parcourions, conte
de grands eſpaces couverts de blés d'un
de haut & d'un vert admirable; mais u
ſes plus beaux ornemens, ce ſont les pom
d'or qui couvraient alors en abondance
branches des orangers: elles ſont mûres,
s'offrent à la main qui veut les cueillir; e
ont la peau très-fine & un jus délicieux d
l'odeur ſuave reſte long-temps après qu'on
a mangées: elles ſont bien ſupérieures à ce
d'Egypte, & à Malte même on les préfère
oranges du pays.

Après avoir viſité les plus beaux lieux
ſe trouvent à l'occident & au midi de la
née, nous parcourûmes le cap *Melec*, qui
au nord & à l'eſt de cette ville: ſa tête énor
a ſept lieues de circuit, & ne préſente
navigateurs que des rochers taillés à pic &
écueils menaçans; mais parmi les monts
la compoſent, le voyageur rencontre des li
dignes de fixer ſes regards.

La partie orientale de ce promontoire for
un des côtés du golfe de la *Sude*; à une de
lieue de ſon ouverture ſe trouve l'écueil
lequ

quel eſt bâti le château de même nom, qui
ſiſta tant d'années aux armes des Ottomans ; L'Archipel.
vaiſſeaux de toute grandeur peuvent y jeter
ncre à l'entour de cette fortereſſe. Si ſon
illerie était ſervie par d'habiles canoniers,
flotte la plus formidable ne pourrait forcer
ntrée du golfe, ni en ſortir, ſi on l'avait
ſée y pénétrer.

Quand on remonte vers la partie élevée du
Melec, la marche eſt pénible, il faut
vir des monts eſcarpés, voués à la ſtérilité.
chaſſeur y trouve ce qu'il déſire, des per-
& des lièvres en abondance ; mais l'agri-
ture s'attriſte à la vue des rochers nuds,
coteaux couverts de bruyères : lorſque l'on
anchi ces lieux âpres & ſauvages, on deſ-
d dans une plaine qui doit ſa fertilité & ſes
eſſes à un couvent de caloyers : ils ont
iché les landes, ils ont enrichi de vigno-
les collines ſtériles, & planté dans les
x bas des forêts d'oliviers, d'amandiers &
bres fruitiers qui ſont d'un grand revenu.
n arrive au couvent de la Trinité par une
ue allée, ornée de hauts cyprès : lorſque
entre dans la cour, on voit qu'elle forme
uarré long, autour duquel ſont diſtribués
teliers & les celiules des religieux. Tandis
les prêtres ſont occupés à prier dieu &

célébrer l'office divin, les frères vaquent
L'Archipel. travaux de la campagne : c'eſt une petite
publique, dont le travail fait la richeſſe
dont les membres attachés à leurs emplois
nent une vie laborieuſe, mais paiſible &
tunée.

En partant du couvent de la Trinité,
marchant pendant une heure par des che
fort rudes, on arrive au monaſtère de S
Jean ; il eſt ſitué ſur la cime la plus élev
cap *Melec* : l'eſplanade, qui s'étend deva
maiſon, domine tous les lieux d'alentour:
ſous un olivier unique qui s'élève entre
rochers, le voyageur reſpire un air frai
milieu du plus chaud jour de l'été, &
couvre une immenſe étendue de pays
porte ſes regards autour de lui, il n'appe
que des précipices, des rocs calcinés,
monts ſtériles entaſſés l'un ſur l'autre, &
ſonne à leur aſpect.

De cet hermitage, un ſentier étroit,
en quelques endroits dans le rocher, co
à une grotte embellie par les mains
nature : pour y arriver, il faut deſcendre
pace d'une demi-heure le long d'un
très-rapide, mais le plaiſir dédommage
peine : dans ce vaſte ſouterrain, des ſtal
brillantes pendent de tous côtés ; les un

ent la forme pyramidale, les autres res- L'Archipel.
mblent à des tuyaux d'orgue : celles-ci, at-
hées à la voûte, paraiſſent menacer la
e du curieux qui les examine ; toutes réflé-
iſſent, comme le cryſtal, les feux des flam-
aux ; les murs en ſont tapiſſés. Ces ſtalactites,
lies comme la glace, ont beaucoup d'éclat ;
is elles ne ſont point cannelées, feſtonées,
me celles de la grotte d'Antiparos, la plus
le du monde.

En deſcendant du cap *Melec*, & retournant
s la Canée, nous rencontrâmes ſur notre
te le couvent d'*Acrotiri*, peuplé de reli-
uſes : c'eſt une ſolitude effrayante, on ne
ouvre dans les environs que de triſtes ro-
rs : les dames qui l'habitent, ne ſont point
trées, elles ne font d'autre vœu que celui
virginité ; chacune d'elles ſe choiſit une
pagne ; elles occupent enſemble de petites
ſons, bâties à l'entour d'une chapelle, où
papa grec vient leur dire la meſſe : chaque
ple ſe rend tous les ſervices de l'amitié, &
ède en commun un enclos plus ou moins
d attaché à la double cellule. Chacune de
habitations contient trois ou quatre appar-
ens, & réunit diverſes commodités : on y
ve une vaſte citerne, néceſſaire ſur une
eur ſans eau, un preſſoir, un four, & un

ou deux métiers pour faire de la toile : elles
L'Archipel. élèvent ordinairement des vers à soie & cueillent du coton, qui, dans le pays, est plante naturelle : l'une des sœurs file & l'a fait le tissu ; plusieurs tricotent des bas : a s'être fournies des choses dont elles ont bes elles vont vendre à la ville le fruit de industrie.

Dans ces cellules, l'œil n'apperçoit ni so tuosité, ni magnificence ; des ustensiles u des meubles simples, des choses de néces voilà ce qu'il y rencontre ; mais la pro veille sur eux & leur prête ses charmes un mot, ces religieuses, sans être riches, j sent d'une douce aisance qu'elles doiv leur activité : la gaîté habite avec elles, n'y remarque point de visages tristes ; l'ordinaire, une jeune sœur s'unit à une âgée, afin de la soulager & de lui épar les plus pénibles travaux.

Au moment où j'y arrivai, Acrotiri re mait dans son étroite enceinte la décré de la vieillesse, la force & la vigueur de mûr, & tous les charmes de la jeunes vis trois objets dignes d'exercer le pi d'un peintre habile, une religieuse de neuf ans, une autre de trente-six, & une de seize : la première, courbée comme u

chait à l'aide d'un petit bâton, & sem-
à chaque instant aller frapper la terre de
front : elle n'avait point perdu l'usage de
sens ; mais ils étaient dans une espèce d'en-
rdissement : pour la faire causer, il fallait
présenter un petit verre de liqueur ou
cellent vin ; on la voyait se ranimer peu-
u : elle racontait comme elle était née dans
illage de la *Sude*, comme les Turcs avaient
gé plusieurs fois la fortereſſe, & comme
ombes qu'ils lançaient, tombaient sur les
& jetaient la terreur dans l'ame des ha-
s. Après la prise du fort, elle s'était re-
au couvent, où elle vivait depuis près
uatre-vingts ans.

L'Archipel.

a seconde avait une taille avantageuse, un
animé, & des traits bien prononcés ; un
ère de majesté était empreint sur sa fi-
; ses sourcils étaient noirs & ses yeux en-
pleins de vivacité ; sa physionomie mar-
la force de l'âge, & sa démarche annon-
la dignité.

fraîcheur de la jeunesse brillait sur le
de la troisième : une grace animait cha-
e ses traits ; quelque chose de divin res-
dans ses beaux yeux ; il était impossible
utenir le feu de ses regards, sans éprouver
ud de l'ame une agitation profonde : bril-

L'Archipel.

lante de tous les attraits du jeune âge, e
était vêtue très-simplement; mais sa ceint
était embellie par la forme élégante de sa ta
Elle ignorait qu'elle fût belle; elle servait a
joie la religieuse qui lui servait de mère
prévenait tous ses désirs : rien dans son
dans ses gestes, n'était affecté; elle semb
occupée d'idées profondes, & aspirait au b
heur d'être reçue parmi les religieuses. J'
souvent au monastère, & je ne manquai p
de visiter la bonne religieuse qui lui ser
de mère.

L'île de Crète est actuellement gouver
par trois pachas, qui font leur résidenc
Candie, à la Canée, à Retimo : le prem
toujours à trois queues, est comme le vic
de l'île; il jouit de la principale puissa
son conseil est composé d'un *kiala*, pa
canal duquel passent toutes les affair
presque toutes les graces; du janissaire
colonel-général des troupes, & principale
chargé du soin de la police; de deux *to*
*bachi*; d'un *defrerdar*, tréforier-général
droits impériaux; d'un garde du trésor i
rial & des premiers officiers de l'armée.
voit que ce gouvernement est absolumen
litaire; aussi le pouvoir du pacha est-il

u; on n'appèle point de ſes ſentences; elles
t leur prompte exécution. L'Archipel.

Les gens de loi ſont le muphti, chef ſu-
ême de la religion, & le cadi: le premier
erprête les lois qui regardent le partage des
ns entre les enfans, les ſucceſſions, les ma-
ges, en un mot, toutes celles que Mahomet
tablies dans le coran, & prononce ſur tout
qui concerne le rit muſulman: le cadi ne
it donner ſa ſentence ſur les affaires que ces
s lois font naître, ſans avoir pris par écrit
ſentiment du muphti: le pacha doit prendre
is de ces juges, lorſqu'il veut faire mourir
alement un Turc.

Toutes les moſquées ont leur imam, eſpèce
curé deſtiné à célébrer l'office; des maîtres
cole ſont répandus dans les divers quartiers
la ville: ces hommes ſont très reſpectés en
rquie, & on leur donne le titre d'effendi.

Les pachas de la Canée & de Retimo ne
t pas moins abſolus dans l'étendue de leur
uvernement que celui de Candie; ils jouiſ-
t des mêmes priviléges, & leur conſeil eſt
mpoſé des mêmes officiers. Ces gouverneurs
ſongent qu'à s'enrichir promptement, &
ploient tous les moyens pour tirer de l'ar-
t des Grecs dont l'oppreſſion eſt inexpri-
ble. A la vérité, ces malheureux vont au-

devant des fers qui les accablent; l'envie
L'Archipel. les dévore, leur met sans cesse les arme
la main. Si quelqu'un d'eux jouit d'une f
tune honnête, ils lui cherchent des crim
& l'accusent devant le pacha, qui profite
ces dissentions pour envahir les biens des d
parties. Il semble qu'aigris par le malheur,
ne soient plus capables d'aucun sentiment
néreux. Les exemples cruels qui se renou
lent sous leurs yeux ne les corrigent point.

Il n'est pas étonnant que sous ce gouver
ment barbare le nombre des Grecs dimi
chaque jour: on en compte à peine 150 m
Quoique les Turcs ne possèdent l'île que
puis cent vingt ans, comme ils ne sont
sujets aux mêmes vexations, ils s'y sont m
tipliés, & se sont élevés sur les débris
vaincus. Leur nombre monte à 200 mille;
juifs, très peu nombreux, ne montent q
200.

Ne doit-on pas être surpris de voir si
d'habitans sur une île qui a plus de deux c
cinquante lieues de circuit? cette diminut
d'hommes n'annonce-t-elle pas le vice d
gouvernement destructeur? Je sais que la C
est coupée par de hautes chaînes de mo
gnes, où les habitans doivent être clair se
mais on y trouve des vallées riches, des pla

menſes, d'une fécondité prodigieuſe : il ne
anque à cette terre fertile que des bras & L'Archipel.
s laboureurs protégés ; elle pourrait nourrir
atre fois plus d'habitans qu'elle n'en con-
nt aujourd'hui.

Les Turcs ont laiſſé aux Grecs le libre exer-
ce de leur religion, mais il leur eſt défendu
réparer leurs égliſes & leurs monaſtères ;
te permiſſion ne s'obtient qu'avec de l'or.
ont, comme autrefois, douze évêques,
nt le premier prend le titre d'archevêque ;
ſiége à Candie : il porte trois couronnes à ſa
are, ſigne en rouge & répond de toutes les
tes du clergé. Pour ſatisfaire à ces enga-
mens, il impoſe les autres évêques & ſur-
t les monaſtères. Il eſt reconnu pour le chef
Grecs, qu'il protège de ſon faible crédit :
ſt à lui que le gouvernement s'adreſſe dans
affaires importantes ; ſeul de toute ſa na-
n, il a le droit d'entrer à cheval dans les
es.

## CHAPITRE VII.

*Isle de Mytilène, anciennement Lesbos. — État actuel. — Alcée & Saphos y prirent naissance. — Ville & port de Scio. — Culture lentisque. — Rocher appelé l'Ecole d'Homère. — Femmes de Scio. — Isles de Samos & Pathmos. — Couvent de Saint-Jean. — Hermitage de l'Apocalypse. — Isle de Cos, patrie d'Hippocrate.*

L'Archipel.

APRÈS avoir terminé toutes ces courses, nous continuâmes notre navigation, & quatre heures un vent favorable nous porta Mytilène. On ignore l'époque où le nom Lesbos, donné originairement à cette île, été changé en celui de Mytilène. Elle a deux havres très-commodes, formés par un promontoire escarpé du côté de la mer vers le nord-oueſt, & en pente douce vers la ville qui eſt dans la vallée. Le château, ſitué ſur promontoire, eſt l'ouvrage le plus étendu le plus parfait en ce genre que nous ayons parmi ceux des Grecs du bas empire ou Vénitiens : il a deux rangs de murailles à neaux fort élevées, & garnies de tours

rtes du côté de l'intérieur. Tout l'espace L'Archipel.
elles enferment, est couvert de maisons,
mosquées, de cyprès, qui donnent à la
e beaucoup d'agrémens, & la rendent ex-
mement pittoresque.

Nous traversâmes, sur une étendue de plu-
urs heures de chemins, des terreins plantés
oliviers, qui présentaient une riche végéta-
n, mais un feuillage triste, & qui n'of-
ient d'autres marques de culture que de
ites enceintes de pierres garantissant leurs
cines.

Nous eûmes bientôt passé *Porto-Iero*, ainsi
pelé du village qui est au fond du port. Non
n de là sont plusieurs sources chaudes, où
se baignent que les femmes turques ma-
es. Nous poursuivîmes notre chemin dans
s sentiers ombragés par des haies de myr-
es beaucoup plus hauts que nos têtes, &
fermant des vignobles en pleine fleur: c'était
seule trace de culture qui se montrait.

Après avoir laissé au nord Crésus & le pro-
ontoire de Sigrée, nous fumes invités par
aga à nous arrêter chez lui. Il nous donna
fort bon dîner, & eut pour nous tous les
ins de l'hospitalité. Dans sa jeunesse, il
tait livré au commerce, & avait fait beau-
up de voyages dans la Méditerranée & dans

L'Archipel.

l'Adriatique. Sa conversation était plus raiso-
nable que celle de la plupart de ses compa-
triotes : il fut fait aga de Chypre, où il devi-
riche en peu de temps. Il fut en grand dang-
de perdre la tête : il s'en sauva en payant bea-
coup de bourses. Il était alors retiré sur l
terres, achevant sa vie selon le cours de
nature & dans l'obscurité.

A la lueur de la lune, nous atteignîmes
lieu que les Grecs nous dirent s'appeler *Ach-
rona*, près Methymne, & on nous reçut da
le pauvre monastère de Saint-Jean-Baptis
qu'ils appèlent le précurseur. On ne trou
en ce lieu aucune trace de Methymne, q
était la seconde ville de l'île de Lesbos : elle f
la patrie d'Arion, successeur d'Orphée. On
beaucoup de médailles de Methymne, & qu
ques-unes sont très-rares. Ovide nous dit q
les restes du corps d'Orphée, déchiré par
bacchantes, furent portés à Methymne par
flots de la mer.

Après nous être reposés, nous prîmes no
chemin par des hauteurs couvertes de bruy
res; peut-être n'y a-t-il point de climat &
site offrant à des botanistes une moisson p
riche, sur-tout en plantes des montagnes:
vallées profondes & sauvages présentant
aspects les plus romantiques; de petits ru

aux, coulant sur de larges lits de roches, se
ouvent sur le chemin qui nous conduisit à
ra, village qui doit son nom à une roche
blée d'une forme singulière, élevée au-dessus
rivage de trois ou quatre cents pieds. L'Archipel.

Le sol de cette île est très-favorable à la
gne. Les Grecs modernes augmentent la
rce & la douceur de leurs vins, en exposant
grappes plusieurs jours de suite au soleil,
ant de les mettre sous le pressoir. Toute la
alvoisie est faite par ce procédé. Lesbos a
ujours été l'asyle des malheureux : l'épouse
Pompée, fuyant devant César, y trouva un
fuge; l'impératrice Irène, bannie par l'in-
at Nicephore qui l'avait chassée, se retira
Lesbos, &, pendant quelques années, y
gna sa vie à filer. C'est la première des îles
l'Archipel que les Turcs ont possédée en
eine sécurité : leurs manières & leurs mœurs
t gagné toute la masse des habitans.

Quelques voyageurs ont assuré que dans
te île, d'après une ancienne coutume chez
Grecs, l'aînée des filles hérite à l'exclu-
n des autres enfans. D'autres modifient
te assertion, en disant que c'est seulement
squ'il n'y a point d'enfant mâle. Je présume
'aujourd'hui cette pratique est hors d'usage.
ns toutes leurs contestations en pareille ma-

L'Archipel.

tière, les Grecs peuvent avoir recours à loi & aux magiſtrats turcs, s'ils préfèrent le décifions à celle de leurs propres magiſtr Il y a dans cette île plus de Turcs établis dans aucune autre de l'Archipel.

On donne à Lesbos environ quarante lie de tour. L'intérieur de l'île, ſur-tout dans plaines de l'eſt & de l'oueſt, eſt coupé par chaînes de montagnes & de collines, les u couvertes de vignes, les autres de hêtres, cyprès & de pins, d'autres qui fourniſſent marbre commun & peu eſtimé : les plai qu'elles laiſſent dans leurs intervalles prod ſent du bled en abondance. On trouve pluſieurs endroits des ſources d'eaux chaud mais la principale richeſſe des habitans conſi dans leur vins qu'on préfère à tous ceux la Grèce.

La ville de Metelin eſt élevée ſur les ru de l'ancienne Mytilène. La magnificence la multiplicité des débris que l'on y renco à chaque pas, s'accordent parfaitement a ce qu'en rapportent Strabon & Vitruve. S hiſtoire n'offre qu'une ſuite de révolutio mais elle rappelle la mémoire d'un perſon célèbre, celle de Pittacus que la Grèce a au nombre de ſes ſages.

Les ſiècles écoulés depuis ſa mort n'

qu'ajouter un nouvel éclat à sa gloire. L'Archipel.
sa valeur & par sa prudence, il délivra
ytilène sa patrie des tyrans qui l'opprimaient,
la guerre qu'elle soutenait contre les Athé-
ens, & des divisions intestines dont elle était
chirée. Quand le pouvoir qu'elle avait sur
e-même & sur toute l'île fut déposé entre
mains, il ne l'accepta que pour rétablir la
x dans son sein, & lui donner les lois dont
e avait besoin : l'ouvrage de sa législation
nt achevé, il résolut de consacrer le reste
ses jours à l'étude de la sagesse, & abdiqua
s faste le pouvoir souverain. On lui en de-
nda la raison ; il répondit : J'ai été effrayé
voir Périandre de Corinthe devenir le tyran
ses sujets, après en avoir été le père : il
trop difficile d'être toujours vertueux.

En même temps fleurissaient à Mytilène
cée & Sapho, tous deux placés au premier
g des poètes lyriques. Alcée était né avec
esprit inquiet & turbulent ; il fut banni
Mytilène. Il revint quelque temps après à
ête des exilés, & tomba entre les mains de
acus contre lequel il avait vomi des injures,
qui se vengea d'une manière éclatante en
pardonnant.

La poésie, l'amour & le vin le consolèrent
les disgraces. Il avait dans ses premiers

L'Archipel.

écrits exhalé sa haine contre la tyrannie; chanta depuis les dieux, & sur-tout ceux q président aux plaisirs. Son génie avait beso d'être excité par l'intempérance, & c'ét dans une sorte d'yvresse qu'il composait c ouvrages qui ont fait l'admiration de la p térité. Son style, toujours assorti aux matiè qu'il traite, n'a d'autres défauts que ceux la langue qu'on parlait à Lesbos : il réuni douceur à la force, la richesse à la préci & à la clarté.

Alcée avait conçu de l'amour pour Sapl il luit écrivit un jour : Je voudrais m'expliqu mais la honte me retient. Votre front n'au pas à rougir, lui répondit-elle, si votre c n'était pas coupable.

Sapho disait : J'ai reçu en partage l'am des plaisirs & de la vertu : sans elle, rien si dangereux que la richesse ; & le bonh consiste dans la réunion de l'une & de l'au

Après la mort de son époux, elle cons son loisir aux lettres, dont elle entreprit d' pirer le goût aux femmes de Lesbos. Sa a fait des hymnes, des odes, des élégies quantité d'autres pièces, toutes brilla d'heureuses expressions dont elle enrichi langue. Elle a peint tout ce que la natu de plus riant; elle l'a peint avec les coul

s mieux assorties, & ces couleurs elle sait
besoin tellement les nuancer, qu'il en ré-
lte toujours un mélange heureux d'ombres
de lumières. Cette harmonie ravissante fait
e dans la plupart de ses ouvrages, ses vers
ulent avec plus de grace que ceux d'Anacréon
de Simonide.

Mais avec quelle force de génie nous en-
ine-t-elle, lorsqu'elle décrit les charmes,
transports & l'yvresse de l'amour. Quels
bleaux! quelle chaleur! Dominée comme
Pythie par le dieu qui l'agite, elle jette
le papier des expressions enflammées; tous
symptômes de cette passion s'animent &
personifient, pour exciter les plus fortes
otions dans nos ames.

Telle est l'éloquence du sentiment. Jamais
ne produit des tableaux si sublimes &
n si grand effet, que lorsqu'elle choisit &
ensemble les principales circonstances d'une
ation intéressante, & voilà ce qu'elle opère
s ce petit poëme de Sapho, dont je me
tente de rapporter les premières strophes:

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent & ce tendre sourire!
Il est égal aux dieux.

L'Archipel.

De veine en veine une ſubtile flamme
Court dans mon ſein ſitôt que je te vois;
Et, dans le trouble où s'égare mon ame,
Je demeure ſans voix.
Je n'entends plus; un voile eſt ſur ma vue:
Je rêve & tombe en de douces langueurs;
Et, ſans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble : je me meurs.

Sapho était extrêmement ſenſible; elle d
donc être extrêmement malheureuſe. Elle a
Phaon dont elle fut abandonnée; elle fit
vains efforts pour le ramener, & déſeſpé
d'être déſormais heureuſe avec lui & ſans
elle tenta le ſaut de Leucade & périt
les flots.

Dans ces derniers temps, Mytilène a
duit *Khain Edden* ou Barberouſſe, cor
célèbre, & depuis capitan pacha ſous Soli
premier, dans le ſeizième ſiècle. Il p
ville de Tunis & chaſſa les Vénitiens d
Morée. Le plus grand de ſes rivaux, A
Doria, amiral des Génois, fut défait par
Après des viciſſitudes de fortune, Barber
mourut à Conſtantinople en 1544; il fut
terré au village de *Beskie tasch*, ſur le
phore, où ſon turbels, ou chapelle ſépulc
eſt viſité avec une grande vénération p
Turcs.

L'île de Metelin serait encore aujourd'hui — L'Archipel.
e superbe possession, si tant de siècles de mal-
eurs n'en avaient diminué la population. Sans
eureuse influence d'un climat où la nature
unit tous ses moyens en faveur de l'humanité,
urrait il rester encore des habitans sur ce
âtre de tant de calamités qu'ont successive-
nt produites & l'anarchie d'un empire long-
ps chancelant, & les invasions destructives
n peuple conquérant, & la résistance glorieuse
ces républicains alors si puissans, mais dont
uis forcé de convenir que le joug était encore
s dur que celui des Musulmans. Par quelle
lité ceux qui jouissent du plus précieux
biens, ceux qui peuvent se vanter d'être
es, sont-ils les maîtres les plus durs? le
iment du bonheur peut-il donc produire
ustice.

ous mîmes à la voile le 13 juin, & après avoir
é trois jours contre les vents, nous mouil-
es dans le port de Scio. L'aspect en est très-
able, & ressemble infiniment à celui de
es. Deux fanaux avancés indiquent aux
eaux la route qu'ils doivent tenir, & une
, aujourd'hui à fleur d'eau, ferme le port
ôté du midi. Ce port est très-vivant; on y
ve presque toujours quelques galères du
nd-Seigneur, & il est d'ailleurs fréquenté

par tous les bâtimens qui vont d'Egypte
L'Archipel. Conſtantinople.

Chio a conſervé plus de reſtes de ſon a
cienne proſpérité qu'aucune autre île de
mer Egée. La fertilité du ſol & la beauté
cette île invitèrent les Ioniens à y établ
plus de mille ans avant Jéſus-Chriſt, u
colonie qui parvint bientôt à une grande i
portance politique, comme alliée ou ſuje
des grandes villes du continent de la G
Une flotte conſtamment en état d'agir, &
génie maritime des habitans, leur donnè
bientôt l'empire de cette partie de la
Egée. Les hiſtoriens remarquent les cha
mens fréquens de leurs alliances & de l
relations politiques avec leurs voiſins, quel
fois amenées par la néceſſité, mais plus
quemment le réſultat de leur propre mobi
Leurs plus anciens amis furent les Sparti
qu'ils abandonnèrent pour les Athéniens
à qui ils ſe réunirent de nouveau dura
la guerre du Péloponèſe. Les Athéniens s'
rendus maîtres de la ville, s'abandonnè
à tout leur reſſentiment & en raſèrent
murailles.

Pline nous apprend que l'île de Chio
une des plus anciennes écoles de ſculp
Un auteur anonyme, publié par Bando

que les quatre chevaux de bronze qui aient ci-devant dans l'hyppodrome de Constantinople, y avaient été apportés de Chio par Théodose le jeune ; mais cet anecdote est pas authentique. L'Archipel.

L'abbé Seftini fait mention de médailles or très-rares de la ville de Chio, portant sphinx ou harpie, & au revers un ours ma- ailé. Je rappellerai à cette occasion, pour struction de ceux qui font le voyage de la èce, les symboles particuliers aux îles & colonies anciennes de ces pays. La chouette Athènes; l'abeille à Ephèse; le sphinx à io; la hache à deux tranchans à Ténédos; cheval paissant à Alexandrie de la Troade, le cheval courant à Dardanus; le griffon Teios; la colombe à Sycione; la tortue à ine; le bouclier à Thèbes; le loup à Argos; lyre à Thespie; la proue de navire à Mé- e, &c.

L'île de Chio devint province de l'empire ain à l'extinction de la famille des Attales; lorsque l'empire romain eût été divisé, ils meurèrent sujets jusqu'au règne de Manuel nnène. Dans le partage de l'empire d'orient re les Vénitiens & les Français, Chio tomba partage aux empereurs de Constantinople, fut ensuite donnée aux Génois par Michel

Paléologue, en paiement des secours q
L'Archipel. avait reçus d'eux contre les Latins.

En 1694, après avoir essuyé un siége
compagné de toutes ses horreurs, la ville
l'île furent reconquises par les Vénitiens,
furent à leur tour trahis par les Grecs ani
d'une haine invétérée contre les Latins p
les querelles des deux églises. Leur posses
ne fut pas longue. En 1696, *Mezzo Mo*
Affricain renégat, amiral célèbre des Tu
investit l'île & la réunit à l'empire otto
Les Grecs qui avaient sacrifié toutes les au
considérations à l'espoir de triompher des
tins, furent récompensés de leur perfidie
le pouvoir que leur donna le gouverne
turc de soumettre au rituel grec tous les
fidens sous de grandes peines. Au mom
présent, il n'y pas dans l'île plus d'un mil
de catholiques romains; & cependant le schi
se soutient avec la violence la plus indéce
& continue de troubler la paix intérieure
de déshonorer une religion qui profess
douceur & l'indulgence.

En parlant des bienfaits que la nature a p
digué à cet heureux pays, on ne peut
oublier la beauté des femmes Chiotes. N
nous promenâmes dans la ville un dima
au soir; les rues étaient pleines de fem

L'Archipel.

i danſaient ou ſe tenaient en grouppes à
rs portes. Elles ſont miſes d'une manière
i eſt particulière aux femmes natives de l'île;
s filles ont le plus beau teint du monde & des
its réguliers & délicats : elles ont toutes le
me maintien. Quand elles ſont ſans voile,
r tête eſt couverte d'une coëfe ſerrée qui
ferme leurs cheveux, à l'exception de
elques boucles autour du viſage, qui ſont
rfumées d'eſſences & friſées à la manière
s portraits de Vandick & de Lely. Leur
le eſt de mouſſeline, attaché comme on
voit dans l'antique, & flottant avec grace
derrière. Les manches de leur chemiſe
ſont recouvertes d'aucune étoffe : elles ſont
ne gaze fine, amples & ouvertes. Leur vête-
nt de deſſus deſcend à peine au-deſſous du
ou, & elles ont un tablier de gaze de
uleur qui remonte juſqu'au-deſſus de la
rge; il eſt de ſoie, pliſſé à petits plis &
ndu ſur de la baleine comme un panier,
arrêté ſous le menton, d'où il deſcend ſur
ſein : c'eſt comme ſi nos dames levaient
r jupon autour de leur cou, en paſſant les
s par les fentes des côtés. Leurs pantoufles
t larges & quelquefois brodées, & elles
tent des bas blancs de ſoie ou de coton &
ne grande propreté.

L'Archipel.

On peut dire en général que leur vêtem
eſt très-déſagréable & ne fait que défigur
leurs belles formes; mais la beauté de leu
traits & l'expreſſion de douceur & de vivac
qui eſt dans leurs regards, font oublier le ma
vais goût de leur manière de ſe mettre. To
les arts de l'ancienne Grèce ſont déchus;
il ne faut pas s'étonner que, ſi la beauté n
turelle y eſt encore la même, l'art de la r
lever par la parure y ſoit preſque perdu. C
pendant la manière dont elles portent le
voile, leur ceinture, la forme de leur cha
ſure rappellent encore la grace exquiſe q
nous admirons dans les draperies des anci
monumens.

Scio eſt la ville du Levant la mieux bâ
Ses maiſons, conſtruites par les Génois &
Vénitiens, ont une élégance & des agrém
qu'on eſt étonné de rencontrer dans l'Archip
L'île eſt coupée par pluſieurs chaînes de mo
tagnes fort arides; mais les vallées, arro
par un grand nombre de ruiſſeaux, ſont re
plies d'orangers, de citroniers, de grenadie
par-tout ces campagnes offrent les table
les plus ſéduiſans.

On fabrique à Scio beaucoup d'étoffes
ſoie d'or & d'argent : le nombre des méti
eſt cependant fort diminué depuis quelq

mps. Mais il eſt une autre branche de com-
erce particulière à l'île de Scio; c'eſt la L'Archipel.
ulture des lentiſques, qui fourniſſent cette
mine appelée *maſtic*, dont les dames
ecques & grecques font une grande con-
mmation. Elles en mâchent continuellement;
te drogue donne à leur haleine un odeur
matique qu'on peut ne pas trouver déſa-
able, mais qui nuit beaucoup à la beauté
leurs dents.

Les villages aux environs deſquels ſe trouve
maſtic ſont au nombre de vingt. Les arbres
lentiſque ſont épars çà & là dans la cam-
mpagne, & appartiennent au Grand-Sei-
eur. Il a accordé de grands priviléges aux
ſans de ces villages, pour entretenir &
e la récolte du maſtic. Ces habitans, quoi-
chrétiens, portent le turban blanc comme
turcs. Un Aga particulier qui prend tous
ans cette ferme à Conſtantinople, les gou-
ne, ſans qu'ils ſoient ſoumis à la juriſdic-
ordinaire de l'île.

Moyennant ces priviléges, ils ſont obligés
ntretenir les arbres, de bien battre, ap-
nir & balayer le terrein qui eſt deſſous, aux
proches de la récolte, afin que le maſtic
y tombe ſoit clair & net. Ils ſont chargés
le recueillir avec des pinces ſur les arbres,

L'Archipel.

& avec la main quand il eſt à terre, de ne toyer celui qu'ils ont ramaſſé. Le plus eſtim eſt net, clair & en larmes : on le recueil ordinairement ſur l'arbre avant qu'il en cou beaucoup ou qu'il tombe à terre : toute ce première qualité va au ſérail du Sultan à Co tantinople. Celui qui a été ramaſſé au pi des arbres eſt toujours mêlé d'un peu de ter il n'eſt ni clair ni en larmes, mais en morceau ronds, longs, informes & louches; on n' envoie au ſérail que la quantité qui manq à la première qualité pour en faire ſoixan mille livres peſant.

C'eſt la taxe que l'Aga fermier doit envoy tous les ans au ſérail du Sultan. Chaque villa eſt taxé à trois mille livres l'un portant l'a tre ; & comme on en recueille beaucoup d vantage, même dans les plus mauvaiſes anné le fermier achète le ſurplus des ſoixante mi livres, & le revend enſuite par privilége e cluſif. Il a droit, non-ſeulement de ſaiſir t celui qu'il trouve n'ayoir point paſſé par mains, mais encore de punir les payſans q l'ont vendu en contrebande. Il peut envel per dans cette punition tous les habitans d village, quand il ne peut connaître le pa culier qui a fait la contrebande : c'eſt ce oblige ces payſans à s'obſerver exactement

les au portes la réco Les pay ſtic & l mier, court to nte mill Depuis qu'à ce c gue, il ges des s le Ca ceux q porte. nt à la rs & de villages t le por puiſſance. Le maſtic s pluſieu r appaiſe en font ucoup pl r compoſ ſur un emploie

s les autres, & à fermer pendant la nuit
portes de leur village pendant le temps
la récolte.

L'Archipel.

Les payſans ont un mois pour nettoyer le
ſtic & le mettre en état d'être délivré au
mier, qui, depuis l'onzième novembre,
rcourt tous les villages pour lever les ſoi-
nte mille livres & acheter le reſte.

Depuis le commencement de la récolte,
qu'à ce que le fermier ait enlevé toute cette
gue, il y a des gardes jour & nuit aux
ges des montagnes par leſquelles on entre
s le Cap-Maſtic; ces gardes viſitent avec
ceux qui paſſent, afin que perſonne n'en
porte. Quand le garde de l'Aga fermier
nt à la ville, il eſt accompagné de tam-
urs & de flûtes, & amené par les payſans
villages qui ont recueilli le maſtic: ils
t le porter au château avec beaucoup de
uiſſance.

Le maſtic eſt d'uſage en médecine: il entre
s pluſieurs remèdes, & ſe donne en pilules
r appaiſer les maux d'eſtomac; mais les
en font aujourd'hui une conſommation
ucoup plus grande. On l'emploie ſur-tout
r compoſer les vernis clairs & tranſparens;
ſur un grand nombre de drogues que
emploie à cet uſage, l'avantage d'être

L'Archipel.

ſoluble dans l'eſſence & l'eſprit de vin. On ſoin de proportionner la doſe de maſtic à nature des ouvrages ſur leſquels on veut l'a pliquer. L'île de Scio fournit auſſi d'excellen térébenthine, mais peu abondamment, par peu de ſoin que l'on prend pour multipl les arbres qui la portent.

L'eſplanade qui environne la citadelle of un coup-d'œil agréable. On y voit une be fontaine dans le ſtyle turc. A deux lieues la ville, au milieu des montagnes, eſt couvent très conſidérable par la richeſſe ſes revenus, & par le nombre des caloy qui l'habitent. L'égliſe eſt vaſte & magn que; elle eſt ornée de moſaïques, & incruſ de marbre de différentes eſpèces.

On ſait que l'île de Scio eſt une de ce qui ſe diſputaient l'honneur d'avoir vu na le père de la poéſie grecque. Ses habit conſervent encore quelque ſouvenir de grand homme, & prétendent qu'il ve donner ſes leçons ſur un rocher qui ſe tro à une lieue au nord de la ville ſur le bord la mer, & qui paraît s'être originairem détaché de la montagne. Il eſt inutile de lever le peu de vraiſemblance de cette t dition. La partie ſupérieure de ce roche été applanie & creuſée : elle forme un ba

rale entouré d'une banquette. Au milieu eſt
ne eſpèce de ſiége, ſur la baſe duquel on
oit diſtinguer de petites têtes de lion.

Malgré le ſéjour d'un grand nombre de
urcs dans la ville de Scio, les femmes y
uiſſent de la plus grande liberté. Elles ſont
ies, vives & piquantes. A cet agrément
es joindraient l'avantage réel de la beauté,
elles ne ſe défiguraient par l'habillement le
us déraiſonable & en même temps le plus
commode. On eſt déſolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur
donnés la nature, tandis que les [illegible]ques
Smyrne & celles de quelques îles [illegible]'Archipel, plus éclairées ſur leurs intérêts, ſavent
core ajouter à leurs charmes l'attrait de l'exieur le plus voluptueux. Les habitantes de
o ſont toutes comme ces femmes auxqu'elles
e toilette étudiée ſied moins que leur ſimple
gligé. Elles forment un ſpectacle charmant,
ſqu'aſſiſes en foule ſur les portes de leurs
iſons elles travaillent en chantant. Leur
té naturelle & le déſir de vendre leurs ouges, les rendent familières avec les étrans, qu'elles appellent à l'envi, comme nos
rchandes du palais, & qu'elles viennent
ndre par la main pour les forcer d'entrer
z elles. On pourrait les ſoupçonner d'abord

L'Archipel.

de pouſſer peut-être un peu loin leur affa-
lité ; mais on aurait tort : nulle part les femm
ne ſont ni ſi libres ni ſi ſages.

Preſque tous les habitans de Scio ont d
maiſons de campagnes, avec de grands jardi
aſſez mal tenus, mais où la nature dédoma
des torts de l'art. Une roue garnie de pots
terre, & aſſez ſemblable à une roue d'é
rement, monte à quelques pieds d'élévati
l'eau d'un ruiſſeau ou d'une fontaine, pour
diſtribuer enſuite dans toute l'étendue du j
din & arroſer les citroniers, orangers & g
nadiers de toutes eſpèces, & ſur-tout
grande quantité de melons & de concomb
Cette machine eſt la même que celle dont
ſe ſert en Egypte pour élever les eaux du N
& les répandre ſur les terres voiſines de ſon

De tous les monumens de l'ancienne arc
teſture, il ne reſte plus aucune trace. Tou
cédé aux coups deſtructeurs du temps,
plutôt au fanatiſme & au pillage. L'ancie
ville paraît avoir été d'une étendue conſi
rable. Le port qui, ſelon Strabon, pou
contenir autrefois quatre-vingts vaiſſeaux
ſpacieux, mais ſans beaucoup de profonde
Il eſt défendu par un mole, & l'entrée
eſt éclairée par deux fanaux. Le commerc
eſt floriſſant en productions de l'île.

On peut regarder ce séjour comme le pa- L'Archipel
is des Grecs. C'est-là que leur caractère
déploie sans contrainte, parce qu'ils peu-
t y jouir de leur fortune avec la plus grande
urité. S'ils pouvaient se contenter de mener
vie privée, leur bonheur ne serait pas trou-
. Mais l'esprit d'intrigue & l'ambition les
e sans cesse de chercher à former des
ions avec la Porte ou avec ses ennemis;
uand le moment de la disgrace arrive, ils
inexorablement poursuivis & leurs biens
isqués. Chio est souvent le lieu d'exil des
nds officiers de l'empire lorsqu'ils sont ren-
és, & il s'y maintient une correspondance
ète & continuelle avec les Grecs mêlés
s les intrigues, dont le cabinet est le cen-
On dit que les Grecs sont dans l'île plus
cent cinquante mille, tandis que les
cs ne sont pas le quart de ce nombre.
s les premiers sont aisément contenus,
e qu'ils manquent de courage & de con-
, & que les Turcs leur impriment une
de terreur.

Cette nombreuse population est entretenue
des manufactures d'étoffes de soie & de
n. On y fabrique de riches brocards & des
s fort légers, servant à faire des ceintures
l'espèce de turban que portent les Grecs.

L'Archipel.

Cette île & celle de Tino ſont les ſeules d
leſquelles ſe ſoit conſervée cette eſpèce d'
duſtrie qu'ils tiennent des Génois, leurs
ciens maîtres. Pluſieurs des habitans act
ſe vantent de deſcendre des anciennes mai
nobles de Gênes, des Giuſtiani, des G
maldi, ou de familles chaſſées de Conſta
nople, à la priſe de la ville par les Turc

En 1782, la peſte emporta un tiers
habitans de l'île. Guys raconte que les
ſionnaires jéſuites faiſaient obſerver aux G
catholiques de Chio que la peſte les épar
& ne faiſait de ravages que parmi les T
& les Grecs ſchiſmatiques. La peſte fu
troduite, dit-on, par une malle d'habits
voyés par les Papas qui ont ſoin de l'hô
grec à Conſtantinople, & qui n'ayant pas
ſoumis à la fumigation d'uſage, portère
contagion avec une incroyable rapidité.

Au ſortir de la ville, tout le vallon
conduit au port eſt ſi bien cultivé & ſi r
pli d'habitations, qu'il a l'air d'être une
tinuation des rues de la ville. Il y a un eſ
d'environ dix ou douze mille arpens ent
ment occupé & couvert par des maiſon
campagne, des jardins & des orangeries.
lieux plantés d'orangers ſont environné
murailles plus hautes que les arbres, &

e arbre eſt enfoncé dans une foſſe plus baſſe
ue le niveau du terrein, deſorte que les têtes L'Archipel.
s arbres forment une eſpèce de rue. Dans
ſaiſon des fleurs, l'odeur en eſt ſi forte
'elle ſe fait ſentir en mer à pluſieurs milles
la côte.

Nous rendîmes viſite au conſul anglais à ſa
iſon de campagne, ſituée dans la monta-
e. Nous étions au milieu du jour; la maî-
ſſe de la maiſon avait été une des plus belles
mes de l'île, & on pouvait dire la même
ſe de ſa fille. On ne peut accueillir des
es avec plus de politeſſe & une gaîté plus
ables que celle que nous éprouvâmes. Selon
coutume univerſelle chez les Grecs, auſſi-
après notre arrivée, un domeſtique parut
ortant un plat d'argent ſur lequel étaient
ieurs cuillères remplies de confer e que
une perſonne préſenta à chacun de nous
une grace infinie. On nous ſervit enſuite
verres d'eau, & enfin le café préparé à
anière des Levantins.

ous allâmes de-là au grand couvent de
ers de l'ordre de Saint Bazile. La ſitua-
en eſt ſolitaire & très-belle. L'égliſe eſt
lie de marbres curieux & de moſaïques;
upart des colonnes y ſont de jaſpe & de
antique. On y conſerve les reliques des

L'Archipel.

apôtres & des saints de la primitive égli
pour lesquelles les Grecs ont une grande v
nération. La sévérité de leur règle leur int
dit l'usage de la viande. Les femmes ne pe
vent approcher de l'enceinte sacrée de le
murs. Cela n'empêche pas que la vie mon
tique chez les Grecs ne perde journelleme
de son crédit. L'île renferme soixante-six v
lages ; trente-deux appartiennent à des mon
tères, mais les revenus en sont en grande p
tie payés au patriarche de Constantinople.

Tandis que nous nous arrêtions à consid
une fontaine, un vieillard vénérable n
acosta, & nous dit qu'il était âgé de cent vi
ans, qu'il avait un fils vivant qui en a
quatre-vingt & qui venait de devenir enc
père. Nous apprîmes de lui qu'une si gr
longevité n'était pas rare dans les îles d
Grèce. Il nous avoua qu'il y avait encore
vieillards plus âgés que lui, mais a
qui pût se vanter comme lui d'avoir été
vellement préféré par une fille de vingt
à un rival aussi jeune qu'elle.

J'avais trouvé trop peu de monumens
les îles que je venais de parcourir, pou
pérer d'être plus heureux à Samos ; mai
intérêt, attaché au nom des grands hom
aux pays qui les ont vu naître, & qu'il

ndu célèbres, ne me permit pas de voir
mos sans m'y arrêter & sans rendre hom- L'Archipel.
nage au berceau de Pythagore.

L'île a environ 23 lieues de circonférence. l'exception du vin, les productions de la erre y sont aussi excellentes que les perdrix les différentes espèces de gibier qui s'y ouvent en grande quantité. Les montagnes, ouvertes d'arbres & d'une éternelle verdure, nt jaillir de leurs pieds des sources qui fer- isent les campagnes voisines: mais ces avan- ges d'un terroir fertile placé sous le ciel le us pur, ne sont prodigués qu'à un très-petit ombre d'habitans.

Samos ou Parthenias fut fondée par une lonie d'Ioniens. Selon la mythologie, cette est le lieu de la naissance de Junon, à i elle était consacrée. Au gouvernement ublicain succéda la monarchie de Polycrate; e fut conquise par les Athéniens sous le mmandement de Périclès. Sous les empe- urs romains & le Bas-Empire, elle partagea sort des autres îles de l'Archipel, tant dans formes de leur gouvernement, que dans leur adence. Antoine y vécut plusieurs mois c Cléopatre livré à tous les plaisirs; Au- ste y passa deux hyvers & donna à la ville grands privilèges.

L'Archipel.

Nous visitâmes d'abord Milés, où était situé le temple de Junon, la divinité tutélaire des Samiens. Du côté du nord sont encore les bases & les tores de huit colonnes qui ont cinq pieds dix pouces de diamètre, & dont l'entre-colonnement est de neuf pieds & demi. Elles ne sont pas placées régulièrement, mais l'on reconnaît pourtant que le grand côté de la colonade était de vingt colonnes. A environ cent cinquante pieds, & séparée de ces ruines par une baie, on voit encore debout une colonne isolée de marbre blanc dont la base est enfoncée dans la terre & le chapiteau tombé à son pied; elle est composée de diverses pièces ou tambours déplacés & brisés en partie à coups de canon par les Turcs, sur l'idée qu'elle contient des trésors cachés. Sa hauteur est de plus de quarante pieds.

Hérodote parle du temple de Junon à Samos, comme du plus grand qu'il eut connu. Parmi les temples de la Grèce il y en avait beaucoup dont l'enceinte était assez vaste pour renfermer une bibliothèque, un gymnase & des bains. Strabon dit qu'il y avait dans celui de Samos une galerie de tableaux fournie de chefs-d'œuvre de l'art, & entr'autres, l'*Abro*... célèbre tableau d'Appèle. Il y avait aussi un lieu découvert où étaient placées plusieurs statues,

qu'on y distinguait sur-tout trois statues colossales de Jupiter, de Minerve & d'Hercule sur une seule bâse, ouvrage de Myron, dont Antoine s'empara pour en faire présent à Cléopatre. Les deux dernières furent rendues par Auguste, qui ne garda que le Jupiter pour le capitole. Nicetas, dans le compte qu'il rend de la destruction des statues à Constantinople, lorsque cette ville fut prise en 1204 par les Français & les Vénitiens, fait mention d'une statue colossale de Junon, tirée du temple de Samos, dont la tête était d'une énorme grosseur, qu'il fallait quatre paires de bœufs pour la transporter au palais. L'Archipel.

Près du temple de Junon on voyait le tombeau de Hontichus & de Rhadine, sur lequel les amans venaient jurer d'être fidèles, & implorer de la déesse un heureux succès dans leurs amours. Il y a un siècle qu'on voyait encore là quelques tours & beaucoup de blocs de marbre; mais le voisinage de la mer a contribué, sur-tout dans ces dernières années, à compléter cette destruction, en donnant la facilité d'emporter de grandes masses de bois pour employer dans la construction des mosquées & autres bâtimens publics.

Les Samiens étaient le peuple le plus riche

L'Archipel.

& le plus puiſſant de tous ceux qui compoſaien la confédération Ionienne ; ils étaient induſ trieux & actifs, & avaient beaucoup d'eſprit auſſi leur hiſtoire fournit-elle des traits inté reſſans pour celles des lettres, des arts & d commerce. Parmi les hommes célèbres qu l'île a produit, je citerai Créophile qui mérit dit-on, la reconnaiſſance d'Homère, en l'a cueillant dans ſa miſère, & celle de la po térité, en conſervant ſes écrits ; Pythagore dont le nom ſuffirait pour illuſtrer le plus be ſiècle & le plus grand empire. Après ce de nier, mais dans un rang très-inférieur, no placerons Polycrate, fameux par l'établiſſ ment & l'exercice de ſa tyrannie.

Il reçut de la nature de grands talens, de ſon père Cacés de grandes richeſſes. dernier avait uſurpé le pouvoir ſouverain, & fils réſolut de s'en revêtir à ſon tour. Employe pour retenir le peuple dans la ſoumiſſion, tan la voie des fêtes & des ſpectacles, tantôt ce de la violence & de la cruauté ; le diſtraire ſentiment de ſes maux, en le conduiſant à conquêtes brillantes ; de celui de ſes forces, l'aſſujettiſſant à des travaux pénibles ; s'empa des revenus de l'état, quelquefois des poſſ ſions des particuliers ; s'entourer de ſatell & d'un corps de troupes étrangères ; ſe r

rme au besoin dans une forte citadelle; L'Archipel.
voir tromper les hommes & se jouer des
rmens les plus sacrés : tels furent les prin-
pes qui dirigèrent Polycrate après son éléva-
on. On pourrait intituler l'histoire de son
gne : l'art de gouverner à l'usage des tyrans.

Ses richesses le mirent en état d'armer une
otte qui lui assura l'empire de la mer &
i soumit plusieurs îles voisines & quelques
illes du continent. Ses généraux avaient un
dre secret de lui apporter les dépouilles,
on seulement de ses ennemis, mais encore
e ses amis, qui ensuite les demandaient &
s recevaient de ses mains comme un gage
e sa tendresse ou de sa générosité.

Également attentif à favoriser les lettres,
réunit auprès de sa personne ceux qui les
ultivaient, & dans sa bibliothèque les plus
elles productions de l'esprit humain. On vit
ors un contraste frappant entre la philoso-
hie & la poésie. Pendant que Pythagore, in-
pable de soutenir l'aspect d'un despote bar-
are, fuyait loin de sa patrie opprimée,
nacréon amenait à Samos les graces & les
laisirs; il obtint sans peine l'amitié de Po-
crate, & le célébra sur sa lyre avec la même
deur que s'il eût chanté le plus vertueux
es princes.

L'Archipel.

Polycrate semblait n'avoir plus de vœux à former : toutes les années de son règne, pré- que toutes ses entreprises avaient été marquées par des succès. Ses peuples s'accoutumoient au joug ; ils se croyaient heureux de ses victoires, de son faste & des superbes édifices élevés par ses soins à leurs dépens : tant d'images de grandeur les attachant à leur souverain, leur faisaient oublier le vice de son usurpation, ses cruautés & ses parjures. Lui-même ne se souvenait plus des sages avis d'Amasis, roi d'Égypte, avec qui des liaisons d'hospitalité l'avaient uni pendant quelque temps : « Vos » prospérités m'épouvantent, mandait-il un » jour à Polycrate ; je souhaitte à ceux qui » m'intéressent un mélange de biens & de » maux ; car une divinité jalouse ne souffre » pas qu'un mortel jouisse d'une félicité in- » térable. Tâchez de vous ménager des peines » & des revers, pour les opposer aux faveurs » opiniâtres de la fortune. »

Polycrate, alarmé de ces réflexions, résolut d'affermir son bonheur par un sacrifice qui lui coûterait quelques momens de chagrin. Il portait à son doigt une émeraude montée en or, sur laquelle Théodore avait représenté, ne sais quel sujet, ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres

core dans son enfance parmi les Grecs. Il
mbarqua dans une galère, s'éloigna des L'Archipel.
es, jeta l'anneau dans la mer, & quelques
rs après le reçut de la main d'un de ses
ciers qui l'avait trouvé dans le sein d'un
ffon. Il se hâta d'en instruire Amasis qui
cet instant rompit tout commerce avec lui.
Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées.
ndant que Polycrate méditait la conquête
l'Ionie & des îles de la mer Égée, le Sa-
pe d'une province voisine de ses états &
mise au roi de Perse, parvint à l'attirer
s son gouvernement, & après l'avoir fait
irer dans des tourmens horribles, ordonna
tacher son corps à une croix élevée sur le
nt Mycale, en face de Samos.

En montant la montagne à environ la moitié
la hauteur, on trouve une chapelle de la
rge, petit édifice dans lequel sont quelques
bres avec des inscriptions sépulcrales. Près
à est une grotte ou caverne profonde,
extrémité de laquelle est un oratoire, té-
n des plus anciennes superstitions.

'île contient, selon un recensement du
ier siècle, quatorze mille habitans tous
s, excepté le gouverneur & deux officiers
perçoivent la capitulation. La Porte, de-
e maîtresse des îles grecques, bientôt
s cette acquisition, en appliqua le revenu

L'Archipel.

au ſervice & à l'entretien des moſquées, appointemens des officiers publics & au paiem des princeſſes du ſang royal. Le revenu îles dont on n'a pas diſpoſé ainſi, eſt attri au capitan-pacha, comme gouverneur gé des îles de l'Archipel. Les terres de Samos tenues en *vactif* & dépendent de la gr moſquée de *Thophana*, vis-à-vis Conſta nople. Il y a dans l'île une centaine de tres ſéculiers, & quatre cents moines ou loyers, qui pratiquent de grandes auſté Les habitans s'occupent à pêcher des épon mais avec moins de ſuccès que dans les qui ſont plus à l'oueſt. Ils ſont accout dès l'enfance à une diète fort ſévère qu maîgrit beaucoup, pour les rendre prop ce genre de travail. Ils prennent à la bou partie en dedans, partie en dehors, une ép imbibée d'huile, & plongent ainſi ſous l où d'abord ils ne peuvent pas demeurer temps, mais où les plus maîgres arriven dégré & par habitude à reſter juſqu'à demi-heure. On ne ſouffre point qu'un bitant ſe marie avant d'avoir acquis ce t & s'il n'eſt capable de reſter une demi- ſous l'eau. On dit qu'ils vont cherche éponges à cent braſſes de profondeur.

L'île de Nicaria près de Samos, auſſi que la mer qui l'environne, doit ſon no

L'Archipel.

noſquées, a
cs & au paiem
Le revenu
nſi, eſt attri
verneur gén
es de Samos
nt de la gra
à-vis Conſta
centaine de
s moines ou
randes auſtér
cher des épon
que dans les
ſont accoutu
ort ſévère qu
rendre propr
nent à la bou
ehors, une ép
t ainſi ſous l'
as demeurer
nigres arriven
reſter juſqu'à
point qu'un
r acquis ce t
r. une demi-
vont cherche
profondeur.
Samos, auſſ
, doit ſon no

éraire fils de Dédale qui, s'étant trop ap-
ché du ſoleil, fondit la cire de ſes aîles,
e malheureux Icare tomba dans la mer,
fut depuis appellée *Icaria* ou *Nicaria*. Cette
qui a environ trente mille de circuit, eſt
e & fertile, mais les habitans en ſont ſi
eſſeux, que preſque toutes les terres reſ-
en friche.

L'île de Patinos ſerait peu connue, ſans le
e de l'apocalypſe qui lui a prêté ſa célé-
é. Relégué ſur un rocher, St. Jean s'oc-
pendant ſon exil de cette production dans
elle on trouve des obſcurités, malgré les
mentaires de Boſſuet & de Newton.

atinos n'eſt qu'un amas de rochers arides,
ni leſquels quelques vallées ſont ſeules
eptibles de culture. Au milieu de l'île
ve une montagne terminée par le couvent
t. Jean, que l'on prendrait d'abord pour
citadelle, & dont les habitans ſont en
les ſouverains du pays; mais leurs états
eraient pas ſuffiſans pour leur ſubſiſtance,
n'y joignaient des poſſeſſions dans les îles
nes, & les tributs certains que leur rend
perſtition des grecs, admirateurs de St.
. Toute la Grèce eſt remplie de ces
nes, dont preſque aucun ne ſait lire, mais
tous connaiſſent juſqu'où peut aller l'em-

L'Archipel.

pire de la religion sur des ames superstitieuses. Ils ont assujetti la foule crédule de leurs compatriotes qu'ils gouvernent à leur gré, souvent complices de leurs crimes, ils en partagent, ils en absorbent le profit. Il n'y a pas de pirates qui n'aient avec eux un caloyer, un papa pour les absoudre du crime à l'instant même où ils le commettent. Toujours cruels parce qu'ils sont lâches, ces misérables ne manquent jamais de massacrer l'équipage des bâtimens qu'ils surprennent, & après les avoir pillés, ils les coulent à fond, pour soustraire tout indice de leurs attentats; mais aussi prosternés aux pieds du ministre, quelques mots les reconcilient avec la divinité, calment leur conscience & les encouragent à de nouveaux crimes, en leur offrant une ressource assurée contre de nouveaux remords. Ces absolutions sont taxées; chaque prêtre à un tarif des péchés qu'il doit remettre: ils font plus, ils vont au-devant des alarmes que le crime pourrait inspirer à d'autres scélérats, qui, aimant la faiblesse à la férocité, craindraient de périr immédiatement après leurs forfaits avant que de s'en être fait absoudre; ils les rassurent, ils les excitent en leur vendant d'avance le pardon des atrocités qu'ils méditent. On voit ces monstres, revenus au p

rgés du fruit de leur brigandage, met-
à part, prélever la portion des prêtres, L'Archipel.
en échange leur donnent, au nom de
u, le droit de courir à de nouvelles ra-
s; & ainsi munis de passe-ports pour le
, approvisionnés d'absolutions anticipées,
les vols, les adultères, les assassinats
s espèrent multiplier pendant leur course,
e remettent en mer avec la sécurité d'une
cience tranquille, & peut-être invoquent-
e ciel même pour le succès de leurs ex-
ions.

ussi-tôt que mon vaisseau eut mouillé,
'empressai de mettre pied à terre pour
endre au couvent. J'étais loin de prévoir
ncontre qui allait exciter, le moment
ès, mon intérêt & ma curiosité. Je m'a-
minais vers la montagne, lorsque j'apperçus
loyer qui en descendait, & qui s'avan-
vers moi avec précipitation, me deman-
n italien, de quel pays j'étais, d'où je
s, ce qui s'était passé en Europe depuis
ans qu'aucun vaisseau n'avait abordé sur
rochers ? A peine me fut-il Français :
-moi, s'écria-t-il, Voltaire vit-il encore ?
n se figure mon étonnement ! je l'inter-
à mon tour : qui êtes-vous, m'écriai-je,
moine, habitant de ces rochers, & pro-

L'Archipel.

nonçant un nom qu'on s'attend si peu d'y
tendre ? Je suis l'être le plus malheureux
vous ayez jamais rencontré ; mais répon
calmez mes alarmes, & Voltaire & Rouss
ces deux bienfaiteurs de l'humanité, viv
ils encore ? Je le rassurai en lui disant
ceux dont il redoutait la perte étaient vi
Ils vivent ! l'humanité a donc encore des
fenseurs de ses droits, les innocens des
tecteurs, le fanatisme & l'intolérance des
mis toujours armés pour les attaquer ! pui
ils vivre assez long-temps pour les anéa
ils préserveront les autres des maux qu
soufferts. Je ne le suivrai point dans ses
ports, ils furent violens & exagérés ; ils f
ceux d'un caractère bouillant, d'une i
nation vive, exaltée, mais sur-tout aigr
l'infortune. Cet homme m'avait d'abord
né, il m'intéressa bientôt. Je le pressai
dire par quels malheurs un être raison
& parlant le langage que je venais d'en
pouvait être réduit à porter l'habit de c
sur les roches de Patimos. Je suis né
l'Archipel, me dit-il ; mais je sentis, d
plus tendre jeunesse, le désir de sortir
vilissement où nous sommes. Je passai
lie, j'y fis toutes mes études & je devin
savant ; je puis le dire, il n'est pas q

pour-pro
rai jamais
e qui pu
ma passi
telle que
mal m'oft
bien ! q
nheur ?
qui ne m
richissant
action to
faire quitte
le je suis
s que j'y
en Dieu
nt ; non,
ppoſer un
ques cérém
égaux dev
importe a
de la croi
de jeûne
: on peut
er que ce
attachait
pas de bala
l'eût été p
te, sans

si peu d'y our-propre sur ces rochers, d'où je ne
alheureux rai jamais. Je n'avais rien, je cherchais une L'Archipel
nais répon e qui put fournir à mes besoins & satis-
e & Rouss ma passion pour l'étude : il s'en présenta
manité, vi telle que je n'aurais pas osé la désirer; un
lui disant inal m'offrit d'être son bibliothécaire. —
étaient vi bien ! qui vous empêcha de profiter de
encore des nheur ? — Lui-même, car il y mit un
nocens des qui ne me permit pas de l'accepter ; en
érance des e richissant il voulut m'avilir : il exigea
aquer ! puis action toujours déshonorante; il voulut
ur les anéa faire quitter la religion grecque dans la-
s maux qu le je suis né : mais n'allez pas croire au
nt dans ses s que j'y sois aveuglément attaché. Je
tagérés; ils f en Dieu, & je l'atteste encore en cet
t, d'une in nt; non, je ne lui fais point l'injure de
ur-tout aigr pposer une prédilection particulière pour
vait d'abord ques cérémonies inutiles. Tous les cultes
le pressai d égaux devant celui qui n'a point d'égal;
être raison importe assurément de commencer le
venais d'en de la croix par la droite ou par la gau-
l'habit de c de jeûner le mercredi au lieu du sa-
Je suis né : on peut observer ces règles, & ne les
je sentis, d er que ce qu'elles valent; mais le prix
r de sortir n attachait à ce changement, ne me per-
Je passai pas de balancer, & je sacrifiai tout à ce
& je devin n'eût été pour moi qu'une action in dif-
n'est pas q te, sans le motif qu'on me présentait.

L'Archipel.

Réduit à la dernière misère, je revins d
la Grèce, & je me vis forcé de chercher
asyle dans le couvent que vous allez voir.
quatre-vingt moines qui l'habitent, nous
sommes que trois qui sachions lire; & c
nous importe, nous n'avons que peu de livr
& à quoi nous serviraient-ils? on s'intér
bien peu aux faits passés, quand les faits p
iens sont nuls pour nous; le travail des mai
en détournant de réfléchir, convient mieu
mon état; c'est mon unique ressource.

Je ne pus me refuser à un véritable att
driffement, il s'en apperçut: ne me plaig
pas si vivement, reprit-il, mon sort devi
tous les jours moins fâcheux. J'ai été, dur
les premières années de ma captivité, le p
infortuné des êtres: j'ai été vingt fois ar
ment de terminer ma vie & mes malheu
il n'en est plus de même aujourd'hui;
oublié presque tout ce que je savais; je
parvenu à perdre l'intelligence que je pou
avoir reçu de la nature: je me rapproche
beaucoup de ceux avec qui je suis condam
à vivre, & leur ressemblant bientôt enti
ment, je ne serai plus malheureux.

Tout ce que me disait cet homme ne p
vait qu'augmenter mon intérêt: il devint
plus vif encore, lorsqu'il refusa l'argent

ui offris. Ne
ression qu'inf
proposer de
ir un asyle mo
plaisir de tern
ese de sa con
ion me fit v
il n'avait jamai
que ses infort
gnis plus viver
ucoup moins d
n voyage. Ses
er plus exag
ant, & c'était
ement qu'il sa
cœur, de se r
enu son confide
l'entourait dep
étranger pour
Nous allâmes en
reçu par le sup
utissement le p
de lui quelques
its qui pouvai
monastère; il
ne savait pas
impossible d'
le.

ui offris. Ne consultant que cette première
pression qu'inspire un malheureux, j'allais L'Archipel
proposer de l'arracher à ses rochers, lui
ir un asyle moins fâcheux : je jouissais déjà
plaisir de terminer ses malheurs, lorsque
reste de sa conversation, en détruisant cette
sion me fit violemment soupçonner, ou
il n'avait jamais eu une bien bonne tête,
que ses infortunes l'avaient altérée : je le
gnis plus vivement encore, mais je désirai
ucoup moins d'en faire le compagnon de
n voyage. Ses propos devenaient à chaque
nt plus exagérés ; son regard était ef-
rant, & c'était avec violence, avec em-
tement qu'il satisfaisait ce besoin d'ouvrir
cœur, de se répandre devant un étranger
enu son confident, dans un exil où tout ce
l'entourait depuis long-temps, était bien
étranger pour lui.

Nous allâmes ensemble au couvent, où je
reçu par le supérieur qui me parut dans
rutissement le plus complet. Je voulus ti-
de lui quelques éclaircissemens sur les ma-
its qui pouvaient se trouver dans cet an-
monastère ; il me répondit avec fierté
l ne savait pas lire, & il me fut absolu-
impossible d'en obtenir une autre ré-
se.

L'Archipel.

L'hermitage de l'Apocalypse est à mi-c
d'une montagne située entre le couvent
le port de la Scala. L'église est appuyée co
une grotte, dont les rochers, si l'on en c
les habitans, ont servi d'asyle à St. Jean, p
dant son séjour à Patinos; c'est-là qu'il co
posa son ouvrage, & l'on m'a montré jusq
l'ouverture, par laquelle le St. Esprit lui co
muniqua ses lumières. Les fragmens de
rocher sont un spécifique certain contre m
maladies, & sur-tout contre les esprits m
lins; les moines grecs ne manquent jamai
vendre ce remède ainsi que les absolutio
ils conviennent même sans pudeur de ces
fics scandaleux; on vend les eaux du Ga
aux peuples qui vivent sur ses bords; les p
tres lapons disposent des vents; & l'imbé
habitant du Thibet, achète à grands frais
qui pourrait lui donnner des doutes sur la
vinité du grand Lama. L'imposture & la
dulité sont de tous les pays.

D'après le caractère prévenant qu'un c
bre voyageur prête aux femmes de Pati
nous étions loin de nous attendre à la ré
tion que nous en éprouvâmes. Elles étaien
son temps empressées de plaire aux étrang
qu'elles croyaient toujours disposées à les ép
ser : ou elles ont été souvent désabusées

est à mi-c… le couvent … appuyée con… si l'on en c… St. Jean, p… -là qu'il co… montré jusq… Esprit lui co… fragmens de … tain contre m… les esprits … quent jamais … les absolutio… deur de ces … eaux du Ga… s bords; les p… ts; & l'imbé… grands frais… doutes sur la… posture & la …

nant qu'un c… mes de Patm… ndre à la ré… . Elles étaien… e aux étrang… osées à les ép… t désabusées …

re costume peu recherché nous fit tort dans l'esprit; jamais il n'y en eût d'aussi farou-, & nous n'avions qu'à paraître dans une , pour que toutes les portes fussent aussi-hermétiquement fermées. Le désir d'ache-du pain dont nous manquions depuis quel-jours, était le seul motif de nos avances. s nous les aurions inutilement prodiguées, le crédit du caloyer dont j'ai parlé, qui à bout de nous faire notre petite pro-n.

L'Archipel.

ette île célèbre s'appèle actuellement *Pal-*. C'est un vrai pays de méditation par la de & le vaste silence qui y règne. Quoi-le ait vingt à trente milles de circuit, elle ntient guères que trois cents habitans. rbres, les payſages, la verdure y ſont ue entièrement inconnus. Tout y inſpire élancolie triſte & de ſombres rêveries. montagnes ſont nues & dépouillées, les s même ſont arides & ſtériles. L'égliſe t. Jean eſt bien bâtie & paſſablement e, mais elle excita moins notre curioſité, endroit de l'île où l'on prétend que de-it ce ſaint apôtre. Le chemin qui y con-eſt entre des rochers eſcarpés & difficiquelques pas de-là eſt un grand trou dans le roc, dont la voûte eſt ſoute-

nue par un pilier. C'est-là, dit-on, la gr
L'Archipel. du saint & le lieu où il écrivit son apocaly
Je ne pus m'empêcher de rire de la sim
cité des bonnes gens qui nous accompagnai
ils nous montrèrent avec grand respect,
sieurs crevasses que le temps a pratiquées
le rocher, & nous racontèrent sérieuse
comment le St. Esprit entrait par ces fe
pour dicter à St. Jean son livre mystérieux.

Un vent très-violent nous avait forcé
arrivant à Patinos d'entrer dans le por
*Gricou*, que sa forme & les rochers do
est rempli rendent fort dangereux. Nou
sortîmes avec peine; mais ayant enfin
le large sans accident, nous vînmes mo
à l'île de Cos, moins connue dans l'hi
politique de la Grèce, que célèbre pa
hommes fameux qu'elle a vu naître. H
crate, l'un des plus grands génies qui
jamais existé & le seul qui, créateur
science, en soit demeuré l'oracle, après
mille ans de travaux & de découvertes,
né dans cette île. Il reçut de son père
clide les élémens des sciences. A peine
il enrichi qu'il conçut une de ces gran
importantes idées qui servent d'époque à
toire du génie; ce fut d'éclaircir l'expé
par le raisonnement, & de rectifier la t

r la pratique. Dans cette théorie néanmoins, n'admit que les principes relatifs aux divers énomènes que préſente le corps humain, nſidéré dans les rapports de maladie et de nté. L'Archipel.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé a dignité de la ſcience, marcha d'un pas s ferme dans la route qui venait de s'ou- r; & Hippocrate acheva paiſiblement une olution qui a changé la face de la méde- e. D'après tout ce qu'on rapporte de lui, n'apperçoit dans ſon ame qu'un ſentiment, mour du bien; & dans ſa longue vie, qu'un l fait, le ſoulagement des malades.

Il a laiſſé pluſieurs ouvrages; tous doivent e médités avec attention, parce que ſon le eſt toujours concis; mais il dit beaucoup choſes en peu de mots, ne s'écarte jamais ſon but, & pendant qu'il y court, il laiſſe ſa route des traces de lumière plus ou ins apperçues, ſuivant que le lecteur eſt s ou moins éclairé. C'était la méthode des iens philoſophes, plus jaloux d'indiquer idées neuves, que de s'appéſantir ſur des es communes.

Ce grand homme s'eſt peint dans ſes écrits. n de ſi touchant que cette candeur avec la- elle il rend compte de ſes malheurs & de

L'Archipel.

ſes fautes. C'eſt de lui-même que nous tenons ces aveux : c'eſt lui qui, ſupérieur à toute espèce d'amour-propre, voulut que ſes erreurs mêmes fuſſent des leçons. Des gens, qui, par l'excellence de leur mérite, ſont faits pour reconnaître la ſupériorité du ſien, m'ont ſouvent aſſuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier & le plus habile de leurs légiſlateurs, & que ſa doctrine adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guériſons après des milliers d'années. La prédiction s'accomplit tous les jours. Aux les plus vaſtes empires ne peuvent pas diſputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité & aux yeux des ſages, les noms des plus grands conquérans s'abaiſſeront devant celui d'Hippocrate.

Cette île n'a rien qui la diſtingue actuellement. La beauté du climat, la fertilité du terroir & l'abondance des fruits, ſont des biens communs à ces contrées, & ſi l'on en excepte Patinos & quelques autres rochers de l'Archipel, la nature ſemble avoir également prodigué ſes bienfaits à toute la Grèce.

La ville de Cos eſt ſur le rivage, ſon port eſt commode, & toute la côte eſt couverte d'orangers & de citroniers, qui forment l'

t le plus séduisant; mais rien n'est aussi L'Archipel.
réable que la place publique : un platane
digieux en occupe le centre, & ses bran-
s étendues la couvrent en entier : affais-
s sous leur propre poids, elles pourraient
briser, sans les soins des habitans qui lui
dent une espèce de culte; mais comme tout
offrir dans ces contrées les traces de leur
ienne grandeur, ce sont des colonnes su-
bes de marbre & de granit, qui sont em-
yées à soutenir la vieillesse de cet arbre
pecté. Une fontaine abondante ajoute au
rme de ces lieux toujours fréquentés par
habitans, qui viennent y traiter de leurs
ires, & y chercher un asyle contre la cha-
r du climat.

En allant de Naxie à Patinos, Tournefort
onte qu'il fut obligé de relâcher à Stenosa,
chant écueil, dit-il, sans habitans, & qui
qu'environ dix ou douze milles de tour.
nosa est à l'est-nord-est à 18 milles de Na-
. On ne trouve dans Stenosa qu'une berge-
, retraite de cinq ou six pauvres gardiens
chèvres, que la peur de tomber entre les
ins des corsaires ou des bandits, oblige de
fuir dans les rochers à l'approche du moin-
bateau. On envoie du biscuit à ces ber-

L'Archipel.

gers tous les trois mois, à peine trouvent de l'eau dans cette île.

Nicouria, continue Tournefort, où nous lâchâmes auſſi, eſt un bloc de marbre au lieu de la mer, peu élevé, mais d'envi cinq milles de tour, ſur lequel on ne voit des chèvres aſſez maigres, & des perd rouges d'une beauté ſurprenante qui nous domagèrent de la mauvaiſe chère que n avions faite à Stenoſa.

Débarqués dans une île, nous ne manqui pas de nous informer s'il y avait quelque pelle de la Vierge, bien aſſurés qu'elle rait dans l'endroit le moins acceſſible, & conſéquent le plus propre pour nos rech ches. C'eſt à viſiter ces chapelles que con toute la dévotion du peuple. On n'y arr qu'en ſuant à groſſes gouttes, & les G comptent avec raiſon cette fatigue pour des plus rudes pénitences que l'on puiſſe f en ce monde : là, tout fondant en eau, il dépêchent de faire une douzaine de ſignes croix répétés coup-ſur-coup, accompag d'autant d'inclinations, non-ſeulement de t mais de la moitié du corps ; enſuite, ſi lampe n'eſt pas allumée, ils battent le fu & brûlent deux ou trois grains d'encens une pierre plate, baiſant l'image de la Vier

toutes les
e l'encens
andent leur
ercher un
nnes femm
pot d'huile
e bougie for
erché dans
ffent une v
appelle, &
s en ſont
us repoſer
nt là nuit à
Cette île eſ
lles de tour
rpée. Les ch
nt au monaſ
bien loin p
s les lieux
votion au pe
le bord de
iſon, qui d
liquée vers
llé naturelle
urtant renfe
dément ; ma
eignes, & p
uée à un de

toutes les autres qui s'y trouvent. Tandis
ue l'encens brûle, ces bonnes gens recom- L'Archipel.
andent leurs affaires à la Vierge, & vont
ercher un papa pour dire la messe. Les
onnes femmes portent ordinairement un pe-
pot d'huile pour garnir la lampe, ou quel-
e bougie fort déliée. Comme l'on bâtit à bon
arché dans ces pays, les Grecs, à l'agonie,
ffent une vaingtaine d'écus pour dresser une
appelle, & c'est ce qui fait que toutes les
s en sont couvertes. Nous ne fîmes que
us reposer à Nicouria & nous passâmes pen-
nt là nuit à Amargos.

Cette île est bien cultivée, elle n'a que 36
lles de tour, mais elle est horriblement es-
pée. Les champs les plus fertiles appàrtien-
nt au monastère de la Vierge, où l'on court
bien loin pour faire dire des messes; car
us les lieux extraordinaires inspirent de la
votion au peuple. A trois milles du bourg,
le bord de la mer, on a bâti une grande
ison, qui de loin ressemble à une armoire
bliquée vers le bas d'un rocher effroyable,
lé naturellement à plomb. Cette armoire
rtant renferme cent caloyers logés com-
dément; mais on n'y entre qu'à bonnes
eignes, & par une petite ouverture, pra-
uée à un des coins du bâtiment, & qui se

L'Archipel.

ferme par une porte couverte de tôle. En de
dans c'eſt un corps-de-garde garni de maſſu
de bois, faites ſur le modèle de celle d'He
cule, & dont un coup ſerait capable d'aſſom
mer un bœuf: la précaution nous parût inutile
car avec un coup de pied on renverſerait fa
cilement un homme du haut de l'échel
par laquelle on monte à cette porte. Les re
ligieux nous aſſurèrent que leur maiſon ava
été fondée à l'occaſion d'une image miracu
leuſe de la Vierge peinte ſur du bois, qu'i
gardent dans leur chapelle comme une grand
relique; ils prétendent que cette image pro
fanée dans l'île de Chypre & caſſée en deu
pièces, fut amenée miraculeuſement ſur l
mer juſques au pied de la roche d'Amargos
que ces deux pièces s'y raſſemblèrent; qu'el
a opéré & qu'elle opère encore pluſieurs m
racles. Comme on ne ſaurait ſortir honnêt
ment des monaſtères ſans donner à la ſacriſtie
nous y laiſſâmes quelque petite monnaie,
les religieux nous régalèrent d'un plat de ra
ſin, dont les grappes avaient environ un pi
de longueur, fort doux & d'un excellent goû
Je m'aviſai de demander à ces religieux d'
leur venaient d'auſſi beaux fruits; ils m'aſſu
rèrent qu'on les cultivait dans un autre qua
tier de l'île, auprès de cette chapelle où l'o

nſervait cette
it d'eau & ſ
in temps de
ſcours, nous
uns des autr
nte leur hiſto
ercherie des
uples qu'ils a
nce & de ſupe
Le 22 ſeptem
ère, rocher t
rgos, le patr
mper ſur une
ndre des fau
ſâmes le ſuiv
it le pied ma
rs les plus eſ
nante. Nous r
nous apporter
ait, l'aſſurant
s notre part
es rien à ce
lques plantes
ous les oiſeau
bie.

nſervait cette urne ſi fameuſe qui ſe rem-
it d'eau & ſe vuide d'elle-même dans cer- L'Archipel.
in temps de l'année. Après tous ces beaux
ſcours, nous nous ſéparâmes fort ſatisfaits
uns des autres, les religieux de nous avoir
nte leur hiſtoire, & nous d'avoir connu la
ercherie des moines, & la ſimplicité des
uples qu'ils abuſent dans les pays d'igno-
nce & de ſuperſtition.

Le 22 ſeptembre, paſſant fort près de Ca-
ère, rocher tout hériſſé, à 12 milles d'*A-*
*rgos*, le patron de notre caique s'aviſa de
mper ſur une des pointes de cet écueil pour
ndre des faucons dans leurs nids; nous
âmes le ſuivre: cet homme non-ſeulement
it le pied marin, mais il eſcaladait les ro-
ers les plus eſcarpés avec une légèreté ſur-
nante. Nous nous contentâmes de le prier
nous apporter toutes les plantes qu'il trou-
ait, l'aſſurant que nous lui cédions volon-
s notre part des faucons: nous ne per-
nes rien à ce marché; il nous apporta
lques plantes que nous aurions préférées
ous les oiſeaux de paradis qui ſont en
bie.

## CHAPITRE VIII.

*Golfe de Macri. — Tombeaux de Telmiſſus. — Différens ſarcophages. — Détails de ces monumens. — Réception du Voyageur chez un prince turc réſidant à Moglad. — Caractère de ce vieillard. — Rencontre d'un médecin Arabe. — Ruines de la ville de* Stratonice, *aujourd'hui Eski Hiſſar. — Fête turque.*

Ionie. L'ISLE de Cos eſt voiſine de pluſieurs petites îles, parmi leſquelles *Symio* eſt la ſeule qui puiſſe inſpirer quelque curioſité. Ses habitans ſont aujourd'hui célèbres dans l'art de plonger, & cet exercice eſt la plus grande occupation, comme il eſt l'unique reſſource de ces êtres preſque amphibies. Les femmes mêmes y diſputent le prix d'un art qui paroît ſi peu fait pour elles, & l'on prétend que, par un réglement toujours obſervé, les jeunes gens ne peuvent s'établir qu'après avoir donné des preuves d'un talent, ſeul héritage que puiſſent tranſmettre à leurs enfans. A la pêche du corail & des éponges qui ſe trouvent abondamment dans ces parages, les habitans de Symio joignent une autre branche de com-

rce ; ils voyagent souvent dans l'Archipel
ur essayer de tirer parti des bâtimens nau- Ionie.
gés. Ils y a quelques années que le propriéire d'un vaisseau coulé à fond près de l'île Scio, étant convenu de partager avec eux qu'ils en pourraient retirer, ils parvinrent le vider entièrement. On donne à l'île de mio trois milles de circuit. On y voit un eux château sur le bord de la mer. Le vin y bon, & les habitans y nourrissent une nde quantité de chèvres.

Nous nous embarquâmes le 28 juin pour rendre au fond du golfe de Macri, où vais l'espérance de trouver quelques antités inconnues aux voyageurs, qui avaient rcouru l'Asie mineure avant moi. Nous pasnes entre deux îles qui sont à l'entrée du lfe. En continuant de s'avancer & en suivant côte à gauche, on rencontre un cap, nommé turc *Bocomadi*, anciennement *Crya*, il nait son nom de la ville de *Cryassus* qui n était pas éloignée.

Le golfe de Macri portait dans l'antiquité nom de *Telmissus Sinus*, de la ville de lmissus dont les ruines subsistent encore. ignore absolument l'origine de cette ville, nt Arrien fait mention. Ses habitans avaient a dans l'art des augures, cette réputation

qu'ils ont toujours conservée. On trouve dans
Ionie. Hérodote, que Crésus, dernier roi de Lydie, alla consulter des devins à *Telmissus*. Alexandre apprit d'eux une conjuration trammée contre ses jours ; enfin, du temps de Cicéron, ils excellaient encore dans cet art imposteur, auquel la philosophie ne laisse plus que de bien faibles ressources.

Les restes d'un théâtre, & les riches fragmens que nous découvrîmes dans les ruines de Telmissus, déposent pour son opulence passée, bien moins encore que les monumens funèbres, dont je vais faire connaître les détails.

Au fond du golfe de Macri, & sur le bord de la mer, est un petit bâtiment nommé *Mey*. Il est bâti au pied d'une hauteur, sur laquelle sont les ruines d'une forteresse. Sur le penchant de la colline & jusqu'à la mer est une grande quantité de tombeaux, ou sarcophages de pierre grise de différentes formes & de différentes grandeurs. Le premier que nous apperçûmes a sur son petit côté une ouverture carrée, par laquelle il est vraisemblable qu'on introduisait le cadâvre : on la fermait sans doute avec une pierre qu'on scellait fortement.

Le second était le plus grand de tous ceux

e nous avons rencontré dans cet endroit. Ionie.
eſt d'un deſſin très-ſingulier & je n'en con-
is aucun du même genre: il ſemble qu'on
voulu imiter un édifice conſtruit en bois.
fait combien les anciens ont ſouvent cher-
é à donner à leurs tombeaux, la forme de
rs édifices & de leurs maiſons. Dans ces
nes de marbre, dont on voit une ſi grande
antité en Italie, on diſtingue le toît avec ſes
iſions, & la porte tantôt fermée, tantôt à
mi-ouverte & quelquefois occupée par le
ie de la mort.

La nature imprime généralement à tous
êtres qu'elle anime, le déſir de leur con-
vation; l'homme ſeul étend ce ſentiment
ques ſur les débris inutiles de ſon exiſtence.
n de plus naturel ſans doute, que de recueil-
les reſtes de ce que l'on a aimé, de les
traire à une deſtruction dont le ſpectacle
it trop révoltant, de conſerver même pré-
ſement des cendres chéries: mais ce ſoin
ible de rendre les tombeaux inacceſſibles,
ſurcharger la terre de ces maſſes énormes,
éterniſer ce qui n'eſt plus, on ne peut
puter qu'à une abſurde ſuperſtition, à
elle bientôt après vint ſe joindre la vanité
lus ridicule. Les prêtres répandirent cette
ion, que l'état du corps influait ſur ce-

Ionie.

lui de l'ame ; & les grands, en adoptant cet
idée lucrative pour ſes auteurs, firent de leu
tombeaux des monumens de faſte & de m
gnificence. Aſſurer des ſoins funéraires à ſ
corps, c'était alors ſauver ſon ame ; avec
l'opulence on joignait à l'eſpérance d'un re
éternel, l'agrément de garder ſon rang, mê
après ſa mort, & d'avoir la prééminence
les autres cadâvres. On inventa l'art des e
baumemens & des injections ; on creuſa
rochers pour y mettre à l'abri de toute
ſulte, ces corps ainſi préparés, & des milli
de malheureux furent employés pendant
règnes entiers, à conſtruire des pyramid
aſyles des tyrans, même après leur m
L'uſage de creuſer des tombeaux dans le
des rochers, eſt ſans doute le plus anci
parce qu'il eſt le plus ſimple & le plus pro
à remplir le but qu'exigeait alors la relig
Mais l'antiquité de ces monumens, ne per
pas de déterminer l'époque de leur conſtruct
ils ſont trop antérieurs à l'hiſtoire, pour qu
puiſſe fournir quelques lumières à cet ég

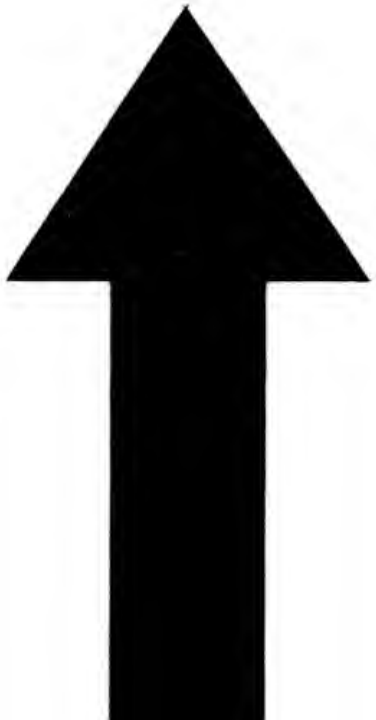
On trouve dans la Haute-Égypte, un g
nombre de grottes, qui ſans doute ét
conſacrées à cet uſage. Mais aucun de
monumens n'a autant d'analogie avec ceu
Telmiſſus, que les tombeaux de Perſé

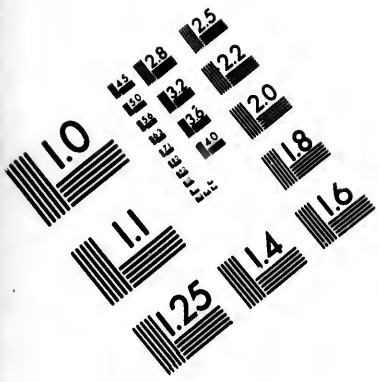
t parle Chardin dans son voyage. C'est en
Ionie.
ssant ces rapports, en suivant ces analo-
s, que l'on peut espérer d'entrevoir cette
ine de connaissances, par lesquelles les
ples anciens se sont communiqués, &
t nous avons tant de peine à saisir quel-
s fragmens.

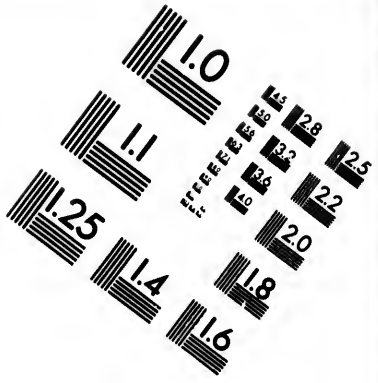
Malgré les précautions que nous avions pri-
, ce ne fut point sans peine que nous par-
mes à nous procurer les chevaux dont nous
ns besoin. Nous partîmes enfin des ruines
Telmissus, le 30 juin à onze heures du
, guidés par le Grec que l'on avait envoyé
Smyrne, & qui était venu nous joindre au
e de Macri, après avoir porté les lettres
consul aux différens agas chez lesquels
devions passer.

Nous n'allâmes point à la petite ville de
ri, où l'on nous assura que nous ne trou-
ons aucune antiquité, & nous tournâmes à
he pour faire le tour du golfe & remonter
le nord.

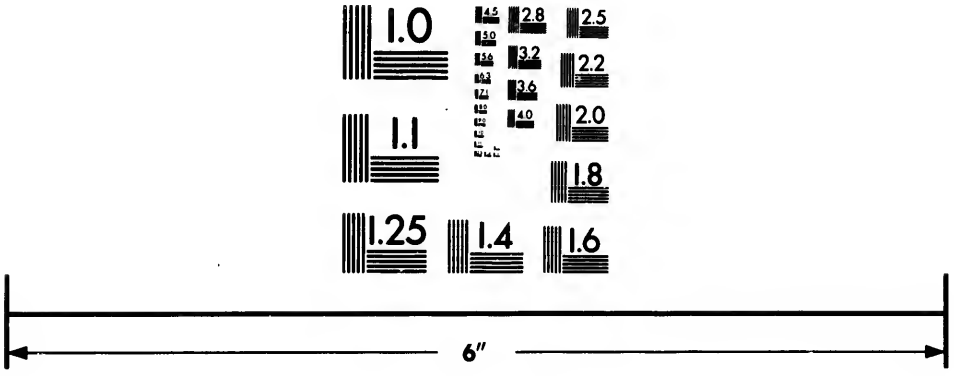
Nous marchâmes une grande partie de la
, & nous passâmes deux petites rivières,
les eaux réunies forment le fleuve Glau-
Les sentiers que nous suivions, sont à
e frayés; le pays est rempli de montagnes
solument inhabité. Après avoir passé la

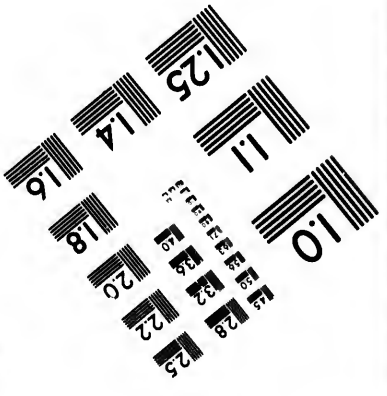





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Ionie.

journée dans un bois, qui ne nous garantit q
bien faiblement d'une chaleur exeſſive, n
remontâmes à cheval à quatre heures ap
midi. Nous trouvâmes dans notre route
rombeau ſemblable à ceux de Telmiſſus, é
lement creuſé dans le rocher, mais d'or
dorique, & ſeulement élevé de quelques pi
au-deſſus du niveau du terrein.

Le 2 de juillet au matin, nous arrivâ
dans un méchant hameau ſitué dans une pla
agréable, après avoir paſſé une petite rivi
qui paraît dans l'hiſtoire avoir autrefois
paré la Lycie de la Carie, & qui ſe re
la mer.

La Carie fut une des provinces dont
thrydate s'empara pendant les diviſions
Marius & de Sylla. Ce fut à Stratonicée
vit & qu'il aima la malheureuſe Moni
mais enfin réduite en province romaine
Veſpaſien, elle ſuivit toujours, depuis
époque, le ſort de l'empire, juſqu'au mo
où les croiſés s'écartant du véritable obj
leurs grands travaux, s'emparèrent de C
tantinople, & chaſſèrent de ſes états un pr
chrétien qui les y avait reçus. Depuis les
quêtes des Turcs, la Carie eſt toujours
meurée ſous la domination ottomane.

Après avoir traverſé la rivière qui ſe j

mer près de l'ancien emplacement de *Dæ-*
*la*, & être ainsi entrés dans la Carie, nous
versâmes avec peine des montagnes cou-
rtes de bois, & nous rencontrâmes un mi-
sable hameau, au sortir duquel nous passâ-
s une petite rivière. Le pays devint alors
s agréable; une vaste plaine, couverte de
riers-roses, de myrthes & de grenadiers,
s conduisit à un ruisseau qui se jète dans
fleuve *Axon*. Bientôt nous passâmes ce
ve & nous nous reposâmes sur ses bords.
ès avoir traversé plusieurs plaines, dont
lques-unes étaient cultivées, nous nous
vâmes engagés dans des montagnes très-
ées. Nous fûmes obligés de nous y arrêter
lques heures, pour laisser passer la chaleur
fut presque intolérable, & nous parvinmes
ied d'une montagne aussi haute qu'escar-
qu'il serait impossible de gravir si l'on
avait pratiqué un chemin dont les dé-
multipliés adouciſſent un peu l'excessive
ur.

Ionie.

ous traversâmes ensuite un village nommé
*lach*, où nous n'apperçûmes aucun ves-
d'antiquités : nos conducteurs, craignant
nous un mauvais accueil de la part de
auquel il appartenait, nous conduisirent
uart de lieue plus loin au pied d'un arbre

Ionie.

sous lequel nous passâmes la nuit. Cette manière de voyager est le tableau fidèle de la vie que nous avons menée pendant près d'une année, & à laquelle il est facile de s'accoutumer dans un climat où les nuits sont aussi belles & où l'on jouit si bien de l'absence du soleil. Lorsque les chemins & nos travaux nous permettaient, nous marchions la nuit, & nous passions la journée dans le plus épais d'un bois & souvent plongés dans un ruisseau. Les rivières nous ont rarement manqué dans toute l'Asie mineure, & l'on trouve, dans tous les lieux habités, des poules, que la misère du pays met à un prix fort médiocre; on peut aussi se pourvoir d'une outre que l'on trouve souvent à remplir d'assez bonne eau. Enfin cette partie de mon voyage ne me parut plus qu'une promenade agréable, quand je la compare à toutes les misères réunies que j'éprouvai quelques mois après dans la Haute Grèce.

Nous prîmes notre route vers Moglad, ville élevée sur les ruines d'*Alinda*, & nous y arrivâmes après trois heures de marche: c'était le lieu de la résidence de l'aga Hassan-Tchaoux-Oglou, qui, par ses richesses & sur-tout par son courage, s'était rendu indépendant de la Porte. Il avait alors quatre-vingts ans,

uissance semblait affermie par le respect
u'inspirait son âge : il instruisait son fils dans Ionie.
rt de se maintenir après lui contre le nom
u sultan, c'est-à-dire, contre les intrigues du
rail & les caprices des visirs : ses petits-fils
aient ses lieutenans, & il leur avait donné,
omme en appanage, les gouvernemens des
lles ou bourgades voisines.

Nous arrivâmes de très-grand matin, & descendîmes au caravanserail, où je fis une ncontre qui me devint très-utile. J'apperçus, entrant, un homme avec l'habit, qui, dans rient, est commun aux interprêtes & aux édecins. Il m'aborda aussitôt, & m'adressant parole en italien, il me félicita sur mon arvée & m'offrit ses services. On imagine aisément de combien de questions je me hâtai de ccabler : il n'était pas moins empressé de me nnaître, & en moins d'une demi-heure nous vinmes amis intimes. Il était Arabe, parlant rfaitement toutes les langues du levant, & étendait avoir passé deux ans à Padoue, pour étudier la médecine : je ne tardai pas à me nvaincre que s'il ne m'en imposait pas, il ait au moins bien peu profité dans cette ole. Une suite de malheurs l'avait obligé de réfugier dans cette contrée, où il était deenu le médecin de l'aga de Mylassa, qui de-

Ionie.

puis un mois l'avait envoyé à celui de Mogh
dont la santé s'était dérangée par des excès
méraires à son âge ; il en racontait les déta
& s'ils n'étaient point exagérés, il faut co
venir que le vieux Hassan ne montrait
dans sa vie particulière autant de prudence q
dans sa vie politique.

Le médecin se chargea d'aller lui annon
mon arrivée, & de savoir l'heure à laquell
me recevrait. Ce fut sur les dix heures que
me rendis à son palais : je traversai une co
immense, autour de laquelle étaient attac
plus de cent chevaux magnifiquement éq
pés ; & passant près de la porte du harem,
vant laquelle étaient plusieurs eunuques noi
je montai au palais : il était presqu'entiè
ment construit en bois ; mais un grand el
lier & de vastes galeries extérieures ne l
saient pas de lui prêter assez d'apparence.
galeries étaient remplies d'une foule de Tu
de nègres, de tartares, qui tous se pressai
pour me voir, me toucher, examiner
armes, mes habits, & me parlaient tous
fois des langues qu'ils savaient bien que
n'entendais pas.

Après m'avoir fait subir cette perse
tion pendant près d'une demi-heure, on
fit commencer le cours de mes visites.

s d'abord conduit chez le *kiaya*, ou pre- Ionie.
er officier de l'aga, de-là chez ſon fils, &
fin je parvins juſqu'au père : il était au fond
ne très-grande ſalle, dans l'angle du fo-
a, avec un de ſes arrières petits enfans entre
genoux. Je pris place à côté de lui ; le
decin arabe, qui ſervait d'interprête, était
re nous, agenouillé ſur le tapis, ſes mains
ne ſur l'autre, & gliſſées dans le bout de
manches, uſage qui dans l'orient a tou-
rs été la marque du reſpect le plus profond.
offrit mes préſens à l'aga : ils conſiſtaient
une montre d'or, une paire de piſtolets,
étoffes de ſoie rayées d'or, pour habiller
r de ſes femmes, & une caiſſe de bou-
les de ſyrops & de confitures ſèches, dont
portai avec moi une ample proviſion.
Haſſan me fit beaucoup de queſtions ſur
n voyage, & mes réponſes ne firent qu'aug-
nter ſa ſurpriſe : il ne concevait pas que la
ple curioſité eût été pour moi un motif
ſant de m'expoſer à tant de fatigues ; & il
vait en effet s'en étonner, n'étant jamais
i de cette contrée preſque ſauvage que
: quelques expéditions militaires. Après
efforts, peut-être inutiles, pour lui faire
prendre le genre d'intérêt qui m'amenait
i loin dans un pays autrefois célèbre, je

Ionie.

lui parlai de sa réputation, de sa puissance, du courage & de la prudence dont il avait eu besoin pour se rendre indépendant. Il ne me parut pas insensible à ces éloges, & d'un geste fit éloigner un peu les assistans. La confiance qu'il semblait me montrer, m'inspira plus de hardiesse; je lui fis à mon tour quelques questions, & j'appris qu'il n'avait jamais eu aucune mission de la Porte; que ses richesses, première source de son crédit, étaient bientôt devenues le fondement de son autorité; qu'il avait été inquiété par les pachas voisins, mais que sa bravoure avait repoussé leurs attaques, qu'enfin il s'était composé un gouvernement & en quelque sorte un état, dans un pays défendu par des montagnes.

J'admirai dans ses réponses un grand sens naturel, mêlé d'une simplicité naïve, qui m'enhardit encore, & je mêlai à de nouvelles questions de nouveaux éloges de ses talens. Il ne m'en a pas fallu, dit-il, autant que vous le voyez: obligé de me défendre contre des aggresseurs injustes, je me suis fait des amis de tous ceux que l'on opprimait; j'ai remis aux habitans de cette contrée la moitié des impôts qu'exigeait le pacha, & ils ont regardé comme meilleur maître celui auquel ils payaient la moitié moins. Je protège mes amis

Ionie.

je fais étrangler, comme il eſt juſte, mes ennemis, ou ceux que je ſoupçonne de l'être. Après ces mots, tels que me les rendit l'interprète, il lui ordonna de me demander pourquoi j'avais ſouri. Je répondis que de faire étrangler ſes ennemis, pouvait être fort prudent, mais que de commencer par-là, ſur un ſimple ſoupçon, n'était peut-être pas d'une juſte juſtice. Dis à cet étranger, repliqua-t-il, que ce qui eſt néceſſaire eſt juſte, qu'autrement Dieu ne l'aurait pas permis, & ne l'aurait pas récompenſé par de ſi longs ſuccès. Je me gardai bien de réfuter ce raiſonnement turc, & je me bornai à faire des vœux pour la continuation de ſes proſpérités. Le tyran, me repliqua-t-il, ne peut plus me faire grand mal; j'ai quatre-vingts ans, j'ai paſſé ma vie riche, heureux, cher à mes amis, & redouté de mes ennemis; ma ſanté ſe dérange, il ne me reſte plus que peu de momens à vivre, & je n'ai rien à craindre, n'ayant rien à me reprocher. Je n'ai jamais fait de mal au tyran, qui ne me connait pas, & au nom duquel on m'aurait fait couper la tête, ſi je n'avais toujours pris ſoin d'écarter de mon territoire les émiſſaires chargés de cette commiſſion. Je ſouhaite ſeulement que mes fils me reſſemblent; qu'après ma mort ils ſachent

Ionie.

se défendre, & transmettre leur autorité à
enfant que je chéris. Je l'écoutais, frappé
ses réponses & de quelques traits qui me r
pelaient le visir Acomat, peint par Rac
Lorsque je vis son visage s'égayer, & to
à-coup ayant regardé l'endroit sur lequel
yeux semblaient se fixer, j'apperçus une
gure extraordinaire qui faisait mille con
sions, & parlait avec une extrême volubil
L'Arabe m'expliqua que c'était un fou, fav
de l'aga, qui le quittait rarement. Il pa
s'amuser beaucoup de ses gesticulations &
ses plaisanteries; & après quelques instans
me demanda si les princes de mon pays avai
des fous dans leurs palais. Je leur répondis qu
en avaient eu autrefois, mais qu'ils n'en avai
plus aujourd'hui d'atitrés, & qu'à cet ég
ils s'abandonnaient avec confiance aux hasa
de la société. C'est un ancien usage parmi no
reprit-il, & qui n'a aucun inconvénient: ce
sont pas les fous qui sont dangereux dans
cours, ce sont les sots; je paie un fou pour m
muser, & des gens sensés pour s'occuper de m
affaires. Si le sultan avait fait de même,
efforts de ses armes, mieux dirigés, n'aurai
pas échoué récemment contre un petit no
bre de Russes.

Hassan, après s'être informé de la ro

je voulais tenir, me promit de m'assurer marche & de me donner un de ses gardes, , quoique seul, en imposerait dans tout le s, par le respect qu'inspirerait le nom de maître. Une heure après mon retour dans caravansérail, Hassan m'envoya en grande émonie un assez beau cheval isabelle ; c'est z tous les musulmans le présent le plus orable, & celui qu'ils regardent comme la grande marque de considération. Ionie.

e passai le reste de la journée à prendre du decin arabe des renseignemens sur le pays l connaissait assez bien ; &, comme Hassan ait plus besoin de lui, je l'engageai à me re à Mylasa, où il pouvait m'être utile. e m'avait pas fallu une conversation bien ue avec lui, pour juger de ses connaiss- es en médecine, & quelques questions avait hasardées en examinant une boîte rogues que je portais avec moi, m'a- nt déja donné la mesure certaine de son ition, lorsqu'on vint lui dire qu'un de malades était dans un état affreux, & que out depuis la dernière prise du remède, alheureux éprouvait des douleurs insup- bles. Il me prit alors un peu à l'écart, & ouant son insuffisance en médecine, il pria de soulager le misérable pour lequel

Ionie.

on venait de l'appeler, ne doutant point, ſait-il, que je ne fuſſe un très-habile hom capable de faire ſa fortune, en lui com niquant une partie de mes ſecrets : pour m ajouta-t-il, je ſuis forcé d'abandonner ce lade ; il eſt depuis quinze jours tourm d'une colique néphrétique, & tous mes ne ſemblent qu'aggraver ſon mal ; le ciel cependant témoin que j'y fais de mon mi & Dieu ſait ſi je lui épargne la rhubarbe. la rhubarbe pour une colique néphréti On peut imaginer quels furent mes cris. pauvre Arabe chercha pluſieurs raiſons ſe juſtifier, & finit par la meilleure de to Sa pharmacie n'était pas étendue, & du remède qu'il poſſédait, il faiſait un re univerſel : il en bourrait ſes malades, & il déplorait l'incertitude & l'inſuffiſanc l'art. Je réuſſis à réparer un peu ſes torts celui qu'il venait de tourmenter ſi cru ment, par une ſaignée, des bains, & boîte de pilules de ſavon que je lui laiſſa déférence du docteur arabe ne manqu d'inſpirer pour moi à tous les habitans confiance qui me devint pénible ; les ma accouraient en foule, & mes drogues au été bientôt épuiſées, ſi j'euſſe cédé à leur preſſement, ou au plaiſir de faire quel

ériences. Je me contentai de haſarder
elques ſaignées, de diſtribuer généreuſe- Ionie.
nt quelques onguens, &, à la faveur de la
, je me dérobai aux embarras de ma
utation, & au danger plus inſtant de la
dre.

Nous arrivâmes à la pointe du jour à Eski-
ſar, après avoir marché toute la nuit dans
pays aſſez agréable, & après avoir traverſé
plaines dont quelques-unes étaient culti-
s. Eski-Hiſſar n'eſt qu'un village peu con-
rable; les maiſons qui le compoſent, en-
rées d'arbres hauts & touffus, ſont placées
les bords d'un ruiſſeau, dont les eaux pu-
& limpides ſe précipitent en caſcades
mi les débris des édifices les plus ſomp-
ux.

Après avoir travaillé toute la journée à me-
er les ruines, j'allai voir l'aga, petit-fils
laſſan-Tchaouſch-Oglou: c'était un jeune
mme fort laid, parfaitement ſtupide, &
vraiſemblablement ne tarda pas à être
nglé après la mort de ſon grand-père. Il
reçut d'abord avec beaucoup de hauteur;
is lorſque j'eus eſſayé de lui faire com-
ndre le motif de mon voyage, il en conclut
l n'y avait qu'un fou qui put s'exiler ainſi
ſon pays; &, dépoſant de ce moment toute

Ionie.

sa dignité, il me traita avec la plus grande considération. Après m'avoir assuré que j'aurais la liberté d'examiner le pays, il me dit que j'arrivais très-à propos pour prendre part à une fête qu'il allait se donner, & dont je serais sûrement satisfait. Je me rendis à l'heure indiquée; & quoique je n'eusse pas une haute idée des spectacles turcs, j'étais cependant loin de soupçonner le genre de celui qui m'attendait. L'aga, maître bienfaisant, voulait en partager le plaisir avec ses vassaux qui, rangés autour de la place, donnaient des marques de l'impatience la plus vive; c'était en vain qu'on cherchait à la calmer par une musique la plus aigre & la plus discordante.

A peine fus-je placé près de l'aga, qu'on vit entrer un Turc richement vêtu, la tête couverte d'un bonnet chargé de perles: après quelques gambades & beaucoup de grimaces, il s'accroupit au milieu de la place, &, d'un air presque frénétique, se mit à chanter une longue suite de vers: il s'accompagnait du bruyant & répété d'une espèce de guitare qu'il ne cessait de frapper de tous ses doigts réunis. Il célébra d'abord le courage & les victoires du brave Hassan, comme, dans Homère, Télémaque entend chanter les louanges de son père à la table de Ménélas. Ces chants, be

ux furent bientôt suivis de chants plus ana- Ionie.
ues au spectacle qui se préparait : il célébra
jet de son amour, en peignit tous les
rmes; mais, trop fidèle aux exemples des
iens, il ne fit qu'attester la corruption de
climats & rappeler les égaremens d'Ana-
n. Quatre jeunes gens entrèrent alors en
sant, & jouèrent ensuite une espèce de
e d'une obscénité trop révoltante pour
on puisse se permettre même de l'indiquer.
nthousiasme de l'aga, les applaudissemens
yvresse générale du peuple, m'apprirent
uels excès les Turcs poussent un vice, qui
ble héréditaire chez les habitans de ces
ats.

Dans la cour de l'aga est une enceinte quar-
un peu plus longue que large, formée
une muraille de marbre blanc : les faces
rieures de ce monument sont décorées
e bâse & d'une corniche de fort bon goût;
essous, sont des objets ronds & saillans,
me paraissent représenter des boucliers,
que les anciens en ont souvent portés.
e enceinte, qui ne paraît pas avoir été
is couverte, renfermait sans doute des
phages, qui peut-être existent encore sous
décombres dont elle est remplie : les deux
ches qui s'élèvent au-dessus de la corni-

Ionie.

che, & qui indiquent la forme pyramid
affectée aux tombeaux, m'avaient déja
soupçonner l'objet de cet édifice, lorsque n
découvrîmes sur une des surfaces une long
inscription, au haut de laquelle on lit en g
caractères grecs : *Tombeau de Philécus.*

Nous avions entrepris le travail long &
nible d'en copier fidèlement tous les tra
lorsque le médecin arabe, que je m'étais
taché par quelques présens, & par l'espéra
d'en recevoir de nouveaux, m'avertit
questions importantes que l'aga venait de
faire. Après s'être informé de tout ce qui p
vair me regarder, il voulait encore savo
nous avions beaucoup de sequins, & il a
chargé l'Arabe de le découvrir. Cette cu
sité dans un brigand, qui pouvait d'un g
nous faire assomer, sans qu'on sut jamai
que nous serions devenus, augmenta les
quiétudes que mes conducteurs commença
à me donner. Je découvris bientôt qu'ils éta
tous d'accord pour me tromper, & craig
une connivence dangereuse, je partis pro
tement d'Eski-Hissar, après avoir chargé
papa grec, qui me paraissait intelligent,
copier avec le plus grand soin l'inscription
j'étais obligé d'abandonner. Il me promi
plus grande exactitude, se fit payer fort c
reme

nent, & ne m'envoya, au lieu dont nous ons convenus, que la dixième partie de Ionie.
ſcription, encore ce fragment paraiſſait-il ié avec peu de ſoin. Il eſt impoſſible d'en expli uer; peut-être même cette inſcrip- eſt-elle dans une langue étrangère, quoi- écrite avec des lettres grecques. Si quel- voyageur pénètre dans cette partie, il ne rien négliger pour ſe procurer ce monu- nt, dont l'explication ſerait ſans doute très- reſſante.

Nous allâmes en une nuit d'Eski-Hiſſar à *ſſo*, autrefois Mylaſa, par des montagnes que inacceſſibles, & par des bois remplis oches eſcarpées. L'origine de Mylaſa re- te juſqu'à ces époques incertaines où toire conſerve encore tous les caractères de ble. De tous les temples qui décoraient nnement cette ville, un ſeul avait échappé outrages du temps, au zèle aveugle des miers chrétiens, ou à la ſuperſtition bar- des muſulmans. Ce monument, dédié à uſte & à la divinité de Rome, vient auſſi e détruit, & l'on ne retrouve plus que ſes mens employés à conſtruire une moſquée. un quart de lieue de la ville eſt un édi- de marbre blanc, d'une forme & d'une ution intéreſſante : c'eſt un tombeau à

Ionie.

deux étages, dont le rez de chauſſée form
un ſoubaſſement, était deſtiné à renfermer
corps ou les cendres des morts; il n'y a
aucun eſcalier pour monter dans la partie
périeure, où il paraît cependant que les
rens du mort ſe raſſemblaient quelquef
une ouverture d'environ deux pouces de
mètre, qui communique dans le ſoubaſſem
paraît deſtinée à recevoir les libations qu'
répandaient; le ſoubaſſement porte huit
lonnes & quatre pilaſtres d'ordre corinth
& l'édifice ſe termine en pyramide. Les
lonnes de cet édifice ſont remarquables
leur forme particulière, & par les corps d
qui ſemblent unir les deux parties dont
ſont compoſées : les cannelures des colo
& des pilaſtres n'occupent que les deux
ſupérieurs du fût, exemple fort rare dan
monumens anciens; la friſe eſt d'une fo
biſarre, & l'on a ſupprimé la corniche,
contribuer à la forme pyramidale de
édifice.

A l'eſt de la ville de Mylaſa, eſt une
en marbre blanc que nous meſurâmes a
plus grand ſoin : le deſſin en eſt pur,
proportions en ſont belles. Les défauts qu
pourrait y remarquer, ne ſont que dan
détails de ſon entablement.

Sur la clef de l'arcade, eſt une double
che, ſymbole du Jupiter de Labranda, Ionie.
nt le temple appartenait aux Mylaſiens :
tte hache avait été enlevée par Hercule à
mazone Hyppolite, & ce héros en avait
hommage à la reine Omphale, dont les
ceſſeurs l'avaient depuis toujours portée
mme la marque de la royauté. Candaule la
dit avec la vie ; Arſelis, ſon vainqueur, de
our en Carie, éleva au dieu qui l'avait pro-
é une ſtatue, dans la main de laquelle il
ça cette hache.

A l'eſt de Mylaſa & environ à une lieue de
tance, eſt un tombeau creuſé dans une
ntagne, & ſemblable à ceux de Tel-
ſus.

Dès l'époque la plus reculée, les habitans
blent n'avoir eu d'autre métier que celui
armes : c'était une nation de guerriers,
s'enrôlaient indifféremment dans les ar-
es de quiconque pouvait les payer. L'ha-
ude, & ſi l'on peut le dire, le beſoin de la
rre leur en avait fait inventer & perfec-
ner les moyens. C'eſt à eux que l'on de-
les courroies des boucliers, les panaches
caſques. Le déſir du pillage paraît avoir
le ſeul motif qui leur fit abandonner leur
ie, pour vendre leur ſang & leur courage :

guidés par ce ſentiment aviliſſant, ils n'
Ionie. valent point la ſage politique de cette natio
reſpectable, qui, lorſqu'elle eſt en paix, f
exercer & ſoudoyer, par des puiſſances allié
une partie de ſes citoyens toujours prêts à r
voler dans leur patrie, pour y défendre la l
berté que leurs pères ont méritée par tant
prodiges de valeur.

Les deſcendans des Cariens ont conſervé
caractère de leurs ancêtres, & la contrée qu'
habitent, fournit encore un grand nombre
ſoldats : les uns ſont ſoudoyés par les pach
de l'Aſie mineure ; les autres entrent au ſe
vice de ces agas, dont l'ambition a toujo
beſoin de leur ſecours, & qui, dans leur
dépendance précaire, ſont forcés de parta
le produit de leurs vexations avec ceux q
leur aſſurent les moyens de les continuer. C
guerriers préfèrent au ſouverain que leu
donné le haſard de la naiſſance ou le ſort d'
révolution, celui qui paie le mieux leurs
ploits & qui les fait jouir davantage des bi
qu'ils lui procurent. Ils changent ſouvent
maîtres, & ſe vantent de pouvoir ne conſu
jamais que leur propre intérêt. Ceux dont
aſſurent la grandeur, ſont obligés de rec
naître leurs ſervices ; & jamais aucun de
uſurpateurs, ſi ſouvent cruels & féroces,

concevoir le projet de vendre le soutiens de son autorité, n'a pu spéculer sur le sang de ses sujets, & attendre le prix de ses plaisirs du carnage que l'on en ferait dans un autre hémisphère.

Ionie.

## CHAPITRE IX.

*Route de Melaſſo à Boudroun, autrefois Ha carnaſſe. — Détail de ſes ruines. — Aſſ Kalaſi, autrefois Iaſus. — Caravane. — V de Kiſelgick. — Milet & ſes environs. — D cription de la fontaine de Biblis & de la plai du Méandre. — Veſtiges du temple de Mine* Polias *à Priène. — La fameuſe Aſpaſie d de Milet.*

Ionie.

APRÈS avoir achevé d'examiner les mo mens de Mylaſa, je réſolus d'aller à Boudro où j'eſpérais en trouver qui me dédomma raient de cette courſe aſſez longue & a difficile. Nous partîmes le 7 juillet à de heures du matin, accompagnés du méde arabe qui avait conſenti à me ſuivre enc quelques jours. Nous traverſâmes une a belle rivière, mais terminée par quelq montagnes, & nous arrivâmes à neuf heu du matin à une métairie de l'aga de Myl Un chiaoux négre, qui nous eſcortait par ordre, nous y fit repoſer juſqu'au ſoir. N marchâmes alors par de très-mauvais chemi

nous entrâmes dans des montagnes, que
chevaux excédés refusèrent de franchir. Ionie.
fallut nous résoudre à les laisser reposer une
rtie de la nuit, & après avoir mangé quel-
es poules dont nous nous étions pourvus,
us dormîmes jusqu'au lever du soleil : nous
ntâmes alors à cheval; mais ce ne fut que
ur quelques instans. Nous fûmes obligés de
îner nos chevaux ou de les chasser devant
us, & nous n'arrivâmes à Boudroun qu'a-
ès une marche pénible de cinq heures dans
s montagnes escarpées où la route que l'on
it tenir est à peine indiquée.

Halicarnasse, aujourd'hui Boudroun, l'une
s villes les plus riches de l'Asie mineure,
meuse par les historiens célèbres auxquels
e a donné le jour, plus fameuse encore par
monument fastueux des regrets d'Artémise,
vait sa fondation à une colonie de Doriens.
le fut long-temps assujétie à des tyrans par-
uliers que lui donnaient les Perses. Hérodote
n exila volontairement pour ne point par-
ger la servitude de sa patrie; mais au retour
ses voyages, connaissant mieux toute l'é-
ndue de ses devoirs, & pénétré de l'obliga-
on de les remplir, il rentra dans Halicar-
sse, & fut inspirer au peuple le courage de
asser son tyran. Quel intérêt nouveau! quel

Ionie.

caractère de force & de vérité n'aurait pu reçu l'hiſtoire, ſi tous ceux qui l'ont écrite eussent acquis le droit au même titre qu'H rodote! Nous ne diſſimulerons point qu'il mal payé d'un ſi grand ſervice; mais, à diſtance de tant de ſiècles, comment ſe dre juge entre ſes concitoyens & lui? co ment décider s'ils furent injuſtes à ſon égar ou ſi lui-même, abuſant de ſon bienfait, n pira pas à un crédit toujours inquiétant p un peuple libre? Sa réſignation dans ſon e ſon ſilence ſur cet objet, ſont-ils un aveu cite de ſes torts, ou la preuve de ſon in cence & de ſa grandeur d'ame?

Les hiſtoriens, depuis l'époque de la doul d'Artémiſe & du magnifique tombeau que élever à ſon époux cette femme ſi fidelle cette ſœur ſi tendre, ne font preſque plus m tion de cette ville; fut-elle heureuſe? ou malheurs furent-ils obſcurs? On la retro dans l'hiſtoire au moment où les querelles religion vinrent troubler l'Aſie; il paraît m qu'elle était alors encore une aſſez grande vil & que ce ſont les Sarraſins qu'il faut princip ment accuſer de ſa deſtruction. Les chevali de Saint Jean s'en emparèrent, lorſqu'ap les premières croiſades ils ſe furent établi Rhodes, & ils conſtruiſirent ſur les fondem

palais de Mauſole la fortereſſe qui exiſte
ore aujourd'hui. Ionie.

l eſt facile de reconnaître l'emplacement
alicarnaſſe, d'après la deſcription que Vi-
re en a laiſſée. Il compare la forme de cette
e à celle d'un théâtre; ſur la partie droite
port était un temple de Vénus & de Mer-
e, près de la fontaine Salmacis; ſur la
che était le palais bâti par Mauſole, & ces
numens, réuniſſant le double objet de la
gnificence & de l'utilité, formaient deux
delles qui réſiſtèrent long-temps aux efforts
lexandre.

l ne reſte plus aucuns veſtiges du tombeau
Mauſole, malgré tous les ſoins qu'Artémiſe
it pris pour éterniſer ce monument de ſes
ets. Sa forme & ſa ſolidité l'auraient pré-
é des injures du temps. Il faut qu'il ait été
it par le beſoin d'employer ſes matériaux;
quoique rien ne nous indique l'époque de
eſtruction, il ne ſerait peut-être pas téméraire
e d'en accuſer les chevaliers de Saint Jean,
, meilleurs juges des exploits guerriers que
productions des arts, étaient ſans ceſſe occupés
és à ſe fortifier contre les attaques des Mu-
ans. Peut-être le château a-t-il été conſ-
t & ſouvent réparé avec ces ruines pré-
ſes. On apperçoit en effet pluſieurs ſtatues

Ionie.

maçonnées dans ſes murailles, & Théve
dit avoir vu dans l'intérieur pluſieurs ba
liefs & quelques inſcriptions; je ne pus obt
de l'aga la permiſſion d'y entrer.

On voit quelques ruines au milieu d
ville. Leur poſition peut faire préſumer qu'
appartiennent au temple de Mars, dont p
Vitruve. Mais le ſtyle de ſes ruines doit f
douter qu'elles ſoient les débris du monu
dont on vient de parler, & l'on pourrait
croire plus récentes. Elles n'ont point ce
ractère mâle que les Grecs imprimaient à l
dre dorique dans les beaux ſiècles de leur
berté; les colonnes fort eſpacées paroiſſent
maigres, & l'entablement trop lourd, a
hauteur, près de la moitié de ces colon
en leur ſuppoſant même ſix diamètres, c
à-dire, l'élévation la plus grande que les G
aient jamais donné à cet ordre : il n'aura
poſſible de s'en aſſurer que par des fou
auxquelles les Turcs n'auraient pas conſ

Tout le monde ſait que Maſole étai
de ces rois que la cour de Suſe tenait en
niſon ſur les frontières de l'empire pour
défendre les approches. On dit que ſon épo
qui le gouvernait, ayant recueilli ſes cend
les avait, par un excès de tendreſſe, mêlées
la boiſſon qu'elle prenait. On dit auſſi qu

leur la conduisit au tombeau. Elle n'en
it pas avec moins d'ardeur les projets
bition qu'elle lui avait inspirés. Ionie.

oyez, je vous prie, combien sont fausses
nestes les idées qui gouvernent ce monde,
ur-tout celles que les souverains se font du
voir & de la gloire. Si Artémise avait connu
véritables intérêts de son époux, elle lui
it appris à céder la mauvaise foi & les
tions aux grands empires, à fonder sa
dération sur le bonheur de sa province,
se laisser aimer du peuple qui ne demande
gouvernement que de n'être pas traité en
emi. Mais elle voulut en faire un conqué-
L'un & l'autre épuisèrent le sang & les
nes de ses sujets; dans qu'elle vue? Pour
rer la petite ville d'Halicarnasse, & illus-
la mémoire d'un petit lieutenant d'un roi
Perse.

rtémise ne négligea aucun des moyens de
erpétuer. Elle excita par des récompenses
talens les plus distingués à s'exercer sur
actions de Mausole. On composa des vers,
tragédies en son honneur. Les orateurs
la Grèce furent invités à faire son éloge.
émise faisait en même tems construire pour
usole un tombeau qui aurait dû n'éterniser
la gloire des artistes. C'était un quarré

long, dont le pourtour était de 411 pi
Ionie. La principale partie de l'édifice, entour
36 colonnes, était décorée sur ses quatre
par quatre des plus fameux sculpteurs d
Grèce. Au-dessus s'élevait une pyramide
montée d'un char à quatre chevaux; ce
était de marbre. La hauteur totale du m
ment était de 140 pieds. Il était sans d
un des plus beaux de la Grèce, mais il
rait dû être consacré qu'à un des bienfa
du genre humain.

Il est intéressant d'observer qu'Hérod
jeté plus d'éclat sur la ville d'Halicarnasse
le tombeau de Mausole. Il y naquit vers la
trième année de la soixante-treizième o
piade. Il voyagea dans la plupart des
dont il voulait écrire l'histoire; son ouvr
lu dans l'assemblée des jeux olympiq
ensuite dans celle des Athéniens, y reçu
applaudissemens universels, & forcé de q
sa patrie déchirée par des factions, il
finir ses jours dans une des grandes vill
la Grèce,

Jusqu'à lui, tous les historiens s'étaient
nés à tracer l'histoire d'une ville ou d'un
tion; tous ignoraient l'art de lier à la m
chaîne les événemens qui intéressent les d
peuples de la terre, & de faire un tout

de tant de parties détachées. Hérodote eut mérite de concevoir cette grande idée & l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs annales de l'univers connu, & leur offrit un même point de vue tout ce qui s'était de mémorable dans l'espace d'environ ans. On vit alors, pour la première fois, suite de tableaux qui, placés les uns auprès autres, n'en devenaient que plus effrayans: nations, toujours inquiètes & en mouvement, quoique jalouses de leur repos, désunies par l'intérêt & rapprochées par la guerre; spirant pour la liberté, & gémissant sous la tyrannie: par-tout le crime triomphant, la vertu poursuivie; la terre abreuvée de sang, l'empire de la destruction établi d'un bout du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces tableaux, fut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris & par des images agréables; aux beautés de l'ordonnance, elle joignit tant de graces d'harmonie & de variété; elle excita si souvent cette douce sensibilité qui se réjouit du bien & s'afflige du mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain. Voilà ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire générale. Ceux qui sont venus après lui ont pu la distinguer par des beautés de détails & par

Ionie.

Ionie.

une critique plus éclairée; mais pour la c
duite de l'ouvrage & l'enchaînement des fa
ils ont cherché ſans doute moins à le ſurp
qu'à l'égaler.

Nous revînmes de Boudroun à Melaſſo
la même route qui nous y avait conduits
après avoir paſſé encore un jour dans c
dernière ville, nous en partîmes à trois he
du matin, & nous arrivâmes après cinq he
de marche à Aſſem-Kalaſi, où l'on ne retro
plus que les veſtiges d'une ville, qui
même était élevée ſur les débris de celle
ſus. Quelques malheureux grecs vivent
les ruines des anciens monumens du pro
de leur pêche, qui fut de tout temps la
ſource de cette contrée. La ville d'Iaſus,
ſemblable à celle de Metelin, était ſitué
une petite île qui ſe trouve actuellement j
au continent, ſoit que le petit bras de
qui la ſéparait de l'Aſie ait été comblé
les différens ſiéges que cette place a eſſu
ſoit qu'il ait été rempli par les ſables qu'
charier un ruiſſeau qui n'eſt pas éloigné
rivage extérieur de l'île eſt revêtu d'une
raille épaiſſe, & dans le centre, ſont les r
d'une fortereſſe, près de laquelle on tr
les débris d'un théâtre de marbre.

Puiſque nos notions ſur le commerce

Ionie.

re si vagues, & que malgré les travaux
tant d'hommes éclairés, cette partie de
inistration n'est encore dirigée par aucuns
cipes certains, on ne doit pas s'attendre
voir protégé sous un gouvernement qui
susceptible d'aucunes vues étendues, &
proscrit toutes les causes de bonheur & de
périté. Une constitution absurde & cruelle
ffe l'industrie, & arrête tous les moyens
l'intérêt personnel pourrait inventer & dé-
pper. Comme elle nuit à la culture & à
opulation, elle se prive également de tous
avantages qu'elle pourrait attendre d'un
merce plus favorisé, & cet empire im-
se, maître des pays auxquels la nature a
accordé, ne peut jouir de ses bienfaits &
uit inanimé. Le commerce ne trouve que
rarement, dans les grandes villes qui lui
ent d'entrepôt, cette sécurité, cette indé-
dance & cette liberté sans lesquelles il ne
prospérer; & dans l'intérieur des provin-
il court tous les dangers qu'entraînent
rchie du despotisme & l'état de guerre
inuelle où sont tous les sujets d'un despote.
mpire est sans cesse troublé par des guerres
tines, dont le souverain n'est souvent pas
ne informé. Les pachas dévastent avec des
pes les provinces qu'ils ont déja ruinées par

Ionie.

leurs vexations, & des hordes de brig
achèvent de porter la désolation dans ces c
trées malheureuſes, & les privent des déd
magemens que pourrait leur offrir le comme
Dans un pays où l'on ne connaît de droit
celui de la force, c'eſt de la force ſeule
l'on doit attendre ſa conſervation, & c'eſt c
néceſſité qui a fait naître l'uſage des caravan
où les intérêts ſe réuniſſent pour ſe préſer
mutuellement.

Sans autre protection que celle qu'il fa
procurer, le commerce règle les routes
conviennent à ſes opérations, il fixe ſes
trepôts, les multiplie ou les abandonne.
en a cependant qu'on peut regarder com
invariables par leur extrême convenance a
le commerce de l'Europe, telle eſt la
d'Angora qui communique avec Smyrne
Conſtantinople, par des caravanes dont
époques n'éprouvent jamais que de lég
variations. Les villes principales comm
quent auſſi entr'elles à des époques conn
& qui deviennent plus fréquentes, ſuivan
nature & l'activité de leurs rapports. Ces
ravannes réglées ont un chef nommé *Can*
*Bachi*, avec lequel les voyageurs peuvent tra
pour eux & pour le tranſport de leurs march
diſes, & qui leur vend la protection des br

il tient à ſon ſervice. Il y a auſſi d'autres
avanes moins conſidérables, qui ſe forment
la réunion volontaire de pluſieurs négo-
s, & alors ils éliſent un chef qui ſe charge
pourvoir aux beſoins de la communauté.
départ de quelque perſonnage conſidérable
encore une occaſion dont le commerce pro-
, en ſe ſoumettant toutefois aux vexations
celui auquel il eſt forcé d'avoir recours, &
ne manque jamais cette occaſion de ſatis-
ſon avidité.

Ionie.

De toutes les caravanes, la plus conſidérable
ſans contredit celle de la Mecque. Quoique
oyage des lieux ſaints, ſi recommandé par
Koran, en ſoit le premier motif, elle eſt
endant l'occaſion d'un commerce immenſe.
que pélerin forme une pacotille, dont le
duit le dédommage d'un acte de dévotion
pénible, & augmente ſa fortune en aſſu-
ſon ſalut. C'eſt de Conſtantinople que part
ête de cette caravane, qui groſſit à meſure
lle avance, & dont le départ ainſi que la
e, ſont calculés ſur la néceſſité d'arriver à
ecque la veille du bayram des ſacrifices,
ante jours après la fin du ramazan.

Après nous être repoſés quelques heures ſur
ines d'Iaſus, nous nous remîmes en mar-
, & deſcendant une montagne couverte

Ionie.

d'arbres & de brouſſailles, nous entrâmes dans une très-belle plaine arroſée par un ruiſſeau. Là, nous apperçûmes de loin les ruines d'un monument dont nous n'avions aucune connaiſſance, & dont la vue nous promit des plaiſirs & des travaux pour le lendemain.

Le médecin arabe, dont j'ai parlé, m'accompagnait encore & me conduiſit chez l'aga, qui me reçut avec politeſſe, me permit d'aller deſſiner le lendemain dans les environs de la ville, & me promit pour le jour d'après le ſpectacle d'un jeu turc dont je n'avais pas encore été témoin.

L'emplacement de la ville de *Kiſelgick* n'offre aucunes ruines; mais à environ une lieue au midi, on trouve celles d'une ville ancienne parmi leſquelles on diſtingue les reſtes d'un théâtre & la plus grande partie d'un temple magnifique. Nous ne pûmes malheureuſement découvrir aucune inſcription qui nous indiquât le nom de cette ville.

Les quatre colonnes du milieu de la façade du temple ſont renverſées; mais l'on retrouve encore les parties avancées du ſtylobate qui contenaient les degrés par leſquels on montait au temple. Il ne reſte plus qu'un angle des murs de la *cella*, & un des chambranles de la porte; mais ces points ſuffiſent pour éta-

plan, ſuivant les uſages dont les anciens s'écartaient jamais. J'aurais acquis encore de certitude, s'il m'avait été poſſible de rechercher les fondations, & de faire remuer les débris dont elles ſont couvertes; mais l'ignorance des habitans s'oppoſe ſans ceſſe à la curiosité des voyageurs. Ionie.

Les colonnes du *poſticum* exiſtent encore, dis que celles de la façade ſont renverſées. proportion de ces colonnes eſt portée au nier degré d'élégance; elles ont un peu s de dix diamètres de hauteur; leurs baſes leurs chapiteaux ſont de la plus grande riſſe. Au tiers de leur hauteur ſont ménagées tables de marbre, ſur leſquelles ſont des riptions qui apprennent les noms de ceux ont donné les colonnes. Le ſtyle pur & élét de ces colonnes me les fait croire beaup plus anciennes que toute la partie ſupére du monument, qui ſans doute eſt d'un e fort poſtérieur, ſoit que cet édifice déja uit ait été reſtauré, ſoit que les colonnes été enlevées à un temple plus ancien & parfait. Cette dernière opinion ſemble irmée par la différence qui ſe remarque les colonnes dont les unes ſont canelées, is que le fût des autres eſt abſolument liſſe. 'entablement, ſans avoir rien de choquant,

Ionie.

n'a cependant pas cet enſemble & cette pure
que l'on admire dans les belles productions d
Grecs. Les angles du chapiteau ſont aigus;
premier rang des feuilles d'olivier monte a
deux tiers du ſecond, au lieu de s'arrêter à
moitié : l'enſemble du chapiteau eſt fort agré
ble & d'une belle exécution.

L'aga avait joint à l'accueil le plus affab
la promeſſe d'un ſpectacle qui piquait ma c
rioſité, & l'on vint nous chercher le lendem
à la pointe du jour. En face de ſon palais, va
& orné de galeries, était une grande eſp
nade, que commençait à remplir une fo
de cavaliers dont le nombre s'augmenta de m
ment en moment. Leurs chevaux étaient m
gnifiquement équipés, & une muſique bruya
ſemblait leur inſpirer une nouvelle arde
A peine fûmes-nous placés ſur les galeries
régnaient autour du palais, que tous les caval
s'avancèrent armés d'un bâton d'environ d
pieds de longueur, nommé d'*jirit*, & q
lancent comme le javelot. A leurs ſelles eſt a
chée une baguette, dont l'extrémité garnie d
double crochet, leur ſert à ramaſſer le d'ji
qu'ils font ſauter par ce moyen, & qu'ils r
trapent avec beaucoup d'adreſſe. Quelq
eſclaves s'occupent auſſi à ramaſſer les d'ji
& à les leur préſenter.

Ionie.

Bientôt tous ces cavaliers se mêlèrent, & ourant tour-à-tour les uns après les autres, s se lançaient avec force le d'*jirit* dans le s. L'adresse de celui qui se trouve pour-ivi consiste à se jeter brusquement le corps avant le long de l'encolure du cheval, afin se dérober au bâton qui passe alors par-ssus la tête.

C'était un spectacle intéressant que de voir us ces cavaliers montés sur des chevaux ma-nifiquement équipés, courant dans tous les ns, se poursuivant & s'évitant sans cesse.

L'aga, monté sur un très-beau cheval blanc, mêla dans la foule, & se fit bientôt remar-er par son adresse. Il ne trouva de rival digne lui, qu'un nègre, qui, moins respectueux plus adroit que les autres, lui lança son *jirit* trop vigoureusement pour ne pas lui faire aucoup de mal. L'aga lui applaudit & lui fit nner quelque argent. Malgré toutes ses sol-citations, je me bornai au rôle de spectateur, je crois que je fis bien. Ce jeu est l'exercice vori des Turcs qui ont quelque inclination our la guerre.

Après avoir achevé d'examiner tous les en-irons de *Kiselgick*, nous en repartîmes le 13 illet à deux heures du matin, & nous en-âmes dans l'Ionie, cette contrée si fameuse,

Ionie.

& qui après la Grèce, eſt une des plus in
reſſantes pour les amateurs de l'antiquité.

Nous continuâmes de marcher dans u
gorge qui ſépare le mont *Grius* du mont *L*
*tinus*, & nous apperçûmes bientôt un lac aſſ
vaſte. Nous arrivâmes ſur ſes bords, ayant
notre droite un village nommé *Baſi*, qui
donne aujourd'hui ſon nom; mais ce ne
qu'après bien des incertitudes & des rech
ches, que je parvins à reconnaître les lie
où nous étions, & à me rendre compte
révolutions qui ont changé la ſurface de ce
contrée. Cet objet intéreſſant pour la géog
phie & l'hiſtoire demande quelques détails p
ticuliers.

Toute la plaine que parcourt actuellem
le Méandre, était autrefois un golfe, d
l'extrémité avait déja été comblée du tem
d'Hérodote, qui le premier nous a tranſ
cette antique tradition. De ce golfe en ſor
un autre qui, reſſerré par le mont *Gri*
s'étendait vers le midi, allait ſe terminer
pied du *Latinus*, & en recevait ſon nom:
*Latinicus Sinus*, qui forme actuellement
lac, a ſubſiſté long-temps après le golfe d
il faiſait originairement partie, & n'a été
paré de la mer que par les attériſſemens ſu

ssis qu'ont produits les terres charriées par Méandre. Ionie.

A l'époque de l'arrivée des Grecs en Ionie, rivage de la mer regnait depuis *Myus* jusà Priène, & ces deux villes, actuellement éloignées de la mer, avaient d'excellens rts.

Du temps de Strabon, c'est-à-dire, trente après l'ère chrétienne, le continent avait cru considérablement, & n'était plus qu'à nte stades de Milet.

Les îles de *Lade* & d'*Asterius*, célèbres par victoire que les Grecs remportèrent sur ces rds le jour même qu'ils triomphaient à Platée mêmes ennemis, sont aujourd'hui engaes dans le continent, & forment au milieu cette plaine marécageuse deux mornes éle-, sur l'un desquels est un hameau nommé *inos*; enfin, les îles *Trageæ* qui, suivant abon, servaient de retraites aux pirates, nnent également au continent.

De toutes les révolutions causées par l'action courans qui entraînent les terres & les ssent vers leurs embouchures, aucune n'est si évidente, aussi facile à observer que celle nt je viens d'exposer les époques successives; si l'on pouvoit ajouter quelque clarté aux ets déja traités par Buffon, cet exemple ser-

Ionie.

virait de démonſtration à la théorie qu'il
blit. C'eſt par ce méchaniſme des eaux
des ſables enlevés aux montagnes ſont
cendus dans les vallées, & que tant de fleu
ont augmenté le continent qu'ils parcourai
& reculé les rivages ſur leſquels ils verſai
leurs eaux dans la mer. C'eſt ainſi que d
les ſiècles dont la tradition même n'exiſte pl
le Nil & le Rhône ont diminué la ſurface d
Méditerranée; que dans le nouveau mond
fleuve des Amazones & l'Orénoque ont fo
de nouveaux terreins, & que le Miſſiſſi
créé toute la partie méridionale de la L
ſianne.

Au-delà d'une élévation qui ſépare le
du village de Baſi, ſont les ruines de la
d'Heraclée. On ignore en quel temps fut fo
la ville de *Latinos*, depuis *Heraclée;* ma
eſt certain qu'elle partagea le ſort des au
ville de l'Ionie. Les Grecs qui les habita
& qui n'avaient pu défendre leur liberté co
la puiſſance des Perſes, profitèrent pou
recouvrer des malheurs de Xerxès, & la j
née de Salamine leur rendit leur indép
dance. Mais *Latinos* ne jouit pas long-te
de ce bonheur, & fut victime de l'adreſſ
des talens d'Artémiſe. On diſtingue en
dans ſes ruines, qui ſont conſidérables,

Ionie.

...iges d'un temple & ceux d'un théâtre ...usé dans la montagne. Près de la ville était ...e caverne, dans laquelle le berger Endy...on avait dormi trente ans par l'ordre de ...piter, & où l'on avait long-temps révéré son ...beau. On retrouve effectivement plusieurs ...tres, qui depuis ont servi d'asyles aux pre...ers chrétiens, & sont encore habitées par ...elques caloyers.

Je continuai ma route le long du lac, ayant ...mont *Grius* à ma gauche, par un chemin ...-resserré, & lorsque nous eûmes atteint ...trémité du lac, nous tournâmes à l'ouest ...our de la base de la montagne, & nous ...ivâmes avant le couché du soleil à un vil...e nommé *Jechilkeui*. Nous passâmes la nuit ...les bords d'une belle fontaine, que nous ...tardâmes pas à reconnaître pour la fontaine *Biblis*. Le plaisir que nous eûmes à nous ...peler ses amours, ses malheurs, & le poète ...rmant qui les chanta, fut bien compensé ...les tourmens que nous fit éprouver un ...ge de cousins & d'insectes de toute espèce; ...fut inutilement que nous essayâmes de nous ...garantir par une grande fumée; l'air était ...curci par la multitude de ces animaux, ...leurs piquures continuelles étaient un sup...ce insupportable. Je ne m'étonnai plus s'ils

Ionie. avaient autrefois contraint les habitans de *Myſus* d'abandonner leur ville. Ceux qui habitent aujourd'hui ſes environs couchent ſur les terraſſes de leurs maiſons & ſous des eſpèces de tentes, ou bien ſur de petites plates formes ſoutenues par des piquets, afin de ſe préſerver des ſcorpions & des ſerpens qui y ſont très-communs.

Les grands changemens que le cours du Méandre a fait éprouver à la contrée qu'il parcourt, avaient égaré tous les géographes ſur la véritable poſition de Milet, qu'ils cherchaient toujours à placer ſur le bord de la mer. A la parfaite connaiſſance des révolutions qui ont reculé le rivage, ſe joint le témoignage de pluſieurs inſcriptions dans leſquelles on lit le nom de cette ville, & qui ſe trouvent parmi les marbres dont ſont couverts les murs de *Palatsha*. Ainſi il ne peut plus reſter aucun doute ſur cette poſition.

Milet était l'Athènes de l'Ionie; c'était le ſéjour de l'opulence, des lumières & des plaiſirs. Doris, fille de l'océan, eut de Nérée cinquante filles, nommées Néréides, toutes diſtinguées par des agrémens divers. Milet vit ſortir de ſon ſein un plus grand nombre de colonies qui perpétuaient ſa gloire ſur les côtes de l'Helleſpont, de la Propontide &

-Euxin ; leur métropole donna le jour aux miers hiſtoriens, aux premiers philoſophes : ſe félicitait d'avoir produit Aſpaſie & les aimables courtiſanes. En certaines cir- ſtances, les intérêts de ſon commerce la aient de préférer la paix à la guerre ; en tres elle dépoſait les armes ſans les avoir ries, & delà ce proverbe : Les Miléſiens nt vaillans autrefois. Ionie.

régnait dans leurs idées, leurs ſentimens eurs mœurs, une certaine moleſſe qui fait harme de la ſociété ; dans leur muſique eurs danſes, une liberté qui commence révolter & qui finit par ſéduire. Ils avaient té de nouveaux traits à la volupté, & leur s'était enrichi de leurs découvertes ; des nombreuſes les occupaient chez eux ou ttiraient chez leurs voiſins ; les hommes montraient avec des habits magnifiques, emmes avec l'élégance de la parure, tous le déſir de plaire ; & de-là ce reſpect s conſervaient pour les traditions an- nes qui juſtifiaient leurs faibleſſes. Que is dans l'année ils portaient leurs pas vers ords du Méandre, qui, après avoir reçu eurs rivières & baigné les murs de plu- s villes, ſe répand en replis tortueux au eu de cette plaine ! Que de fois aſſis ſur

Ionie.

le gazon qui borde ſes rives fleuries, de t
parts entourés de tableaux raviſſans, ne
vant ſe raſſaſier ni de cet air, ni de cett
mière dont la douceur égale la pureté
ſentaient une langueur délicieuſe ſe g
dans leurs ames & les jeter, pour ainſi
dans l'yvreſſe du bonheur. Telle était
fluence du climat de l'Ionie, & comme
de la corriger, les cauſes morales n'av
ſervi qu'à l'augmenter, les Miléſiens é
devenus le peuple le plus efféminé & le
aimable de la Grèce.

Milet dut ſa richeſſe au commerce &
tout à ſes manufactures d'étoffes de lain
lèbres chez les anciens & que louent H
& Virgile. Sa richeſſe la mit en état de
ver les arts & la littérature, & de port
recherches de l'élégance & du goût à u
gré qui excitait l'admiration & l'envi
cités voiſines, & qui lui firent donner le
d'orgueilleuſe Milet.

Thalès, une des étoiles de cette con
tion de ſages qui a brillé dans la Grèce
de Milet. Il fut le père des mathémati
& le premier qui ait formé un ſyſtême
tronomie. Parmi pluſieurs buſtes des ſag
la Grèce découverts à Tivoli, on y a t
un pied d'eſtal, maintenant placé au Va

porte le nom de Thalès de Milet. Anaxi- Ionie.
dre son concitoyen, qui vivait dans la
ante-deuxième olympiade, observa le pre-
les solstices & les équinoxes, l'ascension
astres sur l'horizon, & inventa la sphère
cadran solaire : il tenait que le soleil
vingt-sept fois plus gros que la lune. Ana-
ène qui floriſſait dans la cinquante-hui-
e olympiade, regardait l'air comme le
ipe universel de tout, & étendit la con-
ance de l'astronomie par l'invention de
eurs pratiques. Anaxagoras marcha avec
s dans la même carrière. Hecateus écri-
e premier l'histoire en prose. Cadmus &
nisius compilèrent les annales de leur pays.
ouvrages de l'un & de l'autre montraient
rands talens & ont fourni leurs matériaux
meilleurs historiens grecs. Timothée pro-
la philosophie de Socrate. On dit de Ti-
hée qu'il fut censuré pour avoir ajouté
re nouvelles cordes au sept dont l'ancienne
était montée. Dans l'art de la musique,
ssa de bien loin ses rivaux. Hippodamus,
Miléſien, fut célèbre pour ses travaux
l'île de Rhodes. Ce grand nombre d'hom-
célèbres donnait à Milet le droit de se
rder comme la patrie du savoir que l'o-
nce de ses citoyens & la munificence

Ionie. de la cité les mettaient en état d'encour & de protéger. On a obſervé avec raiſon ces progrès des arts & du goût amenaie leur ſuite & dans la même proportion mœurs les plus licentieuſes ; la corruptio répandant plus aiſément, favoriſée par l' gance & la ſéduction des arts qui embell la vie.

Nous placerons, ſinon parmi les ſage la Grèce, au moins parmi les philoſophe Milet, la fameuſe Aſpaſie, maîtreſſe & fe de Périclès. Son nom fut de ſon temps fi lèbre dans la Grèce & dans l'Aſie mine que le jeune Cyrus donna le nom d'Aſ à l'une de ſes maîtreſſes, qui comme cell Périclès, uniſſait au goût des plaiſirs, la loſophie, l'eſprit & les talens. L'Aſpaſi Milet enſeignait, diſoit-on, la politique à riclès & la philoſophie à Socrate. Si l'on vait pour garans de cette opinion que écrivains des âges ſuivans, Plutarque, A née, Elien, on pourrait récuſer des auto ſuſpectes, les ſoupçonner d'exagérations penſer qu'Aſpaſie, digne par ſon eſprit & ſes graces de la ſociété de ces grands homi ne leur apprenait pas plus la politique philoſophie, que Ninon n'enſeignait l'ar la guerre au grand Condé qui recherchai

ersation; mais c'eſt Platon, c'eſt Xéno- Ionie.
, diſciples & admirateurs de Socrate &
mporains d'Aſpaſie, qui lui rendent ce
gnage. L'un nous aſſure qu'elle avait
oſé pluſieurs des harangues que prononça
lès; l'autre introduit dans un de ſes dia-
Socrate enſeignant l'éloquence à Cri-
, & finiſſant par renvoyer ſon diſciple
leçons d'Aſpaſie qui lui en apprendra
tage. Quoiqu'il en ſoit elle exerça ſur
lès un empire qui ne finit qu'avec la vie
grand homme. Son amour pour Aſpaſie
que s'acroître par les chagrins dont cette
n fut pour lui une ſource féconde. Il eut
uleur de voir ſes amours joués ſur le
e, avec toute la licence républicaine;
cuſait Aſpaſie d'avoir occaſionné la guerre
loponèſe, & d'avoir armé contre Lacédé-
le courroux de Jupiter olympien. C'était
n que l'on donnait à Périclès dans les
s & les comédies. Il vit ſa maîtreſſe ou
ſa femme traduite en juſtice, & au
nt d'être condamnée pour le crime d'ir-
on : ce fut le déſeſpoir & les larmes de
lès qui attendrirent ſes juges, & le chef
Grèce ne dut qu'à leur pitié l'arrêt qui
onſervait une femme ſans laquelle il
ouvait ſupporter la vie. Le philoſophe

Ionie.

Anaxagore, ſon maître & ſon ami, condam
pour ce même crime d'irréligion, n'a
reçu de ſon ami qu'une protection imp
ſante, qui ſe réduiſit à le faire évader.
reſpect dû aux femmes, & ſur-tout aux f
mes philoſophes, fait qu'on s'afflige de
qu'après la mort de Périclès, Aſpaſie eût ép
un citoyen obſcur & ſans mérite, un m
chand de beſtiaux. C'était un étrange ſuc
ſeur pour le Jupiter olympien. Malgré
oubli d'elle-même, ſon nom s'eſt tranſm
la poſtérité avec autant d'éclat que celui
philoſophes les plus célèbres, ſes conte
rains & ſes compatriotes.

J'ai parcouru toutes les ruines de Mi
& nulle part je n'ai éprouvé autant de
grets. De tous ces ſuperbes édifices qui
belliſſaient cette capitale de l'Ionie, ſi cél
par ſon commerce, ſes richeſſes, ſes ar
ſciences, il ne reſte plus que des mar
mutilés, la plupart à demi enterrés; t
les colonnes ſont briſées, renverſées,
veſtiges reconnaiſſables de ce temple de C
que la déeſſe défendit elle-même contre
ſoldats d'Alexandre, ni du tombeau de N
fondateur de la ville, & qui, ſuivant Pa
nias, ſe voyait près des murs, ſur le ch
du temple d'Apollon Didyme.

A peu de distance de cet endroit sont les
nes d'un théâtre, dont la partie circulaire Ionie.
z bien conservée, n'est point creusée dans
e colline, comme beaucoup d'autres théâtres
la Grèce ; il est entièrement construit en
rres comme celui de Marcellus à Rome.
paraît par quelques parties existantes, qu'il
t revêtu de marbre & enrichi de sculp-
e.

L'amas des ruines de cet édifice est presque
si considérable que celui du temple de Mi-
rve Polias à Prière ; les entablemens n'en sont
d'une moindre proportion ; on y voit des
ffons en bas-relief, & entr'eux des lyres d'une
me différente de celles qu'on voit commu-
ment dans les monumens sculptés. On re-
rque avec quelque étonnement que les
onnes tombées semblent avoir été abattues
c une régularité qui permet de les distin-
r nettement. Il en reste trois debout ; deux
bien conservées, d'environ quarante pieds
fût, ayant encore leurs chapiteaux, &
ant une portion de leur architrave, & une
sième, éloignée des premières, qui n'est
erminée, ni semblable aux deux autres.
utes ces colonnes n'ont point de socle, ce
mbre d'architecture n'étant pas employé
s l'origine par les premiers architectes dans

Ionie.

les ordres ionique & corinthien, non plus q
dans le dorique. Cette addition eſt due a
Romains, qui l'introduiſirent en Grèce d
les temples dédiés aux empereurs.

L'étendue extraordinaire de ce temple f
croire qu'il était découvert. La façade é
de dix colonnes; ſon pourtour intérieur é
de deux rangs de colonnes, & il ſemble av
eu un périſtile intérieur formé par deux ord
élevés l'un ſur l'autre. M. Wood conjec
par l'aſpect de ces ruines, qu'un renverſem
ſi entier n'a pu être que l'effet d'un tremb
ment de terre.

Nous eûmes de-là un aſpect très agréable
temple & du village, de la mer Icarienne
des îles voiſines. C'était un jour de fête,
le ſoir les gens du village danſèrent au c
de la lune comme le pratiquaient les anci
Ce n'était que des hommes qui chantaient
avec le joueur d'inſtrument qui marchait
front avec le premier de la fête. Le chant
languiſſant & les ſons trainans & ſans méloc
de ſorte que la fable d'Orphée attirant à
les bêtes ne nous parut plus une fable.
lyre au ſon de laquelle ils danſaient eſt à-p
près de la forme d'un *alto-viola*, avec
manche plus court, montée de trois co
& groſſièrement travaillée. La gaîté de

ecs, soutenue pendant la plus grande partie la nuit, nous empêcha de reposer dans la umière voisine où nous étions couchés. Les ecs sont si gais dans leur pauvreté, qu'ils sent tant que leurs jambes peuvent les sou- ir, & chantent jusqu'à ce qu'ils soient en- és. Ils tiennent ce goût de leurs ancêtres. danse parmi les Grecs faisait une partie de ymnastique ; elle entrait dans les exercices taires ; elle était même en plusieurs cas onnée par les médecins ; elle était affectée utes les conditions ; elle venait toujours à ite des festins, elle animait toutes les fêtes. poètes récitaient & chantaient quelquefois vers en dansant.

Ionie.

u milieu de la plaine le Méandre forme ces détours qui l'ont rendu si célèbre, & tte à la mer après avoir passé près de monticules, qui sont les anciennes îles ade & d'*Asterius*, actuellement enga- dans les terres. A droite est le mont le, & plus loin la pointe d'un promon-

us avons jusqu'à présent suivi le rivage ental du golfe de *Latinos*, mais sur la rive ée étaient aussi deux villes connues dans uité, *Pyrrha* & *Myus*. A quatre stades te ville était un lieu nommé *Tymbria*,

Ionie.

près duquel on trouvait un antre. On le croyait une des bouches de l'enfer ; il en sortait des vapeurs pestilentielles, dont l'influence mortelle allait frapper les oiseaux jusques dans les airs.

De Myus à Priène on comptait environ quarante stades. De vastes ruines confirment ce que l'histoire nous apprend de la richesse de l'étendue de Priène. On reconnaît parfaitement l'enceinte de ses murailles ; trois de ses portes existent encore, ainsi qu'une partie de la citadelle. Dans la ville on distingue les vestiges d'un théâtre, ceux d'un stade, & sur-tout les ruines magnifiques d'un temple de Minerve *Polias*, déesse tutélaire de Priène. Il paraît que le temple de Minerve était situé au milieu d'une enceinte ornée de colonnes ; les débris d'un mur & divers fragmens de niches & d'architraves la font assez bien connaître. Quoique ces cours sacrées qui environnaient les temples fussent assez usitées chez les anciens, il nous en reste cependant peu d'exemples. On peut s'en former une idée d'après le petit temple d'Isis découvert dans les fouilles de *Pompeia*, où cette enceinte ornée de colonnes est encore entière.

Les ruines de Priène ou Cadmé, situées environ deux milles de *Kelibesh*, mais

ive que par un ſentier tournant & dange-
ux. C'était une des plus anciennes villes de Ionie.
onie. Après avoir paſſé ſous pluſieurs voûtes,
us entrâmes par une porte à l'eſt, dont l'ar-
ne conſiſte plus qu'à un ſeul rang de pierres
i menacent de tomber inceſſamment; ſur
e eſplanade au-deſſus, ſont répandues beau-
up de pièces d'architecture dorique d'une
nde proportion; & ſur une terraſſe encore
s élevées, ſont çà & là des fragmens de co-
nes du temple de Minerve Polias ou Civique,
ifice célèbre pour ſa grandeur & ſa beauté.
n'y a rien de plus déciſif ſur la conſtruction
ce temple attribué à Alexandre, que l'inſ-
ption en marbre qui porte le nom de ce
nce, & qui rappelle ce fait, vue par le
eur Chandler. L'édifice paraît avoir été une
découverte entourée de colonnes; c'était
vrage de l'architecte Pitheus, qui bâtit
i à Halicarnaſſe le tombeau de Mauſole,
des merveilles du monde.

Quoique la deſtruction de ces grands mo-
mens ſoit preſque complette, & qu'il ſem-
que le temps ne peut rien y ajouter, les
emens qui caractériſent les membres de
te riche architecture, ſont encore aſſez
n conſervés pour que l'imagination ſe les
réſente comme réunis. Quelques moutons

Ionie.

& quelques chèvres vont broutant au mil de la mer q
de ces débris & nous rappèlent les anci ue à la dista
maîtres de ces lieux, qui ne ſont plus or changement t
aujourd'hui que de leurs ruines & des a contrée par l
maux qui y paiſſent. nant que cel

Ce grand édifice était ouvert de tous la vallée qu
côtés, excepté au nord, où la citadelle ont conjectur
levait ſur un rocher large & nu, taillé à naire ne pouva
& d'une étonnante hauteur. En approch nte convulſio
de *Kelisbesh*, cette montagne paraît baſ eſſe aucune m
dominée qu'elle eſt par d'autres qui ſont d l eſt plus natu
rière elle, & qui ſont les plus hautes ce de la déc
mont Mycale. villes, & nul p

Priène, après l'établiſſement des jeux ger & conteni
nioniens, eut une grande importance pa s de terres ra
les villes ſes aſſociées, quoique moins conſi ide des ſiècle
rable que pluſieurs d'entr'elles. Ces jeux, ; & Strabon,
ſe célébraient en l'honneur de Minerve, étai par le Méan
très anciens, toutes les villes d'Ionie s'y r ſit: que Priè
daient, & les Priénéens en avaient la ſur de la mer,
tendance & y prenaient le pas ſur les citoy s de quarante
des autres villes. Une médaille frappée à C erres ſurvenue
lophon, dont le revers repréſente les jeux iène eſt la pa
nioniens, nous apprend que ces jeux ſe ſ de la Grèce,
ſoutenus long-temps. onneur, quoiq

Pour revenir à Priène, cette ville a ques ſentences
deux ports commodes, & il ſemble que n attribué cet
plus grande partie de la cité était alors v ſe, de vivre a

de la mer qui termine très-agréablement
ue à la distance de quatre à cinq milles. Ionie.
changement total opéré dans la surface de
contrée par le Méandre, est encore plus
nant que celui que le Cayster a produit
la vallée qu'il arrose. Quelques person-
ont conjecturé qu'un phénomène si extra-
naire ne pouvait avoir été produit que par une
ente convulsion de la nature. Cependant il
este aucune mémoire d'un tel événement,
l est plus naturel de croire qu'en consé-
nce de la décadence & de l'abandon de
villes, & nul précaution n'étant prise pour
ger & contenir le cours des rivières, des
s de terres rapportées par les eaux ont,
ide des siècles, formé de nouveaux ter-
; & Strabon, parlant des amas de terres
par le Méandre, donne pour exemple
ait: que Priène, autrefois située sur les
s de la mer, en était éloignée de son
s de quarante stades par l'accumulation
erres survenues depuis.

ène est la patrie de Bias, l'un des sept
de la Grèce, & qui sans doute méritait
onneur, quoiqu'il ne nous reste de lui que
ques sentences assez triviales. C'est à lui
attribué cette maxime si triste & si
se, de vivre avec notre ami, comme s'il

Ionie.

devait un jour devenir notre ennemi : maxi
indigne d'un ſage, puiſqu'elle tend à ban
l'amitié de deſſus la terre. Il avait voyagé
Egypte, & peut-être ne fit-il qu'apporter
Grèce la connaiſſance des prêtres égypti
C'eſt lui qui dans ſa jeuneſſe refuſa de ſe
rier, parce qu'il n'était pas encore tem
diſait-il, & qui dans l'âge mûr le refuſa
core, parce qu'il n'était plus temps.

Nous pourſuivîmes notre route vers Eph
Le ſoleil couchant embelliſſait le ciel, à l'
rizon au-deſſus du mont Latinos, des coul
les plus riches & les plus variées, & ſur-
d'une agréable teinte de violet foncé, q
voit rarement dans les pays plus ſeptentrion
La Lune ſe montra bientôt à nous dans
ſon éclat, jetant ſa douce lumière ſur le ſom
élevé du mont Latinos, ce qui nous rappel
fable d'Endymion & de Diane, imaginée
ce lieu-là même, & fondée ſur ce qu'En
mion étudiait l'aſtronomie dans la ſolitude
qu'on débitait qu'il était aimé de la lune. N
éprouvâmes, comme beaucoup de voyag
en ces pays, l'inconvénient de nous ég
dans la plaine ; & après avoir erré pen
plus de trois heures à la faveur de la lu
nous nous trouvâmes ſur le bord du Méan
que nous paſſâmes ſur un radeau triangu

nous arrivâmes à Balatsha, ou tout le vil- Ionie.
ge était endormi; de sorte que nous fûmes
bligés de nous joindre à une troupe de cha-
eliers, de qui nous empruntâmes des ma-
as pour dormir sur des ruines.

## CHAPITRE X.

*Route de Priène à Ephèse. — Ville de Sc nova. — Mont Mycale. — Vénération d Turcs pour les vieux arbres. — Ville d' phèse. — Ses antiquités. — Temple de Dia — Smyrne. — Son ancienne prospérité. Avantage de sa situation. — Son Commer*

Ionie.

NOTRE route de Priène à Ephèse nous passer au pied du mont Prion, au-desso d'une tour à laquelle on donne le nom de pr son de St. Paul ; on nous dit que les tombea de St. Jean & de Timothée étaient dans même lieu.

A quelque distance sur notre gauche, s une bruyère fort sèche, nous vîmes *Arvass* village agréablement situé, l'ancienne Ortygia fameuse encore aujourd'hui, comme du tem de Strabon, par son bois de cyprès. En su vant un défilé de quelques milles, nous trave sâmes les ruines des murailles de Pygela, c lèbre par le temple de Diane Munichia, bâ à ce qu'on croit par Agamemnon, & nous a rivâmes sur un terrein élevé d'où étant de cendus, nous fîmes un mille ou deux sur

ge de la mer Égée, en admirant la lim- Ionie.
té de ſes eaux & la tranquillité de ſa ſurface.
us traverſâmes enſuite un pays plat couvert de
its chênes. Nous eûmes bientôt en face des
ntagnes quelquefois coupées à pic & cou-
nées d'une ombre épaiſſe formant des con-
s pittoreſques & élégans. Pendant pluſieurs
res, notre chemin était élevé au-deſſus
n grand marais ſitué au pied de la mon-
ne eſcarpée que nous parcourions, & cou-
de buiſſons de *ſpiræa* alors chargés de leur
e fleur pourprée. Nous eûmes bientôt monté
. *Galèſe* par un paſſage étroit & preſ-
oujours dangereux: le terrein en eſt fort
oteux & couvert de buiſſons & de pins
rappellent le caractère que lui donne Ti-
e, parlant des pins dont le Galèſe eſt om-
é. Après être deſcendus, nous nous ar-
mes à une grande clarière ſur les bords
ruiſſeau, où nous trouvâmes une caravane
s'était arrêtée durant la chaleur, devenue
pportable à l'heure de midi. Sous une
e bâtie autour d'une immenſe platane,
voyageurs étaient étendus ſur des nattes,
nant ou prenant un léger repos, tandis
leurs chameaux répandus çà & là autour
x, formaient divers grouppes pittoreſques.
dans ces occaſions qu'on peut obſerver

Ionie.

plus aiſément le caractère de cet animal
traordinaire, véritable emblême de la patie
& de la docilité ; conſidéré comme un o
à peindre, beaucoup d'autres animaux peu
lui être ſupérieurs en beauté ; mais, com
faiſant partie d'une ſcène aſiatique, il a v
ment un caractère propre & particulier.

Nous dînâmes dans un café ſitué ſou
grouppe de belles platanes. La vénération
Turcs pour les vieux arbres doit ſon orig
à une juſte reconnaiſſance, car ils leur doi
certainement une grande partie des agrém
de leur vie. C'eſt une choſe admirable
leur verdure & leur riche feuillage ſe con
vant pendant tout l'été, tandis que le ſol e
ronnant eſt brûlé par l'extrême chaleur.
plantations de cette eſpèce, voiſines d'
grande route, y ſont depuis un temps im
moriale : on y élève un appentis ou hang
on y fait une petite cheminée, & le voyag
fatigué y trouve conſtamment le café touj
prêt ; on y mange auſſi des melons &
paſteques d'un goût exquis. Un muſici
jouant du tambourin ou de la guittare turq
eſt l'aſſocié de celui qui tient cette ſorte d
berge, & s'accompagne en chantant des ch
ſons dont l'amour eſt l'inépuiſable ſujet.
bonheur des Turcs eſt dans le repos. Il

rare qu'un habitant aisé de Constantinople
e de sa maison de bonne heure dans Ionie.
matinée, pour se rendre sous un de ces
ouppes d'arbres, où il demeure jusqu'au
, toujours fumant, & se tenant dans un
fait silence, & retourne ensuite chez lui
niment satisfait de la manière dont il a
fé sa journée.

Dans notre route nous avançâmes sous les
uteurs imposantes du mont Mycale portant
cime dans les nuages. Nous nous arrêtames
ur admirer la singularité de la scène. Des
sses de rochers de marbres gris, bordées
*lichens* des couleurs les plus rares & les plus
riées; c'était un spectacle nouveau pour nous
s un voyage où les montagnes nous en
aient tant offert; chaque trait du tableau
ait le caractère de cette nature sauvage qui
une des sources du sublime. Des aigles étaient
rchés à la plus grande hauteur, ou volaient
nos têtes: les croassemens des corbeaux
ient répétés pas les échos, & nous pouvions
connaître les gîtes des animaux sauvages,
le caméléon se chauffant au soleil sur les
tes des rochers, changeant de couleur, ou
ployant toute l'agilité de ses mouvemens.

J'avais d'abord compté m'avancer davantage
ns l'intérieur des terres; mais la dissension qui

Ionie. s'était mise parmi mes conducteurs, me força tous mes sou
renoncer à ce projet. Depuis l'instant de mon d nuit couché
barquement, ils s'occupaient très-peu de me s dis mes gens
vir, & beaucoup de me voler. J'aurais pu m' nt. Je le priai
consoler peut-être, si au moins leur bonne , & j'appris
telligence eut un peu adouci le triste rôle qu cord sur le p
me faisaient jouer : mais ils ne couvraient le la manière de
friponneries d'aucun de ces égards qui so nt sans doute
dans nos climats, un des fruits de la civi be; car le ler
sation, & il n'y a point de pays où l'on la terreur, vin
volé aussi désagréablement qu'en Turquie. raint de me qui

Un arménien que j'avais pris à la reco les moyens d
mandation de tout les français établis à Smyr tre que je lui
se trouva le seul malhonnête homme de ce arlate qu'il av
nation que l'on y eût vu depuis un siè ous nous sépara
Heureusement le hasard m'en a fourni dep itant mutuelle
un autre, dont le zèle, l'intelligence & la p ne fut qu'après
bité m'ont sauvé la vie dans la suite de m e un peu éloigr
voyage. Le grec que l'on avait envoyé p otif de son dé
terre me joindre au golfe de *Macri*, avait à ces fripons
fréquentes disputes avec l'arménien; le ma du pays, & f
chand turc qui devait m'être d'un si grand recours dans m
cours, ne voulait, disait-il, se mêler que me qu'il faut d
ses affaires, & il tenait bien cet engagemen geai aucun moy
enfin un janissaire qui me suivait depuis Smyr ns aux autres,
facilitait aux soldats des différens endroits is le genre d'ar
nous passions, tous les moyens de me ranço les Turcs, &
ner. Le médecin arabe, dont j'ai parlé, cha bâton gouvern

tous mes soupçons en certitudes; car étant nuit couché avec lui sur une galerie, j'en- dis mes gens qui se disputaient très-vive- nt. Je le priai de se cacher pour les écou- , & j'appris bientôt qu'ils n'étaient pas ccord sur le partage de leurs profits, ni la manière de les augmenter; ils se dou- nt sans doute des avis que m'avait donné be; car le lendemain celui-ci, avec l'air la terreur, vint me dire qu'il se trouvait raint de me quitter. Ayant vainement tenté les moyens de le retenir, j'ajoutai à une tre que je lui avais donnée, une pièce rlate qu'il avait paru désirer vivement, ous nous séparâmes avec regret, en nous aitant mutuellement une meilleur fortune. e fut qu'après être monté à cheval, & un peu éloigné avec moi, qu'il me dit otif de son départ. Il partit & me laissa à ces fripons, ne sachant point la lan- du pays, & forcé de me servir d'eux. recours dans mon embarras, à la grande me qu'il faut diviser pour règner; je ne geai aucun moyen de les rendre suspects ns aux autres, & de me faire redouter. is le genre d'arrogance fait pour imposer les Turcs, & je crus que dans un pays bâton gouverne, il pourrait aussi servir

Ionie.

à ma ſûreté perſonnelle ; je ne donnai p
Ionie. mes ordres que le piſtolet à la main, &
m'apperçus bientôt qu'ils étaient infinim
mieux entendus, & beaucoup plus promp
ment exécutés. Mes compagnons & moi
ceſſe aux aguets, empêchions nos conduc
de ſe parler, & s'ils ſe ſouhaitaient le bonj
nous les traitions de conjurés. Malgré de
reilles mépriſes, ſans doute très-fréquentes
dureté de nos menaces & l'injuſtice de
emportemens, ne manquèrent pas de
attirer une grande conſidération. Encou
par ce ſuccès, je devins bientôt le deſpo
plus inſolent : le valet arménien parut cher
un prétexte pour prendre les devans ; il
condamné à marcher deux lieues après
Heureuſement nous n'étions plus réduits
pour peu de jours à cette manière de v
ger ; je n'étais plus alors qu'à deux jour
de Smyrne, & je touchais à la fin de ma
rannie qui me devenait bien pénible.

En partant nous marchâmes à l'eſt le
des montagnes, au pied deſquelles nous
ſâmes une partie de la nuit ; puis laiſſ
notre gauche pluſieurs villages ſitués à mi-
nous arrivâmes en trois heures à celui d
*keui* aſſez grand & aſſez peuplé. Nous tr
ſâmes enſuite des montagnes preſqu'imp
ca

D E S
bles ; & ap
l'augmentait
s gagnâmes
ir pris quel
tinuâmes de
mes à la ha
en ûmes de
, appartena
ue des habita
ui aſſez bien
ent produiſe
itée par un
nds grecs, ju
mes encore
nt d'arriver à
bel aqueduc.
e monument
c, par aſſiſes
moyenne.
n cintre, &
fois & demie
leur conſervé
e à tout l'ou
t nui à ſa ſol
pouvaient ils
inement ſon
es eaux d'une
t, comme un v

bles ; & après quatre heures de fatigues l'augmentait encore une chaleur affreuſe, Ionie.
us gagnâmes le village d'*Ackhova*. Après y
oir pris quelques heures de repos, nous
inuâmes de marcher vers le nord, & nous
îmes à la hauteur de *Scala Nova* que nous
er ûmes de loin. Cette ville autrefois *Néa-*
*i*, appartenait aux Samiens, qui l'avaient
ue des habitans d'Éphèſe : elle eſt aujour-
ui aſſez bien bâtie ; les coteaux qui l'envi-
nent produiſent d'excellens vins, & elle eſt
itée par un aſſez grand nombre de mar-
nds grecs, juifs & arméniens. Nous mar-
mes encore quatre heures, & une lieue,
nt d'arriver à Épèhſe, nous paſſâmes ſur un
bel aqueduc.

e monument eſt conſtruit tout en marbre
c, par aſſiſes preſque égales & d'une gran-
r moyenne. Toutes ſes arcades ſont en
n cintre, & ont, de hauteur, à-peu-près
fois & demie de leur largeur. Le peu d'é-
ſeur conſervé ſur les clefs des voûtes,
e à tout l'ouvrage une légèreté qui n'a
t nui à ſa ſolidité. Peut-être les gens de
pouvaient-ils paſſer ſur cet édifice : mais
inement ſon principal objet était de por-
es eaux d'une montagne à l'autre. Ce n'eſt
t, comme un voyageur l'a penſé, un pont

Ionie. auquel on a depuis ajouté l'étage ſupérie
tout le monument étant de la même conſtr
tion. Le porte à faux des pieds droits des
tites arcades, eſt ſans doute une défectuo
mais il ne paraît pas que les anciens a
cherché à l'éviter, puiſqu'on la trouve
le ſuperbe pont du Gard.

Nos conducteurs craignant les bandits
ſont fort communs dans ces cantons, &
on venait de leur faire peur, ne voul
point nous permettre de nous arrêter,
finirent par nous abandonner, lorſqu'ils
virent décidés à ne point partir ſans avoir
ſiné & meſuré ce monument.

Nous achevâmes notre travail ſans le
dre accident & nous arrivâmes à *Aja-Salo*
où nos conducteurs nous avaient devancé,
il était nuit, & après avoir pris le repas
gal que nous préparions tous les ſoirs,
avoir mangé le *pilau*, nous nous repoſ
ſur une petite pelouſe, préférable au
rables cabanes qui nous entouraient.

La beauté du ciel, le calme de la n
la fraîcheur de l'air & l'influence d'une
abondante & ſalutaire, nous firent o
quelques momens les chaleurs dont nous
été conſumés tout le jour, & qui nou
naçaient pour le jour ſuivant. Bientôt

Ionie.

les premiers rayons du soleil qui nous
ouvrirent cette vaste plaine arrosée par le
ftre, non moins tortueux que le Méandre,
couverte des nombreux débris de cette ville
erbe, à laquelle l'Asie entière cédait jadis
remier rang. Nous n'appercevions d'abord
les hautes fabriques, restes des monumens
uits, dont les sommets éclairés dominaient
la surface des vapeurs qu'exhalait la terre,
à mesure que nous avancions, le soleil
vait sur l'horison ; le brouillard dissipé
laissait appercevoir, d'espace en espace,
monceaux de marbre mutilés, dont nous
empressions de chercher, de nommer
gine ; enfin cédant à ce premier mouve-
qui veut tout voir & tout embrasser,
passâmes quelques heures à parcourir
aine, à en reconnoitre tous les points,
de commencer nos travaux.

plaine dans laquelle Éphèse est située,
d du levant au couchant, resserrée par
onts *Gallesius* & *Corissus*, elle est arro-
r le fleuve Caystre, auquel elle doit son
nce.

paraît qu'Éphèse existait déja avant l'ar-
des Grecs en Asie, mais qu'elle n'était
petit village, voisin du temple déja ré-
ans la contrée. Ce sont les ruines de

Ionie.

cette ville qui portent aujourd'hui le n
d'*Aja-Salouck*. A droite du hameau eſt
aqueduc reſtauré avec des marbres antiq
qui porte les eaux de la fontaine *Alipia*
un petit fort quarré, dont la conſtructio
moderne, mais dont la porte offre un d
intéreſſant; plus haut une citadelle aſſez
couronne la montagne, nommée par les anc
*Mons Pion*. En continuant d'avancer, on tro
l'égliſe de St. Jean, édifice vaſte & bien c
truit, converti en une moſquée dont je ne
voir l'intérieur.

Au-delà eſt l'emplacement du quartie
la ville, anciennement appelé *Smyrna*,
nom de l'amazône qui l'avait bâti, &
étaient fortis, diſait-on, les fondateurs
ville plus célèbre de Smyrne.

Plus loin, un très-ancien aqueduc por
eaux d'une fontaine dans les ruines d'un
édifice, éloigné de ſept ſtades du témp
Diane. Après l'avoir examiné & en avoir
le plan, nous en ſortîmes pour voir les
demens d'un édifice quarré, de 200 pie
face, au centre duquel eſt une bâſe aut
revêtue de marbre, & qui ſans doute e
autel, où portait une ſtatue. Au-delà e
théâtre; plus loin ſont d'autres ruines
vaſtes & conſtruites en briques; enfin no

DES

émes à l'emplac
t il n'exiſte pl
s leſquels il eſ
auſe du limon
Pluſieurs auteu
n'ont fait qu'a
s le faire mie
clure de citati
rages, dont les
ment celles q
ſtement, & qui
venues plus ini
ntateurs eux-mê
e imaginer des
ſ uſages conſtans
aſſons rapideme
temple de Dia
il a été bâti pa
nt qu'elles éle
cette déeſſe dan
il leur ſervit de
Pline qui en par
La magnificen
Éphèſe, excite
L'Aſie entière a
e bâtir. On le p
ageux, afin de
nens de terre &

mes à l'emplacement de ce temple si fameux, il n'existe plus que les vastes souterrains, s lesquels il est même difficile de pénétrer, ause du limon qui s'y est accumulé.

Plusieurs auteurs ont parlé de ce monument, n'ont fait qu'ajouter à sa réputation, sans s le faire mieux connaître. Que peut-on clure de citations éparses dans différens rages, dont les plus authentiques sont pré- ment celles qui se contredisent le plus stement, & qui, à force de commentaires, venues plus inintelligibles pour les com- ntateurs eux-mêmes, n'ont servi qu'à leur e imaginer des plans presque tous opposés usages constans des anciens.

Passons rapidement sur l'origine fabuleuse temple de Diane; il est tombé du ciel, il a été bâti par les Amazones, d'autres nt qu'elles élevèrent seulement la statue cette déesse dans son temple déja bâti, & il leur servit de refuge. Voyons le passage Pline qui en parle avec quelque détail.

« La magnificence du temple de Diane à Éphèse, excite une véritable admiration. L'Asie entière a été deux cent vingt ans à le bâtir. On le plaça sur un terrein maré- ageux, afin de le préserver des tremble- mens de terre & des gouffres qu'ils font

Ionie.

» ouvrir; mais pour ne point établir sur
» fond gliſſant & peu ſolide, des fondem
» d'un poids auſſi immenſe, on les plaça
» des couches de charbons pilés & de pe
» de mouton. La longueur entière du tem
» eſt de 425 pieds, ſa largeur de 220; il
» orné de cent vingt-ſept colonnes de
» pieds de hauteur, données par autant
» rois: il y en a 36 de ſculptées, une
» par Scopas. C'eſt l'architecte Cherſiphr
» qui dirigea la conſtruction de cet édifi
» & il eſt étonnant qu'il ait pu élever des
» tablemens auſſi énormes; il y eſt parve
» en formant avec des ſacs pleins de ſab
» une pente douce, dont le ſommet était p
» haut que les chapiteaux des colonnes;
» blocs une fois arrivés à cette hauteur, il
» faiſait inſenſiblement deſcendre à leurs
» ces en vuidant peu-à-peu les ſacs in
» rieurs ».

Le temple de Diane, bâti par Cherſiphr
& l'une des merveilles du monde, fut b
la même nuit que naquit Alexandre; ma
me ſemble qu'Éroſtrate ne pût brûler qu
toiture du temple qui était en bois, &
objets dont l'intérieur était enrichi, puiſ
tout le reſte de la conſtruction était en mar
Les Éphéſiens s'empreſsèrent de le réta

fiers de rélever ce ſuperbe monument, ils Ionie.
ſèrent adroitement la propoſition d'A-
ndre, qui offrit d'en payer les frais, à
dition d'y placer ſon nom. Suivant Stra-
, la direction de cet ouvrage fut confiée
Dimocratés, le même architecte qui voulait
ler le mont *Athos* en forme de ſtatue.
Éroſtrate, au milieu des tourmens, avoua
il n'avait eu d'autres deſſein que d'éterni-
ſon nom. La diète générale des peuples
onie fit un décret pour condamner ce nom
l à l'oubli; mais la défenſe dut en perpé-
r le ſouvenir.

Le premier objet du culte des Éphéſiens
it été une ſtatue informe de hêtre ou
me, repréſentant une Diane, non pas
s la forme élégante d'une chaſſereſſe, mais
s celle d'une figure égyptienne & ſymbo-
ue que nous appelons la déeſſe de la na-
e, avec pluſieurs mammelles. La tête de la
ſſe était ſurmontée d'une tour, deux trin-
s de fer ſoutenaient ſes mains. Le corps
erminait en une gaine enrichie d'animaux
d'autres ſymboles.

On connaît pluſieurs ſtatues de la Diane
phéſe conſervées à Rome; il y en a une
Vatican, de marbre blanc, un peu moin-
que nature, qui a été trouvée à la *Villa*

Ionie.

*Adriani ;* une autre d'albâtre & de bronze, Capitole, & deux autres à *Villa Albani.*

Le temple d'Éphèſe était une ſorte de pôt où les plus grands artiſtes de l'antiqu plaçaient leurs chefs-d'œuvre pour les fa paſſer à la poſtérité. Praxitèle & ſon fils phiſodorus ornèrent le ſanctuaire.

Scopas donna au temple ſa ſtatue d'Héca dont Pline dit que l'éclat était ſi brillant, les prêtres avertiſſaient les curieux de ne la fixer. Timarete, fille de Mycon, la p mière femme artiſte dont l'antiquité faſſe m tion, avait donné un tableau de la déeſſe, Parrhaſius & Apelles, tous les deux na d'Éphèſe, employèrent leurs talens à emb les murs de leurs admirables ouvrages.

Apelles y repréſenta Alexandre tenant main la foudre. Pline dit de cet ouvrage les doigts & la foudre ſemblaient ſorti tableau, & que le peintre fut payé en piè d'or meſurées & non comptées.

Parrhaſius fit pour cette ville ſes ouvra les plus célèbres, Ulyſſe jouant la folie, grand prêtre de Cybèle, un groupe de liagre & d'Atalante, un Hercule, un Per Philiscus & Bacchus, avec une figure emb matique de la vertu debout auprès d'e Énée, Caſtor & Pollux, Achille, Agam

on, ſont ceux dont Pline fait mention & qu'il eſtime le plus. Ionie.

Les citoyens d'Éphèſe encourageaient les arts, & leur ville poſſédait des productions des plus célèbres artiſtes dans tous les genres. Agaſius fut un de leurs plus habiles ſculpteurs. Le gladiateur de la collection de Borghèſe à Rome, découvert avec l'Appollon du Belvédère à Porto Anzio, ville fondée par Néron, porte le nom de cet artiſte. Les Éphéſiens avaient auſſi un tableau de Zeuxis fort eſtimé, repréſentant Ménélas aſſiſtant aux funérailles de ſon frère. Arrien rapporte qu'on vit Alexandre treſſaillir à la vue du tableau de Palamède trahi par Ulyſſe, peint par Timante d'Éphèſe,

De ces renſeignemens bien incomplets, nous pouvons conjecturer l'état floriſſant de la peinture dans les beaux temps de la Grèce, & admirant les chefs-d'œuvre de l'école italienne, regretter de ne pouvoir plus les comparer à ceux des anciens.

Les prêtres de Diane étaient ſoumis à la tonſuration, & les vierges attachées au culte de la déeſſe, vouées à une inviolable chaſteté: les uns & les autres étaient pris dans les meilleures familles ; ils jouiſſaient d'un grand revenu, de privilèges excluſifs & du droit d'a-

Ionie.

ſyle qu'Auguſte crût devoir reſtreindre. Athénée décrit le luxe des prêtres de Diane, parle du prix énorme de leurs vêtemens. Plusieurs ſiècles après la réunion de la Grèce à l'empire Romain, le temple conſervait encore ſa magnificence. Les jeux éphéſiens, originairement inſtitués en l'honneur de Diane, ſubſiſtèrent juſqu'au règne de Caracalla. Les colonnes de jaſpe vert qui ſervent à ſoutenir le Dôme immenſe de Ste. Sophie, ont appartenu originairement au temple d'Éphèſe, furent tranſportées à Conſtantinople par l'ordre de Juſtinien. Dans la grande égliſe de Piſe, on voit auſſi deux colonnes apportées d'Éphèſe. Les Amateurs de l'antiquité, ſont bien aiſes de ſuivre, dans le cours de l'hiſtoire, cette marche des monumens anciens employés ſucceſſivement à embellir les temples payens, chrétiens & muſulmans.

Aſſez près de la fortereſſe qui occupe le ſommet du mont *Prion*, on en voit une autre beaucoup plus petite, dans laquelle on entre par une porte conſtruite avec les fragmens antiques d'une porte très-riche, ou d'un arc de triomphe, qui ſans doute avait été renverſé. Les habitans ont cherché à replacer les débris, & ſe ſont bien quelquefois trompés, comme on peut le voir; mais malgré ces in-

larités, cet édifice ne laisse pas d'offrir un
pect piquant, & les bas reliefs dont la par-
supérieure est décorée, sont d'une belle
écution. Dans celui du milieu, on distingue
ctor traîné au char d'Achile, que les chré-
ens du pays prennent pour un martyr, ce
i leur à fait appeler ces ruines, *la porte de*
*persécution*. A côté sont des bacchanales
nfans jouant avec des grappes de raisins.

Au-delà du théâtre, nous trouvâmes les dé-
s d'un temple corinthien, dont nous ne
mes dessiner que quelques fragmens, bien
s pour donner la plus haute idée de la ri-
esse & de la perfection de cet édifice. Jamais
ornemens n'ont été d'une exécution plus
faite, ni d'un emploi plus heureux, & si
goût sévère en blâmait la prodigalité, elle
ait justifiée par le choix net, & l'applica-
n raisonnée de ces ornemens: la sculpture
nt tous les membres sont couverts, ne nuit
nt à l'effet général, par l'adresse avec la-
elle tous les bas reliefs sont ménagés; &
n est frappé de l'ensemble, en distinguant
endant tous les détails: c'est-là le dernier
me où puisse arriver l'art. Il faut rester à
terme, ou revenir au beau simple; mais
xpérience nous apprend, qu'on n'y est jamais

Ionie.

revenu qu'à travers plusieurs siècles de ma
vais goût.

L'imagination seule peut aujourd'hui no
peindre ce qu'a été anciennement Éphèse fl
rissante lorsqu'elle était la gloire de l'Ion
Les traits de la nature environnante en so
aussi en partie altérés. Le bras de mer qui fo
mait le port n'existe plus ; il a été rempl
par un vaste marais couvert de roseaux.
Caystre coule maintenant au milieu d'her
marécageuses, & tout homme qui voit Éphè
sans savoir ce qu'elle a été autrefois, p
difficilement imaginer qu'elle ait jamais
voisine de la mer.

La première mention d'Épèse dans l'h
toire grecque, est à l'occasion du siége
devant cette ville par Crésus roi de Lyd
Cette ville de la Carie était dès-lors célè
par son temple de Diane. Hérodote raco
que durant le siége, les Éphésiens donnèr
leur ville à Diane, en unissant par une co
le temple de la déesse au mur de la vil
quoiqu'il y eut entre la ville assiégée & le te
ple un espace de sept stades. Les Éphési
se faisaient gloire de devoir la supériorité
leur ville sur celles de l'Ionie à cet édif
respectable, une des merveilles de l'anc
monde.

Des circonſtances tenant non pas à une ſeule ſe, mais à des alternatives de proſpérité & décadence qui atteignent les villes ainſi que hommes, amenèrent la dépopulation d'Éèſe, même avant la deſtruction totale de mpire grec. L'édit de Théodoſe, pour la ſtruction des magnifiques édifices conſacrés x divinités payennes, fut exécuté avec une trême rigueur, & c'eſt au zèle des premiers étiens qu'on peut attribuer la ruine des s beaux monumens de l'antiquité. Les ſtaes de marbres, nous dit Guibbon, furent ſes en pièces ou enfouies par les payens, celles de bronze furent fondues par les Croi- & par les Sarraſins pour ſervir au paieent de leurs armées. Ionie.

Après avoir ſuivi pendant un jour entier amas de ruines répandues au pied du nt Prion, nous ſuivîmes un ſentier étroit, le côté de la montagne du Corréſus, dans ſites vraiement pittoreſques; nous fûmes is de la vue de la mer qui s'offre de-là ſur gauche de la plaine d'Éphèſe, coupée par détours nombreux du Cayſtre. Après nous e arrêtés à un village, dans un méchant é où un turc nous reçut aſſez bien, nous inuâmes nos recherches, & nous nous âmes vers les grottes & les carrières de

Ionie.

marbre. Nous y vîmes une caverne très-éte
due. Sa profondeur eſt d'environ deux ce
quatre-vingts pieds. Cette grotte eſt le ſu
de beaucoup de contes & de traditions. So
le règne de Julien, un ſophiſte célèbre, a
pelé Maxime, y célébra dans la nuit, les m
tères d'Éleusis, où l'empereur fut initié, p
feſſa ſon apoſtaſie & s'annonça au mon
comme un diſciple de Platon.

Les légendes placent dans le même li
le miracle des ſept Dormans qui, dans la p
écution de Décius, ayant été enfermés d
cette grotte, ſe réveillèrent deux cents a
après, ſous le règne du dévôt Théodo
conte qui a fourni aux homélies des pè
Grecs, & à un chapitre de l'alcoran. Ce
hiſtoire circulait déja parmi le peuple en
verſes langues & chez diverſes nations. M
homet l'avait entendue des chameliers, qui
amuſaient leur caravanes. Sans doute alor
ne s'attendait guères à devenir le chef &
prophète de tant de millions d'hommes,
il ne prévoyait pas qu'un jour il ferait ent
une telle fable dans le volume contenant
lois & le ſymbole de ſes ſectateurs. C'eſt
pendant ce qu'il a fait dans le dix-huitiè
chapitre de l'alcoran, intitulé le *chapitre de*
*caverne*, dans lequel il enſeigne aux muſ

ans ce qu'ils doivent croire de ce miracle célèbre. On peut dire au reste qu'en adoptant te fable déja reçue parmi le peuple, & ns l'usage qu'il en a fait, on ne reconnaît s la force de son génie. Ionie.

J'étais résolu de prolonger mon séjour à phèse, de ne rien épargner pour parvenir à muer ces débris & à les examiner, lorsque us vîmes arriver à la pointe du jour, un tachement de cavaliers turcs, qui n'était que rant-garde d'un corps plus considérable, rchant, disait-on, vers les terres du vieil ffan, pour lui faire la guerre. Les habitans frayés s'empressaient de cacher leurs effets, elques-uns même fuyaient dans les bois; us nous pressaient de quitter ce lieu, qui urrait risque d'être bientôt mis au pillage. ous partîmes promptement & tournant au- r du mont *Gallesus*, nous prîmes la route Smyrne.

Nous passâmes après quatre heures de rche, dans un lieu, où l'on appercevait vestiges de ruines. A la même latitude, le bord de la mer, est Colophon, célèbre le temple d'Apollon *Clarien*, dont l'ora- était le plus ancien de toutes ces contrées, dont les succès avaient fait, disait-on, mou- Calchus de jalousie. Je n'allai point à Co-

lophon, où il ne reste d'ailleurs aucune ruine
Ionie. & je continuai directement ma route po
Smyrne.

Les Grecs sortis du quartier d'Éphès
nommé *Smyrna*, n'avaient bâti que des h
meaux au fond du golfe, qui depuis à po
le nom de leur première patrie : Alexan
voulut les rassembler, & leur fit constru
une ville près la rivière *Melés*. Antig
commença cet ouvrage par ses ordres, & L
simaque le finit.

Une situation aussi heureuse que celle
Smyrne était digne du fondateur d'Alexandr
& devait assurer la prospérité de cet établi
ment. Cette ville devint bientôt le centre
commerce de l'Asie mineure ; son luxe y
tira tous les arts : elle fut décorée d'édifi
superbes, & remplie d'une foule d'étrange
qui venaient l'enrichir des productions de l
pays, admirer ses merveilles, chanter a
ses poètes & s'instruire avec ses philosoph
Un dialecte plus doux prêtait un nouv
charme à cette éloquence qui paraissait
attribut des Grecs ; la beauté du climat se
blait influer sur celle des individus, qui
fraient aux artistes des modèles, à l'aide d
quels ils faisaient connaître au reste du mo
la nature & l'art réunis dans leur perfecti

heureux citoyens soumis à l'autorité des
s, ne virent s'élever parmi eux aucun de Ionie.
tyrans qui opprimèrent tant de villes grec-
es; & les Romains mêmes, qui avaient
justice de vouloir être seuls libres dans
nivers, respectèrent le bonheur de Smyrne,
lui laissèrent au moins cette ombre de li-
rté, le plus grand des biens, après la liberté
ême.

Elle était une des villes qui revendiquaient
onneur d'avoir vu naître Homère; on mon-
it sur les bords du Melés, le lieu où Cri-
is sa mère lui avait donné le jour, & la
erne où il se retirait pour composer ses vers
mortels. Un monument élevé à sa gloire &
portait son nom, présentait, au milieu de
ville, de vastes portiques sous lesquels se
emblaient les citoyens; enfin, leurs mon-
es portaient son image, comme s'ils eus-
reconnu pour souverain le génie qui les
orait.

Smyrne conserva les restes précieux de cette
spérité, jusqu'à l'époque où l'empire eut
tter contre des Barbares qui fondirent avec
te l'énergie du fanatisme, sur un peuple
n'était que superstitieux, & dont les sou-
ains assemblaient des conciles, quand il
ait lever des armées. Elle fut prise par les

Ionie.

Turcs, repriſe par les Grecs, toujours pill
toujours détruite; au commencement du tr
zième ſiècle, il n'en exiſtait plus que les ruin
& la citadelle. Cette fortereſſe ne put réſiſ
aux efforts des princes turcs dont elle fut ſo
vent la réſidence, malgré les efforts des ch
valiers de Rhodes qui, ſaiſiſſant une circo
tance favorable, parvinrent à y conſtruire
fort, & à s'y maintenir; mais Tamerlan p
en quatorze jours cette place, que Baja
bloquait inutilement depuis ſept ans.

Smyrne ne commença à ſortir de ſes r
nes, que lorſque les Turcs furent entièrem
maîtres de l'empire; alors ſa ſituation lui r
dit les avantages que la guerre lui avait
perdre, elle redevint l'entrepôt du comme
de ces contrées. Les habitans raſſurés ab
donnèrent le ſommet de la montagne, &
tirent de nouvelles maiſons ſur le bord de
mer. Ces conſtructions modernes ont été fa
avec les marbres de tous les monumens
ciens, dont il reſte à peine des fragmens,
l'on ne retrouve plus que la place du ſtade
du théâtre : on chercherait vainement à
connaître les veſtiges de fondation, ou qu
ques pans de murailles qui s'apperçoiv
entre la fortereſſe & l'emplacement de la v
actuelle.

Ionie.

On n'eſt point frappé en arrivant à Smyrne, mme on l'eſt à Amſterdam ou à Bordeaux, cet extérieur de richeſſe & de magnifi- ce que produit un grand commerce : les ts du grand-ſeigneur, occupés d'augmen- leurs fortunes, s'occupent encore plus ſoi- euſement de la cacher ; & toujours trem- ns, ils n'oſent en jouir dans la crainte de perdre. Le danger preſque continuel des endies & des tremblemens de terre, eſt un veau motif qui les empêche d'élever de nds édifices, & toutes les maiſons ſont ſtruites en bois, excepté les moſquées, bezeſtins & quelques caravanſérails ; mais r apprécier la ville de Smyrne, il faut ter ſes regards ſur l'étendue & la ſûreté ſon port ; il faut compter cette foule de ires de toutes les nations, qui, toujours mouvement, toujours remplacés, font de e échelle le marché le plus fréquenté de le Levant, & l'entre-pôt du commerce l'Aſie mineure, comme Alep eſt celui des ductions & des beſoins de l'Aſie méridio- ; mais en Syrie, le négociant placé dans érieur des terres, a moins de facilité pour ouſtraire aux vexations des Turcs, & at- ſouvent en vain la caravane qui lui ap- e ſes effets d'Alexandrette, & que des

Ionie. brigands ont dépouillé : au Caire, il eſt r
légué dans une enceinte étroite où ſouve
même on l'aſſiége, toujours expoſé aux c
prices de ces douze deſpotes, qui, réunis
diviſés ſont également redoutables au pa
malheureux qu'ils prétendent gouverner,
qui abuſant de la ſituation des étrangers,
leur laiſſent, ni la liberté de ne pas vendr
ni celle de refuſer un achat déſavantage
A Conſtantinople, le négociant eſt circonſc
dans le cercle que l'intérêt national a été fo
de tracer, afin d'oppoſer des négocians réu
pour vendre à des corps de marchands t
jours ligués pour acheter : il eſt gêné par u
foule de réglemens, & ſes ſpéculations ſ
reſtreintes à la conſommation de la capita
qui, quoique très-conſidérable, a cependant
bornes connues; enfin il ne jouit réellem
des avantages de ſon état, que lorſque s'é
vant à une connaiſſance parfaite des relati
de Conſtantinople avec les places correſp
dantes, il peut opérer de manière à prof
de toutes les combinaiſons du change, & f
circuler utilement & avec rapidité, ſon arg
& ſon papier, ſigne de ſon crédit.

Les commerçans de Smyrne ſont bien p
heureux; ils jouiſſent de tous les agrémens
peuvent offrir un beau ciel, un pays fertil

DES V

ne liberté fondée
umain des Turcs
ancs, dans laquelle
& d'une ville Eu
uiſſances que la ſ
mmerce peuvent a
enter leur fortune ;
nt, leurs ſpéculatio
endues & auſſi util
vent ſucceſſivemen
okat, d'Angora, de
alie, d'Erzerum &
olient les matières d
ffrent des moyens
ns leurs patries la
'ils en ont tirées.
On apporte à Smy
, d'Angleterre &
Veniſe, des ſoierie
on d'or & d'argent
îles, de l'indigo
oline & de la Lou
chenille, des épicer
ies & clincaillerie de
fer, de l'étain, d
bois pour la teintu
On exporte le coton
mment les plaines d

Ionie.

e liberté fondée sur le caractère doux & umain des Turcs qui l'habitent. La rue des ancs, dans laquelle ils sont réunis, offre l'aset d'une ville Européenne, & toutes les uissances que la société & les relations du mmerce peuvent ajouter aux moyens d'augenter leur fortune; dans aucune place du leant, leurs spéculations ne pourraient être aussi endues & aussi utiles; c'est pour eux qu'arvent successivement les riches caravanes de okat, d'Angora, de Brousse, de Cogna, de talie, d'Erzerum & de Diarbékir. Elles mulplient les matières de leurs échanges & leur rent des moyens avantageux de renvoyer ns leurs patries la valeur des productions 'ils en ont tirées.

On apporte à Smyrne des draps de Fran, d'Angleterre & de Hollande, des saies Venise, des soieries d'Italie, des étoffes de on d'or & d'argent, des galons, du café de îles, de l'indigo de St. Domingue, de la oline & de la Louisiane; du sucre, de la henille, des épiceries, du papier, des verries & clincaillerie de Venise & d'Allemagne; fer, de l'étain, du plomb, du verdet & bois pour la teinture.

On exporte le coton que fournissent si abonmment les plaines de Kirkagach & de Ma-

Ionie.

gneſie, le coton filé teint en rouge, les
perbes toiſons des chèvres d'Angora, les
de Perſe, des tapis de laine, des étoffes
fil, de la garence, des drogues, de la ci
des cuirs, des éponges, des figues & des
ſins ſecs.

La France, l'Angleterre & la Hollande
partagent ordinairement la plus forte partie
ce commerce. Celui de Veniſe & de Livou
eſt très-borné : Naples n'en a aucun quoiqu'
entretienne un conſul. Trieſte commenc
étendre ſes ſpéculations ; les Raguſois e
ploient beaucoup de bâtimens pour le cabot
d'une échelle à l'autre, & pour les ports
talie ; mais ils ſe releveront avec peine
coups trop cruels que leur ont portés les Ru
dans leur expédition.

Si l'on jugeait de la répartition du comm
de Smyrne par le nombre des négocians
chaque nation, la France aurait paru dep
long-temps beaucoup plus puiſſante qu
ne l'était alors réellement, puiſqu'elle
vingt-cinq maiſons, tandis que les An
n'en avaient que ſix, & les Hollandais qua
Elle ne faiſait cependant que le tiers du c
merce, & ſuppléait par le nombre de ſes ag
à ce qui pouvait manquer d'ailleurs à
exiſtence. Les étrangers, & ſur-tout les H

DES V

ndais, paſſent dans
aux conſidérables
mens ſolides ; & d
édit que leur aſſu
lier les moyens d
utes les affaires, il
marches de leurs c
n pas à ſa ſuite :
mple commiſſionnai
négociant de Mar
ſieur, partage ave
mmiſſion, & quel
conſul, qui croit
euglément ; n'aſpira
cule qui lui perme
trie, ce Français h
r tous les moyens
s conſtante, & ren
ération qu'obtient t
heſſe.
Smyrne renferme e
s, ſavoir : ſoixant
rcs, vingt-un mille
q à ſix mille Armé
péens, auxquels il
ez grand nombre d
ers de leurs nations.
ans un nouveau gou

dais, passent dans le Levant avec des ca- Ionie.
aux considérables, y forment des établis-
mens solides; & déja riches, voient, par le
édit que leur assurent leur opulence, mul-
lier les moyens de s'enrichir encore; dans
utes les affaires, ils dirigent eux-mêmes les
marches de leurs consuls, sont à ses côtés &
n pas à sa suite: le Français au contraire,
mple commissionnaire, ne travaille que pour
négociant de Marseille dont il est le ré-
sseur, partage avec lui tous les droits de
mmission, & quelquefois peut se plaindre
consul, qui croit que tout doit lui obéir
veuglément; n'aspirant qu'à la possession d'un
cule qui lui permette de retourner dans sa
trie, ce Français hâte la fin de son exil
r tous les moyens qu'offrent l'économie la
s constante, & renonce à ce genre de con-
ération qu'obtient toujours l'extérieur de la
chesse.

Smyrne renferme environ cent mille habi-
s, savoir: soixante à soixante cinq mille
rcs, vingt-un mille Grecs, dix mille Juifs,
q à six mille Arméniens & deux cents Eu-
péens, auxquels il faut ajouter encore un
z grand nombre de domestiques & d'ou-
ers de leurs nations. La Porte y envoie tous
ans un nouveau gouverneur; c'est un homme

Ionie.

de loi, qui ſous le titre de cadi, juge civil criminel, a ſous ſes ordres le lieutenant de police & le chef des janiſſaires; il choiſit quelques uns des principaux habitans dont il compoſe ſon conſeil, pour lequel il a ordinairement fort peu de déférence.

Le château deſtiné à défendre le golphe eſt en très-mauvais état, & ne pourrait arrêter les vaiſſeaux qui ſont cependant forcés de s'approcher pour éviter les bas fonds dont moitié du golfe eſt remplie. Ces terreins autrefois élevés au-deſſus de la mer, ſe ſont affaiſſés dans les ſecouſſes d'un tremblement de terre, & ſont encore augmentés tous les jours par les attériſſemens qui ſe forment à l'embouchure de l'*Hermus*.

Les rues de Smyrne ſont ſi étroites que les toîts des maiſons oppoſées ſe touchant preſque, l'air & la lumière y pénètrent à peine; mais cette conſtruction a ſes avantages dans un climat où il eſt plus néceſſaire de ſe défendre de l'ardeur du ſoleil que de reſpirer un air très-libre. Les kioſques & les terraſſes au haut de chaque maiſon ſuppléent à ce défaut.

La baie a de grandes beautés, réſultant principalement de la chaîne de montagnes d'u

uteur à-peu-près égale, mais plus ou moins foncées & éloignées qui la ceignent & qui ibritent. Les négocians francs y jouiſſent d'une ande liberté & y forment une ſociété très-greable. En été ils ſe retirent dans les vil-ges voiſins, où ils ont des maiſons de cam-gne.

Il y a peu de villes d'Ionie qui aient fourni plus reſtes précieux d'antiquité que Smyrne ; mais facilité de les tranſporter, & le nombre des rieux ont épuiſé la mine. Il n'y a pas ng-tems qu'en creuſant un puits, on a dé-uvert un temple orné de colonnes de mar-re & de porphire, & une ſtatue de Pâris, un très-beau travail, d'environ trois pieds, vec un chien de chaſſe, & tenant la pomme rrière lui. Son viſage exprime beaucoup d'in-ntitude & d'héſitation qui précède une dé-ſion. Les traits ſont ceux d'un très-beau mo-èle grec.

Nous gravîmes la montagne, le *Pagus* des ciens, pour voir les reſtes conſidérables de fortereſſe, aux pieds de laquelle la nou-lle Smyrne eſt conſtruite. Cette hauteur lée ſemble avoir anciennement fait partie la ville ; on y voit les ruines d'une cha-lle, d'une grande citerne voûtée & d'un grand âteau gothique. L'entablement de la porte

Ionie.

du nord est de marbre blanc, avec une inscri
tion relative à la restauration de la ville, par l'e
pereur & l'impératrice Hélène sa femme; sur
des côtés de la porte de l'ouest est une tê
colossale qui a donné lieu à beaucoup de co
jectures. Les uns y voient un Sphinx, d'autr
une Amazone appelée *Smyrna*, quelques-u
l'impératrice Hélène. La partie de l'ouest
cet espace a des vestiges d'un stade, & ce
du nord d'un ancien théâtre. Le stade, lo
qu'il a été détruit pour fournir les matéria
d'un *khan*, avait cinq cent quarante pieds
long, & le diamètre de sa partie circula
à une extrémité, était deux cent quatr
vingt-huit pieds, dont cent vingt étai
l'arène, & le reste rempli de gradins.
y reconnaissait encore les loges où l'on
nait les bêtes féroces. Les légendes rapport
que c'est là que St. Polycarpe fut livré a
bêtes.

La vue du pays est très agréable sur ce
hauteur; nous en descendîmes pour suivre
bords d'un ruisseau couverts de lauriers-ro
Dans ce paysage vraiment romantique,
fond d'un vallon couvert de chèvre-feuille &
jasmin, nous rencontrâmes une compagnie
femmes turques reposant à l'ombre, sans vo
& avec grande liberté, jouissant d'une fraîche

délicieuse : c'étaient
quelque riche turc,
femmes qui veillaier
extrêmement belles
nes sans grace, &
ait avoir aucun ch
ens.

Parmi les malheur
e a éprouvés, il fa
ent de terre de 168
nnes furent enseve
ndie qui le suivit
e la ville; & enfin l
s turcs en 1770, à
e la bataille dans le
tre l'escadre russe &
destruction totale
rûlée dans le port de
ent arrivée à Smyrne
atre heures du mat
étrange répandit
la ville la consterna
populace humiliée, o
ée par les discours
uanier de Smyrne, l
natique à l'excès, &
nnages du même ca
rage sur les chréti

délicieuse : c'étaient les femmes du harem de quelque riche turc, accompagnées de vieilles femmes qui veillaient sur elles ; elles étaient extrêmement belles, mais elles étaient vêtues sans grace, & leur taille épaisse ne pouvait avoir aucun charme à des yeux européens. Ionie.

Parmi les malheurs plus récens que Smyrne a éprouvés, il faut compter le tremblement de terre de 1688, où quatre milles personnes furent ensevelies sous les ruines ; l'incendie qui le suivit & qui dévora une partie de la ville ; & enfin le massacre des grecs par les turcs en 1770, à la nouvelle de la perte de la bataille dans le détroit des Dardanelles, entre l'escadre russe & l'escadre turque, & de la destruction totale de la marine ottomane, brûlée dans le port de *Tchisme*. Cette nouvelle étant arrivée à Smyrne le dimanche 8 juillet à quatre heures du matin, la certitude d'un fait si étrange répandit parmi les mahométans de la ville la consternation & le désespoir. La populace humiliée, outrée de ce revers, animée par les discours séditieux d'*Ibrahim aga*, capitanier de Smyrne, homme méchant, cruel, fanatique à l'excès, & de quelques autres personnages du même caractère, voulut assouvir sa rage sur les chrétiens, & principalement

Ionie.

ſur les Grecs. Ibrahim donna l'exemple, le même dimanche à cinq heures du mati commença à faire maſſacrer tous les Gre employés dans la douane. Cet exemple ſ ſuivi dans les marchés & les quais de la vill en moins de quatre heures, environ quin cents Grecs furent égorgés, ainſi que deux e ropéens. On n'aurait certainement pas épargn les francs de toutes les nations, ſi c'eût é un jour ouvrier.

Avant de quitter Smyrne, nous allâm parcourir les ruines de Claros, qui couron un rocher élevé & grimpant juſqu'à ſes m railles qu'on reconnaît encore. Il était diffic de trouver pour une ville une ſituation p favorable; des deux côtés du promontoir une anſe fermée & défendue par des roch taillées à pic, fournit un ſûr abri; & à l'ou & au nord ſont des vallées fertiles arroſ par la rivière d'Haleſſus.

Claros était une des plus anciennes ci de la Grèce, & conſacrée à Appollon. S le haut de la montagne, on trouve des déb conſidérables d'un très-grand édifice: on connaît pluſieurs membres d'architecture d' ſtyle dorique, quoique les ornemens ſculptés ſoient preſqu'entièrement effacès; & que mê

Ionie.

s colonnes de granit ſemblent réduites en uſſière par l'action du temps.

Ce qui attira le plus notre attention, eſt une orte s'enfonçant en terre dès l'entrée, & à viron cent cinquante pieds de diſtance, une tre ouverture conſtruite en pierres de taille mmuniquant avec la première. On peut uire avec aſſez de vraiſemblance que cette verture ſervait à l'oracle; car ce paſſage terrain aboutiſſait préciſément au centre d'un ple quarré: les marches d'un perron & les ſes des colonnes d'un périſtyle ſont répandues n autour; un peu plus loin, ſont les gradins & parterre d'un théâtre faiſant face au ſud-eſt, & qui paraît moins grand que celui de let. Ces reſtes montrent l'étendue & la gnificence de la ville avant la chute de racle & l'émigration de ſes habitans à bèſe.

Nicandre, naturaliſte & médecin, était na- de Claros, & habitait dans le voiſinage de racle, il a écrit deux ouvrages ſur ſon art, vivait huit cents ans avant J. C.

Colophon qui n'était pas éloignée, était une le d'une grande importance, qu'elle devait ncipalement à ſon commerce, & en particu- à ſon or qu'on diſait être de la meilleure alité: elle était pareillement fameuſe pour

Ionie.

la conſtruction des navires & par ſes habil
matelots. C'eſt à Colophon qu'Ovide place
ſcène de ſa fable de Minerve & d'Arach
Horace demande à ſon ami, qui a viſité
côtes & les îles de la mer Egée, à laque
des deux villes de Smyrne ou de Colophon
donne la préférence.

Dans l'hiſtoire des lettres & des arts, C
lophon a produit beaucoup d'hommes célèbr
Xenophane, qui enſeignait que la divi
était une & infinie, que la terre a é
diſſoute par l'eau, ce qu'il prouvait par
poiſſons & les coquilles pétrifiés qu'
trouve dans les carrières de marbre de Par
qu'il y a un nombre infini de ſoleils &
lunes, &c.

Thraſyllus, le général athénien, ajouta Co
phon aux colonies ſoumiſes à Athènes. Ly
maque la dépeupla en forçant les habitans
aller s'établir à Ephèſe, ſuivant la prati
commune des fondateurs des villes en
temps-là.

La ſcène que nous avions ſous les yeux
hauteurs de Claros, était auſſi belle que
gulière, par cette partie de la mer Eg
enrichie par les îles de Samos & de Nica
& qui reſſemble à un lac renfermé par

DES

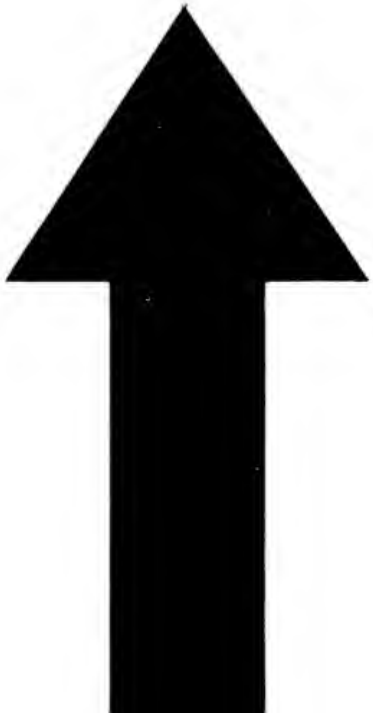
einte de mo
é de l'oueſt.
Nous reprîme
meurant contr
ie du jour ſu
petite anſe,
ſſique grec à
haut de la mor
notre gauche
s. Nous nous
lant allumé cor
, & formait u
verte, & nou
le ſi ſec & ſi
per, nous y r
jour.
n débarquant,
ge, & à une pe
ons trouvé un b
portant de la
arbre à l'autr
orat des ſenſat
ent ſans cultur
mune entre le
dans le voiſin
thus.
yant mis à la v
te du jour, nou

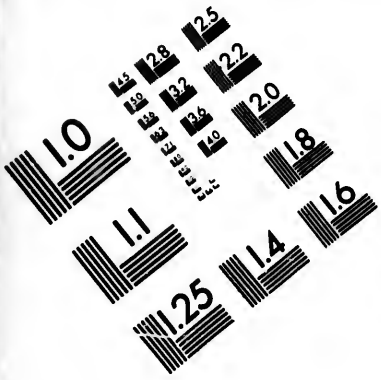
ceinte de montagnes bleuâtres, excepté du
é de l'oueſt. Ionie.

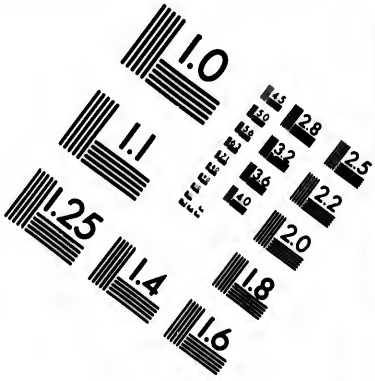
Nous reprîmes notre route, mais le vent
meurant contraire pendant la plus grande
rie du jour ſuivant, nous pr[illegible]s terre dans
petite anſe, & nous envoy[illegible] un do-
ſtique grec à *Hypſilé*, vill[illegible] ſitué ſur
haut de la montagne à envir[illegible]s milles
notre gauche, pour cherche[illegible] des provi-
ns. Nous nous aſſemblâmes autour d'un feu
lant allumé contre le roc, qui était de mar-
, & formait une eſpèce de chambre dé-
verte, & nous y trouvâmes le ſol d'un
le ſi ſec & ſi doux, qu'après un léger
per, nous y repoſâmes juſqu'à la pointe
jour.

En débarquant, nous avions parcouru le
ge, & à une petite diſtance de la mer nous
ns trouvé un bois de chêne & d'olivier,
portant de la vigne pendante en feſtons
arbre à l'autre, & donnant à l'œil & à
rat des ſenſations agréables. La vigne
ent ſans culture, & la propriété en eſt
mune entre les habitans. Nous étions
dans le voiſinage de *Teios*, le pays de
hus.

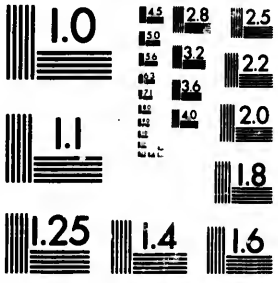
yant mis à la voile par un bon vent à la
te du jour, nous arrivâmes avant midi à

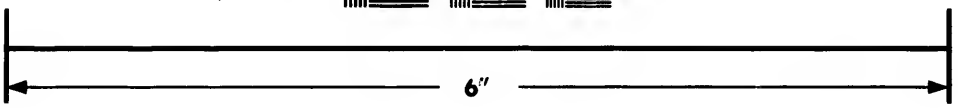





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Ionie.

*Sejejeck*, petite ville au fond d'une anſe, e
ceinte d'une muraille baſſe à creneaux &
quelques tours vraiſemblablement élevées p
les Génois; la place a encore quelques c
nons montés, & ſes portes ſe ferment le ſo
Nous étions près de la porte du couchant q
ainſi que toutes les autres fortifications, n
donnaient une bien petite idée des moyens
défenſe des Turcs dans cette partie de l'art
la guerre.

En demandant à quelques Turcs, qui n
marquaient quelque bienveillance, où n
pourrions trouver des antiquités, ils n
indiquèrent diverſes inſcriptions, quelqu
unes ayant la forme de décrets, & une ſép
crale.

De *Sejejeck* nous nous avançâmes à Vou
après avoir monté environ un mille par u
coline en pente douce, nous eûmes ſur n
gauche un point de vue très-agréable de r
railles crenelées de la ville, ſituée au ba
ſur les bords de la mer, & d'un havre obl
environné de côtes boiſées s'élevant en a
phitéâtre. Notre route nous conduiſit enſ
tantôt au travers de petits vallons arroſés
jolis ruiſſeaux & couverts d'ombrages, tantô
des terreins plats, entre des clotures form
par des haies de grands myrthes en fle

D E

pays était
trop tôt
Nous nous
le penchan
de la mer
une péninſ
ant au conti
prend Pau
mes point
bandits &
e, dont on
ion dans un
re départ.
Clazomène,
es pour leu
d'hui tout
la ſtérilité; la
es pointes
ice. Les ſeul
quelques
upes de grand
r du ſoleil,
mière appa
iat le miſéra
La route de
nous venion
yeuſe. Tho
dans ſon p

pays était vraiment poétique, & nous l'eû-
s trop tôt traverſé. Ionie.

Nous nous arrêtâmes à *Vourla*, qui, ſitué
le penchant de la montagne, a la vue agréa-
de la mer & de Clazomène, dont Alexandre
une péninſule, d'île qu'elle était, en la joi-
nt au continent par une jettée, ainſi que nous
prend Pauſanias; mais nous ne nous y ar-
mes point, faute de temps, & la crainte
bandits & des ſoldats de la garniſon tur-
e, dont on peut ſe défier avec autant de
ſon dans un pays preſque déſert, hâtèrent
re départ.

Clazomène, Libidos & Teios étaient cé-
es pour leurs bains, ſelon Pauſanias: au-
rd'hui tout le pays ne préſente que l'image
la ſtérilité; la terre y eſt couverte de pierres,
des pointes de rochers percent çà & là ſa
face. Les ſeuls accidens qui varient la ſcène,
t quelques petites hauteurs & quelques
upes de grands pins. Une heure après le cou-
r du ſoleil, nous nous arrêtâmes dans une
umière appartenant à un Grec, le ſeul qui
itat le miſérable village de Phrigé.

La route de-là à Tchiſmé, comme celle
nous venions de parcourir, eſt déſerte &
uyeuſe. Thchiſmé eſt l'ancienne Cyſſus;
dans ſon port que fut défaite la flotte

d'Antiochus par celle des Romains. La vi
Ionie. eſt au haut d'un côteau qui va en pente
la mer; ſa fortereſſe eſt dans le centre,
eſt de forme oblongue; elle conſiſte en
double mur & un foſſé profond, & renfer
une moſquée & pluſieurs maiſons. La co
truction du fort, malgré ſon apparente a
quité, ne remonte pas plus haut que la p
ſeſſion des Génois; ce ſont eux-mêmes
ont conſtruit deux bains publics très-gran
qui tombent aujourd'hui en ruines.

Depuis 1770, époque mémorable de
deſtruction de la flotte turque par l'eſca
ruſſe, la plus grande partie de la ville, a
rebâtie, après avoir beaucoup ſouffert de l
cendie qui l'a conſumée à cette occaſion.

*Tchiſmé* eſt devenu célèbre de nos jours
la victoire des Ruſſes qui détruiſirent l'ar
navale des Turcs en 1770. Cette dernie
bien ſupérieure à celle de ſes ennemis, é
compoſée de vingt-cinq voiles, dont qu
groſſes caravelles: l'armée ruſſe, ſous les
dres de M. le comte Alexis Orlow, n'
que de neuf vaiſſeaux de ligne & de ſix
gates. Ils ſuivaient déja depuis quelques j
leurs ennemis, lorſque les Turcs vinrent s
traverſer à l'entrée du canal de Scio, ſu
îles *Spalmadori*; mais, à la première di

que les Ruſſes firent pour les y attaquer, appareillèrent, & entrant dans le canal, Ionie.
rent ſe ranger le long de la côte d'Aſie, nord de *Tchiſmé*. Le lendemain 5 juillet, adre ruſſe s'en approcha partagée entre s diviſions, dont la première était comman- par l'amiral Spiritow, la ſeconde, par le te Alexis Orlow, & la dernière, par le te-amiral Elphinſton.

L'amiral Spiritow ſortit de la ligne pour quer ſeul la capitane qui tenait la tête de igne turque. Le combat fut très-vif, & vaiſſeaux s'étant abordés, s'accrochèrent leurs agrès. les Ruſſes jettèrent alors le bâtiment ennemi, des artifices dont et ne fut que trop prompt, puiſque n'ayant en éloigner, le feu prit également aux vaiſſeaux qui ſautèrent enſemble. Il ne uva que vingt-quatre Ruſſes, parmi leſ- étaient l'amiral, ſon fils et le comte odore Orlow. Ce ſuperbe vaiſſeau por- quatre-vingt-dix canons de bronze, et à bord une caiſſe de cinq cent mille les.

et événement répandit un effroi général i les Turcs. Ils coupèrent auſſi-tôt leurs s, & allèrent ſe jetter, par la plus déteſ- des manœuvres, dans le port de *Tchiſmé*,

Ionie.

où ils furent bientôt bloqués. Le 7 à minu
cinq vaisseaux russes s'entraverserent en f
du port, & commencèrent une canonade v
rible, soutenue par le feu continuel d'une
liotte à bombes; mais ils eurent bientôt
cours à un moyen plus terrible, & qui p
duisit tout son effet. Un brûlot alla mettr
feu à un des vaisseaux turcs, & un vent v
lent s'étant élevé au même instant, tout
flotte ottomane fut consumée, à l'excep
de quelques bâtimens, dont les Russes s'
parèrent avec leurs chaloupes, & qu'ils
vinrent à préserver de l'incendie général.

Tous les habitans de Scio furent tém
de ce spectacle horrible; & la lumière d
embrâsement était telle, qu'ils distinguai
dans le fond du port, les moindres événem
Tous les vaisseaux étaient en feu, & sautaient
cessivement à mesure que les flammes gagn
les poudres. La mer était couverte de mal
reux, qui nageant à travers les débris et les f
mes, essayaient de gagner le rivage; l'ar
rie des vaisseaux turcs, qui se trouvait c
gée, fut un nouveau moyen de destruc
& renversa presqu'entièrement la ville
fort de *Tchismé*.

Jamais victoire n'a été aussi complète;
cette armée redoutable, qui semblait d

imposer aux Russes, et peut-être les forcer d'évacuer l'Archipel, il ne restait pas aux Turcs un seul canot, trois jours après qu'ils eurent rencontrés. Si leurs mauvaises manœuvres semblent diminuer un peu le mérite des Russes, il ne faut pas oublier la grande supériorité de leurs ennemis. Ceux qui connaissent les détails de cette action, conviennent que les généraux s'y sont conduits avec autant de savoir que de fermeté, & qu'ils ont été parfaitement secondés par tous ceux qu'ils commandaient. S'il y avoit un reproche à leur faire, ce serait peut-être celui de n'avoir pas suivi leur victoire, & de n'avoir pas recueilli tout le fruit que nous avons su depuis qu'ils pouvaient en tirer. Mais leur était-il possible d'imaginer l'état où se trouvaient les Dardanelles? Pouvaient-ils avoir sur ces forteresses nouvelles, des notions assez exactes pour savoir combien peu elles sont redoutables? Quoi qu'il en soit, il est certain que tout favorisait les vainqueurs, & qu'il dépendait d'eux d'aller faire la paix sous les murs du sérail. La nature seule défend l'entrée de l'Hellespont: un courant rapide, augmenté par les vents du nord, fréquens en ces climats, empêche souvent les vaisseaux de remonter ce canal, trop étroit pour y pouvoir louvoyer: les bâtimens

Ionie.

Ionie.

courent alors risque d'être arrêtés en face d
châteaux, dont l'énorme artillerie pourr
peut-être les écraser, malgré la mal-adre
de ceux qui la servent. Mais tous ces obs
cles étaient disparus à l'époque dont nous p
lons: un vent de sud forcé, qui dura plusie
jours, aurait fait franchir à l'escadre ru
ce passage redouté. Les premiers château
qui sont les plus solides, étaient, à la véri
remplis d'un grand nombre de canons, m
dont presqu'aucun ne se trouvait en état
servir, & les troupes qui les gardaient p
rent la fuite à la vue de quelques flamm
russes qui en approchèrent.

L'île de Chypre est la dernière qu'on re
contre dans la Méditerranée, quand on s
l'alignement de la grande péninsule de l'
sie Mineure. C'est aussi celle dont les an
les tiennent le rang le plus distingué dans l'h
toire des hommes. Elle doit peut-être son no
au mot *cypros*, qui veut dire cuivre, à ca
des mines de ce métal qu'elle recèle dans s
sein. Sa grande fertilité l'avait fait consacre
Vénus, symbole ingénieux de la nature q
féconde les êtres & qui les vivifie.

Chypre s'étend en longueur d'occident
orient, depuis le cap Saint-André jusqu'à ce
de Saint-Epiphane. Strabon donne à l'île e

ère 3420 ſtades de circonférence. Elle eſt
ertile quoiq'u'il n'y ait point de rivières. Ce
éfaut eſt réparé par quantité de ſources,
ruiſſeurs petits ruiſſeaux & ſur-tout par les
uies d'hiver. Que les habitans de cette île
ffent d'être vexés & pareſſeux, & bientôt
s ſeront opulens; mais ils ne ſont guères moins
éminés que leurs ancêtres. Idalie, Ama-
onte & Paphos étaient trois villes conſacrées
Vénus dans la charmante mythologie des
recs, mais qu'on ne connaît plus guères que
r les poëmes qui nous reſtent de l'antiquité.
Vénus n'était pas la ſeule divinité qu'on
dorât dans cette île : Apollon y avait un
mple; on en voit encore les débris auprès
e *Piſcopi*, village d'une grandeur & d'une
eauté remarquables. Les habitans diſent que
s ruines proviennent du palais d'un homme
ui avait enſeigné la muſique; & vous ſavez
'Apollon paſſait pour en être l'inventeur.
e bois qui lui fut conſacré, eſt actuellement
ne plaine arroſée par un aqueduc.

Ionie.

Non loin de-là eſt le promontoire Curium,
ujourd'hui nommé *Capo di Gato*, (Cap de
hat) pour faire alluſion aux chats que les
rêtres de Saint-Bazile entretiennent pour dé-
uire les ſerpens répandus dans les campa-
nes voiſines : ces bons prêtres furent excités

Ionie. à cette bonne œuvre par le don d'un [illegible] beau village.

Nicosie est la capitale de cette contr[illegible] C'est la demeure du gouverneur turc ; c'é[illegible] autrefois celle de toute la noblesse vénitien[illegible] qui vivait dans l'île. A en juger par ses r[illegible] nes, elle a dû être magnifique ; & sa défe[illegible] contre les Turcs prouve qu'elle était assez b[illegible] fortifiée. Ces barbares s'en étant rendus [illegible] maîtres, y passèrent au fil de l'épée plus [illegible] vingt mille habitans; les femmes laides & [illegible] enfans furent brûlés sur le même bûcher; [illegible] réserva les belles femmes pour le sérail [illegible] Grand-Seigneur, & les principaux citoye[illegible] pour orner le triomphe du général. Il y [illegible] plus de vingt-cinq mille hommes du pays [illegible] duits en captivité & vendus comme esclav[illegible] mais aucune des femmes réservées pour le sé[illegible] n'y arriva: une d'entr'elles, qui s'était fait don[illegible] secrettement une mêche allumée, fit saute[illegible] vaisseau qui la portait, et le même accid[illegible] fit périr le vaisseau qui portait le général tu[illegible] Reste à savoir si, pour s'exempter de l'es[illegible] vage, il est permis de noyer tant de g[illegible] avec soi ; peut-être quelques-unes de [illegible] belles captives eussent-elles préféré le séra[illegible] la mort.

Famagouste, autre place forte, ne s'é[illegible]

ndue que lorſqu'il n'était plus reſté de ſouris
ns la ville pour nourrir les habitans. Elle
int une capitulation honorable ; mais les
urcs la violèrent lâchement : ils maſſacrèrent
plus grande partie des officiers de la gar-
ſon, & firent écorcher vif le gouverneur ;
peau, ſalée, ſechée et empaillée, fut por-
e dans l'arſenal de Conſtantinople. Elle en fut
levée par quelques perſonnes de la famille
ce brave commandant ; on dit que cette
au glorieuſe exiſte encore à Véniſe.

Louis.

On voit à peu de diſtance de Larnica, ville
ez conſidérable, une moſquée où les Turcs
étendent qu'eſt enterré l'ayeule de Mahomet :
eſt-là qu'ils viennent invoquer la grand'mère
leur prophète. Ils ne nous apprennent point
mment elle fut amenée en Chypre du fond
l'Arabie : la tradition n'en dit rien ; mais
foi muſulmane y ſupplée.

Celle des Chrétiens s'exerce, non loin de
, ſur un autre objet. On voit à Salines une
liſe grecque, dédiée au Lazare, le même
e reſſuſcira Jéſus-Chriſt. Il fut, dit-on, en-
ré dans l'emplacement de cette égliſe. L'u-
que preuve qu'on en apporte, eſt le trou
i recella ſon corps.

Le mont *Crocé* eſt la plus haute montagne
i ſoit dans l'île de Chypre. Sainte Hélène en

Ionie.

choisit le sommet pour y faire construire
petite église. Elle y joignit des dons suffi
pour entretenir trente personnes employ
à la desservir. C'est un édifice assez ordina
mais un morceau de la vraie croix y a
un concours que la hauteur de la monta
ne rebute point.

La fameuse madone de *Chekka* est située d
un canton délicieux. L'air des environs
parfumé de roses, de chévre-feuille &
quantité d'arbrisseaux d'une odeur aromati
Le couvent est bien décoré, & le papa qu
gouverne, le cède à peine, pour la digni
à un évêque.

L'île entière n'offre aucun séjour préfér
à celui de Morfou, ni aucun édifice qui l'e
porte sur son église. Elle était dédiée à S
Mamas, à qui on attribue des actions surp
nantes, & qui toutes avaient pour but de
point payer sa part des impôts : il avait,
on, un miracle toujours prêt pour s'en
penser.

Le Lapitho, appelé autrefois *Amabilis*, é
parfaitement bien nommé : c'est un admir
payſage, où l'on remarque des ruines ma
fiques. Je vis ensuite *Palécra*, lieu où se t
vait autrefois un temple dédié à la reine
mour. Un cadi en fit enlever les dernières p

, pour construire une maison à ses maî-
esses: ce n'était pas absolument en changer la
tination; peut-être croyait-il chacune de
femmes une Vénus? Ionie.

*Citréa* est peut-être l'ancienne Cythère; elle
conserve encore les agrémens extérieurs.
est une suite de jardins et de maisons de
aisance, arrosés de ruisseaux d'eau vive,
tribuée par plusieurs canaux; mais ces ef-
ru de l'art le cèdent encore aux beautés de
nature; elle étale dans ce canton toute sa
ure, toutes ses graces. L'ancienne ville
Chypre est presqu'entièrement détruite;
n'est aujourd'hui qu'un petit village envi-
né d'un grand nombre d'édifices ruinés. Ce
, autrefois si renommé pour ses belles
mes, a dégénéré sur ce point comme sur
este. Au centre de l'île est le mont Olympe,
t les bras s'étendent en divers sens jusqu'à
mer. Vénus avait un temple au haut de ce
nt; j'y trouvai à la même place, les rui-
d'une chapelle grecque. Un des sommets
la chaîne de cet Olympe s'ouvrit sous
pire des Titus, & vomit tant de flam-
, que plusieurs villes de Chypre furent
brâsées.

Le sol de Chypre est communément bon,
l'aspect en est agréable: il est coupé de

Ionie.

montagnes, qui ne ſervent qu'à varier
payſage; preſque par-tout les yeux trouve
de quoi ſe ſatisfaire; mais les ſerpens,
aſpics, les tarentules n'y ſont que trop co
muns: ceux qui voyagent à pied, portent
bottines, où ſont attachées de petites ſonn
tes, pour mettre en fuite ces reptiles ve
meux. La morſure de l'aſpic fait périr, d
l'eſpace d'une heure, ceux qui en ſont
teints; le ſeul moyen d'en guérir, eſt de co
per la partie qui a été mordue.

Voici un de ces phénomènes dont la nat
offre peu d'exemples, & qui par-là mér
d'être cité. Entre des rochers qui touchen
la mer, on trouve des os pétrifiés; c'étaie
diſent les gens du pays, un grand nom
d'étrangers, nommés Alains, qui voulai
envahir l'île de Chypre; ils firent naufra
et leurs os furent changés en pierres, par
châtiment de la juſtice divine. Cette m
morphoſe eſt toute naturelle; mais il faud
la rapporter à des temps plus reculés.

L'exercice de la religion chrétienne eſt
bre dans toute l'île de Chypre. On y com
un archevêque, deux évêques, pluſieurs c
vens & un grand nombre d'égliſes; quelqu
unes ont été changées en moſquées. A l'ég
des prêtres, c'eſt le rituel grec qui les dir

nte leur ſcience & preſque toute leur reli-
on conſiſte à obſerver les jours de fêtes & à Ionie.
bſtenir de l'uſage de la viande. Ils peuvent
marier autant de fois qu'ils deviennent veufs.
es moines ſont traités plus ſévèrement, ils
peuvent être mariés qu'une ſeule fois;
évêques ſont ſoumis à la même diſcipline.

# LIVRE SECOND.

## VOYAGES DANS LE CONTINENT DE LA GRÈCE.

### CHAPITRE PREMIER.

*État sauvage & primitif de la Grèce. — Description générale de ce continent.*

La Grèce.

S'IL faut s'en rapporter aux traditions anciennes, les premiers habitans de la Grèce n'avaient pour demeures que des antres profonds, & n'en sortaient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers & quelquefois nuisibles : réunis dans la suite sous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs besoins & leurs maux. Le sentiment de leur faiblesse les avait rendus malheureux; ils le devinrent par le sentiment de leurs forces. La guerre commença, de grandes passions s'allumèrent; les suites en furent effroyables : il fallait des torrens de sang pour s'assurer la possession d'un pays; les vainqueurs dé-

nt les vaincus ; la mort était ſur toutes les
s, & la vengeance dans tous les cœurs. La Grèce.
Mais ſoit que l'homme ſe laſſe enfin de ſa
ocité, ſoit que le climat de la Grèce adou-
t tôt ou tard le caractère de ceux qui l'ha-
nt, pluſieurs hordes de ſauvages couru-
t au-devant des législateurs qui entrepri-
nt de les policer : ces législateurs étaient des
yptiens qui venaient d'aborder ſur les côtes
l'Argolide ; ils y cherchaient un aſyle, ils
ndèrent un empire, & ce fut ſans doute
beau ſpectacle de voir des peuples agreſtes
truels s'approcher en tremblant de la co-
ie étrangère, en admirer les travaux pai-
es, abattre leurs forêts auſſi anciennes que
monde, découvrir ſous leurs pas même une
re inconnue & la rendre fertile, ſe répandre
c leurs troupeaux dans la plaine, & par-
ir enfin à couler dans l'innocence ces jours
quilles & ſereins qui font donner le nom
ge d'or à ces ſiècles reculés.

La colonie de Cécrops tirait ſon origine de
ille de Sais en Egypte : elle avait quitté les
ds fortunés du Nil pour ſe ſouſtraire à la
d'un vainqueur inexorable, &, après une
gue navigation, elle était parvenue aux ri-
es de l'Attique, habités de tout temps par
peuple que les nations farouches de la Grèce

La Grèce.

avaient dédaigné d'asservir. Ses campagn
n'offraient point de butin, & sa faiblesse
pouvait inspirer aucune crainte : libre
connaître le prix de la liberté, plutôt gross
que barbare, il devait s'unir sans effort à
étrangers que le malheur avait instruits. Bi
tôt les Egyptiens & les habitans de l'Attiq
ne formèrent qu'un seul peuple ; mais les p
miers prirent sur les seconds cet ascend
qu'on accorde tôt ou tard à la supérior
des lumières ; & Cécrops, placé à la t
des uns & des autres, conçut le projet
faire le bonheur de la patrie qu'il venait d
dopter.

Tous les réglemens de Cécrops respirai
la sagesse & l'humanité : s'il avait été l'aut
de ces mémorables institutions qu'il emplo
pour éclairer les Athéniens, il aurait été
premier des législateurs & le plus grand
mortels ; mais elles étaient l'ouvrage d'u
nation attentive à les perfectionner pendant u
longue suite de siècles : il les avait appor
d'Egypte, & l'effet qu'elles produisirent
si prompt, que l'Attique se trouva peup
bientôt de vingt mille habitans, qui fur
divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'attenti
des peuples qui ne vivaient que de rapin

D

es corſaires deſcendirent ſur les côtes de Attique, en ravagèrent les frontières, & ré- La Grèce.
ndirent la terreur de tous côtés. Cécrops profita pour perſuader à ſes ſujets de rapcher leurs demeures, alors éparſes dans la mpagne, & de les garantir, par une enmte, des troubles qu'ils venaient d'éprou-. Les fondemens d'Athènes furent jetés la colline où l'on voit aujourd'hui la cielle. Onze autres villes s'élevèrent en difens endroits ; & les habitans, ſaiſis de yeur, firent ſans peine le ſacrifice qui deir leur coûter le plus : ils renoncèrent à la erté de la vie champêtre, & ſe renfermèt dans des murs, qu'ils auraient regardé mme le ſéjour de l'eſclavage, s'il n'avait lu les regarder comme l'aſyle de la faiſſe. A l'abri de leurs remparts, ils furent premiers des Grecs à dépoſer, pendant la x, ces armes meurtrières qu'auparavant ils quittaient jamais.

A meſure que le royaume d'Athènes pret de nouvelles forces, on voyait ceux d'Ar-, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corin-, de Sicyone, de Thèbes, de Theſſalie & pire, s'accroître par degrés, & continuer révolution ſur la ſcène du monde.

La multiplicité des petits états que renfer-

La Grèce.

mait l'ancienne Grèce, & les fréquens cha-
gemens auxquels ils ſe trouvèrent expoſés
mettent dans l'impoſſibilité d'en donner u
deſcription exacte. Cependant, pour connaî
cette partie ſi célèbre de la terre, il faut ent
dans quelques détails. Les meilleurs voyageu
tels que Spon, Weler, Pokocke, Le Roi,
ront nos guides dans cette énumération. N
indiquerons exactement les lieux qui aur
eu quelque célébrité, en rappelant, aut
qu'il ſera poſſible, leurs anciens noms, &
tant ceux qu'ils portent maintenant, p
mettre le lecteur à portée de faire la com
raiſon de la Grèce ancienne avec la Gr
actuelle.

La Grèce, proprement dite, en y comp
nant le Péloponèſe, n'a pas plus d'éten
que le royaume de Naples, ſa ſurface n'é
au plus que de dix-neuf cent cinquante-d
lieues quarrées, ſuivant une note manuſc
de M. d'Anville : c'eſt ſur ce petit point
globe que les Miltiade & les Léonidas d
rent l'Europe & l'Aſie.

Cette partie de la Grèce, que nous n
mons la Grèce du continent, renfermait
foule de villes indépendantes, qui n'av
de pouvoir que par le nombre de héro
habitaient leurs remparts. Jetons un c

d'œil rapide sur toutes ces anciennes souve-
ninetés. Le charme de leur hiſtoire rend moins
ſenſible que par-tout ailleurs la ſéchereſſe de
ette nomenclature.

La Macédoine. — Cette contrée, renfermée
dans ſes anciennes limites, était bornée au
ouchant par l'Illyrie, & à l'orient par la
Thrace. La Dardanie lui ſervait de limites au
ord, & la Theſſalie au midi: tout le nord de
a Macédoine eſt bordé d'une chaîne de mon-
agnes qui font ſa défenſe. La province la plus
iſtinguée de la Macédoine s'appelait l'Ema-
hie. On y rencontrait Edeſſe, aujourd'hui
*Aegé*, ou la ville des chèvres, qui fut dans
premier âge de la monarchie le lieu de la
ſidence des rois: Bercé, maintenant *Cara-
eria*, qui le diſputait à Edeſſe en population,
ſur-tout la ville de Pella, ſituée ſur un lac
ui communiquait par un canal à la mer
gée. Il ne reſte plus que quelques ruines,
ous le nom de Palariſa, de cette ville, la
erreur de l'Europe & de l'Aſie, ſous Phi-
ppe & Alexandre.

Quand on vient à l'orient de la Macédoine,
n rencontre une grande contrée appelée Myg-
nie, démembrée de la Thrace par les rois
prédéceſſeurs d'Alexandre: Therme en était
capitale. Caſſandre fit prendre dans la ſuite

La Grèce.

à cette ville le nom de Theſſalonique, ſo
épouſe. On la connaît aujourd'hui ſous l
nom de *Saloniki*, & elle ne paraît point avoi
dégénéré de ſa grandeur, malgré le deſpotiſm
& le fanatiſme des muſulmans. On y voi
encore avec admiration une magnifique co
lonnade d'ordre corinthien, chargée de ba
reliefs, & un arc de triomphe conſtruit av
un art infini. Ce dernier monument eſt d
ſiècle de Marc-Aurèle.

On peut remarquer, par la configurati
de toute cette partie méridionale de la Mac
doine, qu'elle forme deux petits golfes
trois péninſules : l'orientale eſt cette chaîne
mont Athos que Xerxès tenta de percer,
dont un ſculpteur voulut faire une ſtat
d'Alexandre.

Les principales villes de cette contrée ſo
Amphipolis, aujourd'hui *Jamboli*; Philippe
où Brutus & Caſſius furent défaits; & S
gyre, qui n'a de célébrité que pour avoir
la patrie d'Ariſtote.

L'Epire. — Cette région, baignée à l'
rient par la mer Ionième, commence prop
ment à la naiſſance des monts Acrocér
niens, ainſi nommés à cauſe de leur haute
qui les expoſe à être ſouvent frappés de

La Grèce.

dre. Buthrote, aujourd'hui *Butrinto*, eſt ſeule ville remarquable de cette contrée; lle eſt ſéparée par un détroit de l'île des héaques d'Homère, qu'on nomma dans la ite Corcyre : c'eſt notre île moderne de orfou. L'intérieur de l'Epire eſt aſſez peu nnu, à l'exception de Dodone, célèbre par plus ancien des oracles de la Grèce.

Le pays des Moloſſes, la première des naons de l'Epire, s'étendait le long du golfe Ambracie : là était la capitale des états de rrhus, qui avait donné ſon nom au golfe baignait ſes remparts. La fameuſe victoire Actium fit fonder, ſous Auguſte, une ville Nicopolis, dont les priviléges cauſèrent la adence de la ville royale d'Ambracie. Le nde ſépare l'Epire de la Theſſalie.

La Theſſalie. — Elle eſt bornée de trois és par des montagnes qui lui ſervent de rières naturelles contre les invaſions des quérans : l'Olympe limite cette région du té du nord, le Pinde au couchant & l'Œta midi. Le fleuve Penée traverſe toute la Theſſalie d'occident en orient, & ſe jète dans des bras de la mer Egée.

Ce pays hériſſé de montagnes, avait peu grandes villes dans ſon ſein; Lariſſe fut

La Grèce.

une des plus distinguées, parce qu'elle était le centre de la petite souveraineté d'Achille. C'est après avoir laissé Larisse sur sa droite que le Penée se resserre dans une gorge entre l'Olympe & l'Ossa, non loin de cette vallée de Tempé, dont les poëtes grecs ont fait le paradis terrestre de l'ancienne mythologie, comme si c'eût été l'endroit le plus séduisant & le plus merveilleux de la terre habitée; mais leur erreur à cet égard est attestée par la nature, ou si l'on veut, par l'état réel & local, qui n'a essuyé aucune vicissitude, aucune altération depuis plus de deux mille ans.

Le Tempé a toujours été & est encore une gorge très-étroite & très-profonde entre deux montagnes si élevées, qu'on peut à peine regarder de haut en bas sans être saisi d'horreur & même frappé de vertige à l'aspect d'un précipice si épouvantable, où le fleuve Penée coule d'occident en orient, & laisse si peu d'espace sur son rivage, qu'à peine dix hommes peuvent y passer de front, en suivant la route qui conduit de Larisse à Thessalonique.

Au moment où le Penée se répand avec beaucoup de fracas dans cette fondrière, il reçoit un ruisseau empoisonné, venu de

La Grèce.

lacédoine, & qu'on nommait le *Titarèse*, qui flétrissait la verdure sur son passage & brûlait les fibres des plantes par l'âcreté de ses eaux, chargées d'un principe d'un bitume caustique qu'on voyait y surnager ainsi qu'une matière oléagineuse. Les forêts, qui sont d'un côté sur le flanc du mont Olympe, & de l'autre sur celui du mont Ossa, empêchent l'évaporation de l'air humide qui règne toujours au fond de ce précipice sous la forme d'un brouillard. Les Grecs modernes nomment le Tempè, le *Lycostome*, ou la gueule du loup, parce qu'il s'offre sous un aspect assez semblable du côté de la mer, vers l'embouchure du Penée. Telle est cette fondrière sauvage, plus propre à inspirer une mélancolie profonde que cette douce joie qu'on éprouve à l'aspect d'une belle contrée, habitée par des mortels heureux & libres.

Pharsale, sur le fleuve Enipée, doit sa renommée à la victoire de César sur Pompée, qui amena le renversement de la république romaine. La Thessalie s'ouvre vers l'orient, par deux golfes de la mer Egée: dans leur voisinage est le Mont Œta, où on dit que se brûla Hercule.

Si, en quittant la Thessalie, on revient vers la mer Ionième, on trouve l'Etolie, qui

La Grèce.

n'eſt ſéparée de l'Epire que par le cours d
fleuve Acheloüs : cette région s'étend dans l
montagnes ; le fleuve *Evénus*, aujourd'h
*Fidari*, la traverſe dans toute ſa longueur
Calydon, une des grandes villes du pay
était ſituée vers ſon embouchure.

La Phocide. — Ce pays s'étend au midi
long du golfe de Corinthe. Naupacte, aujou
d'hui *Lepante*, & Amphiſſe, maintenant S
lone, ſont ſes plus grandes villes. La Phoci
n'a rien de remarquable que le mont Parna
& Delphes : il ne ſubſiſte rien aujourd'hui
cette ville floriſſante & de ſon temple c
lèbre ; c'eſt un petit hameau, nommé Caſtr
qui déſigne aujourd'hui l'emplacement de
ruines.

La Béotie ſuccède à la Phocide, & ſe trou
ſituée entre le détroit de l'Eubée & le gol
de Corinthe. L'air de la Béotie eſt très-épai
ce qui vient de la quantité de lacs qui ſo
entre les gorges de ſes montagnes, & d
les exhalaiſons ôtent à l'atmoſphère ſa ſal
brité. La différence de ce ſol d'avec celui
l'Attique ſe remarquait, ſuivant les ancien
dans le génie de ſes habitans. La ſtupidi
béotienne avait paſſé en proverbe ; & à pei
ce jugement des ſiècles put-il être infirmé p

DES

raiſon profond
Epaminondas.
Thèbes était
lexandre détru
mble, à la ré
re, & elle ne
ſes ruines.
L'ancienne La
Trophonius,
ſante de la Bé
Chéronée, mai
ſois ſes rempar
Philippe de M
core plus par
narque.
Theſpies eſt app
ommé que les
omination biſa
n de-là eſt Leuc
it les Lacédém
ignée de Grecs
ardonius. Plat
r le mont Cyth
malheurs d'
r le théâtre d'A
ent.
Le dernier lieu

raiſon profonde de Plutarque & le génie Epaminondas.

La Grèce.

Thèbes était la capitale de la Béotie : exandre détruiſit cette ville de fond en mble, à la réſerve de la maiſon de Pin- re, & elle ne ſe releva jamais entièrement ſes ruines.

L'ancienne Labadée, célèbre par ſon antre Trophonius, eſt aujourd'hui la ville do- inante de la Béotie.

Chéronée, maintenant ſans nom, vit au- fois ſes remparts illuſtrés par deux victoires Philippe de Macédoine ſur les Grecs, & core plus par la naiſſance du philoſophe tarque.

Theſpies eſt appuyée ſur l'Hélicon, ce mont ommé que les Turcs ont défiguré ſous la nomination biſarre de *Zagarc-Vouni*. Non n de-là eſt Leuctres, où Epaminondas vain- it les Lacédémoniens; & Platée, où une ignée de Grecs défit l'armée formidable de rdonius. Platée eſt ſéparée d'Eleuthère le mont Cythéron, dont le nom, à cauſe malheurs d'Œdipe, ne ſe prononçait le théâtre d'Athènes qu'avec attendriſſe- ent.

Le dernier lieu remarquable de la contrée

La Grèce.

dont la géographie nous occupe, eſt le p
d'Aulis, où les Grecs s'embarquèrent pou
rendre devant Troye. Les amateurs du thé
aiment à y reconnaître le lieu de la ſcène
s'exécuta le ſacrifice d'Iphigénie.

L'Attique. — Son nom dérivait du
*acté*, qui déſigne une région bordée pa
mer : en effet, l'Attique ſemble ne tenir
continent que par la Béotie.

Quelques fréquens qu'aient été les tre
blemens de terre dans preſque toutes les p
ties de la Grèce en général, depuis plus
deux mille ans, il n'eſt cependant ſurvenu
cune altération ſenſible à la figure de l'A
que : elle reſſemble encore, comme dans l'
tiquité, à un triangle, dont deux côtés
baignés par la mer, & dont la bâſe eſt jo
au continent.

Cet eſpace renferme à-peu-près quatrevi
ſix lieues quarrées d'un terrein extrémem
inégal, tout hériſſé de hautes montagnes
entrecoupé par des vallées profondes, au
deſquelles les rivières ſe verſaient ſou
forme d'une caſcade, ou ſe précipitaient
des plans ſi rapides, qu'elles n'étaient pas
vigables pour les moindres bateaux. D
leurs, leurs eaux, qui entraînaient beauc
de limon par la violence de leur chute,

ient toujours t
ait même de ce
alité que des tor
neiges fait deſce
s du haut des ro
os, & qui s'éva
t, qu'on ne peut
de l'été.
aton n'a jamais v
où il régnait tant
de la terre avaie
égularité, eut pu
s de la nature. Il
cauſes phyſiques
le deſſin primitif
ne mettre en fai
tique était une ré
les habitans s'end
dance, & où ils ne
oix du plaiſir : n
répandant avec i
leur paſſage que l
e dévaſtation. La t
t originairement
montagnes, avait
des torrens ſi viol
uvait plus s'y enrac
il, que des bouqu

ient toujours troubles & colorées; la
art même de ces ruisseaux ne sont dans La Grèce.
alité que des torrens que la fonte subite
neiges fait descendre avec beaucoup de
s du haut des rochers au retour du prin-
ps, & qui s'évanouissent ensuite telle-
t, qu'on ne peut en retrouver la trace au
r de l'été.

Platon n'a jamais voulu croire qu'une con-
où il régnait tant de confusion, & où les
s de la terre avaient été entassés avec tant
régularité, eut pu sortir dans cet état des
ns de la nature. Il suppose que la puissance
causes physiques y avait aterré le plan
le dessin primitif de la création; il ose
me mettre en fait qu'avant le déluge,
tique était une région vraiment fortunée,
les habitans s'endormaient au sein de l'a-
dance, & où ils ne se réveillaient plus qu'à
ix du plaisir : mais les eaux, dit-il, en
répandant avec impétuosité, n'ont laissé
leur passage que les traces de la plus ter-
e dévastation. La terre végétale, qui cou-
t originairement la surface de la plupart
montagnes, avait été, selon lui, entraînée
des torrens si violens, qu'aucun arbre ne
vait plus s'y enraciner; & on n'y trouve,
il, que des bouquets d'herbes rampantes

La Grèce.

& fort âcres, telles que le thym, dont abeilles se nourrissent; mais il ne doute que ces rochers, alors si nuds & si déchar n'eussent, durant l'enfance du monde, tenu d'immenses forêts de haute futaie, on découvrait en différens endroits des tiges qui ne lui paraissaient pas équi ques.

Il est vrai que quelques auteurs mode n'ont envisagé cette hypothèse que comm fruit d'une imagination brillante, ou con le songe d'un philosophe ingénieux; quand on considère attentivement la fig de la Grèce en général, & la disposition ses côtes en particulier, on est bien surpri voir que les principaux caps sont tous tou directement vers le midi, comme les au grands promontoires du monde. Cette di tion, qui ne saurait jamais être l'effet du sard, démontre assez que les eaux y ont poussées avec la plus grande rapidité pol du sud au nord.

C'est sur-tout la partie méridionale de l tique qui a le plus sensiblement souffert les suites d'une telle révolution; & son actuel est très-conforme aux observations f par Platon: elle n'offre qu'un groupe de chers escarpés que leur masse prodigieu

D E S V

résister à l'impre
encore, durant
un éclat épouv
montoire de *Sunii*
mer irritée: o
lits de sable &
appelaient les c
ent frappés d'une
fin cette côte se
gateurs sous un
; mais vers le nor
iment plus riche
de verdure, &
ulture de la vign
les sommets des
nourrissaient des
cyprès, & sur-tou
taillés en forme
qu'on retrouve
de la Grèce eur
nt beaucoup le pay
ord s'y étendre
plus humides; en
par le besoin, fo
montagnes, des pl
omiques, où il f
de la terre par d
contre le choc d

La Grèce.

réſiſter à l'impreſſion des flots qui vien-
encore, durant la tempête, s'y briſer
un éclat épouvantable, & alors tout le
ontoire de *Sunium* blanchit ſous l'écume
mer irritée : on n'y découvre que de
s lits de ſable & de gravier que les Athé-
s appelaient les champs phelléens, & qui
nt frappés d'une éternelle ſtérilité.

nfin cette côte ſe préſentait aux yeux des
gateurs ſous un aſpect ſombre & attriſ-
; mais vers le nord on trouvait un terrein
iment plus riche en végétaux, mieux ta-
de verdure, & même très-approprié à
ulture de la vigne & de l'olivier, tandis
les ſommets des montagnes les plus éle-
nourriſſaient des chênes toujours verts,
cyprès, & ſur-tout des ſapins, naturelle-
taillés en forme de pyramides, de l'eſ-
qu'on retrouve ſur les principales hau-
de la Grèce européenne, où ils embel-
t beaucoup le payſage. La culture ne put
ord s'y étendre qu'au centre des vallées
plus humides ; enſuite l'induſtrie, aiguil-
par le beſoin, forma, au penchant même
montagnes, des plantations & des jardins
miques, où il fallait contenir les cou-
de la terre par des enceintes de maçon-
contre le choc des torrens, & entretenir

La Grèce.

l'activité de la végétation par des arroſe
artificiels. Cette culture pénible exigeai
concours d'eſclaves & de mercenaires
c'eſt à ce métier que le philoſophe Clé
gagnait ſa vie, avec plus de gran
& de dignité que Diogène, qui mend
& qu'Ariſtippe, qui dînait à la table de
rans.

Lorſque cette contrée n'avait encore a
commerce extérieur, ni aucune marine
ble de réprimer les pirates, qui ſont auſſ
ciens dans la Méditerranée que les vents
tempête, il n'eſt pas poſſible que la popul
y ait été conſidérable, à cauſe de ſa ſté
naturelle.

Les premiers aventuriers qui s'y ré
rent, ne formèrent aucun établiſſeme
commun; ils ſe tinrent tous éloignés le
des autres, & ne conſtruiſirent que des vil
indépendans, que les Athéniens nomm
des peuplades, dont le nombre fut d
porté à 174, de façon qu'il en exiſtait à
près deux ſur chaque lieue quarrée, l'une
tant l'autre. La ville d'Athènes, qu'o
gardait comme un établiſſement très-mod
eu égard à la haute antiquité des peupl
ne fut dans ſon origine qu'un lieu d'aſſe
où la nation venait délibérer en comm

uter ſes intérêts.
allèrent s'établir
ale, pour favoriſe
mmerce & de leu
ns des campagnes
rs fixés par la lo
ires extraordinair
les crieurs publ
courir toute la co
re, afin de réu
perſée.
Ce genre de vie c
leur conſtitution
ité de maux que
es contractent néc
és de leur corps &
contre le vœu ma
ffe en de ſi petits
peaux d'hommes,
qu'on plante tro
, ſe dérobent mut
ers de l'air & de la
manquerait, dan
e, un chapitre tr
it pas une menti
des philoſophes,
ns d'Athènes à-pe
rée, & s'étendaie

uter ſes intérêts. Quelques familles d'arti- allèrent s'établir dans cette eſpèce de ca- le, pour favoriſer les opérations de leur merce & de leur induſtrie; mais les ha- ns des campagnes ne s'y rendaient qu'à des rs fixés par la loi, ou lorſque, pour des ires extraordinaires, ils étaient convoqués les crieurs publics, qui devaient alors courir toute la contrée d'une extrémité à re, afin de réunir la nation qui y était perſée.

Ce genre de vie contribua beaucoup à for- leur conſtitution, & à les préſerver d'une nité de maux que les habitans des grandes es contractent néceſſairement dans les fa- és de leur corps & de leur ame, puiſque contre le vœu manifeſte de la nature qu'on aſſe en de ſi petits eſpaces de ſi nombreux peaux d'hommes, qui, comme les végé- qu'on plante trop près les uns des au- , ſe dérobent mutuellement les ſucs nour- ers de l'air & de la terre.

manquerait, dans la deſcription de l'At- e, un chapitre très-intéreſſant, ſi l'on n'y it pas une mention particulière des jar- des philoſophes, qui occupaient aux en- ons d'Athènes à-peu-près une demi-lieue rée, & s'étendaient depuis les rives de

La Grèce.

l'Iliſſe juſqu'à celles du Céphiſe. Les Epi
riens étaient établis au centre, les diſciples
Platon vers le nord, & ceux d'Ariſtote
le ſud.

Jamais on ne vit des voiſins moins tur
lens ni moins jaloux : une allée d'oliviers,
un boſquet de myrthe y ſéparait les ſyſtêm
& y ſervait de limites au règne de l'opini
cependant chaque ſecte ſe diſtinguait par
caractère particulier, & par des mœurs
lui étaient propres. Les Epicuriens ne fu
jamais ni riches ni pauvres : on obſervait pa
eux beaucoup de ſimplicité & beaucoup
conomie. Ils ne voulurent point ſe donne
moindre peine pour augmenter le patrim
que leur fondateur leur avait légué par
teſtament.

Il paraît en général que les philoſop
grecs avaient une averſion marquée pou
ſéjour des villes ; mais comme il n'eût pa
convenable à leurs vues de trop s'éloigne
la capitale, qui était le dépôt des inſtrum
& des ſecours dont les arts & les ſcie
ont beſoin, ils imaginèrent, dès le temp
Platon, un milieu entre les extrêmes, en
bitant des jardins répandus aux environs
thènes ; & c'eſt-là qu'à l'ombre du repos
loin des cris importuns du vulgaire, il ſe fo



nt de grands
uſtrer toute u
Cette éducati
ges infinis ſur
Europe, qui
lléges infecté
ands fléaux à
préjugé.
Un amas de
loin l'aſpect d'
morale comm
pratique : on
nder & à obéi
nement y éta
uvaient être a
Athènes.
Mais aucune d
vint ſi célèbre
ie que le jard
ſecte fut conſac
confia l'admin
ſeignèrent ſucc
aître, & perpét
eux comme u
ure qu'ils grav
ctuaire une inſc
ſouverain bien
té, & pour i

nt de grands hommes, dont un seul eût pu
lustrer toute une nation. La Grèce.

Cette éducation champêtre avait des avan-
ges infinis sur la méthode de ces peuples de
Europe, qui ont relégué l'enfance dans des
olléges infectés, où il règne souvent trois
rands fléaux à la fois : le luxe, l'ignorance &
préjugé.

Un amas de semblables habitations offrait
loin l'aspect d'un hameau où l'on enseignait
morale comme un métier, c'est-à-dire, par
pratique : on y apprenait sur tout à com-
ander & à obéir ; car la législation & le gou-
ernement y étaient en petit, tout ce qu'ils
ouvaient être au milieu de la république
Athènes.

Mais aucune de ces retraites champêtres ne
evint si célèbre dans l'histoire de la philoso-
hie que le jardin d'Epicure : cette école de
secte fut consacrée comme un temple, dont
confia l'administration à tous ceux qui y
seignèrent successivement la doctrine de leur
aître, & perpétuèrent l'esprit de ce système
eux comme un feu inextinguible. Sénèque
ure qu'ils gravèrent sur la surface de ce
ctuaire une inscription, pour annoncer que
souverain bien y résidait au sein de la vo-
pté, & pour inviter ceux qui étaient las

La Grèce.

d'errer d'opinions en opinions, à y ver
chercher le vrai repos de l'ame; mais il avo
que quand on se laissait attirer par des p
messes si magnifiques & des espérances
grandes, on était bien surpris d'y trouver
mortels simples & honnêtes, assujettis au
gime le plus sobre, & unis entr'eux par
liens d'une amitié indissoluble qu'ils reg
daient comme la première des vertus & le p
doux des plaisirs.

Platon prétend qu'on pouvait faire un co
de morale en voyageant dans l'Attique,
qu'on se donnait la peine de lire toutes
inscriptions en vers élégiaques, gravées
les hermès ou les pierres quarrées, dress
le long des grandes routes & au centre
villages: ces inscriptions contenaient, se
lui, les premières lignes de la philosophie
les germes de la sagesse.

A en juger par les fragmens qu'il en ci
on n'y trouve que des maximes commune
apparence, mais singulièrement appropri
l'instruction des habitans des campagnes
tel Athénien qui allait commettre une ac
fort lâche, en était souvent détourné par
sentences qu'il lisait sur sa route, à l'om
d'un olivier ou d'un cyprès.

Rien ne serait plus aisé que de renouv

e méthode ſemblable, dont il y a quelque
n à eſpérer & aucun mal à craindre ; car
aime quelquefois mieux entendre parler
pierres que d'entendre de prétendus mo-
iſtes, qui mêlent tant d'abſurdité à tant
ennui, & tant d'ennui à tant de dureté,
ils font haïr la vertu même.

Le Péloponèſe ou la Morée eſt jointe au
inent de la Grèce par l'iſthme de Corin-
, qui a une lieue & demie de large dans
pace le plus étroit. On prétend qu'elle tire
nom de l'abondance des mûriers qu'elle
uit : cet arbre en effet ſe nomme *morea*
grec, & *morus* en latin : ſa figure d'ailleurs
emble aſſez à une feuille de mûrier.

La Morée, ſuivant *Pomponius Mela*, était
iſée en ſix contrées ; l'Arcadie en occupait
centre : autour d'elle on trouvait l'Achaie,
golide, la Laconie, la Meſſénie & l'Elide.
première, avec la Laconie, comprend au-
d'hui le *Braccio di Maina* ; les deux der-
es forment le Belvédère ; l'Achaie & l'Ar-
le comprennent aujoujourd'hui le *Chia-*
& la Saccanie. Ces contrées formaient
nt détats ſouverains & indépendans les
des autres : on peut les reconnaître ſur la
; la diviſion actuelle eſt en trois parties :
dère, *Braccio di Maina* & la Saccanie.

La Grèce.

La Morée eſt un pays montagneux, ſu
tout à ſon centre : on y trouve des loups, d
ſcakals & quelques linx ; ſes vallées & ſ
côtes ſont très-fertiles : elle abonde en fr
ment, en huile, en ſoie ; elle renferme qu
ques lacs : tel eſt le *Stimphale*, Stimphal
fameux par les animaux nuiſibles qui ſe
naient ſur ſes eaux, & le *Fénéo* le *Phén*
des anciens, où le Stix prenait ſa ſource.
dit que l'eau de ce dernier lac était ſi froi
qu'elle donnait la mort aux hommes &
animaux qui en buvaient ; que tous les vaſ
ſoit de verre, ſoit de cryſtal, de terre cui
& même de marbre, ſe caſſaient lorſqu'on
rempliſſait de cette eau ; qu'elle diſſolvait c
qui étaient de corne ou d'os ; &, ce qu'
a de ſurprenant, c'eſt que cette même
n'agiſſait point ſur la corne des chevaux
y a ſans doute beaucoup à rabattre des p
priétés que les anciens donnaient aux e
de ce lac ; mais, quoi qu'il en ſoit, il
certain qu'elles devaient avoir des qual
nuiſibles, puiſque les poëtes ont fait du
un des fleuves de l'enfer. La fable dit qu
Victoire, fille du Stix, ayant ſecouru
piter contre les géans, il ordonna, par
connaiſſance, que les dieux jureraient
ſes eaux, & que s'ils ſe parjuraient, ils

aient privés de vie & de sentiment pendant neuf mille ans. Servius rend raison de cette fable, en disant que les dieux, étant bienheureux & immortels, jurent par le Stix, qui est un fleuve de tristesse & de douleur, comme par une chose qui leur est extrêmement contraire; ce qui est jurer par forme d'exécration. Hésiode raconte dans sa théogonie, que lorsqu'un des dieux a menti, Jupiter envoie Iris pour apporter de l'eau du Stix, dans un vase d'or, sur lequel le menteur doit jurer, & s'il se parjure, il fait une grande année sans vie & sans mouvement. La Grèce.

Parmi les rivières de la Morée, on remarque le Carbon ou Alphée, *Alpheus*; & le *Basilipotamo*, *Eurotas*. Une chaîne de rochers traverse l'isthme d'une mer à l'autre: on y voit un chemin que l'empereur Adrien fit élargir, & les ruines d'un mur & d'un canal qui n'ont point été achevés. Le roi Démétrius entreprit de couper l'isthme, & de joindre la mer Ionienne à l'Archipel, pour épargner aux vaisseaux les grands détours qu'ils sont obligés de faire. Jules-César, Caligula & Néron firent continuer cet ouvrage, qui est resté imparfait. Un peuple, plus industrieux que les Turcs, aurait depuis long-

La Grèce.

temps coupé cet isthme ; ce serait le moy
d'éviter aux vaisseaux le danger d'être at
qué par les corsaires. Il ne s'agirait que
former un canal d'environ deux lieues
longueur.

## CHAPITRE II.

*Voyage de Richard Pockocke dans le continent de la Grèce.*

Je m'embarquai à Lemnos, dit Pockocke, j'arrivai à Monto-Santo le 8 de septembre. C'est l'ancien mont Athos, dans la Macédoine, que les Grecs & les Turcs appèlent *Hacom-Horos*, la montagne sainte, à cause du grand nombre de couvens qui y sont, & à qui la montagne appartient: elle forme un promontoire nord & sud, lequel est joint au continent par un isthme d'environ un mille de large, que Xerxès, à ce que disent les historiens, fit couper pour faire passer ses vaisseaux d'une baie dans l'autre, ce qui ne paraît pas vraisemblable; car si cela était, il en resterait quelques vestiges. La Grèce.

Ce mont est si élevé, que du sommet, au rapport des anciens, qui mêlaient presque toujours la vérité avec le mensonge, on jouissait du soleil naissant, quatre heures plutôt que sur la côte, & qu'au solstice son ombre se prolongeait jusqu'à Agora, ville de l'île de

La Grèce.

Lemnos, quoique cette ville en ſoit diſtant de 87 milles à l'eſt.

Il y a vingt couvens ſur le mont Athos, dix ſur la croupe ſeptentrionale, & dix ſur la croupe méridionale; la plupart ſont près de la mer. Pluſieurs de ces couvens ſont très pauvres; quelques-uns poſſèdent des terres ailleurs; la plupart envoient des religieux faire la quête: ils paient une taxe déterminée pour les terres qu'ils poſſèdent, & il y a un bo tangi qui réſide dans leur ville pour la perce voir & les protéger contre ceux qui voudraie leur nuire. On m'a dit qu'ils étaient oblig de nourrir & de loger tous les paſſans; m ceux qui en ont le moyen n'en ſortent jam ſans leur faire quelque aumône. On ne ſouff qu'aucune femme aborde cette montagne. manière de vivre des religieux eſt la mêm que celle des moines du mont Sinaï: ils font jamais gras; il y en a toujours un q fait la lecture en grec moderne pendant repas.

Pluſieurs de ces couvens ont été fondés p des princes de Bulgarie, de Servie & de V lachie; & ces religieux ſont ſi ignorans, qu ne ſavent ni lire, ni parler le grec vulgai Ces couvens ſont bâtis autour d'une co ronde, dans le milieu de laquelle eſt l'égli

La Grèce.

les plus grands & les plus riches ſont ſur la coupe orientale au nombre de quatre : celui e Laura eſt le principal ; c'eſt de lui que les utres dépendent, & ſes religieux paſſent pour re plus policés que les autres.

Je fus deſcendre, en arrivant, au couvent e Laura : les religieux me firent un très-bon cueil ; j'y trouvai un ancien évêque de Lem-os, qui avait réſigné ſon évêché, & un ar-himandrite ruſſe, qui avait beaucoup voyagé ans ce pays. Je fus de-là au couvent de *antocotori* : l'abbé avait voyagé en Eſpagne, n Italie & en Allemagne, & parlait parfai-ement bien la langue italienne. Je vis de in un hermite qui ſe promenait dans un ois : ſa cellule était preſque inacceſſible, à uſe des ronces & des buiſſons dont elle était vironnée. On me dit qu'il y était depuis uarante ans, & qu'il en avait cent : il n'avait oint de chapelle, & on l'avait diſpenſé d'aſ-ter aux offices ; il n'avait pour tout habit 'une tunique de drap groſſier & des ca-çons.

Nous prîmes dans cet endroit des mulets ; , après avoir marché une demi-heure dans campagne la plus agréable, nous arrivâmes couvent de *Kilandani*, qui eſt un des atre grands couvens ; nous en viſitâmes plu-

La Grèce.

ſieurs autres, & enfin nous arrivâmes a
hermitages de Ste. Anne, ſitués vers l'extr
mité la plus méridionale du cap. Ils conſiſte
en quarante maiſons, habitées par une ce
taine d'hermites, & bâties autour d'un enfo
cement demi-circulaire qui ſe trouve dans
montagne. Chaque maiſon eſt habitée p
deux ou trois hermites : je les trouvai occup
à faire ſécher les figues, les noix & les r
ſins qu'ils avaient cueillis ; quelques-uns s'o
cupent à faire des cuillères de bois & à ſculp
quelques images de dévotion : ils vont
ſamedi & les dimanches à l'égliſe Ste. Ann
où l'on montre une main de cette ſainte.

Nous fûmes par eau à *Simopétra*, le p
curieux de tous ces couvens par ſa ſituatio
il eſt bâti ſur un rocher, qui s'élève depuis
croupe de la montagne juſqu'à ſon ſomme
& qui eſt entièrement couverte d'arbres :
qui augmente la beauté de ce lieu, eſt
aqueduc à trois rangs d'arches, qui cond
l'eau de la montagne voiſine au couvent. Ay
marché encore une heure, nous arrivâme
un gros couvent, éloigné d'un demi-mille
*Carès* : cette ville, qui eſt la ſeule du mo
Athos, eſt ſituée au milieu de la montagn
& c'eſt l'endroit le plus agréable : la ville
habitée par les caloyers, qui y ont des bo

ques où ils vendent les choſes qu'on leur
mande : les ſeuls ouvriers qu'ils aient chez La Grèce.
x ſont ceux qui font des couteaux, des cha-
elets, des croix & des images de dévotion en
s-reliefs. La plupart des religieux qui habi-
nt cette montagne, ſont de ceux qu'on ap-
le *ſtaurophori*, d'une croix de drap qu'ils
rtent ſous leur manteau, & ſur laquelle ils
attachent une petite de bois. Ceux-ci font
s vœux, ne mangent jamais gras, & ne
uvent jamais abandonner leurs couvens :
n'y en a qu'un petit nombre dans les
tres.

En quittant ce pays, dont l'entrée eſt dé-
ndue au beau ſexe, je pris, le 14, le che-
in de Salonique avec une petite caravane :
us marchâmes au nort juſqu'au golfe de
*nteſſa* ; on me montra à l'extrémité orien-
le de la baie un port appelé *Criſo*, où l'on
a dit qu'on voyait les ruines d'une ancienne
lle ; Stagire, la patrie d'Ariſtote, était au
rd. La rivière de *Strymon*, qui bornait la
acédoine du côté du nord, vient ſe jeter
ns ce golfe ; on lui donne deux embouchu-
: au nord-eſt de Strymon eſt la contrée ap-
lée anciennement Macédoine, & que les
rcs nomment *Mackdonia*.

La Macédoine eſt enfermée dans un grand

La Grèce.

baſſin qui a la figure d'un demi-cercle, d
le diamètre très-irrégulièrement découpé s'
puie ſur la mer. A l'eſt & à l'origine du de
cercle eſt le mont Pungée, dont l'île de Th
n'eſt que le prolongement, & qui s'éte
depuis la Cavale juſqu'aux revers de Soph
Le Scomius couronne au nord le demi-cerc
& cette montagne n'eſt qu'un bras du Pun
qui au nord de *Strumzza* change de direct
Là le Scomius s'abaiſſe & préſente une go
longue & étroite par où l'*Axius* & le *Ver*
entrent dans la Macédoine. A la droite d
rivière commence le mont *Scardus* qui ſe
viſe en pluſieurs branches, mais dont la ma
qui ne ſe dirige plus au ſud vient s'appu
ſur l'Olympe. L'Olympe continue enſuite
demi-cercle & le ferme à l'entrée de la va
de Tempé, où il tombe bruſquement dan
mer en formant un eſcarpement de cinq ce
toiſes. C'eſt ſur cet eſcarpement qu'eſt bâ
château de *Phatomana* qui défend la Ma
doine du côté de l'oueſt, comme le châ
de la Cavale la défend du côté de l'eſt. U
chaine de monts ſe détachent du Scomius,
coupant la Macédoine du nord au ſud, vienn
mourir à l'iſthme de l'Athos. Le mont At
lui-même & les îles de Scopoli & de Skia
ne ſont qu'un prolongement de cette m

ne, qu'on peut regarder comme la car- La Grèce.
le qui ſoutient la charpente de toute la
cédoine.

Tous ces monts qui ſe coupent plus ou moins
iquement, forment divers baſſins dans la
cédoine. Ces baſſins ſont à l'eſt la plaine
Philippes; au nord celle de Serès; à l'oueſt
plaine de Katherin, & au ſud celle de
lle. La Chalcidique eſt un pays âpre & mon-
ux. La ſeule plaine qui ait quelque étendue
celle de Calamari, qui ſe prolonge juſqu'à
péninſule de Caſſandre. Cette péninſule eſt
canton le plus riant de la Macédoine : elle
parſemée de beaux bouquets de ſapins qui
ntretiennent une verdure éternelle.

La plaine de Philippes a ſix lieues du nord
ſud, & trois ou quatre de l'oueſt à l'eſt.
le s'ouvre de deux côtés, à *Angistha* qui
au nord-oueſt, & par le chemin de Prava
Salonique vers le ſud-oueſt. C'eſt vers cette
verture que ſe donna la bataille où expira
liberté romaine. On reconnaît encore les
ux colines factices où étaient aſſis les camps
Brutus & de Caſſius : ceux d'Octave &
Antoine étaient vis-à-vis à l'oueſt. Les deux
rmées étaient ſéparée par un faible ruiſſeau
i forme un marais en ſe débouchant dans
mer. La droite d'Antoine s'appuyait ſur le

La Grèce.

marais, & sa ligne s'étendait par la gauc
jusqu'au chemin qui vient de Salonique. O
tave avait sa gauche adossée à la montagne
Prava, & de sa droite il joignait la ligne d'A
toine. Son corps d'armée était posté entre d
têtes de ravins qui sont formés par les torre
descendus des montagnes, & qui se resserre
au sud pour former l'orifice du défilé. A
nord des deux armées étaient des mares d'e
impénétrables. Brutus & Cassius s'étaient acc
lés, on ne sait pourquoi, au pied du mo
Pangée. Dans cette position, il fallait que le
armée vainquît ou quelle fût prise toute e
tière; c'est ce qui explique peut-être le dés
poir précipité de ces deux Romains, blam
par tous les historiens. Octave & Antoine po
vaient au contraire se retirer par le chem
de Salonique en cas de revers, & leur retra
ne pouvait être inquiétée dans ces gorg
étroites où mille hommes peuvent en arrê
cent mille.

La plaine de Serès s'étend depuis le l
d'Amphipolis jusqu'à Mellenik dans une éte
due de plus de quinze lieues; sa longueur
de trois à quatre. Cette superbe vallée, conn
dans toute la *Roumélie* par la richesse de
cultures, est coupée en deux par le Strym
qui naît au pied du Scomius.

DES V

La vallée de Ka
hauteurs de *Py*
sud par la mer
gnes de la Pieri
inze à dix-huit
Enfin la plaine
alle coule le Verd
puis Salonique
onnent *Tenidgi*.
rd par une chaine
ceindre le fond
t, & qui se p
dina & à l'est j
ligne tirée du
r est d'une lieu
proche le plus
es là où elle s'e
Le mont Kourtia
nord-est de Salon
tous les monts i
sud. Il a cinq
ius du niveau de
degrés en se rap
golfe Therméen,
ce sur laquelle
me de croissant.
lamari, & à l'oue
riés par le Verda

La Grèce.

La vallée de Kalherin est fermée à l'est par hauteurs de *Pydna*, à l'ouest par l'Olympe, sud par la mer, & au nord par les mon-nes de la Pierie. Cette vallée peut avoir inze à dix-huit lieues de tour.

Enfin la plaine de Pella, au milieu de la-elle coule le Verdar, s'étend de l'est à l'ouest uis Salonique jusqu'aux collines qui en-onnent *Tenidgi*. Cette plaine est fermée au d par une chaine de montagnes qui paraiſ-t ceindre le fond du golfe comme un rem-t, & qui se prolongent à l'ouest jusqu'à *dina* & à l'est jusqu'au lac d'Amphipolis. ligne tirée du pied des montagnes à la r est d'une lieue, là où la montagne se pproche le plus de la mer, & de quatre es là où elle s'en éloigne le plus.

Le mont Kourtiach, qui est à deux lieues nord-est de Salonique, paraît le plus élevé tous les monts intermédiaires qui courent sud. Il a cinq cent cinquante toises au-ssus du niveau de la mer. Ce mont s'incline degrés en se rapprochant du fond oriental golfe Therméen, & forme là une pente ce sur laquelle est bâtie Salonique, en me de croissant. A l'est il y a la côte de amari, & à l'ouest des monceaux de vase riés par le Verdar, qui, depuis Alexandre,

La Grèce.

a augmenté de près de deux lieues le terr
qu'il parcourt.

L'ouverture du golfe Therméen, prise
cap Paillouri au cap Saint Georges, eſt
quinze lieues; elle ſe retrécit à la pointe
Caſſandre & n'a plus alors que huit lieu
La profondeur du golfe ou ſa longueur de
le cap Paillouri juſqu'à la rade Salonique,
de vingt-ſept lieues.

Salonique fut connue ſous le nom de *The*
juſqu'au règne de Caſſandre, qui l'agra
& lui donna le nom de Theſſalonique ſa fem
fille de Philippe & ſœur d'Alexandre. L'aſ
que préſente cette ville quand on la voit
la rade, eſt celui d'un croiſſant ou d'un de
cercle dont le diamètre ſe prolonge le long
la mer. la longueur du diamètre eſt de
cents toiſes, & la corde de l'arc de dix
cents. Les murs flanqués de tourelles &
ſur des pierres de taille d'une énormes g
ſeur, ſont de brique & de conſtruction grec
& ils offrent de toutes parts des fragmen
colonnes mêlés confuſément d'antiques dé
Les maiſons rangées en amphithéâtre ſu
pente de la coline & entourées de jar
plantés de cyprès, offrent de loin un agré
coup-d'œil. Mais quand on entre dans la v
on eſt ſurpris de ne trouver que des rues étr
tortue

DES V

rtueuſes, des ma
lace, pas un carr
ue, vue dans l'Int
illages, & c'eſt u
Turquie.

Il eſt des villes q
ent détruire, parc
ire repouſſer la
Turquie, Conſtanti
u milieu des deu
mmunication. Te
lacée au fond d'un
ntrepôt de la Tu
Conſidérée comm
nique mérite don
uis elle n'en méri
erre. Elle a un c
table que quelques
ébris d'un temple
omphe dégradé, e
honneur d'Antonin-
e château eſt flan
elle du milieu qui
ngts pieds de haut.
Salonique, dans ſ
core quatre monu
aux édifices du
hênes, la ville de

rtueuſes, des maiſons mal-bâties, & pas une
lace, pas un carrefour qui ſoit pavé. Saloni- La Grèce.
ue, vue dans l'Intérieur, a l'air d'un de nos
illages, & c'eſt une des plus belles villes de
urquie.

Il eſt des villes que les révolutions ne peu-
ent détruire, parce que tout concourt à en
ire repouſſer la population : telles ſont en
urquie, Conſtantinople & Alexandrie, aſſiſes
milieu des deux mers pour leur ſervir de
mmunication. Telle eſt encore Salonique,
acée au fond d'un golfe profond qui la rend
ntrepôt de la Turquie d'Europe.

Conſidérée comme place de commerce, Sa-
ique mérite donc une grande importance;
is elle n'en mérite aucune comme ville de
erre. Elle a un château qui n'a de remar-
able que quelques colonnes de vert antique,
bris d'un temple d'Hercule, & un arc de
omphe dégradé, érigé ſous Marc-Aurele en
nneur d'Antonin-Pie & de Fauſtine ſa fille.
château eſt flanqué de ſept tours, dont
le du milieu qui eſt la plus élevée a quatre
gts pieds de haut.

Salonique, dans ſon état actuel, renferme
ore quatre monumens anciens & pluſieurs
aux édifices du bas-empire; c'eſt, après
hènes, la ville de la Grèce où il reſte le

La Grèce.

plus d'antiquités. Les quatre monumens a
ciens ſont la *porte de Verdar*, *les Incantade*
*la Rotonde* & l'*Arc de triomphe de Conſtanti*

La porte qu'on nomme du *Verdar*, par
qu'elle conduit à ce fleuve, eſt formée p
un arc de triomphe du meilleur goût. C
arc fut élevé à Octave & à Marc-Antoine p
les habitans de Theſſalonique, empreſſés d'h
norer les maîtres du monde après la batai
de Philippes. Sa hauteur n'eſt plus que de di
huit pieds; mais il paraît qu'il eſt enterré d'
tiers, & qu'il en avait au moins ving-ſe
l'ouverture de l'arc eſt de douze pieds.

L'arc de Conſtantin ſubſiſte encore en
entier, mais on ne voit plus que quelqu
veſtiges du marbre dont il était revêtu. I
quarante cinq pieds de haut & devait en av
ſoixante; la longueur du diamètre eſt de tre
pieds. Mais on a obſervé ici ni optique ni p
portions. C'eſt la véritable époque de la dé
dence des arts, époque voiſine du règne
Théodoſe, qui fut, dans tous les genres,
terme de la grandeur romaine.

Au nord de l'arc de Conſtantin eſt la
*tonde*, édifice rond, de conſtruction romai
On voit par ſa forme qu'il a été bâti ſur
modèle du panthéon de Rome. Le deſſin

ſimple & grand ; ſa forme circulaire eſt
reuſe. La Grèce.

Ce que les Juifs caſtillans établis ici appellent
*amades*, figures enchantées, eſt un reſte
ne colonnade d'ordre corinthien, bâtie ſous
ion. Cette colonnade ſoutenait deux rangs
ſtatues d'un goût exquis. Ce ſont les plus
es figures qui aient échappé au ravage
temps & des barbares ; elles ſont de gran-
r naturelle, & repréſentent les ſujets les
voluptueux de l'antiquité. Il en exiſte
ore huit, qui ſont adoſſées à la colonnade
érieure, dans le goût des cariatides.

Les monumens qui nous reſtent du bas-em-
ſont les moſquées de Sainte-Sophie, de
t-Dimitri, & celle que les Turcs nomment
*ti-djamina*.

Ce ſont là les ſeuls monumens qui méritent
lqu'attention. Les autres édifices de la ville
ſont que de miſérables huttes, qui con-
ent d'une manière frappante avec les ma-
ſiques débris de ſa grandeur paſſée. L'Hip-
rome de Theſſalonique eſt fameux par la
horrible proſcription dont il ſoit parlé
l'hiſtoire. Salonique eſt gouvernée par un
ha à trois queues, & par un mollah de
mier rang, qui, dans la hiérarchie des
mas, marche de pair avec les mollahs de

La Grèce.

la Mecque & de Damas. Le mouphti de S
lonique reçoit l'inveſtiture de celui de Co
tantinople, & préſide à toutes les moſqu
ſans en diriger aucune en propre. Le pac
réunit dans ſes mains tous les pouvoirs, exce
celui de la juſtice civile attribué au mollah
eſt deſpote dans le droit & par la volonté
Sultan, dont il eſt ici le lieutenant ſuprêm
mais dans le fait, il ne peut uſer librement
ſon deſpotiſme que ſur les *Ragas*, & ſa m
eſt arrêtée par les beys quand elle veut s'
peſantir ſur un Turc. Le gouvernement o
man eſt une véritable ariſtocratie militai
tous ceux qui ne portent pas les armes
condamnés à vivre dans l'oppreſſion.

Dans l'adminiſtration de la juſtice, le G
& le Juif ſont ſoumis comme le Turc à la ju
diction du Mollah; mais ils s'en rappor
communément, par manière d'arbitrage,
deciſion de leurs chefs religieux, qui les
tiennent par le frein de l'anathême. Ainſ
ſentence de l'évêque & du rabin, non pa
droit, mais par le fait, eſt ſans appel.
anathêmes produiſent ici le même effet q
produiſaient parmi nous du temps du roi Ro
& de la reine Berthe.

On peut évaluer la population de Saloni
à 60,000 ames : cette population eſt aſſez fo

compte dans ce nombre 30,000 Turcs, ,000 Grecs, 12,000 Juifs. Le reſte de la pulation, qui ne paſſe pas 2,000 ames, ſe mpoſe de marchands Francs, de *Mamins*, i ſont une race d'hommes moitié Turcs, itié Juifs, de *Tchinghenais*, qui ſont les hêmiens de la Turquie, & d'eſclaves noirs, nus ici ſous le noms d'Arabes. La Grèce.

*Serès* ou Serræ eſt une ville de la Macéine renommée dans toute la Turquie d'Euope par ſon riche marché; elle eſt ſituée à inze lieues au nord-eſt de Salonique, au lieu d'une vaſte plaine arroſée & fécondée le Strymon. Ce fleuve naît au pied du mius, & ſe jette dans le golfe d'Amphiis après un cours de vingt lieues. Torrent pétueux ou ruiſſeau paiſible, ſelon la difence des ſaiſons, il inonde la plaine au intemps, & la couvre de matières végétales i ſe détachent des monts voiſins: l'été il ble ſe traîner avec peine dans un lit prod & tortueux. La vallée qu'il parcourt eſt mée de tous côtés, excepté vers le ſud par la rivière s'échappe dans la mer.

Toute cette vallée eſt miſe en culture réglée coton, & eſt couverte de près de trois s villages, qui, vus du ſommet du mont ina, paraiſſent tous ſe toucher, & préſen-

tent l'aſpect impoſant d'une immenſe cité. C
La Grèce. villages ſont diſtribués par grouppes de tre
à quarante en *Agaliks*. L'aga perçoit ſur
vaſſaux la dîme du coton, & eſt obligé
temps de guerre de conduire un certain no
bre d'hommes à l'armée.

Les *agas* vivent dans leurs donjons, t
jours environnés d'une garde d'Albanois, &
ſe font la guerre entr'eux comme nos anci
*Feudes*. Le vainqueur brûle les plantations
vaincu, enlève ſes femmes & ſes beſtiaux,
n'interrompt ſes ravages qu'à certaines fê
muſulmanes où les hoſtilités ſont ſuſpend
par une eſpèce de *tréve de Dieu*. Ces uſa
féodaux qu'on retrouve juſque dans le b
climat de la Grèce, confirme l'opinion de c
qui font deſcendre la féodalité du grand p
teau de la Tartarie.

La Porte ottomane fomente ſecrètement
diviſions des agas; & lorſqu'elle eſt obligée
ſe prononcer, elle envoie le cordon au p
faible & les queues au plus fort. Enhardis
l'impunité, les agas puiſſans pillent les ca
pagnes & amaſſent rapidement d'immen
fortunes. Le divan cherche alors à les atti
dans les villes, ſous l'appât de quelque e
ploi brillant, & dès qu'il s'eſt aſſuré qu'ils
pourront lui échapper, il leur fait deman

un *Capidgi* la tête ou la bourſe. C'eſt ainſi toutes les extorſions des agas vont ſe perdre ns les coffres du Grand-Seigneur. La Grèce.

La Macédoine forme donc un baſſin ſuperbe: te province eſt une des moins dépeuplée de Turquie, à cauſe de la richeſſe de ſon ſol. e eſt aſſiſe au pied du Pungée, du Scomius, d'autres monts qui la couronnent au nord; à t elle eſt entourée de l'Athos, & à l'oueſt l'Olympe; la mer la baigne au midi, & ronge tellement, qu'elle paraît lui avoir né la figure d'un demi-cercle creuſé en dans. Cette configuration en fer à cheval rêmement courbe, diſtribue naturellement pays en trois parties ſingulièrement appro- ées à la végétation. Ces trois parties de la cédoine ſont d'une fertilité qui l'emporte celle des riches plaines de la Sicile; mais côte de l'Athos eſt encore plus fertile que deux autres. Les terres à peine effleurées la charrue, donnent dans les plaines de noni & de Caſſandre un produit plus riche e nos meilleures terres de la Beauce : le ment même y a trop de ſève, & il mour- par une ſurabondance de vie, ſi l'on ne nait la précaution de le tondre ou de le faire outer par les moutons.

Cent quatre-vingt mille Muſulmans & trois

La Grèce.

cent vingt mille non-Muſulmans, donnent ſomme générale 500,000 ames. Voici comment cette population eſt diſtribuée. Le to de la population des villes eſt de 157,000 am celle des campagnes eſt de 343,000; ce n'indique que la proportion que de 1 à 3

Cette diſtribution eſt déteſtable. Dans no Europe où les peuples ſont ſurchargés d'imp indirects, où les gouvernemens parquent t de leur ſoudoyés dans les villes, la populat citadine eſt ordinairement à celle du to comme 1 eſt à 5. Et, certes, le pays où habitans des v[illes] ne ſeraient qu'un ſixièm qu'un ſeptième de la totalité des habitans, ſe encore mieux peuplé, parce que la bonne diſt bution de la population eſt un des plus gra moyens de l'augmenter. Les hommes am celés ſe corrompent au moral & au phyſiq ils ſe dévorent comme les poiſſons de la m On peut donc juger de l'état miſérable de pays par la manière dont la population eſt partie. La fureur de loger dans les villes, a ici, comme parmi nous, déſerter les cam gnes; mais avec cette différence que nos v geois vont chercher dans les villes des gain des plaiſirs faciles, au lieu que les pay grecs fuient loin de leurs villages les fur & les déprédations des beys.

La Grèce.

D'après les témoignages comparés des anens, il paraît que la partie de la Grèce dont eſt ici queſtion nourriſſait ſous Alexandre lus d'un million d'habitans. Elle n'en nourrit s aujourd'hui plus de 500,000, & l'on eſt ncore étonné d'une ſi forte population, quand e conſidère l'état d'abandon des campagnes la maſſe énorme des exportations qui laiſſent x habitans de ſi faibles moyens de ſubſiſter. ais ici la nature combat ſans ceſſe les vices u gouvernement. Le climat de la Grèce eſt dmirable : il influe puiſſamment ſur l'eſpèce umaine en lui donnant & plus d'ardeur & lus de fécondité ; & il agit encore ſur la nature imale & végétale, en rendant l'une & l'autre lus productives. Il ne faut qu'une erreur des ouvernemens pour rendre l'eſpèce humaine oir ſemée dans les parties ſeptentrionales du lobe, tandis que la plus inſenſée des admiiſtrations ne peut étouffer la population ſans ſſe renaiſſante des contrées méridionales. Les ictoires de Charles XII ont fait de la Suède n déſert ; mais ni les folies du gouvernement, i les délires de la ſuperſtition, n'ont pu dépeupler les riantes vallées de la Sicile & e la Macédoine. On eſt ici dans le pays de yrrha & de Deucalion ; les hommes pouſnt comme les arbres des forêts, & les pier-

res jetées par terre se métamorphosent
La Grèce. hommes.

En parlant des superbes provinces qui com
posent l'empire ottoman, on finit toujours p
la même pensée : La nature a tout fait dans
pays, & le gouvernement a tout gâté.

## CHAPITRE III.

*Route de Salonique à Lariſſe. — De Pharſale & de la bataille qui s'y donna entre Céſar & Pompée. — De Zeitoun. — De Thèbes. — De l'*Eubée, *ou de l'île de Nigrepont.*

LA route de Salonique à Lariſſe eſt dangereuſe & peu fréquentée, ce qui oblige les voyageurs de s'embarquer pour le port de Larizza dans la Teſſalie, au midi de la baie de Salonique. Cette traverſée eſt de quinze lieues. Nous nous embarquâmes le 19 après midi, nous y arrivâmes le lendemain au ſoir, & nous couchâmes au pied du mont Oſſa dans la Theſſalie. Nous fûmes le lendemain au couvent de Saint-Démétrius, ſitué ſur la croupe d'une montagne. Il eſt éloigné d'environ deux lieues de la rivière Penée, qui prend ſa ſource au Pinde. On traverſe pour s'y rendre une plaine fertile d'environ un mille de largeur, qui peut fort bien être la vallée de Tempé. Au couchant du Penée eſt le fameux mont Olympe, où les poètes feignent que les dieux avaient établi leur réſidence. Nous arrivâmes ſur le bord du Penée dans l'endroit où eſt le port, & nous nous

La Grèce.

La Grèce.

arrêtâmes à la douanne. Le commis voul
nous faire payer un droit, & nous menaça
la baſtonnade; mais le janiſſaire qui m'eſcort
lui répondit froidement que c'était par lui qu
devait commencer. Il lui montra mon *firm*
dont la vue l'appaiſa. Nous côtoyâmes la ri
orientale du Penée, où il ſemble que le ch
min ait été pratiqué en faiſant ſauter les roch
qui ſont au pied du mont Oſſa. quelques-u
prétendent que le paſſage s'élargit à l'occaſi
d'un tremblement de terre. Les poètes o
feint que les géans entaſſèrent le Pélion
l'Oſſa ſur l'Olympe, pour procurer un paſſa
à la rivière. On obſervera que Daphné ét
fille du fleuve Penée, & que ce fut ſur
bords qu'arriva ſon aventure avec Apollo
Homère vante beaucoup la clarté de ſes eau

Nous couchâmes dans un kan à *Baba*,
deux lieues du port. Nou. entrâmes le 22 da
une vallée d'environ ſix mille de long ſur de
de large, & nous prîmes la route du midi q
nous conduiſit à *Lariſſe*. Il y a au nord de ce
ville une plaine marécageuſe dans quelqu
endroits, où pouvait être le lac qui s'étant d
bordé avec le Penée occaſionna le déluge
Deucalion. Lariſſe conſerve encore ſon pr
pre nom. Cette ville eſt ſituée ſur le Penée
elle eſt éloignée de dix-huit mille de la me

DES V
le fut pendant c
Philippe de M
ec ſa légion ava
mpée s'y rendit
un vaiſſeau ma
indre veſtige des
n de quelques piè
s les cimetières
is milles de circu
tour de bois ave
crois, la ſeule qu
gouvernée par
inze mille maiſo
ques, & environ
Grecs n'y ont
itain. *Volo* eſt à v
Lariſſe. On préte
rant les poètes, on
les Argonautes
Nous partîmes le
x de poſte. On en
ois de la Turquie
s ſûre de voyage
t les pachas ſe ſe
pêches, & que le
x qui les portent,
Nous ſuivîmes en ſ
midi, & nous e

lle fut pendant quelque temps la réſidence
Philippe de Macédoine. Scipion y était
ec ſa légion avant la bataille de Pharſale;
mpée s'y rendit après ſa défaite, & s'enfuit
un vaiſſeau marchand. Il ne reſte pas le
indre veſtige des anciens édifices, à l'excep-
n de quelques pièces de marbre qu'on trouve
s les cimetières des Muſulmans. La ville a
is milles de circuit; il y a dans le milieu
tour de bois avec une groſſe cloche; c'eſt,
crois, la ſeule qu'on voit en Turquie. Elle
gouvernée par un pacha; on y compte
inze mille maiſons turques, quinze cents
cques, & environ trois mille familles juives.
Grecs n'y ont qu'une égliſe & un métro-
itain. *Volo* eſt à vingt-quatre milles au midi
Lariſſe. On prétend que c'eſt la ville où,
ant les poètes, on conſtruiſit le navire *Argos*
ou les Argonautes s'embarquèrent.

Nous partîmes le 23 de Lariſſe ſur des che-
x de poſte. On en trouve dans pluſieurs en-
its de la Turquie, & c'eſt la manière la
us ſûre de voyager, parce que c'eſt la voie
nt les pachas ſe ſervent pour envoyer leurs
pêches, & que les voleurs n'oſent inſulter
ux qui les portent, de peur d'être pourſuivis.
Nous ſuivîmes en ſortant de Lariſſe la route
midi, & nous entrâmes dans une belle

La Grèce.

plaine d'environ vingt milles de longueur
levant au couchant, ſur environ d'une lie
de largeur, qui s'élargit du côté du coucha
& que je crois être celle de Pharſale. Il y
au couchant de la plaine une petite rivière q
va ſe jeter dans le *Penée*. Les collines ſituées
nord-eſt de Pharſale ſe rapprochent de la rivi
du côté du nord, & c'eſt ſur ces colines q
l'armée de Pompée était campée. Céſar é
probablamment campé ſur celles qui ſon
l'orient. Il eſt ſurprenant que Céſar ne fa
mention ni de Pharſale ni de ſes plaines.
dit ſeulement qu'après avoir pris *Métropol*
il choiſit ce poſte pour avoir du bled en att
dant l'arrivée de Pompée. Peut-être a-t-il o
ces circonſtances par une eſpèce de vani
s'imaginant que perſonne ne pouvait igno
l'endroit où s'était donnée une bataille
avait décidé de l'empire du monde.

Nous relayâmas à *Catadia*, éloignée d'
viron vingt milles de Lariſſe. Nous partî
le même jour pour *Zeitoun*, qu'on dit êtr
vingt-quatre milles de *Catadia*.

*Zeitoun* eſt ſitué ſur la croupe méridion
d'une colline qui eſt au pied des montagn
& ſur une autre colline qui eſt au midi & h
bitée par des Turcs. Il y a un château ſur
ſommet de la première colline.

En arrivant à *Zeitoun*, je fus loger dans le caravanſerai. J'étais dans mon premier ſommeil, lorſque je fus réveillé tout-à-coup par un bruit épouvantable. Je me levai & je vis une grande partie du caravanſerai renverſée, les chevaux qui s'enfuyaient de l'écurie à toute bride. Je ne pus d'abord imaginer ce qui était arrivé; mais mon domeſtique me dit que c'était un tremblement de terre, ce qui nous jeta dans la plus grande conſternation. Le caravanſerai était tellement endommagé que nous eûmes bien de la peine d'en ſortir. Un Turc qui s'était couché devant la porte fut enſeveli ſous ſes ruines; mais on l'en tira, heureuſement pour lui il ne reçut aucun mal. Il faiſait un très-beau clair de lune; mais comme il y avait eu tant de maiſons renverſées & la pouſſière était ſi grande qu'on ne ſe voyait pas à dix pas; les femmes déploraient avec des hurlemens affreux leurs maris, leurs enfans & leurs parens qui avaient péri ſous les décombres.

La Grèce.

Je fis tranſporter mon bagage ſur un tas de fumier dans un endroit où il n'y avait point de ruines, & dans l'eſpace d'environ deux heures je reſſentis près de vingt ſecouſſes, dont quelques-unes furent tres-violentes. Je ne crois pas qu'on puiſſe concevoir de ſpec-

La Grèce.

tacle plus affreux. Les chrétiens furent c
qui souffrirent le plus, parce que leurs m
sons n'étaient bâties que de moëllon & de te
Pas une de celles des Turcs ne fut renvers
parce que les pierres étaient liées avec
mortier.

La vallée dans laquelle *Zeitoun* est située
extrêmement fertile, & peut avoir cinq mi
de largeur; le fleuve *Sperchius* passe au m
Cette vallée s'étend à perte de vue du c
du couchant. Nous prîmes notre route e
la mer & les montagnes qui sont probablem
l'ancien mont *Oeta*, de manière que je c
mençai à découvrir le fameux passage des Th
mopyles, où l'armée des Perses fut arrêtée
une poignée de Spartiates. Il est certain q
ne donne à ce détroit que soixante pas de la
& l'on dit même qu'il y a des endroits où i
peut passer qu'une voiture. Après avoir m
ché environ six milles à l'orient, nous prî
notre route au midi entre les montagnes, o
trouvai deux sources d'eau chaude imprég
de sel & de souffre, qui forme sur la t
une croûte de même qualité.

Environ à dix milles de Zeitoun nous
sâmes par *Molo*. Nous arrivâmes dans un p
hameau appelé *Ergieri*, qui est éloigné
quatorze milles de Zeitoun, où nous fûmes

DES V

de coucher en
mblement de te
isons.
Nous nous remî
arrivâmes au b
-garde établi pou
scendîmes dans
e de large & de
di cette chaîne d
, qu'on dit être
village appelé
t habité par des
e, la patrie de l
llée au nord d'un
i doit être le Céph
es collines & nou
deux lieues de lo
ge. *Livadie* est au
d des montagnes
se s'étend au cou
*Livadie* est l'ancien
e d'environ vingt
Delphes. Cette
acle de Trophoni
, & où l'on descen
faisait des jeux p
son honneur, où
ait montrer son a

de coucher en plein champ parce que le
emblement de terre avait abattu toutes les
aiſons. La Grèce.

Nous nous remîmes en chemin le 25, &
ous arrivâmes au bout d'une heure à un corps-
-garde établi pour arrêter les voleurs. Nous
ſcendîmes dans une vallée d'environ une
ue de large & de quatre de long, ayant au
di cette chaîne de montagnes appelées *Ja-*
*a*, qu'on dit être le mont Parnaſſe. Il y a
village appelé Turcoroſi qui eſt preſque
t habité par des Turcs. Je crois que *Che-*
*e*, la patrie de Plutarque, était dans cette
llée au nord d'une rivière qui y coule, &
i doit être le Céphiſe. Nous traverſâmes quel-
s collines & nous entrâmes dans une vallée
deux lieues de long ſur une demi-lieue de
ge. *Livadie* eſt au midi de cette vallée, au
d des montagnes; le pied du mont Par-
ſe s'étend au couchant.

*Livadie* eſt l'ancienne Lebadie; elle eſt éloi-
ée d'environ vingt milles de Caſtri, autre-
Delphes. Cette ville était célèbre pour
racle de Trophonius, qui était dans un an-
, & où l'on deſcendait avec aſſez de peine.
faiſait des jeux publics un jour de l'année
ſon honneur, où la jeuneſſe de la Grèce
ait montrer ſon adreſſe. *Livadie* eſt parta-

La Grèce.

gée par un ruiſſeau qui a ſa ſource au pi
d'un rocher près duquel la ville eſt aſſiſe,
d'où l'eau ſort en ſi grande abondance qu'e
fait d'abord tourner des moulins. Les roch
& les cailloux qui tapiſſent ſon lit y occ
ſionnent des caſcades très-bruyantes. On
taillé ſur un rocher une chambre de dou
pieds en quarré avec un banc de chaque côt
elle paraît avoir été peinte : le maître d'éco
nous dit que c'était là qu'était le temple
Trophonius. Il y a dans la façade qui regar
le midi pluſieurs niches taillées dans le roc
une ouverture ronde qui s'étend bien av
ſous terre, mais qui m'a paru aſſez gran
pour donner paſſage à un homme, & il p
ſe faire qu'on entrât par-là dans l'antre
Trophonius où ſe rendaient les oracles.
trouve dans les environs quelques inſcriptio
qui font mention de la ville. On y com
ſix cent cinquante maiſons, dont cinquan
ſont habitées par des Juifs. Le nombre
chrétiens & des Turcs eſt à-peu-près ég
les premiers y ont trois égliſes. Le châte
eſt ſur le ſommet de la montagne occidenta

Au ſortir de Livadie, je pris ma route
levant pour Thèbes, & j'arrivai bientôt
le lac qu'on appelle aujourd'hui le marais
Topolia, d'un village qui eſt au nord vers l'e

DES V

rémité du lac. La
t m'a paru avo
ngueur ſur ſix
quelle on lui do
rais plutôt que
eſt tellement co
paraît point. Il
plaine qui comm
qui s'enflent conſ
aines qui ſont au
ées, & il y a mêm
Thèbes eſt éloig
illes de Livadie.
tie par Cadmus d
reſſe *Cadmeia*. A
ntoura de murail
es qui habitaient le
venir l'habiter.
l'Amphion avait bâ
ſon de ſa lyre,
ſuivre & à ſe p
llait. Alexandre le
comble, & excep
indare qui était né
prince eſtimait les
ains furent paſſés
t auſſi la patrie d'
deux fameux capi

rémité du lac. La plaine dans laquelle eſt ce
c m'a paru avoir environ vingt milles de
ngueur ſur ſix de largeur. La raiſon pour
quelle on lui donne aujourd'hui le nom de
arais plutôt que celui de lac, eſt qu'en été
eſt tellement couvert de roſeaux que l'eau
e paraît point. Il y a pluſieurs étangs dans
plaine qui communiquent les uns aux autres
qui s'enflent conſidérablement en hiver. Les
aines qui ſont au-deſſus ſont très-bien culti-
ées, & il y a même quelques villages.

La Grèce.

Thèbes eſt éloignée d'environ vingt-quatre
illes de Livadie. On dit que cette ville fut
tie par Cadmus dans l'endroit où eſt la for-
reſſe *Cadmeia*. Amphion, roi de Thèbes,
ntoura de murailles, & perſuada aux peu-
es qui habitaient les campagnes & les rochers
venir l'habiter. Cela fit dire aux poètes
l'Amphion avait bâti les murailles de Thèbes
ſon de ſa lyre, qui obligeait les pierres à
ſuivre & à ſe placer d'elles-mêmes où il
llait. Alexandre le grand la détruiſit de fond
comble, & excepté les deſcendans du poète
ndare qui était né dans cette ville, & dont
prince eſtimait les ouvrages, tous les Thé-
ins furent paſſés au fil de l'épée. Thèbes
t auſſi la patrie d'Hercule, de Bacchus, &
deux fameux capitaines, Pélopidas & Epa-

minondas. Ses environs ſont entrecoupés pa
La Grèce. quantité de petites collines que les torrens or
formées; c'eſt ſur l'une de ces collines que l
ville eſt aujourd'hui ſituée, & elle peut avoi
un mille de circuit. Il ne reſte de Thèbes qu
les débris des murailles d'un château qui e
au couchant près d'une groſſe tour quarrée
elles paroiſſent avoir été revêtues de marb
gris, tant en dedans qu'en dehors, & bâti
à la manière des Grecs, une aſſiſe debout
l'autre à plat. Il y a une fontaine au midi de
ville. J'y vis quelques beaux chapiteaux cori
thiens. Thèbes eſt la réſidence d'un archevêqu
d'un vaivode & d'un cadi. On y compte env
ron deux cents familles grecques, ſoixante-
juives & mille turques.

Je deſcendis en arrivant à Thèbes dans
caravanſerai, & le lendemain je fus loger ch
un papas. L'archevêque ayant appris notre ar
vée m'envoya prier de le venir voir, & il m
reçut avec toute ſorte de politeſſe. Je par
le 27 pour Athènes. Le chemin qui y condu
traverſe l'ancien mont *Penticolus*, fameux p
ſes carrières de marbre. *Phile* eſt au haut
un rocher eſcarpé; ce fut-là que Thraſibu
ſe retira après avoir été chaſſé par les tren
tyrans. On découvre de-là la ville d'Athè
quoiqu'elle en ſoit éloignée de dix milles.

DES V

deſcendant la mon
la plaine de l'Attiq
eſt ſitué.

Au-devant de la
une bande de terre
ſéparée du continen
un certain nombre
le détroit qui la div
qu'on y a jeté un pon
l'Euripe, a fait na
île qui, défigurée
teurs, s'appelle au
Strabon & Pline
longueur, douze ce
largeur n'en renfer
Chalcis, l'ancienne
une des trois villes
ois de Macédoine,
les chaînes à la Gr
l'Euripe, & par le m
rpens, elle commun
it remonter ſon or
Troies. On croit que
élevé la ville mode
Cette ville n'a que
mais elle eſt accompa
dérables où il n'y a
re des habitans peut

descendant la montagne, nous entrâmes dans la plaine de l'Attique dans laquelle Athènes est situé. La Grèce.

Au-devant de la Béotie & de l'Attique, est une bande de terre immense, qui ne semble séparée du continent du Péloponèse que depuis un certain nombre de siècles : c'est l'Eubée. Le détroit qui la divise de la Grèce est si étroit, qu'on y a jeté un pont. Ce détroit qu'on appelle l'Euripe, a fait naître le nom moderne de l'île qui, défigurée par le vulgaire des navigateurs, s'appelle aujourd'hui Nègrepont.

Strabon & Pline donnent à l'Eubée dans sa longueur, douze cents stades; sa plus grande largeur n'en renferme que cent cinquante. Chalcis, l'ancienne capitale de l'Eubée, était une des trois villes qui, dans la politique des rois de Macédoine, pouvait servir à donner des chaînes à la Grèce. Elle était bâtie sur l'Euripe, & par le moyen d'un pont de deux arpens, elle communiquait au Péloponèse; on fait remonter son origine avant la guerre de Troies. On croit que c'est sur ses ruines qu'on a élevé la ville moderne de Nègrepont.

Cette ville n'a que deux milles de circuit, mais elle est accompagnée de faubourgs considérables où il n'y a que des Grecs. Le nombre des habitans peut monter à quinze mille.

La Grèce.

Je fus surpris du concours prodigieux des ge
de la campagne qui se rendent à Nègrepont l
jours de marché; ils viennent de toutes l
parties de l'île apporter leurs denrées. Je n'
jamais vu autant de villages que dans ce pay
c'est ce qui fait que la terre y est si bien cultivé
Elle abonde en fruits de toute espèce & prin
cipalement en bled, en vin & en huile.

A l'époque où la Grèce se forma en répu
blique, l'Eubée subit le joug des Athénien
ensuite celui des Perses, des rois de Mac
doine, & finit par être engloutie par la pui
sance romaine. Son dernier conquérant a é
Mahomet second, le destructeur de l'empi
d'orient. Un des beaux palais de la ville d
Nègrepont est le sérail du capitan pacha o
chef des galères. Ce palais est bâti sur l'Euri
& présente le point de vue le plus agréabl
qu'on puisse imaginer. Il est orné de galeri
& de portiques de bois rouge verniſſé.

Ce fameux détroit de la mer Égée qu'o
appelle l'Euripe, se resserre tellement à l'e
droit où est bâtie la forteresse de Nègrepont
qu'une galè e a peine à y passer. C'est-là qu'o
voit d'une manière plus sensible un phénomèn
que les anciens & les modernes ont tâché va
nement d'expliquer. Pendant dix-huit ou dix
neuf jours de chaque lune, l'Euripe est réglé

mme diſent les habitans, c'eſt-à-dire, qu'en La Grèce.
ingt-quatre ou vingt-cinq heures il a deux
is ſon flux & ſon reflux ainſi que l'Océan;
ais pendant les autres jours, il eſt déréglé;
alors, dans l'eſpace de vingt-quatre ou
ingt-cinq heures, il a onze, douze, treize &
ême quatorze un flux & un reflux. Je voulus
re moi-même témoin de ces changemens
erveilleux, & m'étant tranſporté à un moulin
ui eſt au bas du château, je vis en moins d'une
eure & demie la roue changer ſon mouve-
ent juſqu'à trois fois, ſelon le différent cours
l'eau. Il y a des temps où le détroit eſt ſi
pide, qu'il entraîne les vaiſſeaux les plus
uts malgré les vents & les efforts des ma-
lots.

## CHAPITRE IV.

*De la ville d'Athènes. — Ses Monumens. — D... Jardins des Philosophes. — Description ... l'Attique. — De son Climat & de celui de ... Grèce en général.*

La Grèce.

Au couchant du mont Hymette, si fameu... par l'excellence de son miel & la beauté ... ses marbres, est une chaîne de collines assez basses, qui conduisent à un roc escarpé, ... inaccessible par-tout, excepté d'un seul côté. C'est sur ce roc que la citadelle d'Athènes fut bâtie ; on n'ajouta rien alors aux simples fortifications de la nature : qu'avaient besoin des Sauvages, de l'art compliqué des Cohorn & des Vauban? puisqu'il n'y avait point de génie dans l'attaque des places, il était inutile d'en mettre dans la défense.

Deux rivières arrosent cette plaine; l'une est l'*Ilissus*, qui coule entre le mont *Anchesmus* & le mont *Hymette* à l'orient d'Athènes ; & l'autre, l'*Eridan*, qui passe au couchant de la ville, & qui étant divisé en plusieurs canaux pour arroser les plantations d'oliviers ... ne forme qu'un ruisseau peu considérable; l'au...

se perd de même par les saignées qu'on y faites pour arroser les champs. La Grèce.

Le nom d'Athènes était commun à plusieurs villes; et Etienne de Byſance en compte jusqu'à huit: l'Attique, la Béotie, la Laconie, la Carie, la Lygurie, l'Eubée & l'Acarnie en avaient chacune une de ce nom. Pline en met une autre dans l'Arabie; Arrien, une dixième sur le Pont-Euxin; mais la réputation de celle dont je parle, a tellement obſcurci toutes les autres, qu'à peine ſe ſouvient-on qu'il y a eu plus d'une Athènes. Quelques-uns, pour la distinguer avec les autres, l'ont appelée Athènes d'Attique; les Turcs & les Grecs la nomment *Athina*.

Il y a peu de villes au monde qui oſent disputer d'antiquité avec elle; Rome même, toute ancienne qu'elle eſt, n'a commencé à exiſter que huit cent trente ans après. C'eſt ce qui fit donner aux Athéniens le nom d'Enfans de la terre & d'originaires du pays qu'ils habitaient; car, au lieu que les autres devaient leur naiſſance aux étrangers, eux, au contraire avaient envoyé par-tout des colonies au nombre de quarante. Ils prétendaient qu'ils étaient nés avec le ſoleil, & qu'ils avaient enſeigné aux hommes la connaiſſance des choſes néceſſaires à la vie : les Latins leur ont

La Grèce.

rendu ce beau témoignage. Les Athénien
dit Cicéron, ont donné naissance à la po
tesse des mœurs, au culte des Dieux, a
lois &. à l'agriculture, & en ont fait part à tou
la terre. L'antiquité trop crédule, qui att
buait tout ce qu'elle voyait d'illustre aux fo
de quelque divinité, s'imagina que Miner
elle-même avait pris le soin de bâtir Athène
& l'avoit honoré de son propre nom. La p
part néanmoins demeurent d'accord que ce
Cécrops, premier roi des Athéniens, qui
jetta les fondemens, & qui l'appella *Cécropi*
mais d'autres disent qu'étant question de
donner un nom, Neptune & Minerve en vo
lurent avoir la gloire a l'envi l'un de l'aut
& qu'on y vit paraître en même temps
lac & un olivier; que le roi, surpris de
deux prodiges, envoya consulter l'oracle,
répondit que l'un signifiait Neptune, & l'
vier Minerve, & qu'il était au choix des h
bitans de lui donner le nom d'une de ces
vinités; que les hommes & les femmes ay
donné leurs suffrages, Minerve l'empo
d'une seule voix, & que Neptune fut du
de cette déesse. N'est-ce point plutôt qu
jugèrent qu'il leur serait plus avantageux
cultiver la terre qui est le plus traitable
élémens, que d'exercer la piraterie, ou

rocier sur la mer, où l'on a tous les élé-
ns à combattre.

La Grèce.

Les anciens habitans de cette contrée voyaient
aître tous les ans les fruits sauvages du
êne, & se reposaient sur la nature, d'une
roduction qui assurait leur subsistance. Cé-
ops leur présenta une nourriture plus douce,
leur apprit à la perpétuer. Différentes es-
ces de grains furent confiés à la terre; des
res auparavant inconnus, étendirent sur de
es moissons leurs branches chargées de
is. Bientôt les familles se rapprochèrent
des alliances ou par des besoins mutuels;
chaînes sans nombre embrassèrent tous les
mbres de la société: les biens dont ils jouis-
nt ne leur furent plus personnels, & les
ux qu'ils n'éprouvaient pas, ne leur furent
s étrangers.

Cécrops multiplia les objets de la vénération
blique. Il invoqua le Souverain des Dieux
le titre de Très-Haut; il éleva de toutes
s des temples & des autels, mais il dé-
dit de verser le sang des victimes. L'hom-
ge que leur rendit Cécrops, était plus
ne de leur bonté: c'étaient des épis & des
ins, prémices des moissons dont il enri-
llait l'Attique, & des gâteaux, tribut de

La Grèce.

l'induſtrie que ſes habitans commençaien connaître.

Tous les réglemens de Cécrops reſpiraien ſageſſe & l'humanité. S'il avait été l'aut de ces mémorables inſtitutions & de tant d' tres qu'il employa pour éclairer les Athénie il aurait été le plus grand des légiſlateurs le premier des mortels ; mais elles étaient l' vrage de toute une nation attentive à les p fectionner pendant une longue ſuite de ſièc Il les avait apportées d'Égypte, & l'effet qu'e produiſirent fut ſi prompt, que l'Attique trouva bientôt peuplée de mille habitans furent diviſés en quatre tribus.

Des progrès ſi rapides attirèrent l'atten des peuples qui ne vivaient que de rapi Des corſaires deſcendirent ſur les côtes de l' tique, des Béotiens en ravagèrent les frontièr ils répandirent la terreur de tous côtés. Cécr en profita pour perſuader à ſes ſujets de r procher leurs demeures alors éparſes dans campagne, & de les garantir par une ence des inſultes qu'ils venaient d'éprouver. fondemens d'Athènes furent jettés.

Athènes fut conſtruite au nord du rocher la citatelle, & il eſt aſſez probable que pe peu ſes édifices s'étendirent tout autour, moins au temps où Périclès en fit le ſanctua

arts & la patrie des hommes libres, des
de goût & des philosophes. La Grèce.

La ville d'Athènes, à en juger par ses ruiétait éloignée de la mer d'une petite lieue.
le temps où l'invasion des Perses lui apà avoir une marine, on lui comptait trois
, Munichia, Phalère & le Pirée: ce der, totalement isolé, ne communiquait à la
que par le moyen de deux ramparts qui se
ongeaient en faisant quelques détours dans
espace de quarante stades.

Cette Athènes, au temps de Cécrops, n'était
n amas informe de cabanes, divisé en
ze petits hameaux, que la vanité nationale
ora du nom de ville lorsque Thésée vint
er, il partagea ces douze prétendues
s en cinq quartiers, dont l'un renfermait
itadelle.

L'Athènes de Thésée fut brûlée par Xerxès;
émistocle en bâtit une autre sur un nouveau
, favorable à l'embéliſſement d'une mépole de la Grèce, il l'étendit sur-tout du
de ses ports.

Périclès, sans s'écarter du plan de Thémistocle, décora sa patrie de portiques, d'édices publics, de temples & de statues: comme
hommes les plus étonnans se réunirent sous
régne, & que lui-même donna l'impulsion

La Grèce.

à ce ſiècle de goût & de lumières, l'Athè
qu'il revivifia ne mérite pas moins de por
ſon nom dans la poſtérité la plus reculée q
celui des Théſée & des Cécrops.

L'Athènes de Périclès était percée de h
portes, qui étaient autant d'arcs de triomp
on peut juger de leur magnificence par
propylées dont les ruines ſubſiſtent enco
ces propylées ſervaient de portes à la citade

Un grand nombre de monumens dont
riclès embellit ſa patrie ſubſiſtent après t
de ſiècles, & leurs ruines majeſtueuſes dé
ſent encore contre le mauvais goût des é
fices publics qu'a élevé devant elle le deſ
tiſme muſulman. Les modernes ont pris
de conſerver, pour la gloire du génie, l'i
ge de ces monumens: nous allons les parcou
ſucceſſivement avec cet ingénieux Leroi q
homme de lettres à-la-fois & architec
a été lui-même deſſiner les ruines d'Athèn
les a reſtituées avec goût, & en a écrit l'
toire avec autant de profondeur que d'ex
titude.

Théâtre de Bacchus. — Sa conſtruction
dit-on, du beau ſiècle de Périclès; cepend
il porte l'empreinte du berceau de l'archi
ture. La plus grande partie des gradins,
lieu d'être ſoutenue ſur des voûtes, com

le pratiqua depuis dans la Rome de Pom-
& d'Auguſte, eſt taillée à l'égyptienne,
s le roc de la citadelle.

Le théâtre de Bacchus eſt au pied de la
ntagne qui regarde le ſud-oueſt, & entiè-
ment bâti de groſſes pierres de taille. Il y
ans la muraille demi-circulaire qui fait face
a ſcène, deux arcades également éloignées
milieu du théâtre; & à l'orient, trente
ches qui paraiſſent avoir ſervi d'aqueduc,
is qui ſont enterrées. On trouve du même
é une porte d'environ vingt pieds de large,
vingt-ſix de long, taillée dans le roc, dont
façade eſt dorique, mais d'un goût parti-
ier. Le tout eſt couronné d'un ouvrage ſur
uel ſont deux inſcriptions qui font mention
deux victoires remportées par deux tribus
jeux publics, & les archontes qui y ſont
mmés, prouvent que cet édifice eſt très-
ien. La muraille de derrière la ſcène eſt
ui reſte de plus antier: ce ſont trois rangs
fenêtres les unes ſur les autres. Les ſpec-
urs étaient aſſis ſur les degrés qui font un
plus du demi-cercle; on y était à couvert
ous les vents, excepté de celui du midi,
paſſait au travers des fenêtres: ce vent,
me dit Hippocrate, embaraſſe l'ouie, charge
ête & obſcurcit la vue; de ſorte que ſi

La Grèce.

l'architecte avait consulté la médecine plu
que d'autres raisons qui nous sont inconnu
il aurait placé ce théâtre au nord de la ci
delle, où l'on n'aurait pas été exposé au v
du sud & aux ardeurs du soleil.

Les murs du théâtre ont huit pieds t
pouces d'épaisseur, & sont construits en m
bre blanc. La scène a près de 104 pieds,
la plus grande longueur de l'édifice entier p
être de 247 : on y voyait autrefois les portr
des dramatiques illustres, qui avaient enri
la scène grecque de leurs chefs-d'œuvre
y en avait trois pour le poètes tragiqu
c'étaient ceux d'Eschile, de Sophocle & d'E
ripide ; Ménandre y tenait seul le sceptre
la comédie.

Odéon. — On donnait ce nom à une s
de musique, dont Périclès avait imaginé
sage, & qu'il avait fait construire par ses
chitectes : elle servait sur-tout à des conco
de voix & d'instrumens pour la grande
des panathenées : les musiciens y disputai
entre eux, à qui rendrait plus vraisemblab
les prodiges attribués à la lyre enchanter
des Orphée & des Arion.

Périclès avait eu pour objet, dans la co
truction de l'Odéon, d'en faire à-la-fois
temple pour les arts, & un trophée qui r
pe

ôlât les exploits des Ariſtide & des Miltiade : ſi il avait ordonné à l'architecte de prendre ur modèle de l'édifice, la tente de Xerxès d'en former le comble avec les mâts & les ernes des vaiſſeaux pris ſur les Perſes. La Grèce.

Ce monument ſubſiſta dans toute ſon intéité juſqu'au ſiége d'Athènes par Sylla, où charpente du comble fut embrâſée ; le feu détruiſit une ſeconde fois dans la guerre Mythridate : il eſt aujourd'hui tellement ruines, qu'on en pourrait imaginer le deſ, que par le tableau qu'en donne l'hiſtoire.

Tour des vents. — Elle eſt de marbre & a it faces. On a ſculpté ſur chacune l'image n vent, qui eſt repréſenté dans l'attitude n génie aîlé, avec ſon nom au-deſſous, & emblême relatif à la ſaiſon de l'année où a coutume de faire ſentir ſes influences. rus, qui répond à notre ſud-eſt, eſt repréé ſous la figure d'un jeune homme : le nt d'eſt eſt un génie auſſi dans l'adoleſnce, dont le vol eſt léger ſans être rapide, qui porte dans le pli de ſon manteau, des mmes, des citrons & des grenades.

Le Nord eſt un vieillard à barbe vénérable, i dans ſon vol peſant, ſemble préſenter aux héniens un vaſe plein d'olives : on ſait que livier eſt, de tems immémorial, une des

La Grèce.

principales richeſſes de l'Attique. Borée, n
tre vent du nord, porte dans ſa main u
conque de Triton, pour montrer l'empire q
exerce ſur les mers.

Le ſculpteur grec a repréſenté le Nord-ou
avec de la barbe, & portant, ainſi que B
rée ſon voiſin, une robe très-courte & d
bottines : le vaſe d'eau renverſé qu'il tien
la main, déſigne la pluie qu'il préſage, ſu
tout dans le climat du Péloponèſe.

Zéphir répond à notre vent d'*oueſt*; c
le *favonius* d'Horace; l'artiſte en a fait le p
jeune des génies : il eſt à demi-nu, & ſem
ſemer des fleurs ſur ſon paſſage.

On ne peut découvrir l'emblême de no
*ſud* ni de celui du *ſud-oueſt*, parce que
deux faces de la tour qui portent ces vents ſ
engagées dans un édifice moderne de mauv
goût, qui ſemble elevé exprès pour marq
les ruines reſpectables de ce monument.
tour des vents ſervait d'horloge à Athènes.

Le comble eſt terminé par une pyram
de marbre, ſervant de baſe à un Triton d
rain armé d'une baguette. le mécaniſme
l'ouvrage eſt tel que les vents font tour
le Triton, & qu'il ſe trouve toujours en f
de celui qui règne alors dans l'atmoſphère.

La couverture de la tour a été diviſée

architecte en 24 quartiers de marbre tous égaux, qui posent, par leurs extrémités, sur le corps de l'édifice, & qui se réunissent en pointe au sommet du comble. Cette division est marquée dans la corniche par 24 têtes, qui répondent à l'extrémité de chaque quartier de marbre, & qui sont sans doute, le symbole des 24 vents secondaires qu'on trouve dans la rose des navigateurs. La Grèce.

Nous avons dit que la tour des vents servoit d'horloge dans Athènes. On en voit la preuve par huit cadrans, dont le style se trouve au point de réunion des rayons : d'autres lignes qui coupent transversalement celles qui partent du pied du style, désignent différentes hauteurs du soleil dans l'année, & vraisemblablement les solstices & les équinoxes.

Ce monument est entre deux rues. Des religieux turcs me regardaient avec étonnement pendant que je le dessinais. Le nom de Tourneurs leur a été donné d'une de leurs pratiques de religion assez singulière & dont j'ai été témoin à Athènes dans la tour des vents, qui leur sert à cet usage. Leur chef se met au centre de cet édifice, & après avoir fait des prières, il commence à tourner sur ses pieds sans changer de place, au son d'une espèce de flûte que les Grecs appèlent *Naye*. Les re-

La Grèce.

ligieux s'assemblent autour de ce chef à une certaine distance, tournent aussi sous leurs pieds & en même temps autour de lui. Cette cérémonie me parût des plus curieuses, & semble représenter le système du monde; peut-être même, en se livrant à des conjectures, pourrait-on penser qu'elle a été imaginée par les prêtres égyptiens ou chaldéens, que nous croyons les premiers inventeurs de l'astronomie, & qu'ils voulurent exprimer par-là le mouvement du soleil, qui est au centre du système planétaire & tourne sans cesse sur son axe, & celui des planètes, qui, en tournant sur elles-mêmes, font des revolutions autour de cet astre. Mais voici ce que j'ai appris à Constantinople de l'objet de cette cérémonie parmi les Turcs. Ces religieux prétendent que pour penser à Dieu avec plus de recueillement, il faut se détacher entièrement de toutes les pensées de ce monde, & l'étourdissement qu'ils se donnent en tournant de cette manière, les met dans une espèce d'extase, qui est telle, qu'alors ils s'imaginent ridiculement communiquer avec le créateur.

Temple de Junon. — Un des plus grands morceaux qui nous reste de l'architecture d'Athènes, est un édifice dans la forme d'un parallèlogramme, formé par une enceinte, dont

le mur qui subsiste encore en grande partie, à près de 14000 pieds de circonférence. Le temple d'Érechtée est aujourd'hui si singulièrement mutilé, qu'il ne reste d'entier qu'une cariathide. La Grèce.

Stade. — Il a été plusieurs fois détruit & réparé. Celui qui subsiste aujourd'hui ne remonte qu'au temps d'Hérode. Il est tout entier de marbre blanc, & on compte 600 pieds entre la borne & la barrière. Adrien y donna, en un seul jour, un combat de mille bêtes féroces. L'Hérode qui érigea ce monument, était un des plus riches particuliers du monde romain : il légua, en mourant, une somme d'environ dix écus à chaque habitant d'Athènes, & par reconnaissance on l'inhuma dans son stade.

Temple de Cérès. — Les ruines de ce temple, si révéré des anciens, que Xerxès lui-même, tout ennemi qu'il était des Dieux & des hommes, crut devoir le respecter : ces ruines, dis-je, subsistent encore sur une éminence qu'on voit au-delà de l'Ilissus, espèce de torrent formé par la fonte des neiges du mont Hymette ; mais elles sont si mutilées, que les voyageurs les plus intelligens n'ont pu en dessiner une vue : le temple était tout entier bâti de marbre blanc ; on voyait dans le

La Grèce.

ſanctuaire une ſtatue coloſſale de la déeſſe portant ſur ſa tête un panier chargé d'épis de blé, & une tête de Méduſe ſur ſa poitrine: le buſte ſubſiſte encore ; ſa draperie eſt de bon goût, & dans le genre de la fameuſe Flore du palais Farnèſe.

Temple de Minerve Suniade. — C'eſt le dernier monument de l'Athènes de Périclès : il fut bâti ſur le promontoire Sunium, où l'Attique va ſe terminer; il n'en reſte plus que dix-ſept colonnes, qu'on voit de ſi loin quand on navige dans l'Archipel, que le promontoire en a pris le nom de cap Colonne.

Le temps a encore reſpecté, de ce bel édifice, un magnifique bas-relief, qui repréſente une mère aſſiſe ſur un rocher avec ſon enfant; tous deux lèvent les bras & regardent avec effroi un infortuné qui ſe précipite de la pointe d'une montagne dans la mer.

Le temple de Minerve Suniade, bâti tout entier de marbre blanc, était d'une ſi belle architecture, qu'il ſervit dans la ſuite de modèle au temple de Caſtor que Rome éleva dans le cirque de Flaminius.

Ruines de l'Adrianopolis. — A l'orient de la ville de Périclès, ſont les ruines d'une autre Athènes, du moins on le juge ainſi, à la vue d'une inſcription très-bien conſervée: *c'eſt ici*

*on la ville de Théſée, mais celle d'Adrien.* Il
ſt probable que cet Athènes d'Adrien ne con-
ſiſtait originairement que dans la maiſon de
laiſance de cet empereur, & dans le temple
u'il érigea à tous les dieux ſous le nom de
anthéon. Ce dernier édifice était décoré, ſui-
ant Pauſanias, de cent colonnes de marbre
e Lybie: il ne reſte aujourd'hui, ſoit du pa-
ais, ſoit du temple, que la plus petite partie
une colonnade qui eut autrefois mille pieds
e long ſur 680 de large; chaque colonne eſt
'ordre corynthien, & peut avoir ſix pieds de
iamètre ſur environ ſoixante de hauteur: la
orte ſur laquelle on lit l'inſcription, n'eſt
oint parallèle au péryſtile; les ruines de l'A-
rianople annoncent en général moins de goût
de génie que de richeſſe & de magni-
icence.

La Grèce.

Le Parthenon, ou temple de Minerve. — Minerve était comme l'on ſait, la divinité tutélaire d'Athènes: auſſi elle y eut un temple preſqu'auſſi-tôt que la ville fut habitée par des hommes.

Le premier temple, bâti dans toute la ſimplicité qui caractériſe le berceau de l'architecture, ſubſiſta juſqu'à l'incendie d'Athènes ſous Xerxès. A cette époque, il n'y [illegible] plus, dans la ville de Solon, d'édifices où

La Grèce.

les Dieux puſſent loger, & leurs adorateu
ſe créèrent une patrie ſur les vaiſſeaux
Thémiſtocle.

C'eſt à Périclès qu'on doit l'érection du ſ
cond temple de Minerve. Ictine & Callicra
en furent les architectes, & ils le bâtirent
milieu du rocher de la citadelle. On le co
naît ſous le nom de Parthenon.

Cet édifice, fait pour donner aux ſièc
une idée de la belle architecture des Grec
forme un parallèlogramme de 220 pieds
long, ſur 94 de large; il eſt d'ordre doriqu
& entouré d'un rang de colonnes iſolées
cinq pieds huit pouces de diamètre, ſur trent
deux de hauteur, auxquelles les marches
temple ſervent de bâſe. Ces colonnes ſoutie
nent un entablement qui a preſque le tiers
leur élévation, & qui eſt revêtu d'un marb
ſuperbe, & diſtingué par le grand caractè
de ſes profils.

On arrivait au temple par un magnifiqu
périſtile de deux rangs de colonnes qui a
nonçait encore moins la grandeur de la div
nité à laquelle il était conſacré, que celle d
peuple qui érigeait un pareil monument.

Les artiſtes de Périclès ornèrent la friſe q
règne autour du corps de l'édifice de bas-re
liefs admirables, où ils avaient repréſen

DES
Hiſtoire des Th
Miltiade.
C'eſt dans le ſa
placé ſa fameuſe
ſur le point de le
A la majeſté ſ
traits & dans tout
reconnaiſſait aiſém
Ses idées avaient
réuſſiſſait encore m
que les hommes
ſeconds de trop h
près.
La hauteur de
idées, elle était d
& d'une longue t
nait la lance,
haute de près de
monté d'un ſphinx
latérales, de deux
rieure du bouclier
Phidias avait repr
zones; ſur l'intéri
géans; ſur la chau
des Centaures, ſ
de Pandore, & q
parties apparentes
excepté les yeux,

l'histoire des Théſée, des Codrus & des Miltiade.

C'eſt dans le ſanctuaire, que Phidias avait placé ſa fameuſe ſtatue de Minerve, qui fut ſur le point de le conduire à l'échaffaut.

A la majeſté ſublime qui brillait dans les traits & dans toute la figure de Minerve, on reconnaiſſait aiſément la main de cet artiſte. Ses idées avaient un ſi grand caractère, qu'il réuſſiſſait encore mieux à repréſenter les dieux que les hommes: on eût dit qu'il voyait les ſeconds de trop haut, & les premiers de fort près.

La hauteur de la figure était de 26 coudées, elle était debout, couverte de l'égide & d'une longue tunique: d'une main elle tenait la lance, & de l'autre une victoire haute de près de 4 coudées. Son caſque ſurmonté d'un ſphinx, était orné, dans les parties latérales, de deux griffons. Sur la face extérieure du bouclier poſé aux pieds de la déeſſe, Phidias avait repréſenté le combat des Amazones; ſur l'intérieur, celui des dieux & des géans; ſur la chauſſure, celui des Lapithes & des Centaures, ſur le piedeſtal, la naiſſance de Pandore, & quantité d'autres ſujets. Les parties apparentes du corps étaient en ivoire, excepté les yeux, où l'iris était figuré par une

La Grèce.

pierre particulière. Cet habile artiſte avait mi
dans l'exécution une recherche infinie, & mon
tré que ſon génie conſervait ſa ſupériorit
juſque dans ſes moindres détails.

Avant que de commencer cet ouvrage,
fut obligé de s'expliquer dans l'aſſemblée d
peuple, ſur la matière qu'on emploierait.
préférait le marbre, parce que ſon éclat ſub
ſiſte plus long-temps. On l'écoutait avec att
tion; mais quand il ajouta qu'il en coûtera
moins, on lui ordonna de ſe taire, & il fu
décidé que la ſtatue ſerait en or & en ivoire

On choiſit l'or le plus pur & il en fallu
une maſſe du poids de 40 talens d'or, qu
faiſaient deux millions huit cent huit mill
de nos livres. Phidias, ſuivant le conſeil d
Périclès, l'appliqua de telle manière qu'o
pouvait aiſément le détacher. Deux motifs en
gagèrent Périclès à donner ce conſeil. Il pré
voyait le moment où l'on pourrait faire ſervi
cet or aux beſoins preſſans de l'état, & c'eſ
en effet ce qu'il propoſa au commencemen
de la guerre du Péloponèſe; il prévoyait en
core qu'on pourrait l'accuſer, ainſi que Phi
dias, d'en avoir détourné une partie, & cette
accuſation eut lieu; mais par la précaution
qu'ils avaient priſe, elle ne tourna qu'à la
honte de leurs ennemis.

DES V

On reprochait
avé ſon portrait
le bouclier de
té ſous les traits
e groſſe pierre :
génieux mécaniſm
nt à l'enſembl
ſans décompoſ
e. Périclès comba
bras étendu &
it aux yeux la m
le ne l'avait cach
er le déſir de le
A ce temple étai
rticuliers mettaie
argent qu'ils n'oſa
y conſervait les
ites à la déeſſe : c
es, de petites fi
argent. Les A
uvent leurs anne
liers. Ces objets
ers de la déeſſe,
endant l'année de
place, ils en ren
état, qui conte
cle, & le nom de
nt préſent. Cet

On reprochait encore à Phidias d'avoir gravé son portrait & celui de son protecteur, sur le bouclier de Minerve. Il s'était représenté sous les traits d'un vieillard prêt à lancer une grosse pierre : & l'on prétend que, par un ingénieux mécanisme, cette figure tenait tellement à l'ensemble, qu'on ne pouvait l'enlever sans décomposer & détruire toute la statue. Périclès combattait contre une amazone. Son bras étendu & armé d'un javelot, dérobait aux yeux la moitié de son visage. L'artiste ne l'avait caché en partie, que pour inspirer le désir de le reconnaître. La Grèce.

A ce temple était attaché un trésor où les particuliers mettaient en dépôt les sommes d'argent qu'ils n'osaient pas garder chez eux. On y conservait les offrandes que l'on avait faites à la déesse : c'étaient des couronnes, des vases, de petites figures de divinités en or ou en argent. Les Athéniennes y consacraient souvent leurs anneaux, leurs bracelets, leurs colliers. Ces objets étaient confiés aux trésoriers de la déesse, qui en avaient l'inspection pendant l'année de leur exercice. En sortant de place, ils en remettaient à leurs successeurs un état, qui contenait le poids de chaque article, & le nom de la personne qui en avait fait présent. Cet état gravé aussi-tôt sur le

La Grèce.

marbre, atteſtait la fidélité des gardes & e
citait la généroſité des particuliers.

En général, le temple entier pouvait pa
ſer pour une des merveilles du monde Gre
à cauſe de ſa belle ordonnance, de l'élégan
de ſes proportions, & du goût qui régn
dans tous ſes ornemens. Jamais les Phara
avec l'or qu'ils amoncelaient, les rochers
granit qu'ils raſſemblaient autour d'eux, & l
millions de bras d'eſclaves qu'ils avaient à leu
ordres, n'ont rien fait qui approche du Pa
thenon de Périclès. La ſtatue ſeule de Phidi
annonce plus de génie que toutes les pyr
mides.

Les Athéniens furent ſi glorieux d'avo
conduit un tel monument à ſa perfection, qu
dans leur reconnaiſſance ſuperſtitieuſe, ils r
gardèrent comme ſacrées, toutes les bêtes d
ſommes qui furent employées à en amen
les matériaux. Dès que le comble en fut te
miné, on leur donna la liberté d'aller vie
lir, exemptes de travail, au ſein de leu
pâturages.

Le Parthenon ſubſiſtait encore dans pre
que toute ſon intégrité, il y a un peu pl
d'un ſiècle; mais dans la guerre que les Tur
ſoutinrent en 1677 contre les Vénitiens, c
peuple ennemi né des arts, changea ce bea

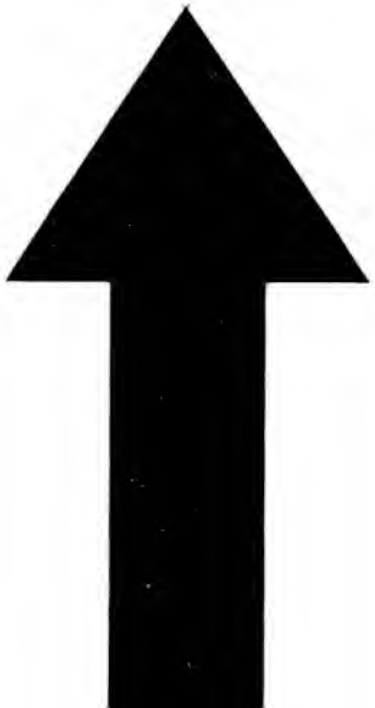
nument en un magasin à poudre : une
mbe dirigée par les chefs de l'artillerie de
*orosini*, tomba précisément sur cet arsénal,
it sauter le temple en l'air, à l'exception
'extrémité occidentale, & d'un petit nom-
lonnes.

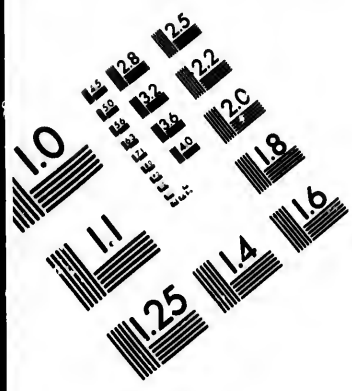
gouvernement musulman, non moins
r que la bombe de Morosini, a fait
ger depuis, une mosquée d'un goût bar-
re, au milieu même de ces ruines, d'un des
us beaux monumens du siècle d'Alexandre.

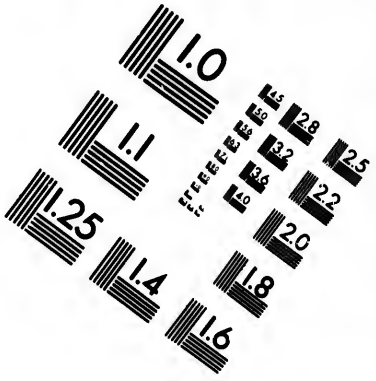
Le temple de Thésée. — Nous apprenons
Plutarque, qu'Athènes, après la fameuse
toire de Thésée sur Tauros, (dont la fable
fait le Minotaure) dans l'ivresse de sa re-
nnaissance, fit l'apothéose de ce héros, de
n vivant. Le temple qui fut érigé, en mé-
oire de ce grand événement, dura jusqu'à
ncendie de la ville par les Perses. Mais à
ine ces brigands eurent-ils été renvoyés en
ce qu'on s'empressa de rebâtir le temple de
hésée. L'histoire place cet événement dix
s après la bataille de Salamine, & elle en
it honneur à la mémoire de Cimon, fils de
filtiade.

Cet édifice est situé au nord-oueſt de la
tadelle. Il est d'ordre dorique, & a beaucoup
rapport, pour l'ensemble, à celui de Mi-

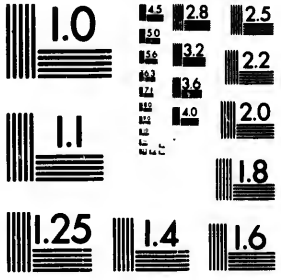
[redacted]

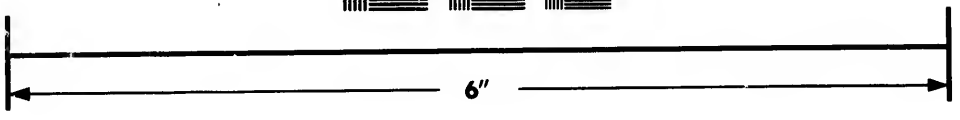


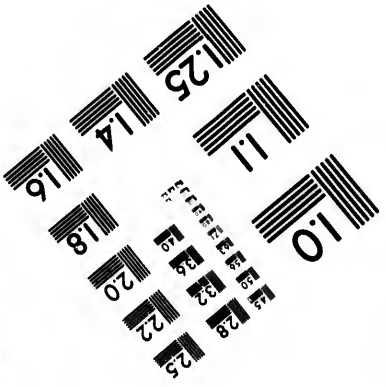



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

La Grèce.

nerve, & à ceux des autres dieux d'Athènes
car les Grecs avaient le bon goût, quand
avaient rencontré le beau en architecture,
s'y tenir, sans chercher à lui substituer le b
zarre, comme chez la plupart de nos artist
modernes, qui, dans la crainte pusillanime
copier des chefs-d'œuvre, afin d'être eux
mêmes, ne sont jamais rien.

Le temple de Thésée est décoré d'un po
tique extérieur, dont il ne subsiste que
partie occidentale, l'orientale ayant été d
truite par les Grecs, esclaves des sultans, po
y placer le maître-autel d'une église.

La décoration extérieure attire l'attenti
des connaisseurs: on admire, sur-tout, l
bas-reliefs magnifiques qui sont sur les fri
des deux faces du corps de l'édifice. L'arti
y a sculpté le combat des Centaures & d
Lapithes, la victoire de Thésée sur les Am
zones, & d'autres exploits fantastiques ou ré
dont les siècles ont fait honneur au héros a
quel ce temple est dédié.

Le temple de Thésée est renommé dans l
fastes de l'antique Athènes, parce que la r
ligion qui corrigeait quelquefois les fautes
la législation, en avait fait un asyle inviola
pour les esclaves qui fuyaient la tyrannie
leurs maîtres: aujourd'hui, ce n'est un as

La Grèce.

pour perſonne, pas même pour les Grecs mo-dernes qui l'ayant transformé en égliſe, y ont célébrer l'office de St.-George.

Les Propylées. — Ce monument, un des plus beaux dont Athènes s'honore, a été fait par Périclès, un des plus célèbres artiſtes de la Grèce en fut l'architecte, & il fut achevé en cinq ans.

Comme l'enthouſiaſme des peuples à grande imagination, ne va jamais ſans l'intervention des merveilles, les écrivains du temps prétendaient que Minerve, la divinité tutélaire d'Athènes, avait témoigné, en apparaiſſant à Périclès, combien elle était contente de l'érection des Propylées. Un des meilleurs artiſtes employés par l'architecte, en travaillant aux bas-reliefs, était tombé de l'échaffaut, & les médecins, le voyant dans un état apparent de mort, l'avaient abandonné, ſuivant l'uſage; Minerve, au rapport de ſes prêtres, ſe montra la nuit même en ſonge, à Périclès, le remercia au nom des dieux de ce qu'il faiſait pour la gloire d'Athènes, & lui enſeigna une recette pour ramener les principes de la vie dans le corps fracaſſé de l'artiſte. La recette fut ſuivie, & dès le jour même, l'homme condamné par les oracles de la médecine, alla travailler à ſes bas-reliefs.

Le monument des Propylées fut revêt
tout entier de marbre blanc : il s'annonce d
côté de la ville, par deux portiques paralle
les, terminés chacun par un maſſif qui ſe
de bâſe à une ſtatue équeſtre. Les maſſifs ſu
ſiſtent encore, on croit qu'ils portaient les deu
fils de Xenophon, le héros de la retraite de
dix mille.

Le corps principal de l'édifice, eſt un pé
ryſtile dans le goût de ceux qui précèdent l
temples Grecs, il conduit aux cinq portes p
leſquelles on entrait dans la citadelle. Da
les beaux jours d'Athènes, on remettait to
les ſoirs les clefs de ces cinq portes entre l
mains de l'archonte. Cet ouvrage ſuperbe f
une des cauſes de l'orage contre Périclès, q
amena la guerre du Péloponèſe.

Quand les Turcs ſe virent les maîtres pa
ſibles d'Athènes, ils firent un magaſin à po
dre des Propylées. La foudre y tomba
1656, & l'exploſion de cet arſenal fit ſaut
tout le plafond de l'édifice.

La lanterne de Démoſthène. — A l'extr
mité ſud-eſt du rocher de la citadelle d'A
thènes eſt une tour de marbre, faite dans
forme de nos guérites de ſentinelle. L'entabl
ment eſt ſoutenu par ſix colonnes d'ordre c
rinthien canelées & d'un ſeul bloc chacun
d

D E S

ſix entre-col
autres ſont r
marbre, ſur
liefs. Le com
forme qu'une
édifice eſt term
teau corinthien
Les gens de l'
roportion des c
apiteaux & la
Il y a des bas
ail très-fini, qu
repréſentent, à
Hercule.
Une inſcription
oire que la tou
ir des concours
ecture eſt autoriſ
oriale, qui veu
rma long-temps
pantomime, &
ratoire : on ajo
our s'impoſer la
coupa, en y en
Cette tradition ur
pays, eſt l'orig
tour; on ne l'app
oſthène,

La Grèce

ſix entre-colonnes les unes ſont ouvertes, autres ſont remplies par de grandes tables marbre, ſurmontées de trépieds ou bas-liefs. Le comble qui eſt taillé en écailles, forme qu'une même pièce avec la friſe : édifice eſt terminé par une eſpèce de cha-iteau corinthien.

Les gens de l'art admirent l'élégance de la roportion des colonnes, la magnificence des apiteaux & la richeſſe du couronnement.

Il y a des bas-reliefs ſur la friſe d'un tra-ail très-fini, quoique fort dégradés, & qui eprésentent, à ce qu'on croit, les travaux Hercule.

Une inſcription de l'architrave tend à faire roire que la tour avait été élevée pour éta-lir des concours de déclamation. Cette con-ecture eſt autoriſée par une tradition immé-noriale, qui veut que Démoſthène s'y ren-erma long-temps pour s'exercer en ſilence à pantomime, & à tout le mécaniſme de l'art ratoire : on ajoute que ce grand homme, our s'impoſer la loi pénible de cette retraite, e coupa, en y entrant, la moitié de la barbe. ette tradition univerſellement adoptée dans pays, eſt l'origine du nom qu'on donne à tour; on ne l'appèle que la lanterne de Dé-oſthène,

La Grèce. Tous le territoire d'Athènes était divisé
trois districts particuliers, que jadis la discor
anima tellement les uns contre les autres, qu
en résulta trois factions ennemies. La part
montagneuse, située vers le nord, renfermait l
plus anciennes mais aussi les plus pauvres pe
plades, & cependant elles se distinguère
parmi tous les Athéniens par un heureux pe
chant pour la joie & le plaisir.

Toute la vallée de Marathon comprenait
côte maritime qui embrassait l'angle méridi
nal de l'Attique. Là, les Athéniens s'occ
paient de la pêche & de la navigation,
comme presque toutes leurs demeures étaie
situées immédiatement sur les bords de la me
ils fournissaient à la république des matelo
lorsque les autres cantons fournissaient des s
dats.

Cette peuplade, très-connue dans l'histoir
avait un double port sur la Méditerranée,
un temple superbe qu'on découvrait à de
grandes distances, que les débris de la colo
nade servent encore aujourdhi de point de r
connaissance aux matelots qui fréquentent
parages de la Grèce.

La dernière & la plus considérable divisi
de l'Attique comprenait le Pedion, c'est-
dire la campagne d'Athènes, qui n'est propr

ment qu'une vallée de figure ovale, dont les voyageurs modernes ont évalué la plus grande longueur à trois lieues de France sur deux de large. La Grèce.

Ce terrein, arrosé par le Céphise, l'Ilisse, & l'Éridan, était singulièrement favorable à la végétation des oliviers. Ils y formaient une forêt immense qui, au temps de la floraison, paraissait de loin comme couverte d'un voile blanc soutenu par des rameaux d'une verdure très-foncée, où se réfugiaient différens essaims d'oiseaux, qu'on voyait arriver au retour du printemps de l'Asie dans la Grèce.

Les possesseurs de cette vaste plantation étaient les plus riches & peut-être aussi les plus spirituels des Athéniens : c'est au moins de leurs peuplades que sont issus des hommes aussi célèbres que Socrate, Sophocle, Thucydide, Platon & Épicure, qui tiraient tous leur origine de différens hameaux répandus dans la campagne d'Athènes, dont la surface était divisée par dix grandes routes, qui comme les rayons d'un cercle, tendaient au même centre, & conduisaient aux portes de la capitale.

En y entrant, dit Dicearque, on peut douter si l'on est réellement à Athènes, ou si l'on n'y est pas. Les rues, ajoute-t-il, y sont d'une irrégularité frappante. La ville en général est

La Grèce.

mal pourvue d'eau, & il n'y exiſte que de maiſons chétives, ſi l'on en excepte quelques unes en petit nombre, plus commodes que les autres. Ce n'eſt qu'en arrivant au théâtre pourſuit-il, & en découvrant le grand temple de Minerve, bâti au ſommet de la citadelle qu'on commence à ſe reconnaître, & à ſortir inſenſiblement de l'incertitude où l'on avait d'abord été jeté par le peu de rapport qu'il y a entre l'état réel des choſes & l'immenſe éclat de la renommée.

Après cet aveu fait par un grec éclairé & impartial, qui avait été le diſciple d'Ariſtote & qui écrivait quelques années après la mort d'Alexandre, il faut renoncer à jamais au préjugé où ſont encore aujourd'hui de prétendus ſavans, qui s'imaginent ſérieuſement qu'Athènes était la plus ſuperbe ville de l'univers. On ne doit pas oublier d'obſerver que la conſtitution d'un gouvernement populaire mettait d'ivincibles obſtacles au faſte des Athéniens qui auraient voulu ſe loger dans des palais au centre de la capitale. Durant les plus beaux jours de la république, dit Démoſthène, on ne pouvait diſtinguer les maiſons de Thémiſtocle & d'Ariſtide d'avec celles de leurs voiſins.

Quant à l'étendue réelle d'Athènes, il e

certain que ses remparts, qui avaient soixante stades ou à-peu-près deux lieues & demie de circuit, étaient beaucoup plus spacieux qu'ils n'auraient dû l'être, si en temps de guerre toute la nation n'avait été contrainte de s'y réfugier. Alors les habitans des campagnes qui n'avaient plus ni feu ni lieu, construisaient à la hâte, dans les quartiers les moins fréquentés, des cabanes qui par leur forme ronde ressemblaient à des ruches. La Grèce.

Sans compter ces cases élevées pour le besoin du moment, il n'existait à Athènes que quelques maisons au-delà de dix milles, de sorte qu'on peut déterminer le nombre des habitans, en y comprenant les étrangers & les esclaves, à un total de cinquante mille ames. Il est maintenant très-aisé de concevoir que ni Périclès ni tout autre aussi puissant que lui ne pouvaient faire de la capitale de l'Attique une belle ville.

Quoique la ville d'Athènes & tout son territoire répondent, par leur position sur le globe aux parties méridionales de l'Espagne, cependant on n'y a jamais joui de cet air si doux & si tempéré que respirent les habitans du royaume de Valence. En général, dans le continent de la Grèce, les hivers sont très-rigoureux, & les étés d'une chaleur excessive,

La Grèce.

ſans qu'il y exiſte un rapport déterminé entr
la nature des ſaiſons & l'élévation du pole
ou la latitude reſpective des lieux.

Les voyageurs les moins attentifs & le
moins inſtruits ont obſervé ce phénomène très
ſenſible : mais les plus ſavans d'entre eux n'on
pu en expliquer la cauſe. Elle provient uni
quement de l'inégalité du terrein, qui depui
l'intérieur de la Thrace juſqu'aux parties le
plus méridionales du Péloponèſe eſt, dans un
étendue de cent cinquante lieues, entrecoupé d
hautes montagnes qui jètent des ombres très
froides, & de vallées creuſées en entonnoir
où durant l'été les rayons du ſoleil vienner
ſe concentrer comme dans le foyer d'un mi
roir concave, tandis qu'en hiver la neig
s'accumule à des hauteurs prodigieuſes ſur l
tête du mont Olympe, ſur le Parnaſſe, l'Hé
licon, le Taygete. Tous les airs de vent qu
ſoufflent de deſſus ces différens points de l
terre, réfroidiſſent l'atmoſphère aux environ
d'Athènes, où enſuite on éprouve vers le ſo
ſtice d'été des chaleurs étouffantes au fond de
vallées.

Il n'exiſte point ſur le globe, que nous con
naiſſons aujourd'hui aſſez exactement, un
ſeule contrée qui, eu égard à ſon peu d'éten
due, ait autant de côtes maritimes que l

La Grèce.

Grèce. La mer y a formé par-tout des golfes plus ou moins profonds, plus ou moins tortueux, en échancrant la terre au point de faire reſſembler ſes liſières à la découpure d'une feuille de vigne ou de platane. A ce phenomène ſuccède celui d'une étonnante inégalité dans la ſurface du continent, & le ſeul diſtrict de la Theſſalie renfermait juſqu'à trente-quatre montagnes conſidérables: au fond de tant de golfes & de tant de vallées, il ſe forme des courans d'air qui y circulent, ainſi que les fleuves coulent dans leurs lits, ſans jamais s'en écarter d'une manière ſenſible. Il conſte par des obſervations faites de nos jours à Athènes même, que vers l'équinoxe de l'automne on commence à y être incommodé par des coups de vent très-impétueux & qui affectent tout le ſyſtême nerveux; or, à ce caractère on reconnaît, ſans aucune apparence de doute, tout ce que les anciens ont dit des effets pernicieux que produiſait dans cette ville & dans ſes environs, un courant d'air qui partait directement du nord-oueſt, & que l'on nommait en grec le *Sciron*.

L'air de l'Attique était en général très-ſec & c'eſt par cette raiſon qu'en aucune contrée de l'Aſie ou de l'Europe, les anciens édifices n'ont oppoſé plus de réſiſtance à la main ac-

La Grèce.

cablante du temps, & aux efforts continue des siècles. L'intérieur d'Athènes offre sur-to un monument d'une architecture corinthienn fort délicate, qui n'a presque essuyé aucun dégradation, depuis plus de deux mille a qu'il a été construit en marbre blanc. L'éto nante conservation d'un ouvrage si fragile, qui offre tant de parties saillantes & isolées ne peut être attribuée qu'à la sécheresse & la pureté de l'air, dont les anciens ont fa tant de fois mention, & que Cicéron sembl avoir pris pour le principe créateur du géni subtil qui caractérisait les habitans de l'Attiqu Mais l'état actuel démontre, de la manière plus évidente, que des causes semblables n sauraient influer sur l'esprit humain, si elle ne sont dirigées à leur tour par l'action de causes morales. Dès que les philosophes & le savans disparaissent d'un pays, comme ils on disparu de la Grèce, il faut malgré le clima & malgré la nature même, que la barbari & la superstition envahissent une terre sem blable, comme les ronces & les épines enva hissent les terres incultes.

Adrien qui parlait la langue grecque, comm sa propre langue, qui était jaloux jusqu'à l passion d'obtenir pour ses ouvrages les suffra es des Athéniens, devait naturellement e

...ire dans leur ville, où il avait été décoré ...e la dignité d'archonte, avant d'être empe... ...ur. Auſſi dans le grand voyage qu'il fit pour ...iter les provinces qui dépendaient de l'em... ...ire, il ne ſe contenta pas de paſſer par ...thènes, il y revint à ſon retour, & y de... ...eura un hiver entier. Pendant le ſéjour ...'il fit dans cette ville, il combla les Athé... ...iens de ſes dons. Il aſſiſta à la plus grande ...s fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de ...acchus, & y montra tout le zèle d'un ci... ...oyen; juſques-là que pour plaire aux Athé... ...iens, il ſe revêtît de l'habit que la dignité ...e premier magiſtrat de la ville le mettait en ...roit de porter. Ce fut alors qu'il s'appliqua ...rec ardeur à agrandir & à embellir Athènes. ...l fit conſtruire un nombre ſi prodigieux de ...âtimens dans l'une de ſes parties, qu'elle en ...rit le nom d'Adrianopole ou ville d'Adrien.

Le lieu éloigné de la mer, où l'Adrianopole ...tait ſituée, montre aſſez qu'Adrien penſa plus ...embellir Athènes qu'à lui rendre ſa première ...orce: il avait à la vérité fait rétablir ſes por... ...es; mais craignant apparemment de mettre ...ette ville en état de ſe défendre, quoiqu'il ...donnât aux Athéniens les plus grandes preuves ...de ſa bienveillance, il y a lieu de croire qu'il ...ne leur permit pas de rélever les murs, qui

La Grèce.

établiſſaient une communication ſûre entre leur ville, le Pirée, Phalère & Munichie ces murs que Conon avait fait conſtruire & que Sylla avait renverſé.

Après la mort d'Adrien, les Athéniens furent favoriſés par Antonin le Pieux, & par Antonin le Philoſophe. Sévère les traita avec rigueur; mais ſous Valérien, ils obtinrent enfin la liberté de relever ces murs dont nous venons de parler, qui mettaient leur ville en ſûreté. Ces remparts cependant ne les garantirent pas de la fureur des Goths. Ils s'emparèrent d'Athènes ſous l'empire de Claude. Les Athéniens depuis furent favoriſés d'une manière particulière par Conſtantin & par ſon fils Conſtance: mais les Goths ayant pris leur ville une ſeconde fois, ils firent des monceaux de ruines de ſes plus beaux bâtimens.

Athènes, depuis ce temps paſſa entre les mains de pluſieurs princes peu puiſſans. Les Turcs s'en emparèrent enfin & la poſſeſſion leur en eſt reſtée, quoique les Vénitiens la leur aient enlevée à différentes repriſes. Enfin cette ville qui donnait autrefois des lois à toute la Grèce, & qui ſe fit reſpecter dans l'Aſie & dans l'Afrique, eſt tellement dégénérée, qu'elle tremblait encore dans le ſiècle paſſé, à la vue d'un corſaire. C'eſt par cet

inte que les habitations qui étaient près la mer ont été abandonnées, & que celles ujourd'hui ſont à portée d'être défendues r la citadelle. Cette fortereſſe eſt préſente- ent aſſez négligée, les murs qui la ferment t peu épais. On voit dans ces murs des gmens de colonnes & d'entablemens, qui ontrent qu'ils ont été abatus pluſieurs fois & bâtis à la hâte. Cette citadelle n'a plus qu'une ingtaine de canons en fort mauvais état, la lupart n'ayant point d'afût, elle eſt gardée r un aſſez grand nombre de ſoldats. Je ne ois pas devoir détailler la diſpoſition des bi- ques de cette ville qui n'ont rien d'intéreſ- ant.

La Grèce.

Athènes eſt un archevêché qui relève du atriarche grec de Conſtantinople : on y ompte plus de cent égliſes, dont les princi- ales ſont dédiées au Sauveur, à la Vierge & St. George. Cette ville eſt en général plus euplée qu'elle ne l'était dans le ſiècle paſſé, elle s'agrandit tous les jours ; elle peut con- enir 14 à 15 mille habitans. Les Turcs n'en ont guères qu'une dixième partie : mais ce- pendant cette partie la moins nombreuſe a le pouvoir & opprime l'autre. Il eſt aſſez ſurpre- nant qu'il n'y ait point de Juifs à Athènes & qu'on ne les ſouffre point dans cette ville,

La Grèce.

eux qui ſont répandus par toute la terre. J
demandai la raiſon à un athénien ; il me
pondit en riant, que les Juifs ne pouvai
reſter à Athènes, parce que s'ils ſont fins d
le commerce, les Athéniens le ſont enc
plus qu'eux, & effectivement, ceux-ci, tr
affables & très-polis envers les étrangers, ſ
en même temps d'une adreſſe extrême à fa
réuſſir leurs deſſeins.

On ne parle à Athènes que le grec v
gaire, plus approchant du grec ancien d
cette ville que dans aucun autre lieu de
Grèce. La langue turque y eſt en uſage. L
Athéniens ſont en général bien faits ; ils o
beaucoup de vivacité dans la phyſionomi
nous en fûmes frappés la première fois q
nous mîmes le pied dans l'Attique. Il vint
nous des payſans qui ſe préſentèrent de tr
bonne grace & nous parlèrent avec beaucou
d'eſprit & de liberté. Les Athéniens ſont r
buſtes & vivent très-long-temps, ce qui vie
peut-être de la ſituation d'Athènes, où l'a
eſt ſi pur, que la peſte y eſt moins fréquen
que dans les autres contrées du Levant. L'u
ſage que les Athéniens font du miel, peu
contribuer beaucoup à leur ſanté : il eſt vr
que le miel d'Athènes & particulièrement c
lui du mont Hymète, eſt délicieux. On con

t l'éloge qu'en ont fait Ovide & Martial.

La Grèce.

Les Athéniens ont été la victime, comme aucoup d'autres peuples, de l'ambition d'une ion plus puiſſante : ils languiſſent aujourhui ſous l'oppreſſion des Turcs ; mais ils ne ient par leurs chaînes. Ils en ſentent toute péſanteur, & s'ils chaſsèrent autrefois les rans de leur patrie, ils donnèrent encore, l'année 1754, une preuve de l'impatience ec laquelle ils ſupportent le joug des Turcs. e gouverneur de cette ville voulant leur poſer des taxes injuſtes, ils coururent en mes au château & l'en chaſsèrent. Son frère tué dans cette émeute, & un aſſez grand mbre de Turcs & de Grecs reſtèrent ſur place. Athènes fut pendant pluſieurs ſeaines dans la plus grande confuſion. Le gouerneur n'oſa ſe montrer. Un homme de la e du peuple, mais, né avec cet eſprit & cette rdieſſe néceſſaires pour en impoſer à la multude & pour la commander, ſe mit à la tête es révoltés. Il montra beaucoup de ruſe dans ette petite guerre, & il employa pluſieurs tratagêmes pour ſurprendre ſes ennemis : il aiſait voir aux révoltés, pour les tenir en rmes & leur donner de l'eſpérance, des letres ſuppoſées de Corinthe, de Napoli, de omanie, de Patras & d'autres villes. Il fei-

La Grèce.

gnait des conjurations formées dans ces di
lieux en faveur de ceux d'Athènes, & sur
point d'éclater : enfin, il ne promettait
moins que de remettre la Grèce en liber
mais il vint des troupes à Athènes, les ré
tés se cachèrent ou se sauvèrent & la con
ration se dissipa.

On aurait tort d'accuser les Athéniens
général, d'avoir détruit un nombre consid
ble de beaux édifices qui ornaient leur vil
& qui auraient subsisté encore long-temps
la barbarie n'avait accéléré leur ruine. Ce
proche ne doit être fait qu'à ceux qui prof
sent la religion mahométane & non pas a
chrétiens : car, si ceux-là, par un principe
religion, mutilent toutes les figures qui le
tombent sous les mains ; ceux-ci au contrai
par respect pour leurs antiquités, font tout le
possible pour les conserver. On reconnaît
maisons des Grecs aux bas-reliefs qui so
ordinairement au-dessus de leurs portes. L
chrétiens d'Athènes ont même tant à cœur
conservation de leurs monumens, qu'ils
permettent aux capucins d'habiter l'hospi
qu'ils ont dans cette ville, & où est engag
la lanterne de Démosthène, qu'à conditio
qu'ils se feront recevoir citoyen d'Athènes
afin qu'ils conservent précieusement cet éd
fice curieux.

Le miel & l'huile ſont les deux principaux icles des exportations athéniennes. L'Attique un pays très-propre à nourrir des abeilles. thym, la marjolaine, le ſerpolet couvrent ſes côteaux, & ſes vallons ſont tapiſſés de ge, de genet & de romarins. Or, on ſait ces plantes aromatiques fourniſſent aux eilles une nourriture abondante & délicieuſe. Mais ce qu'on ne ſait peut-être pas, c'eſt e les Athéniens ont des ruches qui leur ſont rticulières. La matière de ces ruches eſt de terre cuite; leur forme eſt cylindrique: les ont trois pieds de hauteur, un pied de mètre & un couvercle mobile. L'extérieur le bas de la partie intérieure ſont induits un vernis; mais on ne vernit point la partie périeure, parce que les abeilles auraient de peine à y coller leurs rayons.

Les ruches ſont expoſées à l'eſt ou à l'oueſt tant qu'il eſt poſſible. L'expoſition au nord t préjudiciable aux abeilles en hiver, à cauſe la violence des vents; & celle du ſud ne ur eſt pas moins contraire en été, à cauſe es chaleurs exceſſives. Il y a des mois où il evient néceſſaire de couvrir les ruches de euillages pour les garantir de l'action du ſoleil. es endroits les plus tranquilles & les moins euplés, tels que les alentours des monaſtères,

La Grèce.

ſont ceux où les abeilles réuſſiſſent le mieu
Ces mouches aiment dans les climats chaud
les lieux frais, ſolitaires, les vallons ombrag
Elles ſe plaiſent auſſi dans le voiſinage des g
zons & des eaux. Les Grecs ont l'attention
creuſer près des ſources champêtres de pet
étangs qui leur ſervent d'abreuvoirs; ils
jettent des morceaux de bois ou des pier
légères, afin qu'elles puiſſent s'y poſer ſa
courir riſque de ſe noyer.

En général, le miel de l'Attique & cel
du mont Hymète en particulier, ont conſer
leur vieille réputation, & ils la méritent. L
miels de Mahon & de Narbonne, qui ſont l
meilleurs que nous connaiſſions, ne peuve
leur être comparé ni pour le parfum ni po
la douceur. Quoique roux, le miel athéni
eſt de la plus belle tranſparence. Ce qui
diſtingue de nos miels, c'eſt qu'il eſt épais ſa
être grainé ni congelé.

Le miel eſt fort cher dans l'Attique. C
ſent qu'il n'a une auſſi haute valeur, que par
qu'il eſt dans le commerce grec un article d
luxe. Cet article eſt exporté preſqu'entier
Conſtantinople, où il eſt conſommé dans
palais impérial & dans les ſérails des grand
De toutes les villes européennes, il n'y a qu
Londres & Marſeille qui en reçoivent quel
quefo

DES

efois de faibles
deux places d
is.
Cette branche
antageuſe au pe
'une populatio
'une ſurface d
arrées d'un ter
conſéquent pe
rains.
On croit l'olivie
ais s'il n'eſt pas
enu dès la plus ha
ue ce fut Cécrop
Cet Égyptien fit
ropre bienfait. Il
ne prétendaient
ille nouvelle qu'i
our mériter cet
erre avec ſa lance
e dieu avait fait
e ſon trident. Ce
es monumens d'
airain, prouve
uſſi par excellenc
Auſſi de tous te
ut-elle la culture
orment, vers le d

efois de faibles parties que les négocians de
deux places distribuent en présens à leurs La Grèce.
mis.

Cette branche d'économie rurale est très-
antageuse au petit pays de l'Attique, qui n'a
'une population de vingt mille ames, &
'une surface de quatre-vingt-dix lieues
arrées d'un terrein extrêmement inégal, &
conséquent peu propre à la culture des
rains.

On croit l'olivier originaire de Sais en Égypte;
ais s'il n'est pas indigène en Grèce, il y est
enu dès la plus haute antiquité. Il y a apparence
ue ce fut Cécrops qui l'apporta dans l'Attique.
et Égyptien fit honneur aux Dieux de son
ropre bienfait. Il publia que Minerve & Nep-
une prétendaient chacun donner son nom à la
ille nouvelle qu'il avait bâtie, & que la déesse
our mériter cet honneur, avait fait sortir de
erre avec sa lance un olivier fleuri, tandis que
e dieu avait fait naître un cheval d'un coup
e son trident. Cette fable, retracée dans tous
es monumens d'Athènes sur le marbre &
airain, prouve que l'arbre de Minerve est
ussi par excellence l'arbre de l'Attique.

Aussi de tous temps la culture des oliviers
ut-elle la culture favorite des Athéniens. Ils
orment, vers le déclin des collines, de vastes

rideaux d'un vert pâle, qui tranche agréab
La Grèce. ment avec le vert foncé des prairies & le g
noirâtre des rochers. On voit dans la plaine
Marathon des oliviers qui, pour l'envergeu
& la hauteur, ſont comparables aux plus bea
noyers.

La taille donne à l'olivier mille formes v
riées; on le façononne en cône droit, renverſ
en pyramide, en buiſſon, en boule, en éve
tail. Là, on l'évide intérieurement pour mie
expoſer ſes rayons à l'action du ſoleil. Preſq
par-tout on le mutile ſans principe & ſa
règle, au gré de tous les caprices & de to
les goûts. Mais l'arbre reprend inſenſibleme
ſa forme première, & toutes ces mutilatio
fantaſques qu'on lui fait ſubir, prouvent
l'homme qu'ici comme ailleurs, la nature fi
toujours par triompher de ſes efforts.

L'Attique nourrit beaucoup de beſtiau
parce que les trois quarts des terres ſont i
cultes. L'ignorance & la barbarie peuvent arr
ter la fertilité qui eſt le fruit de la cultur
mais jamais la fécondité que donne la natur
un bon terrein négligé produira toujours d
paturages, & les paturages nourriront toujou
des beſtiaux.

Un des pays les plus agréablement diver
ſifiés du globe, c'eſt la Grèce; elle eſt l'abré

tous les climats. Les plantes qui croiſſent re les tropiques proſpèrent dans ſes plaines ſur ſes côteaux, & celles des régions les ſeptentrionales s'acclimatent ſur ſes mon-nes. L'Olympe, le Pinde, le Parnaſſe, monts ſourcilleux de l'Arcadie, nourriſſent leurs flancs & ſur leurs ſommets une frai-ur éternelle, tandis que les vallées aſſiſes eurs pieds jouiſſent d'un printemps perpé-l. Les terres qui ſe refuſent à la culture ne refuſent pas à la végétation : elles produi-t d'elles-mêmes le thym, le ſerpolet, la riolaine, toutes les plantes aromatiques. tel pays doit être ſingulièrement propre à rrir du bétail; auſſi y élève-t-on des trou-ux nombreux : on y nourrit même, ſix s de l'année, tous ceux des régions voi-s. Quand l'âpreté des hivers chaſſe les ber-Albanois de leurs montagnes, ils viennent rcher dans le beau climat de la Grèce des rages plus abondans & plus ſubſtantiels. jouiſſent du droit de parcours dans tous les eins qui ſont en friche, & malgré la tyran-des beys qui les rançonnent ſans pitié, s hivernages en général ſont peu coûteux. Dans la Grèce comme en Eſpagne, on fait ger les troupeaux pour les tenir toute ée dans une égale température; ils paſſent

La Grèce

La Grèce.

l'hiver dans les plaines & l'été sur les mon
gnes. On a même cet avantage dans la Grè
que les transmigrations y sont moins long
& moins pénibles, parce que le pays est t
versé dans tous les sens par de hautes m
tagnes.

On n'entasse pas ici les troupeaux dans
bergeries étroites, comme si la nature ne l
avait pas donné une fourrure capable de
rantir leur corps de l'intempérie des sais
L'humidité, l'air âcre & presque méphiti
qui règnent dans ces réduits obscurs, cau
à ces animaux des maladies putrides & infl
matoires dont ceux de la Grèce sont exem

Le parcage a un autre grand avantage,
que le grand air, les rosées, les pluies
propreté & la lumière du soleil blanchiss
assoupliſſent les laines & leur donnent une
lité supérieure en finesse & en moëlleux.
bergers, sourds aux conseils de l'école
Montbard & du sage d'Aubenton, appré
dent toujours l'extrême froidure : ce qui
vrait les rassurer, c'est que les troupeaux
quent tout l'hiver, au milieu des neige
des frimats, sur les sommets de l'Olymp
de l'Athos.

## CHAPITRE V.

*Voyage d'Athènes à Sparte. — Des ruines de villes ou de monumens que l'on trouve encore dans cette route. — De l'état actuel de Sparte. — Description de la plaine où elle est située & des ruines que l'on y voit encore.*

APRÈS avoir vu Athènes, mesuré & dessiné les monumens d'architecture que l'on y trouve encore, quoique l'on m'assurât qu'il restait peu de ruines à Sparte, je ne crus pas pouvoir me dispenser d'y aller, afin de comparer l'état de ces deux villes célèbres dans l'histoire & fameuses par leur rivalité. Mais comme Sparte est près de *Maina*, lieu de la Grèce habité par des brigands, je crus devoir prendre des mesures pour ma sûreté. La Grèce.

Nous partîmes d'Athènes bien armés, & ayant eu la précaution de nous munir de tout ce que nous avions jugé nécessaire pour adoucir le désagrément des mauvais gîtes que nous devions rencontrer. Nous dirigeâmes notre route vers le nord, laissant sur notre gauche le temple de Thésée. Après avoir marché une demi-heure, nous traversâmes la belle forêt

d'oliviers qui entoure en p[illegible] la ville d'
La Grèce. thènes.

La fameuſe académie où Platon enſeign
ſa doctrine, était dans cette forêt, entre
chemin où nous étions & celui de Thèbes q
nous avions ſur notre droite. On ſait que c'
d'elle qu'ont pris leur nom tous les lieux
l'on a depuis cultivé les ſciences & les le
Il n'en reſte à préſent aucun veſtige; mai
fertilité du lieu où elle était ſituée, rend vr
ſemblable ce que les anciens publiaient de
beauté de cet endroit. Nous employâmes pr
d'une heure à traverſer cette belle forêt,
nous arrivâmes peu de temps après à la mo
tagne de *Picro Daphné*, nom que les Gre
modernes lui ont donné parce qu'il y cro
beaucoup de lauriers amers.

Cette montagne eſt ſéparée en deux parti
entre leſquelles nous paſſâmes. On ne trouv
ſur la montagne aucun veſtige de l'ancienn
ville de *Corydalus*.

Nous découvrîmes en entrant dans la plai
d'Éleuſis deux courans d'eau qui ſe rende
à la mer. Au-delà de ces deux ruiſſeaux, nou
paſſâmes le fleuve Cephiſius, nommé aujou
d'hui *Nero is to Palaco Milo*. De-là juſqu
Leſsine, on voit les débris de pluſieurs tem
plés, & un chemin aſſez long & fort ancien

faisait partie de la voie sacrée qui conduisait à Éleusis.

La Grèce.

La ville d'Éleusis, aujourd'hui Lefsine, a été, comme on sait, une des plus célèbres de la Grèce : ses ruines l'annoncent encore. On y voit les débris de plusieurs beaux temples de marbre, de grands aqueducs & d'autres vestiges de son ancienne splendeur. J'examinai d'abord les restes du temple de Diane *Propylea*, ceux de plusieurs autres temples; mais je donnai toute mon attention à ce qui subsiste encore de celui de Cérès.

Ce monument si fameux, si révéré de toutes les nations, qu'il fut épargné par Xerxès même, ennemi déclaré des dieux de la Grèce & le ravisseur de leurs temples, ne présente plus aucune forme, & il est tellement ruiné, qu'il est impossible d'en dessiner aucune vue. Il est cependant facile de le reconnaître à l'étendue & à la beauté de ses débris, dans lesquels on trouve encore de très-beaux chapiteaux doriques & ioniques.

On voyait dans le sanctuaire du temple une belle statue de Cérès en marbre blanc : elle était colossale; on juge encore par la grandeur de son buste, qu'on trouve dans les ruines du temple, qu'elle avait plus de quinze pieds de haut. Cette déesse était représentée portant sur

De Grèce.

ſa tête un panier, autour duquel on diſtingue encore des épis de bled que l'on ſait être ſes attributs : elle a ſur la poitrine deux eſpèces de rubans en ſautoir, & une tête de Méduſe à l'endroit où ils ſe croiſent : la draperie dont elle était vêtue m'a paru d'un très-bon goût dans le genre de celle de la Flore du palais de Farnèſe à Rome. La face de la ſtatue est entièrement défigurée, mais ſa chevelure nouée avec un ruban, & qui lui deſcend ſur l'épaule gauche, eſt encore fort belle & aſſez bien conſervée.

Le temple de Cérès était un des plus anciens de la Grèce. Il ſerait inutile de répéter ici ce que tous les ſavans nous ont appris ſur cette déeſſe & ſur ſes myſtères. Il ſuffit de dire que ces myſtères, auxquels on n'admettait d'abord que les ſeuls Athéniens, devinrent ſi célèbres avec le temps, que les étrangers deſirèrent de participer. Hercule fut le premier qui y fut initié : enfin les Romains qui ſubjuguèrent la Grecs y furent admis, & bientôt après le temple de Cérès fut ouvert à tous les peuples de la terre.

Éleuſis, ſi fameuſe dans l'antiquité, ne mérite pas ſeulement aujourd'hui le nom de village. Je ne vis ſur les ruines de cette ancienne ville qu'un petit nombre de bicoques

mais je reconnus que la plaine qui l'environne est encore le lieu le plus fertile de l'Attique. C'est dans ce lieu qu'on croit que Cérès, sous la figure d'une simple mortelle, chercha sa fille Proserpine, s'assit accablée de fatigue sur une pierre surnommée depuis *la pierre triste*, à cause de la douleur dont cette déesse était pénétrée lorsqu'elle s'y reposa. La Grèce.

Après avoir repris notre route & traversé cette plaine, nous passâmes la montagne *Cerata* par un chemin étroit & escarpé qui est pratiqué sur le bord de la mer, & nous arrivâmes à Mégare sur le soir.

Mégare si floriſſante autrefois, comme on le sait par l'histoire, & comme on le reconnaît par les vestiges de son enceinte; Mégare, qui disputa si long-temps & avec tant de chaleur aux Athéniens l'île de Salamine, est réduite aujourd'hui dans l'état le plus déplorable. Si en devenant puissante, elle transforma ses cabanes en palais, la misère a fait sur elle un changement contraire, & les édifices les plus superbes ont repris la forme de cabanes qu'ils avaient dans leur origine; car on ne peut donner d'autre nom à des maisons qui n'ont qu'un étage, dont les murailles sont construites de terre séchée au soleil & qui sont couvertes de la même matière.

La Grèce.

Nous quittâmes Mégare, & paſſâmes en allant à Corinthe cette montagne dont parle Diodore de Sicile, & qu'habitait le fameux brigand Sciron que Théſée fit mourir. Il obligeait tous les paſſans à lui laver les pieds ſur le bord d'un précipice; il les pouſſait enſuite & les faiſait rouler du haut en bas de la roche. Depuis cette montagne juſqu'à Corinthe, où j'arrivai à l'entrée de la nuit, je ne vis rien de remarquable.

Corinthe était avantageuſement placée dans l'iſthme qui ſépare la Morée, ou le Péloponèſe, du reſte de la Grèce. Diodore de Sicile donne quarante ſtades de largeur à cette iſthme: j'ai eſtimé cette largeur d'environ cinq milles, qui répondent au nombre de ſtades que lui donne cet auteur.

L'Acrocorinthe, ou le château de cette ville, eſt ſitué dans l'iſthme, à l'entrée de la Morée. Il eſt ſitué ſur une montagne ſi élevée & ſi forte de ſa nature, que les poëtes feignaient qu'il avait été bâti par les cyclopes; auſſi voyons-nous dans l'hiſtoire, que tous les peuples de la Grèce s'empreſſaient de faire alliance avec la république de Corinthe : elle était en effet puiſſante par ſes forces de terre & de mer. Elle pouvait empêcher les habitans du Péloponèſe de ſortir de leur pays, & interdire aux autres

La Grèce.

peuples l'entrée de cette partie de la Grèce. Enfin sa position était, comme elle est encore, si avantageuse, que Philippe de Macédoine, qui aspirait à subjuguer tous les Grecs, l'appelait la clef & les fers de la Grèce. Corinthe devint encore très-fameuse par la facilité que les différens peuples de la Grèce avaient de se rendre aux jeux isthmiques qui s'y célébraient. C'est à ces jeux, dont plusieurs auteurs anciens ont décrit la magnificence, comme à ceux d'Olympie, que les divers états de la Grèce & les particuliers recevaient, par l'applaudissement général de toute la nation, la récompense des plus grandes actions.

Corinthe n'était pas moins recommandable par les monumens qui l'ornaient; mais de tous ces édifices, un seul temple est échapé à la destruction générale : il doit peut-être cet avantage à la grosseur & à la solidité de ses colonnes. Leur proportion est extraordinairement courte, marque certaine de leur antiquité; elles n'ont que vingt-deux pieds & demi de haut & six de diamètre; l'intervalle d'une colonne à l'autre est d'un diamètre. L'entablement devait être d'une hauteur prodigieuse, à en juger par l'architrave. J'ai compté à ce temple quatorze colonnes debout. Corinthe, la superbe Corinthe, est à présent dans un état si misérable,

La Grèce.

qu'on y compte qu'environ cinq cents maiſo
éparſes, & ſéparées les unes des autres par d
jardins & des terres labourées. On voit enco
au pied de la montagne ſur laquelle la citadel
eſt élevée, des marques de l'entrepriſe com
mencée par quatre empereurs romains de cou
per l'iſthme; projet qui parut d'une exécutio
ſi difficile au Grecs qu'ils en firent un proverb
& que l'on diſait parmi eux, entreprendre d
percer l'iſthme, pour dire, tenter l'impoſſibl

La vigne corinthienne ſi renommée, & do
Wheler a dit un mot dans ſon voyage du L
vant, eſt un arbriſſeau qui s'élève à la haute
de quatre à cinq pieds; cette vigne eſt p
conſéquent plus baſe que la nôtre, mais el
eſt plus groſſe & plus ligneuſe. Elle pouſ
auſſi plus de racines & plus de rejettons. S
feuilles ſont encore plus grandes, plus obtuſe
moins découpées, d'un vert plus tendre e
deſſus & plus blanchâtre en deſſous. Le fru
qu'elle donne a le grain comme la groſeill
D'abord vert, puis d'un rouge vermeil, il
colore dans ſa maturité d'un noir purpuri
Il eſt doux au goût, piquant même comme
muſcat, quand il eſt ſec ou trop mûr; ma
quand il eſt frais, il a une légère & agréab
acidité. Comme il a moins de pépin & plu
de jus que le raiſin ordinaire, il eſt plus re

cherché par les amateurs qui le mangent par grappes, & l'égrenent sous la dent. La Grèce.

Les premiers raisins de Corinthe qui parurent à Marseille & dans les autres grands marchés de l'Europe, y furent apportés vers le commencement du dernier siècle de la rade de Corinthe, & c'est pour cette raison qu'on les appelle raisins de Corinthe. On les cultivait alors sur les côteaux qui, du centre de l'isthme, s'abaissent vers les deux mers, & qui de toutes les anciennes cultures n'ont conservé que ces beaux bouquets de cyprès au milieu desquels Diogène jouissoit du plus beau soleil du monde & d'un loisir philosophique, lorsqu'Alexandre vint l'y troubler.

Le *Corinthe* est-il un raisin commun dégénéré, ou, si vous voulez, perfectionné par la culture, ou forme-t-il une espèce particulière? Ce qu'on sait, c'est que ce fruit n'est point indigène en Morée. Aucun écrivain avant le seizième siècle n'en fait mention, & il résulte des recherches qui ont été faites à ce sujet tant en Grèce que dans les îles ioniennes, que le *Corinthe* est venu de Naxie en Morée vers l'an 1580. Il est vrai qu'on n'en trouve plus aujourd'hui aucun plant dans cette île de l'Archipel; mais il a également disparu du territoire de Corinthe, quoiqu'il soit bien certain

qu'on l'y cultivât du temps des Vénitiens.

La Grèce.

On le cultive de nos jours dans les territoires de *Voſtitza* & de *Patras*. Il proſpère ſur tout le rivage de l'Achaie, & ſur quelques points oppoſés du rivage de l'Étolie & de la Locride. Sur celui de l'Élide on l'a vu dégénérer, & il réuſſit ſur le rivage oppoſé de Zanthe, & dans les îles d'Ithaque & de Céphalonie.

Le ſol qui convient le mieux à la vigne corinthienne eſt un terrein ſec, léger & caillouteux. Elle ne ſe plaît point dans une terre graſſe, humide & compacte; d'où il ſuit que les élémens qui doivent donner les meilleurs vignobles, ſont le caillou mêlé à une doſe ſuffiſante d'argile.

Nos vignes aiment les ſites tournés au ſud & à l'eſt; elles cherchent les côteaux plutôt que les plaines. La vigne corinthienne, au contraire, aime mieux les plaines que les côteaux; & quoiqu'elle ſe plaiſe comme la nôtre dans les abris du ſud, elle préfère à tous les ſites ceux de l'oueſt.

Elle cherche le voiſinage de la mer, & fuit les montagnes & les aſpects ſauvages. Jamais on n'a pu la faire monter ſur le mont *Cyllene*; & quoique les bords de l'Alphée ſoient charmans, comme ces bords ſe prolongent entre de hautes montagnes qui interceptent l'air ſalin

la mer, on a attribué à cette cauſe la lan- La Grèce.
eur des vignobles ſitués le long de ce fleuve.
e qui rend cette conjecture vraiſemblable,
eſt qu'ils réuſſiſent moins mal dans les plaines
iſines de l'ancienne Elis.

La culture du corinthe eſt maintenant cir-
nſcrite dans les territoires de la Morée &
s îles ioniennes; mais je crois qu'on pour-
it l'introduire avec ſuccès dans d'autres con-
ées du midi de l'Europe. De toutes celles
e j'ai parcourues, il n'en eſt point, ſelon
oi, de plus propre à cette culture que les
rroirs de Syracuſe & de Cadix. Là, même
mpérature & même climat qu'en Morée;
ême voiſinage de la mer, même terrein
ger, friable & caillouteux; tout, juſqu'aux
pects, au ton & aux couleurs de la nature,
mble le même ſur ces rivages divers.

Un pays qui pourrait également convenir à
même culture, ſerait peut-être la Provence,
du moins cette partie de l'eſt de la Provence
i s'étend comme par gradins au pied des
ontagnes Subalpines, & dont l'aſpect, vu
la mer, offre le plus magnifique amphi-
éâtre qui ſoit au monde. Ce canton de la
rance jouit du plus beau ciel & de la plus
uce température. Il préſente par-tout des
tis & des ſites heureux. L'olivier, le figuier

La Grèce.

& le grenadier y croiſſent comme en Mor
à côté de la vigne. Les vins de la *Gaude* qu'
y recueille & qui ſont ſi ſuaves, ceux de
*Malgue* qui ſont ſi généreux, reſſemblent
ceux de l'Argolide & de la Laconie ſi reno
més chez les anciens, & le Caſſis eſt préféra
au *Malvoiſie*. Quand on parcourt ſucceſſiv
ment ces deux pays, on croit n'avoir po
changé de climat ni de lieux; le même p
fum des orangers vous embaume à Nice com
à Corinthe; vous retrouvez les vergers
Sycione dans ceux de Graſſe, les jardins
Patras dans les jardins d'Hières, & la vallée
Tempé dans la vallée de Solliez.

Après avoir examiné le temple dont je vi
de parler, je partis de cette ville & pris
route de Sparte; &, ayant marché vers
couchant l'eſpace de trois ou quatre heur
par un chemin tortueux, nous arrivâmes à u
plaine aſſez fertile, dont la longueur eſt
viron d'une lieue & demie: c'était-là qu'é
la petite ville de Clione, dont on voit enc
les ruines. Nous paſſâmes enſuite entre
gorges, par un chemin difficile & dangereu
auſſi eſt-il toujours gardé par des dervi
eſpèce de marechauſſée turque, mal pa
& mal entretenue. Ces gardes ſont preſq
tout nuds; ils ont un fuſil pour toute ar

DES

préſentent au
fraîchir, & du
On ſe fait accor
l'autre, moye
onnaie d'argen
ards.

On allait à la
r un chemin
oite. Nous ent
ans la plaine d'
ertile, qu'il n'e
ières colonies,
Grèce, s'y foi
e d'Argos, qu
icyone, ait bie
uiſſance. La pl
ieues d'étendue
niſſeaux, & proc
ait ſituée à peu
olfe Argolique é
oli de Romanie
ière ville eſt une
orée; on y voi
ions que les Vé
ur leſquelles je
Marc.

Ayant repris le
ivîmes le bord d

La Grèce.

ls préſentent aux voyageurs de l'eau pour ſe rafraîchir, & du feu pour allumer leurs pipes. On ſe fait accompagner par eux d'une garde l'autre, moyennant quelques *paras*, petite onnaie d'argent qui vaut environ ſix de nos ards.

On allait à la ville & à la forêt de Némée ur un chemin que nous laiſſâmes ſur notre roite. Nous entrâmes, au ſortir des gorges, ans la plaine d'Argos: elle eſt ſi grande & ſi ertile, qu'il n'eſt pas étonnant que les preières colonies, qui vinrent de l'Egypte dans Grèce, s'y ſoient établies, & que le royaue d'Argos, qui commença après celui de icyone, ait bientôt ſurpaſſé ce dernier en uiſſance. La plaine d'Argos a cinq ou ſix ieues d'étendue: elle eſt arroſée de pluſieurs iſſeaux, & produit beaucoup de blé. Argos oit ſituée à peu de diſtance de la mer. Le olfe Argolique était en face de nous, & Naoli de Romanie ſur notre gauche: cette derière ville eſt une des plus fortes de toute la orée; on y voit encore de belles fortifica-ions que les Vénitiens y ont conſtruites, & ur leſquelles je remarquai le lion de St. arc.

Ayant repris le chemin de Sparte, nous uivîmes le bord de la mer, & laiſſâmes ſur

notre droite le château d'Argos, le mara
La Grèce. d'Alcyone, & la forteresse de Téménion. L
chemin d'Argos à Sparte est fort mauvai
on le fait presque toujours sur des côtes d
montagnes bordées de précipices. Le désagr
ment de cette route augmente par les ma
vais gîtes que l'on y trouve. Comme je pr
nais la plupart de mes repas sur l'herbe da
cette route, ainsi que le pratiquent ceux q
voyagent en Grèce, je me rencontrai à dîn
dans le même lieu avec deux agas de Napol
nous fîmes connaissance; ils me firent pr
senter, par leurs esclaves, du café & d'u
autre liqueur que j'imaginai d'abord être
sorbet; mais je me trompai: ces bons Tur
n'étaient pas rigoureux observateurs de la l
de Mahomet: la liqueur qu'ils m'offriren
était d'assez bon vin, & ils acceptèrent av
plaisir celui que je leur donnai en échange.

En continuant ma route, nous entrâmes da
la plaine de Tripolissa: nous y fûmes surp
d'une pluie très-forte, & nous nous retirâm
dans un village à l'extrémité de la plaine s
le chemin de Sparte, où, sans mes janissair
& le respect qu'on leur porte dans toute
Grèce, je n'aurais pu trouver de gîte.

La maison, ou plutôt la cabane où nous l
geâmes, semblable à toutes celles des vill

es de la Grèce, formait un parallélogramme
r son plan; elle n'avait qu'un étage: le toît La Grèce.
ui la couvrait, représentait assez, par son
clinaison, les frontons des temples grecs;
lle contenait une famille & tous les animaux
ui lui appartenaient; & je fus fort surpris,
uand nous y fûmes installés, de voir des
eufs, des chevraux, des moutons, passer de-
nt nous, & aller paisiblement se ranger dans
lieu qui leur était destiné.

Nous repartîmes de ce lieu le lendemain
point dujour: nous passâmes des montagnes
élevées, que nous vîmes en quelques en-
roits les nuées au-dessous de nous. Cette
aste plaine, arrosée de l'Eurotas & de plu-
eurs ruisseaux, est environnée de très-hautes
ontagnes, excepté du côté de la mer: c'é-
it la plus belle partie du pays des Lacédé-
oniens.

Sparte, si célèbre par les lois que Lycurgue
établit, & par le courage de ses habitans,
t si ruinée à présent, il y reste un si petit
ombre d'édifices, qu'il serait inutile de faire
histoire de son état ancien.

Misitra n'est pas bâtie sur les ruines de
ancienne Sparte; elle en est à deux milles.
n allant de Misitra à Sparte, au-delà d'un
uisseau, on trouve un petit village, ou plutôt

La Grèce.

un nombre de cabanes éparſes, auxquelles l
Grecs donnent le nom de magula : c'eſt-là qu
commencent les ruines de Sparte. Cette f
meuſe ville était ſituée en partie ſur de petit
hauteurs, au pied d'une montagne de la Me
ſenie, qui, formant une eſpèce de courb
vient en diminuant ſe terminer en une poin
qui regarde le ſud-quart à l'eſt. La plaine, q
eſt rétrécie par cette montagne ou colline q
la diviſe, commence à s'élargir à Sparte, o
elle peut avoir une lieue & demie de larg
& ſix ou ſept d'étendue du côté de la mer. L
cours général de l'Eurotas dans la plaine d
Sparte, eſt au levant de cette ville.

Sparte, comme l'on ſait, n'eut point d
murs, juſqu'au temps où ſes habitans dég
nérèrent de la valeur de leurs ancêtres; el
n'avait point non plus de citadelle élevé
mais cependant elle renfermait dans ſon en
ceinte une hauteur qui dominait ſur la ville
c'eſt-là qu'étaient ſitués les édifices les pl
remarquables, comme je le reconnus par l
théâtre & par le Dromos, dont on voit enco
les reſtes. Cette hauteur s'élève au-deſſus d
la plaine de trente à quarante pieds; ſa pl
plus grande étendue eſt de l'eſt à l'oueſt,
peut avoir deux cent cinquante pas géom
triques, ſur cent cinquante du nord au ſu

DES

L'enceinte de la
autres petites
forment une eſp
touchant; l'eſpa
entre elles & l'
ordinaires : l'aut
oueſt, était beau
Les monumen
pèce; les uns, c
ont encore reco
autres, la plupa
très-médiocre, ſ
entent que des
chapiteaux & de
Pauſanias dit q
tait le théâtre;
dans quel temps
on le reconnaît e
t à ſa grandeur.
as ordinaires dar
es gradins étaien
gris; ſes murs ext
taillée en ruſtiqu
Ce théâtre étai
modèle de celui
ièges des ſpectate
e n'ai remarqué
de cette eſpèce. I

L'enceinte de la ville renfermait auſſi quatre autres petites hauteurs; ces petites collines forment une eſpèce de chaîne du levant au couchant; l'eſpace de la ville qu'elles laiſſaient entre elles & l'Eurotas, était de ſix cents pas ordinaires : l'autre partie, qui regardait le ſud-oueſt, était beaucoup plus étendue. La Grèce.

Les monumens de Sparte ſont de deux eſpèce; les uns, comme le théâtre & le Dromos, ſont encore reconnaiſſables par leur forme; les autres, la plupart doriques & d'architecture très-médiocre, ſont ſi ruinés, qu'ils ne préſentent que des amas confus de colonnes, de chapiteaux & de corniches.

Pauſanias dit que le plus bel édifice de Sparte était le théâtre; mais il ne nous apprend pas dans quel temps ce monument fut conſtruit : on le reconnaît encore facilement à ſa forme & à ſa grandeur. Il avait deux cent cinquante pas ordinaires dans ſa plus grande ouverture; les gradins étaient d'un marbre blanc un peu gris; ſes murs extérieurs d'une fort belle pierre taillée en ruſtique.

Ce théâtre était conſtruit à-peu-près ſur le modèle de celui de Bacchus à Athènes. Les ſiéges des ſpectateurs ont une particularité que je n'ai remarqué dans aucun autre monument de cette eſpèce. Ils ſont creuſés en rond dans

La Grèce.

l'endroit destiné pour s'asseoir, de manière que le devant du gradin est un peu plus bas que le fond. Cet édifice, peu remarquable d'ailleurs par son architecture, l'est par un beau trait d'histoire.

Les Lacédémoniens donnèrent dans ce théâtre une preuve éclatante de leur constance dans les plus grands malheurs. Quand la nouvelle de la perte de la bataille de Leuctres vint à Sparte, quoique le bruit se répandit que tout était perdu, les Éphores, qui donnaient alors une fête au théâtre, loin de marquer aucune émotion, firent continuer les jeux & les danses, où chacun s'efforça de se distinguer & de gagner les prix, & ensuite ils envoyèrent la liste des morts par toute la ville.

On voit au-devant de ce théâtre une masse de briques & deux parties de colonnes debout qui sont vraisemblablement les restes du tombeau du roi Pausanias : il était situé dans ce lieu. C'était là aussi qu'était la fameuse colonne sur laquelle on lisait les noms de ces braves Spartiates qui soutinrent l'effort des Perses aux Thermopyles. C'était encore près de ce théâtre qu'était le cénotaphe de Brasidas, fameux général des Lacédémoniens. Ce cénotaphe était de figure octogone : on en voit encore la forme.

Le Dromos était une espèce de stade où

La Grèce.

s jeunes Spartiates s'exerçaient à la courſe. l eſt extrêmement ruiné. On voit à l'un des tés qui regardaient l'Eurotas, un grand nom- e de piédeſtaux couverts d'inſcriptions qui us inſtruiſirent particulièrement des noms e ceux qui avaient emporté les prix à ces ux.

Après avoir examiné les ruines de Sparte, tâchai de trouver la poſition de quelques tres villes fameuſes de la Laconie qui n'en aient pas éloignées. Étant parti de la vieille parte dans le deſſein de trouver le lieu où tait autrefois Amyclée, je ne tardai pas à y ſſir. Sa diſtance de Sparte de vingt ſtades, arquée par Polybe & par Pauſanias, la fer- lité du lieu où elle était bâtie & les beaux bres qui l'environnaient, furent les indices ui me firent découvrir qu'elle était ſituée ans le lieu où eſt à préſent le village de *Scla- ochori*. Cette ville a été ruinée avant Sparte. Du temps de Pauſanias elle n'était plus qu'un illage.

Thérapné n'était pas loin d'Amyclée. Mé- élas y avait un temple, & ſes habitans diſaient qu'Hélène & ce prince y étaient inhumés.

Pendant que j'étais à Miſitra, je vis dans la plaine du Plataniſte, qui eſt bordée par l'Eurotas, & à côté du pont qui y conduit,

La Grèce.

une eſpèce de foire fort agréable & une imag
de ces repas publics des anciens Spartiates. L
peuple s'y raſſemble ſouvent, & les uns man
gent ſur l'herbe, tandis que les autres danſen
& ſe divertiſſent au ſon du tambour. Ils on
une ſuperſtition fort ſingulière. Il y a dan
cette plaine du Plataniſte les débris d'un mo
nument & une colonne couchée par terre
ſur laquelle eſt une grande inſcription fo
effacée. Ils portent là des graines de coton, &
les frottent ſur cette colonne. Après cette opé
ration myſtérieuſe, ils diſent qu'ils ſont aſſuré
de faire une récolte abondante.

On compte dix mille ames à Miſitra. Il y
peu de Turcs & point de catholiques. Les habi
tans de Sparte étant obligés de l'abandonne
parce que les Turcs avaient rompu ſes aque
ducs, ils bâtirent Miſitra, ou la nouvell
Sparte, ſur le penchant d'une roche fort éle
vée. Cette ville eſt dominée par ſon château
qui eſt aſſis ſur le haut du rocher, & ce châ
teau l'eſt par les montagnes de Meſſenie, mon
tagnes d'une hauteur prodigieuſe & toutes cou
vertes de neige. Le principal commerce de
habitans eſt en ſoie : ils recueillent auſſi du coton
& de l'huile ; ils les font embarquer, & le
commerce alors ne ſe fait, pour ainſi dire,
qu'à la pointe de l'épée, car les facteurs qui

à Clos ſe
mmes bien arm
pris par les brig
La deſcription
ie, eſt uniquer
lecteur ſur cet
ral, & dans un
idité, on n'a
ns particulières
capitale, où il
ur acquérir un
die des mœurs
one.
Cette ville ſitu
llée qu'arroſait
ne ville du Pé
agrémens de ſ
ut avaient cont
deurs publics
ns ce dédale de
rlaient que d'év
ifs aux aventur
Hyacinte, de
nt le nom était
rt des platanes
ngue dorique : *I*
*Hélène*. Des ber
avé ces inſcrip

La Grèce.

nt à Clos, se font accompagner de vingt
mmes bien armés de fusils, pour n'être pas
pris par les brigands qui habitent cette côte.

La description que nous donnons de la La-
die, est uniquement destinée à fixer les idées
lecteur sur cette partie de la Grèce en gé-
ral, & dans un tableau peint avec tant de
idité, on n'a pu s'arrêter à des considéra-
ns particulières, relatives à l'état ancien de
capitale, où il faut maintenant descendre
ur acquérir une connaissance plus appro-
ndie des mœurs & des habitans de Lacédé-
one.

Cette ville située au fond de cette longue
llée qu'arrosait l'Eurotas, ne le cédait à au-
ne ville du Péloponèse par les charmes &
agrémens de ses environs que la nature &
rt avaient contribué à embellir. Les con-
ducteurs publics qui guidaient les voyageurs
ns ce dédale de bosquets & de jardins, n'y
rlaient que d'événemens mythologiques re-
tifs aux aventures de Castor & de Pollux,
Hyacinte, de Leda & sur-tout d'Hélène,
ont le nom était écrit sur l'écorce de la plu-
rt des platanes, où on lisait ces mots en
ngue dorique : *Révérez-moi, car je suis l'arbre*
*d'Hélène*. Des bergers ou des chasseurs avaient
gravé ces inscriptions, que les mystagogues

La Grèce.

montraient enſuite comme des monumens h
toriques. Au reſte c'eſt préciſément en cet e
droit qu'on nommait le Plataniſte, que
poète *Alcman* monta tant de fois ſa lyre ſ
un ton auſſi volupteux que celui d'Anacréo
& c'eſt encore là que les filles de Sparte cha
tèrent ſi ſouvent ce fameux cantique que S
pho compoſa à l'âge de quinze ans, & q
commençait de la ſorte : *O virginité ! virgini
où fuyez-vous, après m'avoir quittée ?*

Dès qu'on avait traverſé ces avenues ſi char
pêtres, ſi romaneſques & ſignalées par ta
d'exploits, on arrivait à Lacédémone, pl
étonné encore de ce que l'on y voyait, qu'
tonné de ce qu'on venait d'entendre, car a
cune ville de la Grèce européenne n'était orn
dans un goût ſi oriental, & la décoration d
édifices publics y annonçait un faſte & u
profuſion outrée. Le principal temple conſ
cré à Minerve y avait été entièrement conſtru
en bronze, c'eſt-à-dire, que le frontiſpice
toutes les parties apparentes, depuis le comb
juſqu'à la bâſe des colonnes, étaient exact
ment revêtues de lames de cuivre chargées
ſculpture & de bas-reliefs en forme de m
daillons, qui repréſentaient les travaux d'He
cule, la naiſſance miraculeuſe de Minerv
& d'autres ſujets de cette nature, choiſis par

DES V

amas de fables
ologie.
Ce fut par une
heſſes & de leu
moniens élevère
on aurait pu exé
rres, puiſque la
tal ſujet à être
la corroſion d
ſouvent inond
au prix des o
nage qui était fa
les grands artiſt
miter un modèle
gles ordinaires.
A ce temple de
ntre de la cité,
nt la conſtructio
s ſommes prodigi
'il était dans tout
nc; de ſorte que
ure, il l'emportai
Athènes, ſimplen
lui était bien inf
s mimes & des
préſentait, & on
e ſcène ſi ſupe
indres hiſtrions.

amas de fables, qu'on nommait alors la
ologie.

La Grèce.

Ce fut par une pure oſtentation de leurs
heſſes & de leur puiſſance, que les Lacé-
noniens élevèrent de la ſorte un édifice
on aurait pu exécuter infiniment mieux en
rres, puiſque la qualité intrinſèque d'un
tal ſujet à être attaqué par la rouille ou
la corroſion de l'air humide ſur un ter-
in ſouvent inondé par l'Eurotas, n'ajoutait
n au prix des ornemens extérieurs, ſinon
nage qui était ſans exemple dans la Grèce,
les grands artiſtes ne furent jamais tentés
miter un modèle qui s'éloignait ſi fort des
gles ordinaires.

A ce temple de Minerve qui occupait le
tre de la cité, ſuccédait le grand théâtre,
nt la conſtruction avait également abſorbé
s ſommes prodigieuſes, car Pauſanias aſſure
'il était dans toutes ſes parties bâti de marbre
nc; de ſorte que par ſa magnificence extér-
ure, il l'emportait de beaucoup ſur le théâtre
Athènes, ſimplement taillé dans le roc; mais
lui était bien inférieur par le mauvais choix
s mimes & des drames ignobles qu'on y
préſentait, & on ne pouvait voir ſans regret
e ſcène ſi ſuperbe avilie par le jeu des
indres hiſtrions.

La Grèce.

Parmi les bâtimens publics & les tribuna
dont la principale place de Lacédémone ét
environnée, on distinguait sur-tout le *Porti*
*des Perses*, où la simplicité & la correction
la belle architecture avaient encore été sac
fiées à de vaines idées de faste & de grandeu
car l'entablement n'y reposoit pas sur des c
lonnes ordinaires & appropriées à un tel ordr
mais il était immédiatement supporté par d
statues colossales de marbre blanc, qui repr
sentaient les principaux officiers de l'armée
Xerxès, pris ou tués à la bataille de Platé
tel que Mardonius, qui y paraissait dans l'
titude humiliante des captifs, & vêtu selon
costume asiatique usité parmi les satrapes de
Perse ou de la Médie.

La place la mieux ornée de Lacédémon
était *le Pecile*, qui ne se réduisait pas, comm
celui d'Athènes, à une simple galerie de t
bleaux; mais il embrassait un grand espa
environné de murailles décorées de superb
peintures à fresque, que les Romains eure
l'étonnante industrie d'enlever en faisant sci
insensiblement le ciment sur lequel elles étaie
appliquées, & on les vit arriver en Italie sa
être endommagées par les suites d'une opéra
tion si violente.

C'est ainsi que des vainqueurs vraiment i

ables dépouillèrent la Grèce de ces orne- La Grèce.
ns même qui ne semblaient pouvoir lui être
is, & qui, enterrés ensuite dans quelques
ais de la campagne de Rome, furent perdus
ur l'histoire des arts, au point qu'on ne con-
it pas même le sujet de ces fameux tableaux
écutés à Lacédémone par des artistes étran-
rs.

Dès qu'on quittait le *Pecile* pour pénétrer
s les quartiers intérieurs de la cité, on
contrait une suite de portiques uniquement
finés à y étaler différens genres de mar-
ndises, & quoique Lacédémone ne fût pas
e place de commerce proprement dite, à
ise de son éloignement de la Méditerranée,
y vendait cependant toutes les dépouilles
e les armées rapportaient à la fin de la cam-
gne; & cet objet était de la plus grande
portance chez un peuple qui encourageait
brigandage comme la première manière
acquérir.

Les habitations des particuliers avaient à La-
démone, sans comparaison, plus de solidité
plus d'élévation que les maisons d'Athènes; &
là pourquoi le grand tremblement de terre
renversa Sparte en l'an 469, avant notre ère,
traîna une si horrible destruction d'hommes.
n assure que de tous les citoyens & de tous

La Grèce.

les eſclaves qui s'y trouvaient réunis, il
ſurvécut à ce déſaſtre que cent cinquante,
dis que plus de vingt mille individus de
ſexe & de tout âge furent enſevelis ſous
ruines. Si ce rapport n'eſt pas exagéré,
fournit toutes les lumières qu'on peut déſi
ſur l'état de la population de cette ville, d
l'étendue évaluée à quarante-huit ſtades,
deux lieues de circonférence, formait un p
preſque circulaire. Après cette cataſtroph
les architectes de Lacédémone jugèrent à p
pos de reconſtruire cette ville, comme o
reconſtruit de nos jours Lisbonne, c'eſt-à-di
ſur cet emplacement même où elle ve
d'être abymée.

## CHAPITRE VI.

*t actuel de Miſitra. — Détails ſur les Mainotes. — Napoli, ou l'Ancienne Argos. — Lepſina, autrefois Eleuſis. — Temple de Cérès. — Notice ſur l'Albanie. — Isles grecques.*

La Grèce.

ON peut comparer toute la ſurface de la orée ou du Péloponèſe à la figure d'un cône nt le ſommet eſt en Arcadie : de cette pèce de pic, il ſe détache deux chaînes rochers qui ſe prolongent du nord au ſud ſques dans le ſein de la Méditerranée, où forment d'un côté le cap *Ténare*, & de utre le cap *Malec*. Tout ce qu'il y a d'eſpace tre ces bras & les côtes de la mer, était la conie proprement dite, qui depuis les con- de l'Argolide juſqu'à ceux de la Meſ- nie, renfermait à-peu-près cent cinquante ues quarrées.

Cette contrée s'offre de loin ſous l'aſpect un cratère ou d'un baſſin environné dans la us grande partie de ſa circonférence, de ontagnes fort élevées & revêtues d'épaiſſes rêts de ſapins ; mais dès qu'on a ſurmonté ces

hauteurs, on va toujours en descendant ju
La Grèce. qu'au fond d'une longue vallée, baignée p
l'Eurotas. La principale parure de cette rivi
si célèbre dans la mythologie, consistait
des bosquets de myrtes & de lauriers, qui
ornaient naturellement les bords, & en u
prodigieuse quantité de cygnes qui en co
vraient les eaux, qu'on pouvait à peine co
tenir par les digues les plus solides lors de
fonte des neiges, tandis qu'au cœur de l'é
l'Eurotas finissait par n'être pas navigable po
les moindres bateaux.

La ville de Sparte ou de Lacédémone occ
pait la partie septentrionale de cette vallé
où, dans une grande étendue, on ne déco
vrait que des allées de platanes, des pla
d'oliviers, des jardins & des maisons de pl
sance, qui fournirent, dit Xénophon, un i
mense butin aux troupes d'Epaminondas ap
la bataille de Leuctres; car ceux qui avaie
si souvent pillé tous les états de la Grèc
furent alors pillés à leur tour, & punis comm
ils le méritaient.

Dès qu'on partait de Lacédémone pour s
lever vers le sud, on arrivait à Amyclée,
les habitations surpassaient toutes les autr
par les charmes de leur situation; & ce cant
était à-la-fois la terre la plus fertile de la L
coni

DES
onie, & le séjo
uponèse : au pri
ient entièreme
ages; & Polyb
rbres & la vivac
ient à la beau
convénient don
fait en un deg
rtable, occasio
ont Taygète,
soleil aux app
s qu'en hiver le
chés sous un li
urs découvrent
mai, sous l'ap
e, qui voile à
lorée.
Lacédémone est
ra, qui contient
nt les Turcs for
le est défendue
ut du rocher où
eu de vestiges qu
coraient cette a
nnes brisées, des
urs dans la camp
nt encore la form
premier avait de

La Grèce.

nie, & le ſéjour le plus champêtre du Pé-
ponèſe : au printemps, les champs y paraiſ-
ient entièrement tapiſſés de jacinthes ſau-
ages ; & Polybe aſſure que la beauté des
bres & la vivacité de leur verdure le diſpu-
ient à la beauté même des fruits. Le ſeul
convénient dont on eût à s'y plaindre, con-
iſait en un degré de chaleur preſque inſup-
rtable, occaſionnée par la proximité du
ont Taygète, qui y réfléchiſſait les rayons
u ſoleil aux approches du ſolſtice d'été ; tan-
is qu'en hiver les ſommets de ce rocher ſont
achés ſous un lit de neiges que les naviga-
urs découvrent de très-loin, même au mois
mai, ſous l'apparence d'une nuée blanchâ-
e, qui voile à leurs yeux l'horiſon de la
orée.

Lacédémone eſt aujourd'hui la ville de *Mi-
ra*, qui contient près de quinze mille ames,
nt les Turcs forment le plus petit nombre :
le eſt défendue par un château bâti ſur le
ut du rocher où était la ville de Sparte. Le
u de veſtiges qui reſtent des monumens qui
coraient cette ancienne ville, ſont des co-
nnes briſées, des corniches, des chapitaux,
urs dans la campagne. On reconnaît cepen-
nt encore la forme du théâtre & du dromos :
premier avait deux cent cinquante pas dans

La Grèce.

ſa plus grande ouverture ; en face du théâtre ſont pluſieurs débris de colonnes & de murailles de briques qu'on dit être les reſtes du tombeau de Pauſanias : là, était auſſi la colonne où l'on avait gravé les noms des trois cents Spartiates qui perdirent la vie à la défenſe des Thermopyles : on nous fit voir cette colonne dans une égliſe de la ville où elle a été tranſportée depuis. Le dromos était le cirque où la jeuneſſe s'exerçait à la courſe & à manier les chevaux : c'était peut-être là auſſi que les jeunes filles danſaient nues, & s'exerçaient à la lutte en préſence des jeunes garçons.

Dès qu'on a traverſé les bois du côté de l'orient, on découvre dans le lointain le ſommet de deux rochers eſcarpés que les anciens habitans de cette côte nommaient les *Thyrides :* ils s'élèvent ſous la forme d'un immense obéliſque ſur le promontoire de Ténare, dont toute la bâſe eſt excavée par l'action des feux ſouterrains ; & le marbre noir qu'on y apperçoit, appartient réellement à la claſſe des laves. C'eſt à l'entrée même de ces cavernes noircies par la fumée des anciens volcans, que les mythologiſtes plaçaient non-ſeulement les portes de l'enfer poétique, mais encore le trône des vents, la route des orages, & l'éta-

DES

des chevaux de
creuſé dans le r
environné d'une
augmentait l'ho
s'entend d'autre
bois de la Médi
fumant contre
vent couvert de
empête vient y
de l'ancienne Grè
ſpace tant de
attriſte tant l'œi
qu'il rencontre à
qui ſont les dé
ant les habitans
auvage d'autant
ombiné la ſervitu
ice militaire, au
même les nègres ;
ujours placés à
ttes, de façon q
reur de l'ennemi
C'eſt dans ces c
otes modernes, d
urope, ſans jam
on peu nombreu
eurs ſiècles répa
le de la Laconie,

les chevaux de Neptune, dont le temple, creuſé dans le roc en figure de grotte, était environné d'une forêt de ſapins dont l'obſcurité augmentait l'horreur de ce payſage, où l'on n'entend d'autre bruit que le mugiſſement des flots de la Méditerranée, qui s'y élèvent en écumant contre les écueils du Ténare, ſouvent couverts de fragmens de navires que la tempête vient y briſer. Aucun endroit connu de l'ancienne Grèce ne réuniſſait en un ſi petit eſpace tant de lugubres images; mais rien n'attriſte tant l'œil du voyageur que les ruines qu'il rencontre à l'embouchure de l'Eurotas, et qui ſont les débris de la malheureuſe Hélos, dont les habitans furent réduits à un état d'eſclavage d'autant plus oppreſſif, qu'on y avait combiné la ſervitude de la glèbe avec le ſervice militaire, auquel on ne condamne pas même les nègres; tandis que les Hilotes étaient toujours placés à la tête des bataillons ſpartiates, de façon que tous les traits & toute la fureur de l'ennemi tombaient ſur eux. La Grèce.

C'eſt dans ces contrées qu'habitent les Maniotes modernes, dont on a beaucoup parlé en Europe, ſans jamais les connaître. Cette nation peu nombreuſe, qui a été pendant pluſieurs ſiècles répandue ſur la plage occidentale de la Laconie, ne deſcend point, comme

La Grèce.

on l'a cru, des anciens Spartiates, mais elle tire au contraire son origine d'un peuple qui était ennemi de Lacédémone, c'est-à-dire, les Laconiens soustraits au joug tyrannique de leur métropole, qui les traitait en esclaves.

Le chef-lieu ou la capitale des Mainotes du nord a été en tout temps la petite ville d'*Œtylos*. Comme la langue grecque s'est prodigieusement altérée dans la bouche des Mainotes, ils ont corrompu le nom d'*Œtylos* & substitué celui de *Vitulo*, où résidait ci-devant leur évêque, avec une troupe de caloyers de l'ordre de St. Basile, qui étaient des bandits aussi dangereux que le reste de la nation. Souvent ils allaient eux-mêmes commander des expéditions de voleurs & détrousser les marchands de la Messenie & les Turcs de *Coron*. Quand toute une semaine s'était écoulée sans qu'on eût pu faire la moindre capture, les habitans de *Vitulo* prenaient le deuil, & se plaignaient amèrement de la providence qui semblait les oublier.

Dans ce coin de la Morée, on ne se contentait pas d'enlever tout ce qu'on pouvait trouver par terre, mais on y volait encore horriblement par mer. Enfin la côte de Maïna était si redoutée des navigateurs, qu'ils n'osaient y toucher, même pour faire de l'eau

durant la plus grande détreſſe des équipages.

La Grèce.

Pour entrer maintenant dans quelques détails géographiques touchant l'état intérieur de cette petite contrée habitée par de ſi grands brigands, il faut ſe figurer une plage étendue de cinq à ſix lieues ſur les bords de la Méditerranée, depuis le pied du mont Taygète juſqu'aux rochers du cap Ténare, qu'on nomme aujourd'hui le cap Matapan : ce terrein eſt de ſa nature fort aride, & on n'y trouve que quelques vallées propres à la culture de l'orge, des mûriers, des chênes verts, & des oliviers d'une qualité très-inférieure à ceux de l'Attique.

Les habitans de cette côte ont été depuis long-temps diviſés en deux races très-diſtinctes : ceux qui occupaient la partie ſeptentrionale aux environs de la bourgade de *Vitulo*, avaient la réputation d'être moins cruels & moins atroces que les Mainotes du ſud, qu'on eſt dans l'uſage de nommer les *caco-vougnis*, ou les ſcélérats de la montagne : expoſés preſque nuds aux ardeurs du ſoleil & aux intempéries de la ſaiſon, ils ſont fort baſanés, & la férocité paraît peinte dans tous les traits de leur phyſionomie ſauvage.

C'eſt leur coutume de porter ſans ceſſe des

La Grèce.

armes, & de massacrer impitoyablement ceux qui, après avoir fait naufrage dans le golfe laconique, viennent aborder à la nage au cap Ténare : ensuite ces cadavres dépouillés restent sans sépulture sur ce triste rivage, où tous les objets qu'on y découvre, inspirent une profonde horreur; les habitations n'y consistent qu'en de chétives cabanes, dont la plus part sont dispersées autour des ruines d'une ancienne ville, où depuis les Ottomans construisirent une forteresse qu'ils nommaient en leur langue *Turcogli Olimionas*, pendant que les Grecs modernes, aussi ignorans en géographie que les Ottomans mêmes, l'appelaient *Maina*, dont le nom s'est depuis étendu à toute cette côte.

Dans des mémoires relatifs à la famille impériale des Comnènes, on trouve que, vers l'an 1474, il parut chez les Mainotes un aventurier qui se disait fils de David, dernier empereur de Trébizonde, de la race des Comnènes. L'anonyme, qui a rédigé l'histoire de cette fatale dynastie, ne doute pas que ce aventurier, nommé Nicéphore, ne fut réellement tout ce qu'il prétendait être. Quoiqu'il en soit, ce Nicéphore eut l'art d'entraîner dans ses intérêts l'évêque de *Vitulo*, & se fit reconnaître par lui pour un prince issu de

famille impériale des Comnènes. Il prit en conséquence le titre de *Protogéronte*, comme qui dirait premier oullard, ou premier sénateur de la côte de *Maina*, où ses descendans régnèrent depuis presque depotiquement. Enfin il n'y avait aucune apparence de liberté dans cette forme de gouvernement, où les protogérontes d'un côté, & le clergé de l'autre, opprimaient une nation qui prétendait être indépendante. La Grèce.

Les sultans de Constantinople n'avaient jamais fait aucune attention sérieuse à cette prétendue indépendance des montagnards de *Maina*; & dans tous les grands empires de l'Asie, on trouve des peuplades presque sauvages qui vivent de rapine & n'obéissent à personne, comme les arabes bédouins de la Turquie, les curdes & les dolomites de la Perse, les mi-aosses de la Chine, les bils du Mogol, les mardicores du royaume de Guzurate, & enfin on connaît plus de cinquante races d'hommes semblables, dont quelques-unes, quoiqu'enclavées dans des contrées policées, sont encore antropophages; on a même prétendu qu'en 1782, les zigeuners se nourrissaient de chair humaine à l'insu de la cour de Vienne, au milieu de la Hongrie, où ils sont venus s'établir après avoir émigré d'un

La Grèce.

canton de l'Indouſtan, où ils formaient, ſelo toutes les apparences, une tribu ou une hord de mardaores, dont M. d'Anville a beaucou parlé dans ſes mémoires géographiques d l'Inde, ſans jamais pouvoir découvrir l'origin d'une nation ſemblable.

Il eſt auſſi vraiſemblable que les Mainote de la Morée ont auſſi, dans les accès de leu rage, dévoré pluſieurs mahométans de l Morée; & en général, ils commettaient tan de maſſacres & tant d'excès ſur les confins d la Meſſenie, & incommodaient ſi cruellemen les habitans de Coron & de Modon, que le gouverneurs de ces places vinrent en 167 pour les châtier; mais au lieu de faire quelqu réſiſtance contre les Turcs, les Mainotes du nord eurent la lâcheté d'abandonner leur pay & de ſe ſauver au nombre de quatre mille ſu ſix grands vaiſſeaux, dont ils perdirent quelques-uns, même avant d'être arrivés à la hauteur de Corfou.

Le reſte de cette flotille, après avoir été jet au gré des vagues ſur toute la Méditerranée, vint enfin débarquer ce peuple fugitif à Paomia en Corſe, où l'on en forma une eſpèce de colonie dont il ſubſiſte encore des veſtiges très-ſenſibles de nos jours. Parmi ces émigrans transplantés en Corſe, on comptait un certain

*Stephanopoulo*, soi-disant protogéronte, ou prince des Mainotes; ensuite un certain Parthenius, soi-disant évêque de Vitulo en Laconie, & enfin un grand nombre de caloyers qui eurent bientôt de vifs démêlés avec la cour de Rome, dont ils ne voulaient pas payer les bulles & les brefs au prix qu'y fixait la chancellerie, qui ne fait crédit ni aux Grecs ni aux Latins. La Grèce.

Cette désertion des chefs & de tout le clergé de la côte septentrionale de *Maina*, jeta les *Kakovougnis* ou les habitans du sud dans une grande consternation, & ils gagnèrent en toute hâte les sommets les plus escarpés de ces rochers qu'on nommait jadis les *Thyrides*, au-dessus du cap Matapan : là ils délibérèrent sur ce qu'il convenait de faire dans une position si alarmante, & il fut décidé que ces prétendus princes, qui se disaient issus de la famille impériale des Comnènes, s'étant rendus coupables de haute trahison en abandonnant le pays au lieu de le défendre, la dignité de protogéronte serait supprimée à jamais; ensuite on divisa la contrée en quatre capitaineries héréditaires, & qui, à l'extinction des branches masculines, pourraient passer aux femmes. En effet, vers l'an 1764, on y vit paraître une veuve, nommée *Démétria*, qui

La Grèce.

se mettait souvent à la tête d'une troupe d
brigands pour aller voler sur le grand che
min qui conduit du Modon à Misitra ; & le
chevaliers de Malte, qui venaient de temp
en temps se divertir en Laconie, ne manquè
rent pas de dire que cette Démétria était un
héroïne qui faisait plus de prises par terr
qu'eux sur la Méditerranée.

Cependant les Mainotes, affaiblis par l
fuite des émigrans retirés en Corse, & plon
gés dans des guerres civiles, occasionnées pa
la création des capitaineries, concevaient bie
qu'une situation si précaire ne pouvait être d
longue durée, & ils s'adressèrent à différen
souverains de l'Europe pour en obtenir c
qu'on appelait des secours contre les Turcs.

Toutes ces suppliques restèrent sans effet
si l'on en excepte celle qu'ils firent parveni
à la cour de Pétersbourg, qui, étant alors en
guerre avec les Turcs, crut pouvoir profite
d'une circonstance semblable pour envoye
une flotte dans le golfe de Messenie, & t
tenter une diversion que les Mainotes promet
taient de soutenir de toutes leurs forces; mai
bientôt les Moscovites eurent lieu de se re
pentir d'avoir contracté des liaisons avec l
peuple le plus perfide du monde, & qui s
signala par une action vraiment atroce à l

rise de Misitra. Cette ville se rendit, comme
n sait, aux armes de la Russie en 1770, sui- La Grèce.
ant une capitulation signée de part & d'autre,
qui assurait la vie des habitans; mais les
Maïnotes dirent qu'ils ne se mettaient pas en
eine d'une formalité semblable, & au mo-
ent où personne ne s'y attendait, ils allè-
ent égorger tant de femmes & d'enfans, que
sang coulait dans toutes les maisons, qu'ils
nirent par piller. Après ce forfait inoui, ils
urent la lâcheté d'abandonner les Russes qu'ils
vaient eux-mêmes appelé à leur secours du
nd du nord au centre de la Grèce. En une
ule nuit, tous les prétendus guerriers de
laïna désertèrent jusqu'au dernier homme,
e qui entraîna la levée du siége de Coron, &
manquer cette expédition au point qu'il
allut évacuer la Morée avec une précipitation
ui ne différait guères d'une fuite. Tel fut le
ernier exploit par lequel les *cacovougnis*, ou
s scélérats de la montagne, terminèrent leur
arrière; & depuis les Turcs les ont mis à-
peu-près sur le même pied où sont les autres
ributaires du Sangiacar de Misitra.

Voilà à quoi se réduit dans la réalité toute
l'histoire d'un peuple de brigands auxquels on
peut appliquer le trait énergique par lequel
Maxime de Tyr a dépeint le génie des habi-

tans de l'ancienne Etolie : les Athéniens, dit-
La Grèce. excellent dans l'éloquence, les Thébains da
le jeu de la flûte, & les Etoliens dans l'art
voler ſur les grands chemins.

Nous partîmes de Miſitra pour aller à N
poli, qu'on nous dit être l'ancienne Argos.
vis, chemin faiſant, la petite plaine où con
battirent les trois cents Spartiates, command
par Léonidas. En arrivant à Napoli par
route de Sparte, on voit à droite une élév
tion couverte de ruines : ce ſont les ancie
reſtes d'Argos, capitale des états d'Agamem
non. Nous pourſuivîmes notre route vers M
cènes, qui eut pour ſon fondateur Perſée,
libérateur d'Andromède : on l'appèle aujou
d'hui *Agios Adrianos*. Entre cette ville
Argos, était la ville & la forêt de Némée, o
Hercule tua un lion furieux. Les Argiens a
laient tous les ans célébrer des jeux & d
combats appelés *néméens*, en l'honneur de c
héros. La nouvelle ville qui remplace l'an
cienne, n'a rien qui ſoit capable d'attirer le
curieux : je ne fus guères plus content d
Corinthe.

Cette ville, autrefois l'ornement de l
Grèce & la capitale de l'Achaïe, n'eſt plu
qu'un gros village ſitué entre la mer Ioniqu
& la mer Egée. L'ancienne Corinthe avai

viron onze milles de circuit; les Romains saccagèrent & la réduisirent en cendres: La Grèce.
and nombre de statues d'or, d'argent, d'airin, furent fondues dans l'embrâsement: ces différens métaux, mêlés ensemble, formèrent ne espèce de cuivre très-précieux, qu'on ppela depuis métal de Corinthe, des tas de aisons, construites sans proportion, ont pris place des édifices somptueux qui embellissient cette ville superbe. Les habitans, au ombre de quatorze à quinze cents, ont presque tous de grands jardins plantés d'orangers de citroniers: ils tirent un gros revenu de ur territoire, qui produit de l'orge, du froent, des olives & du vin. Nous vîmes sur ne éminence une douzaine de colonnes, qu'on ous dit être les ruines d'un ancien temple: citadelle est à une petite lieue de la ville; lle est située sur un rocher élevé, d'où l'on la plus belle vue du monde. La fontaine de yrène est vers l'endroit le plus haut du rocher; ses eaux sont claires & abondantes; on it que le cheval Pégase se rafraîchissait sur s bords, lorsqu'il fut pris par Bellérophon, ui s'en servit pour combattre la Chimère. e village de *Sicyon*, à trois lieues de Corinthe, ne produit plus cet excellent raisin ue les Latins avaient en si grande estime;

La Grèce.

c'eſt un miſérable hameau où l'on recueil
encore quelques olives.

Nous paſſâmes, en allant à Mégare, p
un chemin étroit, qui a, d'un côté, les mon
Sicyoniens, de l'autre, un précipice profon
que la mer couvre de ſes eaux. Ce paſſage e
le lieu où ſe tenait le fameux brigand Scy
ron, qui fut tué par Théſée. Mégare, qui
vante d'avoir eu pour fondateur un fils d'A
pollon, n'eſt pas en meilleur état que Corin
the: elle a du moins cet avantage qu'elle n
pas changé de nom, comme la plupart d
autres villes; & le célèbre Euclides, qui y pr
naiſſance, ſuffirait ſeul pour l'immortaliſer. J
ne vis rien dans les ruines qui piquât ma cu
rioſité, quoique cette ville fût autrefois un
des plus floriſſantes de la Grèce.

On compte quatorze milles de Mégare
*Lepſina*, autrefois Eleuſis: c'eſt dans cett
ville, ſelon la fable, qu'aborda la déeſſe Cé
rès, lorſqu'elle cherchait ſa fille Proſerpi
que Pluton lui avait enlevée. Le prince qu
y régnait lui fit un accueil favorable; & l
déeſſe, par reconnaiſſance, facilita les cou
ches de ſa femme, & ſervit elle-même d
nourrice à l'enfant nommé Triptolême. Lor
qu'il fut devenu grand, elle lui enſeigna l'a
d'enſemencer les terres, & lui aida à perfec



onner l'agricu
n temple mag
ent en ſon hon
ophores, où c
eurs têtes des c
plus d'habitan
orſaires les a f
ha pas d'aller v
re dont la cam
il y en a un
rieuſes, eſt l
Cérès; les friſes
nt entaſſées le
orique eſt con
s bras, des ja
vec des chapite
le remarquai u
iſait probablem
éeſſe: elle porta
our duquel ſont
e viſage eſt enti
ue chevelure, a
re l'épaule gauc
ine une tête de
e tout eſt parf
igne du fameu
re l'auteur.

Il eſt difficile

…onner l'agriculture. Les Eleusiens élevèrent …n temple magnifique à Cérès, & instituè- …ent en son honneur des fêtes appelées Thes- …ophores, où de jeunes vierges portaient sur …urs têtes des corbeilles pleines d'épis. Il n'y … plus d'habitans à Lepsina ; la crainte des …rsaires les a fait déserter : cela ne m'empê- …ha pas d'aller voir les belles ruines de mar- …re dont la campagne est couverte ; l'endroit …ù il y en a un plus grand nombre & des plus …rieuses, est l'emplacement du temple de …érès ; les frises, les corniches de marbre, …ont entassées les unes sur les autres ; l'ordre …orique est confondu avec l'ordre ionique ; …es bras, des jambes de statues, sont mêlés …vec des chapiteaux & des bâses de colonnes. …e remarquai un buste de marbre blanc qui …isait probablement partie de la statue de la …déesse : elle portait sur la tête un panier, au- …our duquel sont gravés plusieurs épis de blé ; …e visage est entièrement défiguré ; une lon- …ue chevelure, attachée avec un ruban, cou- …re l'épaule gauche ; on distingue sur la poi- …rine une tête de Méduse entre deux rubans : …e tout est parfaitement bien travaillé, & …igne du fameux Praxitèle, qu'on croit en …re l'auteur.

Il est difficile à un voyageur de pénétrer

dans l'Albanie, qui forme les limites de
La Grèce. Grèce du côté de l'oueſt : c'eſt une province d
la Turquie européenne ſur le golfe de Ve
niſe, bornée au ſud par la Livadie, à l'eſt p
la Theſſalie & la Macédoine, au nord par
Boſnie & la Dalmatie ; c'eſt un pays conſide
rable : ſa population paſſerait avec raiſon pou
un prodige, ſi chaque mère n'y était pas da
l'uſage d'allaiter ſes enfans. Il y a d'excelle
vins. Les Albanois ſont grands, forts, trè
courageux, infatigables, bons cavaliers
grands voleurs. Les Turcs en ont tiré de gran
ſervices contre les Grecs révoltés, pendant
guerre qu'ils ont eu à ſoutenir contre la Ruſſie
& qui a été terminée en 1774. Pendant l
cinq années qui ont ſuivi, ils ont égalemen
tué, pillé les mahométans & les Grecs ; &
a fallu envoyer une armée pour arrêter leu
déprédations dans ce malheureux pays. I
deſcendent des anciens Scythes. Amurath ſe
cond conquit cette province ſur les Grecs. L
fameux Scanderberg s'y maintint contre le
Turcs ; mais après ſa mort, qui arriva le 1
janvier 1467, ſes enfans en furent chaſſés
Durazzo en eſt la capitale.

Cinq pachas font peſer ſur ces malheureu
habitans un ſceptre de fer : ces pachas fo
continuellement la guerre entre eux ou contr

le grand-seigneur; et par conséquent le peuple a toujours les armes à la main. La Grèce.

Dans la partie de l'Albanie soumise aux Vénitiens, le gouverneur ne le cède point en injustice, en cruauté, à celui de la Porte: ce qu'il ne peut obtenir par la force, il l'arrache par les tortures. Un malheureux habitant de *Prévésa* avait un champ au milieu des ruines de l'antique *Nicopolis*: en le labourant, il découvrit un vieux pot de terre qui renfermait plusieurs pièces d'or & d'argent, une couronne d'or & une pomme d'or d'un bâton: plus loin il trouve un petit cheval de bronze doré: il cache le cheval, la couronne, la pomme; il les montre à sa femme, & lui fait part de sa découverte. Celle-ci la communique à sa voisine; & bientôt la nouvelle, volant de bouche en bouche, parvint aux oreilles du commandant de la fortereſſe. Il fait arrêter l'homme & la femme: on les interroge; ils s'obstinent à garder le secret. L'homme est mis à la torture; forcé par la douleur, il découvre le lieu du dépôt. Le commandant s'empare de tout; le cultivateur & son épouse disparaissent.

L'Albanie se divise en deux parties: l'une, limitrophe de la Dalmatie, est habitée par des Turcs & des chrétiens catholiques. Ces

La Grèce.

derniers ſont la force du pacha de Scutari mais, opprimés, ſous un joug qui leur devient de jour en jour plus inſupportable, ils ſont prêts à s'unir à la première puiſſance chrétienne qui ſe préſentera pour faire la conquête de ce pays.

Les habitans des bouches de Cataro ſont au nombre de dix mille hommes en état de porter les armes. On compte parmi ceux qui habitent le *Monte-Negro*, environ vingt-cinq mille hommes, tous indépendans, ennemis mortels du nom turc : les uns & les autres ſuivent le rit grec. Ces peuples aguerris occupent la frontière de la Dalmatie, depuis la mer juſqu'à la montagne. Ces derniers ſont toujours diſpoſés à chagriner les Turcs dans cette partie, quand ceux-ci ont la guerre avec quelque puiſſance.

L'autre partie de l'Albanie commence à *Vallona ;* diſtante de cent milles de la frontière de la Dalmatie, & s'étend juſqu'à l'iſthme de la Morée. Toute cette étendue de pays, dont la longueur eſt environ de deux cent milles, eſt pareillement habitée par des Turcs & des Grecs : ces derniers forment au moins les ſix ſeptièmes de la population.

La *Chimara* compte ſous ſa juriſdiction d

neuf villages, peuplés d'environ dix mille hommes en état de porter les armes, tous Grecs & indépendans depuis trois cents ans. Ils ont été cependant obligés de céder aux forces du pacha de Janina, ville capitale où il fait sa réſidence, & qui contient trente mille habitans, dont deux tiers ſont Grecs. On compte ſous ſa juriſdiction trois cents villages, tous habités par des Grecs, au nombre de cent mille hommes capables de ſervir. La Grèce.

Je ne dirai que peu de choſe des Albanois du *Paramathcan ;* leur ville eſt ſituée à douze lieues de *Janina :* ils poſſèdent un territoire de douze lieues de circonférence, & peuvent mettre en campagne vingt mille hommes. Leur pays eſt ſi montagneux, ſi inacceſſible, que jamais les Turcs n'ont pu parvenir à s'en emparer. Comment devinrent-ils mahométans ? C'eſt ce qu'ils ne peuvent déterminer eux-mêmes. Quelques-uns prétendent que, lorſque les Turcs ſe répandirent pour la première fois dans le pays, ils firent la paix avec eux, & conſervèrent leur indépendance, à condition qu'ils embraſſeraient la religion mahométane. Ils parlent grec, & ne connaiſſent point d'autre langue. Les Turcs & les autres Albanois ſont à leurs yeux des peuples effé-

La Grèce.

minés, & ils leur vouent le plus profond mé-
pris. Il n'y a pas dans ce pays de gouverne-
ment régulier : chaque famille ou réunio
d'alliés (*Clan*) administre la justice dans so
sein ; & les Clans les plus nombreux sont ceu
qui ont le plus d'influence dans le pays, pou
tout ce qui concerne les affaires publiques
ils prennent bien garde de ne pas tuer un in
dividu d'un autre Clan, parce que ses paren
vengent sa mort ; & quand une fois il a été
versé du sang, les massacres se succèdent ju
qu'à l'extinction totale de l'un ou de l'autr
Clan. Leur habitude lorsqu'ils sortent de che
eux, est de porter leur fusil ; ils ne restent pa
même dans leurs maisons, sans avoir à leu
ceinture une paire de pistolets, & la nuit il
mettent ces mêmes pistolets sous leur oreiller
& leur fusil à côté du lit. On use des même
précautions dans toutes ces contrées, excep
dans la ville de *Janina*. Il y a cependant pa
mi les Paramathians un nombre considérab
de chrétiens grecs, qui vivent de la mêm
manière qu'eux : ceux qui sont mahométa
connaissent peu leur religion, & n'y sont qu
faiblement attachés : leurs femmes ne sont p
voilées ; ils boivent du vin & se marient ave
les chrétiens. Il est vrai qu'ils s'abstiennent d
la chair de porc ; mais si le mari & la femm

ont de religions différentes, ils ne se font aucun scrupule de faire cuire dans le même vase un morceau de porc & un morceau de mouton. La Grèce.

Tous les étrangers turcs, européens, grecs ou autres, à qui il arrive de passer par leur territoire, ou dont ils peuvent se saisir, sont conduits au marché & vendus publiquement.

Un étranger peut voyager en sûreté dans ces montagnes, & y être fort bien traité par les habitans, si, avant d'y entrer, il a eu la précaution de se mettre sous la protection d'un Paramathian, qui lui donne toute sûreté pour son retour.

La langue albanoise est un mélange de l'esclavon, du turc & du grec, joint à quelques mots de français gothique : ce patois est parfaitement inintelligible, même pour ceux qui parlent les langues que nous venons de citer.

Les îles Ioniques de la mer Ionière, & situées le long des côtes de l'Albanie, sont au nombre de huit : Corfou, Paxo, Ste. Maure, Ithaque, Céphalonie, Zante, Cérigo & Cérigoto.

L'île de Corfou, située au quarantième

degré de longitude, & au trente-septième &
La Grèce. demi de latitude, est peu éloignée du golfe
Adriatique, & n'est qu'à trois milles de l'Al-
banie : elle a de circuit cent milles, & compte
soixante mille habitans. Elle a un port grand
& sûr, gardé par deux forts imprenables, ap-
pelés l'un le vieux, l'autre le neuf; la ville
est au milieu de ces fortereſſes. L'ancienne
Corcyre fait une partie de ses faubourgs : c'est
la patrie de Pierre Arcadius.

Cette île était autrefois célèbre par les
beaux jardins du roi Alcinoüs : la partie méri-
dionale est stérile, montueuse, & n'a pas de
bonne eau; mais la côte septentrionale est
très-fertile, sur-tout en blé; les salines sont
d'un grand produit; l'huile est la principale
production de cette île; on y recueille très-
peu de vin. Elle tire toutes ses denrées de la
terre ferme de l'Albanie; l'air y est excellent;
les hommes y sont sains & d'une bonne consti-
tution. Cette île a long-temps appartenu aux
rois de Naples; mais au treizième siècle, ses
habitans se soumirent aux Vénitiens, qui en
étaient restés maîtres depuis cette époque.
Comme c'était une place de grande impor-
tance, ils entretenaient toujours dans le port
une flotte composée de galères & de quelques
vaisseaux. Toutes les autres îles de leur dé-

pendance étaient soumises au gouverneur de Corfou.

La Grèce.

Paxo est éloignée de Corfou, vers le midi, de six milles, & de trente du port : elle a vingt-cinq milles de circonférence ; son territoire est très-fertile en huile, qui fait toute sa production ; son port est bon pour les bâtimens marchands ; les hommes y sont robustes & l'air très-sain : sa population est de vingt mille ames.

Ste. Maure est éloignée de Corfou de soixante-six milles : elle était autrefois, dit-on, une presqu'île ; mais les Carthaginois, & selon quelques écrivains, les Corinthiens la détachèrent de la terre ferme. Il y a aujourd'hui entre l'île & le continent un canal de 500 pas de largeur ; son terrein est très-fertile : il produit beaucoup d'huile, du grain & du vin ; mais les salines qui s'y trouvent, en rendent l'air mal sain : son port est sûr pour les bâtimens marchands ; on y compte trente mille habitans ; ils sont grecs & ont leur évêque particulier.

Ste. Maure est le nom de la capitale : elle contient six à huit mille habitans ; elle est défendue par une bonne citadelle, dont les murs sont très-élevés & forment une enceinte circulaire ; elle est d'ailleurs environnée d'eau, &

La Grèce.

ne peut être attaquée ni par mer ni par terre devant la fortereſſe, ſont ſituées, dans de marais, deux îles bien cultivées, qui ſerven de faubourgs : toutes les petites îles qui ſon entre celle de Ste. Maure & le continent communiquent entr'elles par des ponts.

Ithaque eſt à quatre milles de Ste. Maure; ell n'en a que six de circonférence : ses produc tions conſiſtent en grains et un peu d'huile l'air y eſt excellent; les hommes y ſont bie conſtitués et de bonnes mœurs; ſa populatio eſt de cinq mille habitans.

Céphalonie eſt à un mille d'Ithaque; ell a cent cinquante milles de circonférence, compte quatre-vingt mille habitans : ſes pr ductions conſiſtent en raiſins ſecs, en huile mais ſa grande reſſource eſt la navigation, pui qu'elle met en mer cent cinquante bâtimens dont cinquante portent chacun depuis dix ju qu'à vingt-quatre canons. La principale vil eſt Céphalonie, qui n'a rien de remarquabl que les ravages qu'y fit le tremblement de ter en 1766.

Zante eſt à quarante milles de Céphalonie elle en a ſoixante de circuit, & contient qua rante mille hommes. Elle fait un grand tra fic en groſeilles, raiſins ſecs, figues, vins; l citadelle eſt bâtie ſur le ſommet d'une grand

colline fortifiée par la nature, mais à préſent c'eſt un monceau de ruines ; elle eſt ſujette aux tremblemens de terre : cette île n'a qu'un port dans la ville, qui porte le même nom, pour les grands bâtimens ; elle en a deux pour les petits. L'air y eſt ſain, le peuple laborieux. Ce n'eſt qu'à l'infatigable induſtrie des cultivateurs que cette île doit ſa richeſſe. La Grèce.

Cérigo eſt à deux cents milles de Zante ; elle en a ſoixante-dix de circonférence. Elle ne compte que cinq mille cinq cents habitans. Ce défaut de population paraît provenir de deux cauſes : l'une eſt la ſtérilité de quelques parties de l'île qui ſont pierreuſes ; l'autre eſt l'émigration des habitans, occaſionnée par la crainte qu'inſpirent les corſaires barbareſques, maltais, turcs & autres brigands. Le port d'Aulemona, ſûr pour toute eſpèce de bâtiment, était devenu, du temps des Vénitiens, le refuge des pirates. Ce port eſt ſitué du côté du levant de l'île ; vers le midi eſt la ville de Capſagli, & un port de même nom, peu ſûr, même pour les petits bâtimens. Son territoire, quoiqu'en grande partie ſtérile, eſt fertile en certains endroits, & produit du grain, du vin & autres fruits.

Cérigoto eſt ſituée entre l'île de Cérigo &

celle de Candie : elle eſt habité par dix-ſept
La Grèce. familles de Sfaciotes, peuple qui habite certaines montagnes de Candie : elle en eſt dépendante & ennemie naturelle du Turc, comme ſont les Mainotes dans la Morée.

## CHAPITRE VII.

*Étendue, population, division territoriale, gouvernement, commerce, productions & exportations de la Grèce.*

La Grèce.

La ſurface de la Grèce eſt de 6150 lieues quarrées. La Macédoine en a 2000; l'Épire, depuis le *Drolo* juſqu'au golfe de l'Arta, 1700, & la Grèce méridionale 2450.

La Macédoine a 700000 ames; ce qui fait 70 individus par lieue quarrée. Le pays de Zangora donne le maximum de la population de la Grèce; la Morée & l'Épire donnent le minimum. Dans le pays de Zangora on compte 113 par lieue quarrée, & on n'en compte que 100 dans la Morée. La Theſſalie a 500000 ames, & l'Épire qui a le double d'étendue n'en a que 400000. L'Étolie, la Phocide, la Béotie n'ont à peine 200000 ames, & l'Attique, d'après les évaluations les plus juſtes, ne va pas à 20000. La Morée qui a 1000 lieues quarrées de ſurface, a moins de 500000 habitans; en ſomme la population de la Grèce ne peut pas être évaluée au-delà de 1920000 ames. Six de nos bons

La Grèce.

départemens valent mieux aujourd'hui que c
pays si vanté.

La Macédoine, la Thessalie, la partie orien
tale de la Phocide & la Béotie, sont des pay
fertiles. Le terrein de l'Attique est léger; i
n'est propre qu'à la culture de l'orge & d
l'olivier. La Morée au contraire est susceptibl
de toutes les cultures : ses vallées produisen
du froment, & ses montagnes abondent e
paturages. L'Épire qui est par-tout hérissée d
montagnes, est la contrée la plus stérile.

Les produits agricoles de la seule Macédoine
valent mieux que tous ceux du reste de l
Grèce; quant aux produits industriels, il son
mieux divisés. La province la plus industrieus
est la Thessalie, puis la Macédoine, l'Épire
la Morée, l'Attique, enfin une partie de l
Béotie, connue sous le nom de pays de Livadie
Le reste de la Béotie, la Phocide, la Loiride
l'Étolie, n'ont aucun genre d'industrie.

La Grèce a quatre grands pachaliks, qu
sont ceux de Tripolitza, d'Egrippo ou de Nègre
pont, de Janina & de Salonique. Le pachali
de Tripolitza comprend toute la Morée; celu
d'Egrippo s'étend sur toute l'île de ce nom
sur la Béotie & sur la partie orientale de l
Phocide. Naupacte ou le Pante a un petit pach
particulier; Athènes & Livadie sont gouver-

és par des vaiwodes; Lariſſe eſt régie par un Mouſſelin, & le pays de Zagora, qui eſt l'ancienne Magnéſie, par ſes propres primats. La Grèce.

Le pacha de Janina commande dans toute l'Épire, & celui de Salonique dans toute la partie méridionale de la Macédoine. La partie ſeptentrionale eſt gouvernée par des beys particulier, & la Pierie eſt ſous la dépendance de l'aga de Khaterin. Ce petit ſeigneur règne aujourd'hui ſur l'Olympe à la place de Jupiter.

Les diviſions modernes de la Grèce n'exiſtent que dans les géographes. Ces provinces perdirent avec la liberté leurs noms & leurs limites. Tout fut confondu lors de la conquête. Le gouvernement militaire, qui était celui du vainqueur, fut établi par-tout; & avec ce gouvernement, Sultan Mourad ſecond établit des diviſions militaires, conformes à celles qui exiſtaient dans ſes états d'Aſie. Ces diviſions ſont connues ſous les noms de *pachalik*, de *mouſſelimlik*, de *vaivodolik* & d'*agalik*. Les plus grandes diviſions ſont les *pachaliks*, & les *agaliks* ſont les plus petites. Ces gouvernemens ne ſont point diſtribués hiérarchiquement, mais ils ſont indépendans les uns des autres. Les hommes qui en ſont inveſtis ſont les dépoſitaires de l'autorité du prince, & ils l'exercent dans toute ſa plénitude; ils cumulent

La Grèce.

dans leurs mains tous les pouvoirs, excep
celui de la juſtice contentieuſe déléguée
cadi, & ils coupent & font couper deva
eux la tête à un homme, avec le ſang-fro
d'un boucher qui égorge un bœuf. La Por
vend ordinairement au plus offrant les pach
liks, les mouſſelimliks, & quelquefois elle l
donne à la faveur. La commiſſion eſt po
tout le temps qui s'écoule d'un *beyram* à l'a
tre, c'eſt-à-dire, pour un an : on la fait prorog
pour deux beirams avec de l'argent. Quan
une ville n'eſt pas contente d'un pacha
d'un mouſſelim, elle offre pour ſe débarraſſ
de ces officiers autant de bourſes qu'ils peu
vent en donner eux-mêmes pour conſerv
leur place, & alors l'affaire eſt décidée au poi
de l'or. Les vaivodoliks & les agaliks ſo
donnés de la même manière; dans cer
tains cantons de la Grèce, ils ſont [illegible] à u
privilége de conceſſion à perpétuité. Ces co
ceſſions ont été faites en fave[illegible] ai ju
familles qui ont rendu de grands ſervices
l'état. Les *Ghaorinos* qui ont con[illegible] la M
cédoine, poſſèdent ainſi pluſieurs agaliks. Enfi
il y a des agaliks & des vaivodaliks qui ſo
donnés à l'enchère, & qu'on prend à ferm
comme une métairie. Tous les apanages d
ſultanes s'afferment ainſi. Depuis le règ

d'Abdul-Ahmid, qui eſt l'époque d'une plus grande accélération dans la décadence de l'empire ottoman, les agaliks de la Grèce ſont ſouvent conquis de vive force par des aventuriers Albanois. La Porte donne alors l'inveſtiture qu'elle ne peut refuſer. Quelques-uns de ces agas heureux ont même uſurpé dans les derniers temps des vaivodaliks; & à juger de leur conduite future par la manière dont ils ont débuté dans leur entrepriſe, il eſt à craindre qu'ils n'envahiſſent bientôt les pachaliks. C'eſt ainſi que les pachas de Scutari & de Janina ſe ſont rendus maîtres de leurs gouvernemens, & il eſt à préſumer que ces gouverneurs rendront leur fief héréditaire. Les beys de Serès & de Melenik dans la haute Macédoine, & dans la baſſe, ceux de Zigna & de Katherin, poſſèdent de la même manière leurs agaliks. La Grèce.

L'agriculture ne peut fleurir que ſous les bons gouvernemens & elle eſt nulle dans ce pays. La branche d'économie rurale qui y eſt le moins négligée, eſt le nourriſſage des troupeaux, parce que la terre, pour produire des troupeaux, n'a pas beſoin d'être ſollicitée par la culture. La Grèce eſt revenue à ſes temps héroïques: on n'y rencontre plus que des ber-

La Grèce.

gers & des brigands, & par malheur pour nous il ne naît plus d'*Hercule* ni de *Théſée*.

Le principal article du commerce grec e le coton. Le produit de cette plante eſt ſup rieur à tous les autres produits agricoles; au la culture du coton ſe propage-t-elle de proch en proche, & depuis quelques années, elle envahi les meilleurs terreins.

Cette culture eſt très-avantageuſe, & penſe qu'on pourrait la naturaliſer dans le mi de la France. On a fait dans le Piémont que ques eſſais qui ont bien réuſſi, & j'ai vu mo même à Nice pluſieurs variétés de coton mac donien qui ont donné des coques d'une bla cheur éblouiſſante.

On cultive les mêmes variétés dans les haut vallées de l'Aſie mineure, ſituées entre l rameaux du mont Taurus qui ſont couverts neige huit mois de l'année. Or, dans ces vall le climat doit être plus froid que dans nos r gions du midi, & au rapport des voyageur il l'eſt beaucoup plus que dans la Provenc du moins il eſt certain que le climat de ce province françaiſe eſt plus doux & plus tem péré que celui de la Macédoine. Quelque d férence qui exiſte dans la latitude de ces de pays, le voiſinage de l'Athos, du Pungée, d l'Olympe, apporte ici de fréquentes variatio

da



dans la tempé
hautes montag
de la Macédoin
l'atmoſphère.

Il eſt vrai q
les plus grandes
cercle de mont
tous côtés ; n
abris & des ſit
qui s'étend dep
depuis Nîmes ju
pas douteux qu
culture réglée d
naux.

Le travail qu
tournerait pas l'
ordinaires ; il po
nes, & ſuccéd
l'éducation de

Le coton du I
eſtimé que celu
pur, moins ſoye
& plus âpre à la
du coton dimin
meſure que l'on
du nord.

La ville de S
où ſe rendent c

dans la température : l'air qui descend de ces hautes montagnes & qui circule dans les vallées de la Macédoine, y réfroidit considérablement l'atmosphère. La Grèce

Il est vrai que la plaine de Serés, où sont les plus grandes plantations, est entourée d'un cercle de montagnes, & qu'elle est à l'abri de tous côtés ; mais on trouve de semblables abris & des sites aussi heureux dans le pays qui s'étend depuis Nice jusqu'à Marseille, & depuis Nîmes jusqu'à Perpignan. Il n'est donc pas douteux que le coton ne put être mis en culture réglée dans nos départemens méridionaux.

Le travail qu'exigerait cette culture ne détournerait pas l'agriculteur de ses occupations ordinaires ; il pourrait être le partage des femmes, & succéder aux soins qu'elles donnent à l'éducation des vers à soie.

Le coton du Levant est généralement moins estimé que celui des Antilles ; il est moins pur, moins soyeux, d'un brin plus grossier & plus âpre à la filature. Il semble que le fruit du coton diminue de qualité en Turquie à mesure que l'on s'enfonce dans les provinces du nord.

La ville de Serés est le marché commun où se rendent chaque dimanche d'hiver les

La Grèce.

payſans de toute la vallée. Ils viennent offri
les cotons de leurs champs. Les acheteur
ſont des marchands commiſſionnaires établis
Serés, ou des facteurs envoyés par les négocian
francs de Salonique. Ces facteurs doivent êtr
munis de gros fonds, parce qu'ils ſont obligé
de payer avant la livraiſon les trois quar
des cotons arrhés; ils achètent la marchan
diſe ſans la voir, & ne vont dans les village
que pour la faire emballer & voiturer. C'e
ainſi que ſe commencent des affaires immenſe
qui ſe terminent ſans courtier, ſans écrit
ſans garantie, mais ſeulement par des accor
verbaux toujours fidèlement exécutés. S'
ſurvient quelque conteſtation entre le vende
& l'acheteur, le bey de Serés les fait amen
devant lui & les juge ſans appel. Ce bey n'e
qu'un Tartare, mais il allie tant de droitu
à ſa rudeſſe, que dans toute l'étendue de ſo
agalik, la mauvaiſe foi eſt enchaînée par
crainte.

Le produit du coton eſt comparable à cel
d'une des plus riches colonies des Antille
& il forme la baſe des retours dans le com
merce des Européens. C'eſt ce commerce q
répand les cotons macédoniens dans toutes l
parties de l'Europe.

La conſommation de la Grèce eſt immenſe

rais il faut considérer que les Turcs rem- La Grèce.
plissent leurs matelas de coton, qu'ils en gar-
nissent leurs sophas & leurs contrepointes, &
qu'ils en emploient une grande quantité dans
leurs funérailles, suivant une de leurs pra-
tiques religieuses, qui prescrit de boucher
avec du coton aux morts des deux sexes toutes
les ouvertures & tous les conduits naturels.

La belle teinture rouge que l'on donne au
coton dans l'empire ottoman, est connue en
Europe sous le nom de *rouge du Levant*, *rouge*
*d'Andrinople*. Les principales fabriques de ce
coton filé rouge établies en Grèce sont dans
la Thessalie. Il y en a à Baba, Rapsani, Tour-
navos, Lariſſe, Pharsale, & dans tous les
villages situés sur le penchant de l'Ossa & du
Pélion. Ces deux montagnes peuvent être
considérées comme des alambics qui distillent
les vapeurs éternelles dont l'Olympe est cou-
ronné, & qui les distribuent dans les belles
vallées assises à leurs pieds. Parmi ces vallées,
on a distingué de tout temps celle de Tempé,
à cause de la beauté des ombrages & des
eaux. Ces eaux, à raison de leur limpidité,
sont très-propres à la teinture, & elles ali-
mentent une infinité de fabriques, dont les
plus renommées sont celles d'*Ambelakia*.

Ambelakia est sur le penchant de l'Ossa &

La Grèce.

du Pélion & sur la rive droite du Penée, entr
Lariſſe & la mer. Ce village, par ſon activité
reſſemble plutôt à un bourg de la Holland
qu'à un village de Turquie. Il répand par ſo
induſtrie le mouvement & la vie dans tout
pays d'alentour, & il donne naiſſance à u
commerce immenſe qui lie l'Allemagne à
Grèce par mille fils. Sa population qui a trip
depuis quinze ans, eſt aujourd'hui de quat
mille ames, & toute cette population vit da
les teintureries, comme un eſſaim d'abeilles
dans une ruche. On ne connaît point da
ce village les vices ni les ſoucis qu'engend
l'oiſiveté. Les cœurs des Ambelakiotes ſo
purs & les viſages contens. La ſervitude q
flétrit à leurs pieds les campagnes qu'arroſe
Penée, n'eſt point montée ſur leurs côteau
aucun Turc ne peut ni habiter ni ſéjourn
parmi eux, & ils ſe gouvernent comme le
ancêtres par leurs *Protoyeros* & par leurs p
pres magiſtrats. Deux fois les farouches m
ſulmans de Lariſſe, jaloux de leur aiſance
de leur bonheur, ont tenté d'eſcalader le
montagnes & de piller leurs maiſons, & de
fois ils ont été repouſſés par des mains
ont ſoudain quitté la navette pour s'armer
mouſquet.

Tous les bras, même ceux des enfans,

employés dans les teintureries d'Ambelakia, & tandis que les hommes teignent le coton, les femmes le filent & le préparent. On ne connaît point dans ce canton de la Grèce l'usage des rouets : tout se file au fuseau. Le fil, sans doute, en est moins fort, moins rond, moins égal ; mais il est plus doux, plus soyeux, plus tenace ; il casse moins & dure plus ; il blanchit mieux & est plus propre à la teinture. C'est un plaisir de voir les femmes d'Ambelakia, armées chacune d'un fuseau, & caquetant ensemble devant la porte des maisons ; mais on ne peut jouir qu'un instant de ce plaisir, car dès qu'un étranger paraît, soudain elles s'enfuient, en laissant voir comme Galathée, dans leur fuite précipitée, le désir de se montrer :

La Grèce.

*Et fugit ad Salices & se cupit ante vidéri.*

L'œil ne peut alors que parcourir rapidement quelques-unes de leurs formes ; mais il reconnaît encore avec surprise ces anciennes tailles grecques, sveltes & élancées, qui ont servi de modèles aux plus belles statues du monde.

Pour moi, je n'oublierai jamais ce que j'ai vu à Ambelakia & dans ses environs ; une population nombreuse vivant toute entière du

La Grèce.

produit de ſes manufactures, & m'offrant, au milieu des rochers de l'Oſſa, la réunion touchante d'une famille de frères & d'amis; la belle inſtitution reléguée par les Jéſuites au milieu des forêts du Paraguay, tranſplantée comme par magie parmi les précipices & les avalanches de Tempé; les haines grecques amorties; le goût des vaines ſubtilités remplacé par l'amour des ſolides études; la vanité nationale étouffée par des ſentimens généreux : toutes les idées grandes, libérales, germant ſur un ſol voué depuis vingt ſiècles à l'eſclavage; l'ancien caractère grec repouſſant avec ſa première énergie au milieu des torrens & des cavernes du Pélion, & pour tout dire enfin, tous les talens & toutes les vertus de l'ancienne Grèce renaiſſant dans un coin de la Grèce moderne.

Le tabac forme, après le coton, la plus riche branche des exportations grecques. On cultive les deux variétés de tabac, connues ſous le nom de *Nicotiana latifolia* & de *Nicotiana ruſtica*. Cette culture emploie un huitième des terres en labour, & fait vivre une population de vingt mille familles.

Le tabac ſe ſème ici au mois de mars dans une terre récemment humectée, préparée par deux labours, & amendée avec du fumier de bergerie. La graine lève quelques jours après

qu'elle a été semée, & pendant que sa tige végète & se fortifie, on prépare un autre terrein, où l'on transporte au mois de mai toutes les jeunes plantes, qui sont rangées sur des lignes parallèles à un pied quarré de distance. C'est ce second site qui est le site propre du tabac, le premier ne sert que de pépinière : l'arrosement est nécessaire dans les temps secs. La Grèce.

Le tabac mûrit en septembre. Les feuilles jaunissent alors, s'inclinent vers la terre, & se détachent de la terre sans effort. La cueillette est l'ouvrage des femmes : elle se fait le matin, après que les feuilles ont été humectées par la rosée. On cueille successivement les plus belles & les plus mûres, & on les enfile par la queue dans de longues aiguilles. On forme alors des liasses de dix à douze pieds de longueur, & on les pose par les extrémités sur des piliers de bois fichés en terre, dans un lieu bien exposé à l'air libre & aux rayons du soleil.

Le champ qui a produit ces plantes, demeure, après la cueillette, couvert d'une infinité de tiges nues, qui présentent dans l'automne l'aspect d'une forêt de roseaux que le moindre vent agite, & dont le bruit ressemble alors à celui de la mer irritée. Ces tiges se

La Grèce.

deſſèchent ſur pied, & ſont pour la terre un excellent engrais par le ſel âcre & piquant qu'elles y dépoſent.

La Macédoine eſt de toutes les contrées de la terre la plus propre peut-être aux plantations de tabac. Son ſol trop riche a beſoin de la ſuccion des plantes voraces, comme les tempéramens ſanguins ont beſoin de la ſaignée. La qualité de l'air épais & nitreux, l'aſſiète du terrein au pied du Pungée, de l'Olympe & d'autres monts élevés qui entourent ce pays d'un cercle éternel de vapeurs, les alluvions continues de la mer, du Strymon, de l'Axius & mille autres accidens particuliers donnent au règne animal & végétal un luxe & une abondance de vie inconnus par-tout ailleurs. La nature a ici trop de force : les plantes y ont trop de ſève, & les animaux trop de vigueur.

Une terre plantée en tabac donne un produit annuel brut, ordinairement double de celui d'une terre ſemée en grains; mais la culture & la manipulation du tabac exigent des ſoins qui diminuent beaucoup les profits du planteur. Une choſe pourtant déprécie ces plantations à mes yeux, c'eſt qu'en général on vit moins long-temps dans les villages qui cultivent le tabac que dans les autres : les

émanations de cette plante abrégeraient-elles le principe de la vie? ou bien est-ce la culture du tabac qui en épuiserait trop tôt les sources, en ne laissant presque point de repos aux pauvres qui s'en occupent? La Grèce.

Le commerce français n'a pas pu toucher aux tabacs macédoniens, tant qu'a duré le privilége de la ferme-générale; mais il pourrait aujourd'hui partager avec les négocians des autres nations cette branche du commerce grec, & même l'exploiter avec plus d'avantage : c'est au gouvernement à l'encourager dans cette entreprise.

Quand on considère la Grèce sous le point de vue de ses avantages naturels, on trouve qu'il n'est aucun pays de l'Europe où les individus aient reçu plus d'aptitude au bonheur : mais quand on l'envisage sous l'aspect de ses forces politiques, on trouve que tous les fléaux d'une administration barbare semblent s'être donnés la main pour désoler une des plus belles contrées de la terre par la richesse & la variété de ses produits.

Cependant ce pays, dans son état de misère, produit encore une quantité immense de bled, de tabac, de coton, & il exporte en valeurs plus de la moitié de ces riches productions.

A voir cette masse d'exportations, on serait

La Grèce.

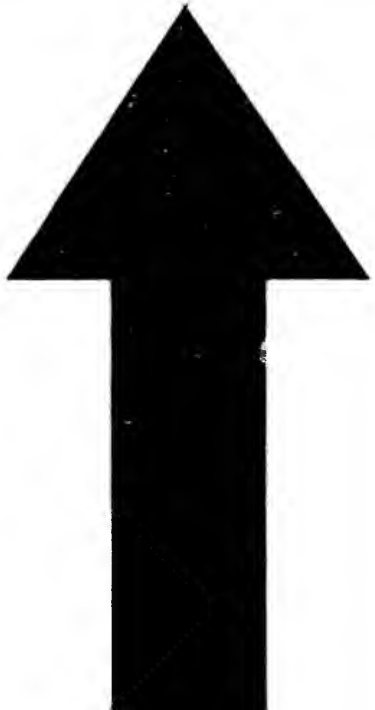
tenté de juger favorablement de l'état des cultivateurs; mais on se tromperait. Cette surabondance de productions ne prouve rien pour leur bonheur, parce qu'elle n'est point l'excédent du nécessaire. Dans les états où les paysans jouissent de la plénitude de leurs droits civils, comme dans la plus grande partie de l'Europe, rien ne se vend qu'on n'ait pourvu du moins au nécessaire; c'est alors le superflu que l'on exporte. Mais dans les pays qui se rapprochent de l'état de ces contrées, où une multitude de nègres est mise en action par le fouet de quelques blancs, l'exportation n'est jamais en proportion exacte avec l'abondance. Là, des milliers d'individus travaillent à produire pour un très-petit nombre. Là, de petits tyrans réunissent la masse de travail de tout un canton pour la dévorer seuls : ils ne laissent pas même au malheureux producteur le plus étroit nécessaire, & ils vendent ce qu'ils ne peuvent dévorer, pour satisfaire leurs fantaisies. En Grèce, comme en Pologne, les paysans meurent de faim, & les seigneurs regorgent d'or.

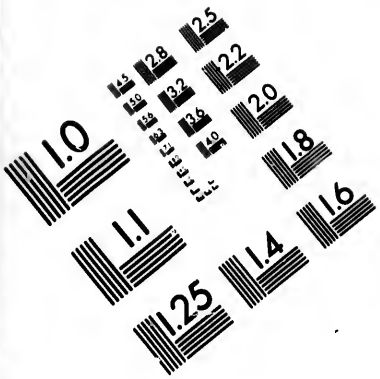
Ce que nous appelons, dans le commerce de la Méditerranée, *vermillon*, est le kermès. Le kermès est un gall-insecte qui croît sur un petit chêne vert, comme la cochenille croît sur le nopal. Ce petit chêne est répandu avec

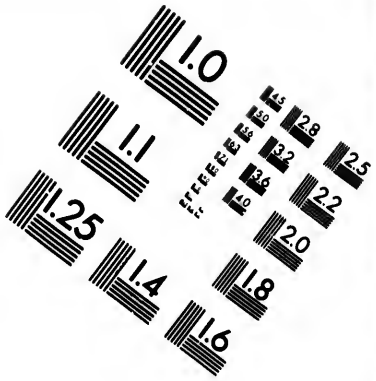
une étonnante profuſion ſur toute la côte de la Béotie & de la Phocide, que baigne la mer de Criſſa; & quand on va chercher des ruines ſur les petits côteaux *Sud* qui conduiſent à l'Hélicon & au Parnaſſe, on rencontre par-tout des bouquets de cet arbriſſeau. Comme il ſe plaît dans les terreins rocailleux & ſtériles, il fait preſque, avec quelques miſérables vignobles, la ſeule richeſſe de tous les villages répandus ſur les lieux qu'occupaient jadis Delphes, Criſſa, Cypariſſus, Daulis, Ambryſſus, Anticyre, Bulis & Theſpies. Thisbé, Aſera, la patrie d'Heſiode, l'hypocrene, la grotte & le bois ſacré des Muſes ſont cachés aujourd'hui ſous des buiſſons de kermès. La Grèce.

Les anciens diſaient qu'on ramaſſait ſur les rivages de Bulis les coquillages qui ſervaient à teindre le pourpre. La vérité eſt que ces rivages ſont tapiſſés de kermès, & que le kermès était le principal colorant employé dans les teintureries de Bulis.

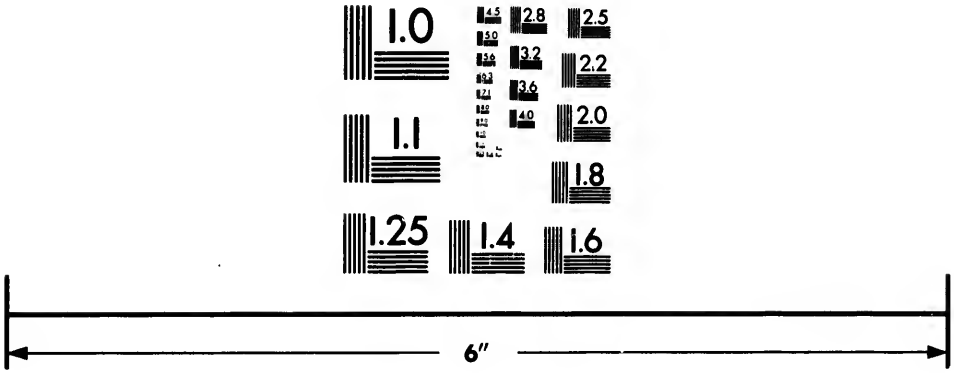
Le kermès provient d'un œuf, paſſé ſous l'état de nymphe, & après avoir percé une eſpèce de coque qui lui ſert d'enveloppe, il prend une forme ſphérique, telle à peu-près que celle d'un petit cloporte, & parfaitement ſemblable à une boule dont on a retranché un ſegment. Il ne ſe nourrit pas en rongeant les

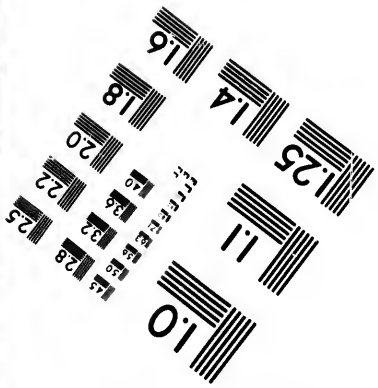


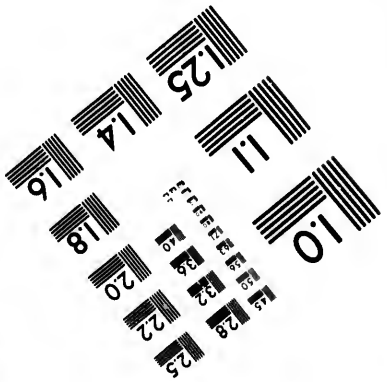



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

La Grèce.

feuilles, comme les chenilles, mais en les ſuçant avec une trompe placée ſous ſon corſelet.

Le mâle eſt plus petit que la femelle, & il eſt auſſi plus agile ; il a deux aîles, & ſaute bruſquement comme une puce. La femelle court au printemps ſur toutes les branches ; mais dès que l'été eſt venu, elle ſe fixe à un point de l'arbriſſeau, ne ſe déplace plus, & reçoit dans cet état d'immobilité les carreſſes du mâle ; elle pond enſuite, bouffit exceſſivement, & meurt. Son cadavre informe ne conſerve point, comme celui de la cochenille, l'extérieur animal ; les traits s'effacent, diſparaiſſent, et bientôt on n'apperçoit plus qu'une eſpèce de galle, triſte berceau des œufs qui doivent éclorre. Ces œufs ſont d'un rouge blanchâtre ; & vus au microſcope, ils ſemblent parſemés d'une infinité de points brillans couleur d'or.

On fait au printemps la récolte du kermès, & elle eſt plus ou moins abondante, ſelon que l'hiver a été plus ou moins doux. Ces petits animaux craignent extrêmement le froid ; les plus beaux viennent ſur les chênes voiſins de la mer ; ce ſont des femmes qui les cueillent en les détachant des branches avec leurs ongles. Comme la roſée, en amolliſſant les feuilles épineuſes de l'arbriſſeau, rend la cueillette plus

uſée, on a ſoin de la faire avant le lever du ſoleil. Quand elle eſt terminée, on arroſe les kermès de vinaigre pour tuer les petits mâles contenus dans les œufs : ſans cette précaution, ils s'envoleraient & emporteraient la teinture ; puis, on fait ſécher tous les kermès, & on les frotte dans un ſac pour les rendre luſtrés ; l'inſecte prend alors la figure d'une coque. Les coques les plus recherchées dans le commerce, ſont celles qui fourniſſent le plus de cette poudre rougeâtre qui ſe détache de l'animal, ſous la forme de grain, & que l'on nomme vulgairement *graine d'écarlate*. C'eſt de cette graine que l'on tire cette belle couleur rouge ſi eſtimée avant l'uſage de la cochenille.

Les Marſeillais font le commerce du vermillon & le revendent aux Tuniciens qui l'emploient pour teindre les *fés* ou bonnets de Tunis. La couleur de ces bonnets eſt belle & ſolide, ce qui fait regretter que nos teinturiers aient abandonné l'uſage du vermillon.

## CHAPITRE VIII.

*Observations sur la situation politique de la Grèce. — Etat présent de l'Eglise Grecque.*

La Grèce.

LA situation politique de la Grèce présente, depuis long-temps, à l'observateur attentif, les symptômes de l'explosion que des évènemens récens paraissent avoir rapidement provoquée. La Grèce ne peut pas rester davantage asservie sous le joug des Turcs ; elle s'élance vers son affranchissement, & respire à prendre un rang parmi les nations indépendantes de l'Europe ; une époque importante sera celle où elle s'emparera, ou plutôt, où elle se ressaisira d'une existence politique. Pour en apprécier les conséquences probables, il est nécessaire d'arrêter son attention sur ses tentatives récentes, qui donnent lieu de croire que son réveil approche & qu'elle va reconquérir ses droits.

Il faut convenir qu'aucun peuple n'est arrivé si près de la perfection en tout genre ; il semble que le génie des anciens Grecs a été doué de cette force surnaturelle qu'Homère donne à ses héros. La Grèce conquise a civilisé Rome, mais les conquérans étaient les Romains ; la

même Grèce conquise n'a point policé la Turquie, parce que les conquérans étaient les Turcs. L'insouciance de ces barbares est à peine concevable ; on les voit contempler, avec une féroce stupidité, les chefs-d'œuvre de l'art, les monumens, les temples antiques ; & s'imaginant que des génies en ont été les architectes, ils les détruisent, ils en brûlent le marbre pour avoir de la chaux & faire du stuc dont ils revêtent leurs maisons bâties sans goût & sans aucune connaissance de l'architecture : ainsi, le plus beau pays du monde est devenu un désert, les bêtes sauvages en habitent une partie, l'autre est occupée par des hommes encore plus féroces. La Grèce.

Quant aux défauts que l'on reproche aux Grecs, quelques uns, sans doute, sont l'effet de leur ancienne corruption ; mais la plupart ont leur source dans l'état d'abjection & de servitude où la Turquie les retient. Ce principe de dégradation agissant depuis plusieurs siècles, a dû accumuler ses effets désastreux sur l'esprit des Grecs ; mais si ce poids accablant était soulevé, leur ame reprendrait bientôt sa vigoureuse élasticité ; il est même étonnant qu'ils aient conservé autant de vigueur de caractère, & qu'ils ne soient pas plus avilis.

Si nous les considérons comme peuple, &

La Grèce.

eu égard à leur civilisation, leur supériorité sur les Turcs est frappante. Ils possèdent, à un degré éminent, le génie de l'invention; mais ce qui forme un contraste des plus frappans c'est leur activité, leur légèreté comparée à la gravité cérémonieuse & stupide des Turcs. Au milieu d'eux, l'européen croit être dans sa patrie & parmi des hommes de son espèce. Entre lui & le Musulman, la distance est énorme; aucun raprochement n'existe ni dans les goûts ni dans les idées; plus il connoît la langue turque, plus cette différence lui paraît sensible. Il n'en est pas de même des Grecs: plus on vit avec eux, plus on remarque de conformité dans leurs mœurs & dans leurs coutumes avec les mœurs & les habitudes des autres nations. A la vérité, ils sont légers, ambitieux à l'excès & avides d'honneurs; mais cette ambition qui n'est maintenant qu'une faiblesse leur inspirera de grandes choses, quand un but plus noble sera offert à son activité. Leur courage ne saurait être révoqué en doute; il a été mis à d'assez fréquentes épreuves. Ce qu'ils ont fait au service de la Russie ne doit laisser sur ce point aucune incertitude.

Les Grecs de Macédoine & des pays voisins sont robustes, courageux & en quelque sorte féroces. Ceux d'Athènes & de l'Attique sont encor

encore remarquables par leur ſagacité & leur pénétration. Tous les habitans des îles ſont gais, vifs, paſſionnés pour la muſique & la danſe, affables, hoſpitaliers, & d'un bon naturel : de tous les Grecs, ce ſont en général les meilleurs. Ceux de la Morée ſont pirates; on ne doit point s'en étonner quand on ſe rappelle les affreux traitemens que les Turcs leur ont fait eſſuyer, & leurs continuels efforts pour s'affranchir. Dans l'Albanie, l'Epire, & dans tous les pays montueux, le peuple eſt brave, guerrier, mais ſauvage, tuant ſans ſcrupule & volant les voyageurs. Un Turc n'oſerait pas ſe haſarder ſeul dans ces contrées ; il n'eſt pas d'homme qui ne ſe fît un mérite de le tuer. — Peut-on en être ſurpris. La Grèce.

En général, les inſulaires grecs ont de grands traits, pleins de nobleſſe : il n'eſt point d'endroit public où l'on ne puiſſe, en examinant les diverſes figures, ſaiſir les traits épais dont les artiſtes grecs ont formé la tête d'Apollon & celles des plus célèbres ſtatues.

On ſe tromperait bien évidemment, ſi on voulait juger de la conduite de la Porte envers ces provinces, par analogie avec les opérations politiques des autres puiſſances. Parmi nous, la révolte d'une province occaſionnerait quelques nouvelles meſures de rigueur, & tout

La Grèce.

au plus le châtiment des plus coupables. Le Turc, en pareille circonstance, ne tend à rien moins qu'à la destruction totale des révoltés, pour n'avoir plus rien à craindre de leur mécontentement. C'est ainsi qu'après la défaite des Grecs de la Morée qui, séduits par l'espoir de s'affranchir, avaient pris les armes en faveur de la Russie ; il fut proposé dans le Divan d'en faire un massacre général : ce n'était pas la première fois qu'on y avait agité sérieusement la question d'exterminer tous les Grecs ; cependant cette mesure fut heureusement combattue par Gazi-Hassan, d'après des principes puisés dans l'humanité & dans la politique : le principal argument dont il se servit, & qui seul entraîna la conviction, fut celui-ci. Si nous tuons tous les Grecs, nous perdrons la capitation qu'ils paient.

Ces climats peuvent produire encore des actes de patriotisme & des vertus capables de surprendre les nations les plus civilisées de l'Europe. Disons-le hardiment, il existe encore dans la Grèce quelques hommes capables de rappeler la mémoire de leurs ancêtres ; c'est chez les peuples habitans des montagnes que se conserve encore l'esprit de liberté qui anima les anciens Grecs : il respire encore chez ces peuples, sous l'abri de ces rochers qui repoussent

loin d'eux les vices & les tyrans. Dans tous les siècles & dans tous les pays, les montagnes sont, ainsi qu'on l'a observé plus d'une fois, l'asyle de la liberté : ce sont les remparts & les forteresses que la nature a construites contre les oppresseurs du genre humain qu'elle a d'ailleurs si bien servi. Là se formèrent ces guerriers vainqueurs de l'Italie sous Pyrrhus, & redoutables pour Rome elle-même au temps de sa vraie puissance, c'est-à-dire, de ses vertus & de ses mœurs, avant qu'elle fût corrompue par ses succès, & affaiblie par sa grandeur; c'est là que cette même Rome, enfin soumise à des maîtres, allait chercher ces soldats qui, sous le nom de légions d'Illyrie, faisaient la force de ses armées, & qui disposèrent plus d'une fois de l'empire : enfin, c'est contre ces rochers que vint se briser la Puissance ottomane, à l'époque où elle était la plus formidable; c'est là qu'au quinzième siècle, ce grand Scanderberg, ce héros de la chrétienté, vainqueur d'Amurath & de Mahomet second, renouvella avec un petit nombre de guerriers, les prodiges opérés dix-huit siècles auparavant dans les campagnes de l'Attique & de la Béotie. Tel est constamment le génie belliqueux de ces peuples, que cherchant par-tout la guerre, on les trouve jusques dans notre histoire, & que

La Grèce.

La Grèce. sous le nom d'Albanois, on les voit souvent pendant le seizième siècle, tant en France qu'en Italie, participer à la gloire & au malheur de nos armes.

Il existe dans la Grèce une autre nation plus intéressante encore & dont l'origine réveille de plus grandes idées, ce sont les descendans des anciens Spartiates, connus aujourd'hui dans le Levant sous le nom de Maniotes; c'est là, c'est sur les monts Taygetes, qu'armés pour la cause commune, robustes, sobres, invincibles, libres comme au temps de Lycurgue, ils défendent avec succès, contre les Turcs, cette liberté qu'ils ont maintenue contre tous les efforts de la Puissance Romaine. C'est en vain que les Turcs ont fréquemment envoyé contre eux de nombreuses escadres & des armées formidables. Un petit nombre d'hommes libres a vaincu des milliers d'esclaves: là se sont refugiés après la prise de Constantinople, les Comnènes, les Paléologues, les Phocas, les Lascaris, jadis souverains d'un peuple avili, & maintenant les égaux d'un peuple libre: là sont ensevelies des actions héroïques dignes d'être transmises à la postérité, par la plume des Thucydides & de Xénophon: là existe encore, & je l'ai vu, un de ces chefs Maniotes, qui ayant pris les armes à l'arrivée des Russes, enfermé dans une tour avec

quarante hommes, soutint un siège contre six mille Turcs; il s'y défendit plusieurs jours, & les assiégeans étant enfin parvenus à embrâser son asyle, virent sortir sanglans & couverts de blessures, deux hommes, un vieillard & son fils. La Grèce.

Ce sont ces peuples habitans des montagnes, qui peuvent seuls mériter le nom de grecs, & élever les autres à l'honneur d'en être dignes. S'il n'est pas de leur destinée de redevenir libres, il l'est au moins d'adorer toujours le nom de liberté; ils ne sont pas animés, sans doute, par ce sentiment éclairé des droits de l'homme, né de l'estime de soi-même & du respect dû à la nature humaine, sentiment sublime qui attache une vertu au besoin de la liberté, une horreur innée de l'oppression, nourrie & fortifiée par la haîne qu'inspirent les vexations du Pacha: voilà la passion qui domine dans leurs cœurs & qui est inséparable de leur existence; mais toute aveugle qu'elle est, ne pourrait-elle pas devenir un puissant mobile? Quels effets ne pourrait-elle pas produire chez un peuple où il existe encore des êtres doués de l'activité la plus soutenue, de la pénétration la plus prompte & de la plus vive énergie.

Que de germes de talens étouffés & perdus! & s'ils étaient recueillis & cultivés, quels fruits

La Grèce.

n'en faudrait-il pas attendre : je sais que pour ceux dont l'esprit timide ne rencontre par-tout que des obstacles, & dont l'imagination lente ne conçut jamais de ressources, ce qui n'est que difficile devient impossible & chimérique. On m'objectera la dégradation & la mobilité des Grecs, dont je conviens moi-même ; mais qui ne voit que cette dégradation tient à des causes qui ne sauraient être invincibles, & dont je propose précisément la destruction ! Qui ne voit que cette mobilité qu'on leur a reprochée dans tous les temps, & qui toutefois ne les a pas empêché de jouer un si grand rôle dans l'univers, ne pourrait les empêcher de se montrer encore avec éclat, puisqu'ils ont conservé ces qualités précieuses, sources de grands talens quand elles sont cultivées, & cette vigueur, source des grandes vertus quand elle trouve l'occasion de se déployer ? Voudrait-on, pour combattre l'espérance que je conserve de voir encore les Grecs reparaître avec honneur sur la scène du monde ? voudrait-on nier cette influence si reconnue de nos jours, que le gouvernement, des principes nouveaux, des réformes utiles exercent sur les nations, quelquefois même en peu d'années ? Oublierait-on l'empire plus grand encore que la politique exerce sur les évènemens, vérités inconte-

tables, & dont il ſerait facile de multiplier les preuves.

La Grèce.

Les grecs placés ſous un ciel favorable dans le plus heureux des climats, environnés des lumières & des connaiſſances de l'Europe qui peuvent ſi facilement retourner vers eux, les Grecs même dégénérés, ne pourraient-ils exécuter contre les Turcs dégénérés comme eux, ce que les habitans des lagunes de la mer Adriatique, faibles & en petit nombre, ont pu exécuter contre des eſſaims de barbares alors ſi formidables, au moins par leur multitude & leur impétueuſe férocité ? Quoi ! il ſerait impoſſible de réunir les Grecs de la Morée, ſous les lois d'une aſſociation ſagement conçue, de les ſoumettre à une adminiſtration proviſoire, en attendant une légiſlation mieux combinée, de leur faire ſentir la néceſſité d'un concours unanime, & de les faire marcher tous enſemble vers la liberté, cet objet éternel de tous leurs vœux ! Cette obéiſſance aux chefs & aux commandans que, dans nos gouvernemens, l'intérêt de la diſcipline obtient ſi aiſément du ſoldat, ne pourrait s'obtenir des Grecs placés entre l'alternative de reconquérir leur liberté chérie, ou de retomber au pouvoir d'un deſpote irrité ; plus on y réfléchit, & moins ce projet paraît impraticable. L'exécu-

tion même en deviendrait facile s'il était ap-
La Grèce. puyé par les grandes puiſſances qui trouveraient un intérêt véritable à protéger cette révolution.

Sans avoir la prétention de ſurprendre des ſecrets réſervés à ceux qui veillent à l'adminiſtration des empires, il eſt au moins permis de craindre, dans cette partie du monde, une révolution dont les ſuites détruiraient cet équilibre qu'une politique éclairée cherche à établir, ſi on laiſſait agir librement les puiſſances en état de le troubler. Quel moyen plus heureux & plus ſûr pour conjurer cet orage, pour maintenir cette égalité dans les forces, qui peut ſeule enfanter la paix, que l'exiſtence d'un nouvel état au ſein de la Grèce, dont le ſol bienfaiſant, fécondé par des mains libres, donnerait à-la-fois à ſes habitans, & des beſoins & des moyens de les ſatisfaire.

Dans cette colonie commune à pluſieurs peuples, tous intéreſſés à ſa conſervation, ſe rencontreraient & ſe réuniraient, pour s'échanger les productions diverſes de vingt climats différents, également enrichis par ces heureuſes tranſmutations : les provinces méridionales de la Ruſſie, en obtenant de nouveaux débouchés, doubleraient leur culture & leur population qui en eſt la ſuite néceſſaire ; leurs productions abondantes & variées, en ſuivant le cours des

grands fleuves qui les arrosent, descendraient dans la mer noire, & passant dans le Bosphore que la faiblesse ottomane n'oserait jamais fermer, viendraient se répandre dans toute la Méditerranée, tandis que le commerce de la mer Caspienne ressentant les heureux effets de cette nouvelle activité, porterait jusques dans Ispahan & dans Dehli, ces fourrures précieuses, richesses des climats glacés du pôle. La Grèce.

Qui peut avoir intérêt de s'opposer à ce système, ce ne sera pas l'empereur, il trouve comme la Russie, dans ce nouvel ordre de choses, un accroissement de commerce & de navigation, qui fertilisant les marais de la Hongrie & toute la Transylvanie, prépare des issues aux productions de ses provinces, & par la Save & le Danube, fait passer leurs denrées, du golfe Adriatique jusqu'à la mer noire & dans la Méditerranée.

La France oublierait elle que, maîtresse de la Méditerranée, elle tirera plus facilement par cette voie toutes les productions du nord, & ces bois de construction, & ces mâts qui, abattus dans les forêts de la Pologne & traînés avec tant de peine vers les rivages de la Baltique, viennent à si grands frais remplir nos chantiers, heureux quand ils ne tombent pas

La Grèce.

entre les mains de nos ennemis, maîtres d
la Manche & trop ſouvent des mers du nord
Quels avantages la France n'aurait-elle p
pour déterminer en ſa faveur la balance de c
nouveau commerce ! combien de nouveau
débouchés pour les produits de ſes manufac
tures, puiſque les échanges ſe feraient dan
une mer où elle eſt ſûre de conſerver la pre
prépondérance, & où elle jouirait des établi
ſemens tout-formés qu'elle a déjà dans le levan

Ainſi ſe multiplieraient entre les nation
avec les fruits de la culture & de l'induſtrie
les moyens d'échanger leurs productions re
pectives; ainſi naîtrait ou redoublerait par-tou
une activité infatigable, une émulation la
borieuſe qui ferait jouir chaque peuple d
l'abondance & de la félicité que la nature lu
deſtinait; par là ſe peupleraient & s'enri
chiraient des contrées maintenant déſertes
ſtériles malgré la fécondité de leur ſol, & pau
vres au milieu des prodigalités de la nature
par-là ſe partagerait entre les différentes puiſ
ſances de l'Europe l'empire du commerce, tro
déclaré en faveur d'une nation ſuperbe, qu
s'eſt crue deſtinée à être pour jamais la domi
natrice des mers; par là diminuerait l'influenc
de ce peuple né pour faire voir juſqu'où l
commerce peut porter la puiſſance & la ſplen

La Grèce.

leur d'un état. Au reſte, ſi l'on me reprochait l'avoir formé quelques vœux, ſans doute, trop inutiles pour la liberté de la Grèce, j'inviterais mes cenſeurs à conſidérer ce qu'elle fut dans l'ordre politique, depuis les premières républiques du Péloponèſe, juſqu'à la ligue des Achéens; ce qu'elle fut dans l'ordre littéraire, depuis Homère juſqu'au ſiècle d'Alexandre, ce que fut Sparte depuis Lycurgue juſqu'à Cléomène; Athènes, depuis Solon juſqu'à la bataille de Chéronée: il faudrait bien alors me pardonner d'avoir ſouhaité qu'il pût encore naître des hommes dans la patrie d'Ariſtide & de Socrate, de Miltiade & de Sophocle, d'Épaminondas & de Platon; & ſi quelqu'un de mes lecteurs a voyagé chez les Grecs, ſi en vivant parmi eux ſous ce beau ciel & ſur cette terre favoriſée, il a ſenti le charme attaché au développement de leur eſprit, de leur caractère & de leurs qualités aimables; s'il a reçu d'eux cette antique & touchante ſimplicité qui m'a été offerte tous les jours; enfin s'il a long-temps porté le poids de ce contraſte affligeant de leur ancienne gloire & de leur humiliation actuelle, il s'écriera peut-être avec eux, avec moi: *exoriare aliquis.*

La ſéparation des égliſes d'Orient d'avec l'égliſe de Rome, & l'animoſité qui a ſubſiſté

La Grèce.

entr'elles, ne ſont pas l'effet des différences d'
pinions qui les ont diviſées de très-bonne heu
ſur l'obſervation de la pâque, ni même ſ
les queſtions plus importantes dont la diſcuſi
a donné naiſſance à l'arianiſme; il faut en ra
porter l'origine à la tranſlation du ſiége de l'e
pire de Rome à Byzance par Conſtantin, et
l'accroiſſement d'importance & de dignité
patriarche de Conſtantinople; accroiſſeme
qui devint un objet de jalouſie pour les po
tifes de Rome.

Ces prérogatives éprouvèrent de grandes o
poſitions; mais les empereurs d'Orient ſouti
rent vigoureuſement les privilèges de la no
velle ville choiſie pour être le ſiége de l'e
pire, et favorisèrent de toute leur autorité c
prétentions: l'animoſité réciproque étouff
pendant un tems, éclata avec plus de violen
au huitième ſiècle; depuis cette époque
ſchiſme eſt devenu un mal incurable. Auſſi
deux tentatives faites par Michel Palléolog
pour l'appaiſer furent-elles ſans effet, et l'
nion propoſée par le concile de Florence fu
elle de courte durée: les ſacrifices multipl
qu'il fallait faire n'étaient ni du goût du po
tife romain ni de celui de Conſtantinople; c
ſorte qu'ils devinrent chacun le centre d'u
ſyſtême différent.

En considérant l'état du clergé grec et le peu de curiosité qui reste dans la plus grande partie de l'Europe pour ce genre de connaissance, on ne doit pas attendre d'un voyageur un compte détaillé de sa doctrine; nous dirons cependant avec assurance que la doctrine de l'église grecque diffère très-peu de celle de l'église de Rome, et qu'un rapprochement serait plus praticable entr'elles qu'entre l'église romaine & la luthérienne ou les réformés. La Grèce.

Donner un compte détaillé des fêtes & des cérémonies de l'église grecque, serait un ouvrage de quelqu'étendue. Le lecteur, dont la curiosité serait intéressée à une telle recherche, peut consulter les auteurs qui ont traité de leur liturgie; il faut se contenter ici de donner une notice de quelques points de leur rituel.

Ils administrent le sacrement de l'eucharistie aux enfans nouvellement nés; ils appelent mariage le couronnement matrimonial, nom qu'ils empruntent des couronnes et des guirlandes dont les mariés sont parés, et qu'ils ne quittent que le huitième jour avec une sorte de solemnité.

Par leur discipline ecclésiastique, les Grecs sont obligés d'assister au service de l'église le dimanche & tous les jours de fête & de jeûne.

La Grèce.

Les fêtes des Grecs ne ſont pas moins nombreuſes que celles des Latins; ils obſervent quatre jeûnes principaux, l'un de quarante jours avant noël, un autre de même durée avant pâques, un troiſième après la pentecote & un quatrième de ſix jours au mois d'août.

Durant le jeûne, les Grecs s'abſtiennent entièrement de viandes, & vivent principalement de poiſſons. Ils mangent auſſi ſans ſcrupule des tortues de terre, qui abondent ſur la côte d'Europe vers Conſtantinople; parce qu'ils aſſurent que leur ſang eſt froid, et qu'elles peuvent être conſidérées comme participant de la nature du poiſſon.

On conçoit facilement que la diſcipline & le gouvernement de l'égliſe grecque doivent reſſembler beaucoup à ceux de toutes les égliſes où l'épiſcopat s'eſt conſervé, et en particulier à ceux de Rome. On trouve des deux côtés la même diviſion du clergé en ſéculier & régulier; la même juriſdiction ſpirituelle des évêques & de leurs officiaux; la même diſtinction de rang & de fonctions : il y a quelques points ſur leſquels la diſcipline de l'égliſe grecque, qui s'eſtime la plus ancienne & la plus orthodoxe, mérite d'être remarquée. Tous les eccléſiaſtiques d'un rang au-deſſous des évêques peuvent ſe marier; le papa ou prêtre marié porte

ne bande de mouſſeline à ſon bonnet qui eſt de
utre noir, & preſque généralement une lon- La Grèce.
ue barbe, & n'eſt jamais promu à une dignité
upérieure à celle de proto-papa de l'égliſe à
quelle il eſt attaché : le célibat & la profeſ-
on monaſtique ſont indiſpenſablement néceſ-
ires à ceux qui veulent devenir évêques.

Dans l'égliſe grecque le clergé régulier eſt
néralement compoſé de gens qui ont reçu
e certaine éducation, au lieu que le clergé
culier eſt pris dans les baſſes claſſes de la
ciété & d'une ignorance extrême; c'eſt le
ntraire dans l'égliſe de Rome.

La hiérarchie de l'égliſe grecque eſt compo-
e de quelques patriarches qui reconnaiſſent
ur chef celui de Conſtantinople; ces patriar-
es ſont celui de Jéruſulem, qui prend ſoin des
liſes de la Paleſtine & des confins de l'A-
ie; celui d'Antioche, qui réſide à Damas,
our partage les égliſes de Syrie, de Méſo-
tonie & de Caramanie; celui d'Alexandrie
meure au Caire, & gouverne les égliſes d'A-
que & d'Arabie : toutes les autres égliſes grec-
es de l'empire ottoman dépendent immédiate-
nt du patriarche de Conſtantinople. Les ar-
evêques ont leur rang après le patriarche, &
ès ceux-ci viennent les évêques, enſuite les
to-papas, puis les papas, & enfin les caloyers.

La Grèce.

Les moines ou caloyers suivent tous la règle de St. Basile; leur monastère sont au Mont-Athos dans l'île de Chio & dans les îles des Princesses. Il n'y a plus qu'un petit nombre de couvens de femmes. Il est permi aux prêtres de se marier une fois en leur vie, pourvu qu'ils s'engagent dans les liens du mariage avant que d'être sacrés; il faut pour cela qu'ils déclarent en confession à un papa qu'ils sont vierges, & qu'ils veulent épouser une vierge; mais ils ne sauraient passer à de secondes noces, c'est pour cela qu'on leur choisit pour épouses les plus belles filles du village, & dont la santé promet une longue vie.

Les caloyers & les autres ecclésiastiques sont mal-propres; leurs cheveux et leur barbe sont tout-à-fait négligés; car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leur front, & s'appliquent à toutes sortes d'ouvrages, sur-tout à labourer la terre et cultiver la vigne.

Il y a des endroits dans la Grèce où les caloyers sont distingués en anachorètes & ascetiques ou hermites. Les anachorètes vivent trois ou quatre ensemble dans une maison dépendante du couvent; ils ont leur chappelle & s'appliquent après leurs prières à cultiver des légumes, la vigne, des oliviers, des figuiers

& d'autres arbres qui leur fourniſſent des fruits pour toute l'année. La Grèce.

La vie des aſcétiques ou hermites eſt la plus dure de toutes. Ce ſont des caloyers reclus qui ſe retirent volontairement dans les rochers les plus affreux; ils ne mangent qu'une fois le jour excepté les jours de fête; à peine leur nourriture ſuffit-elle pour les empêcher de mourir: la plupart des aſcétiques donnent dans les illuſions les plus dignes de pitié, & bien éloignées de la véritable connaiſſance des devoirs de l'homme, peu-à-peu leur cervelle devient un moule à rêverie; au reſte, ces malheureux hermites ne mandient point; les moines leur fourniſſent de temps en temps un peu de biſcuit, qui, joint à quelques herbes champêtres, fait tout le ſoutient de leur vie.

Il s'en faut bien que les religieuſes grecques vivent ſi auſtèrement; la plupart ſont des Magdeleines mitigées, qui ſur le retour font vœu de ménager des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeuneſſe; elles ſe retirent enfin dans des monaſtères, pour y mener une vie un peu moins ſcandaleuſe, ſous les yeux d'une ſupérieure qui n'eſt pas trop ſévère.

Les monaſtères ſont bâtis d'une manière uniforme; l'égliſe eſt toûjours au milieu de la cour, enſorte que les cellules ſont autour de

La Grèce.

ce bâtiment. Depuis que les Turcs ont défendu aux Grecs l'usage des cloches, ils suspendent par des cordes à des branches d'arbres des lames de fer semblables à ces bandes dont les roues des charrettes sont revêtues, épaisses d'environ un demi-pouce sur trois ou quatre pouces de largeur, percées de quelques trous dans leur longueur; on carillonne sur ces lames avec des petits marteaux de fer, pour avertir les caloyers de venir à l'église.

Les dévots parmi les Grecs se font un devoir de payer tous les ans une contribution pour aider les pélerins qui vont au saint-sépulcre à Jérusalem; les deux sexes y vont également en pélérinage. Les hommes qui l'ont fait sont distingués, comme chez les Turcs, par le nom d'*Hadji*, & ils en rapportent une pièce de toile bénite pour leur sépulture; le pélérinage des Turcs à la Mecque, des Arméniens à Ekmeasin & des Grecs à Jérusalem, ont ensemble beaucoup de ressemblance & de grandes analogies.

Depuis la fin du seizième siècle, l'église Russe a prétendu être indépendante du patriarche de Constantinople. Cependant si, comme peuvent le faire présager les succès des Russes dans leurs guerres contre les Turcs, les armes de ceux-là triomphaient des Ottomans, il est

assez vraisemblable que la religion grecque pourrait encore se voir dominante sur les bords de Bosphore, & que le patriarche de Constantinople recouvrirait, sinon le pouvoir & l'influence politique, au moins la dignité dont il jouissait dans les temps du Bas-Empire. La Grèce.

## CHAPITRE IX.

*Caractère national des Grecs modernes. — Conversations. — Vivacité. — Expressions. — Leur religion. — Les superstitions. — Les fêtes. — Les mariages. — Enterremens & tombeaux des Grecs.*

La Grèce.

Le caractère national des Grecs modernes a conservé toutes ses formes antiques. Comme ce caractère se déploie le plus dans la conversation, il faut les entendre. Vous reconnoissez le feu du pays qui n'est pas éteint, & qui brille dans les ouvrages des anciens; cette imagination brûlante qui crée, qui vivifie les objets, qui prononce tout fortement, qui a multiplié les dieux de la mythologie payenne, ce tissu de brillans mensonges, les Grecs modernes l'ont conservé avec tout ce qu'ils ont pu retenir de leurs anciennes erreurs. Vivacité, saillies, abondance, énergie, chaleur, facilité d'expressions, opiniâtreté dans la dispute, esprits remuans, inquiets, aussi prompts à s'enflammer qu'à s'éteindre, vous trouverez tout cela chez eux, & ceux qui se connaissent en hommes, disent peut-être

à nos Français : *Vous êtes tous d'Athènes en ce point.* Cela eſt vrai, il faut en convenir. Plus étourdis au fond que méchans, nous ſommes tous en général, plus ou moins, comme les Athéniens, légers, vifs, extrêmes, inconſéquens. Nous croyons facilement & ſur la foi d'autrui : auſſi paſſons-nous rapidement de l'admiration au blâme, de l'engoument à l'indifférence ; nous nous paſſionnons pour ou contre, ſans réflexion, ſans motif, & quelquefois ſans intérêt. L'envie tant reprochée aux Grecs eſt une maladie de notre pays. Comme nous délibérons peu, nous faiſons tout aſſez gaîment, une bonne action, comme une fauſſe démarche ; humiliés enſuite, attriſtés, & rarement corrigés par le repentir. Egalement capables de faire le bien & le mal par l'impulſion qui nous détermine, nous ne ſavons pas réſiſter à un premier mouvement qui nous entraîne. La Grèce

Je reviens au Grecs. Voyez-les cauſer entre eux, vous croirez à leurs geſtes, à leurs mouvemens, au ton animé de leur converſation qu'ils diſputent même vivement. Point du tout, c'eſt leur vivacité naturelle qui échauffe un ſimple récit, qui les porte à s'interrompre, qui fait parler, & rend préſens les acteurs du fait qu'ils rapportent. Les jeunes filles ſur-

La Grèce.

tout exagèrent tout ce qu'elles ont vu. Les tropes, les images, les comparaisons, les figures leur sont familières, & les sermens viennent toujours à l'appui de ce qu'elles racontent.

Démosthène allait déclamer sur le bord de la mer pour former sa voix & travailler à se faire entendre; mais pour acquérir le ton de l'éloquence, il allait étudier parmi le peuple le langage énergique des passions, la naïve & vive expression des mouvemens de l'ame. Pour parler aux hommes, pour les persuader, il faut se mêler avec eux, les étudier, les suivre, emprunter leur ton, leurs manières, leurs inflexions.

A peine un petit nombre d'hommes privilégiés conserve encore dans sa pureté le précieux dépôt de la langue de leurs pères. Telle est la langue grecque vulgaire, ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui, quoiquelle ait pris du latin & de l'italien moins de mots que les Romains n'en avaient pris anciennement d'elle; langue défigurée en apparence, & souvent par des expressions turques qu'on ne peut s'empêcher d'adopter, mais qui conserve tout le fond, toute la richesse & toute la douceur de l'ancienne.

On n'apprend pas le grec vulgaire sans apprendre des fables & des proverbes en vers,

La Grèce.

Les Grecs ſont toujours ſententieux ; ils aiment beaucoup les contes & les proverbes. Ils ont adopté la rime qu'ils ont reçue des Italiens : leurs chanſons d'amour ſont rimées. Vous ne verrez nulle part autant que chez eux l'excès du délire & l'emportement de l'amour ; aucune langue ne peut fournir autant de noms expreſſifs que les amans en prodiguent à leurs maîtreſſes. Vous verrez des Grecs amoureux, parmi le peuple ſur-tout, paſſer la nuit ſous des fenêtres, accompagner avec la lyre les chanſons les plus tendres, & dans certains accès de fureur ſe faire des bleſſures au bras, pour montrer enſuite les cicatrices, comme de glorieuſes marques de l'amour dont ils ſont poſſédés. A ces traits, on reconnaît ces hommes qui faiſaient autrefois le ſaut de Leucade, & qui ſe précipitaient dans la mer pour ſe guérir de leur paſſion. On reconnaît cette nation qui, ſi j'oſe le dire encore, plus près de la nature que nous ( car on s'en éloigne en ſe civiliſant ), a fourni aux peintres & aux poëtes les plus beaux modèles pour leurs tableaux. Vous y verrez encore, non des bacchantes échevelées & furieuſes, le thyrſe à la main, effrayer par des hurlemens les monſtres des forêts, ni des pythies ſur le trépied, agitées par le dieu qui les inſpire ; mais des mères &

La Grèce.

des veuves éplorées, frappant leur poitrine, arrachant leurs cheveux épars, faisant retentir de leurs cris un vaste champ qu'elles rempliſſent du ſpectacle de leur douleur. Vous y verrez les enfans embraſſer les genoux, baiſer reſpectueuſement la main de leur père, & demander cette bénédiction dont on ne connaît plus l'uſage que dans l'hiſtoire des patriarches.

Que dire de la religion de ce peuple? Elle a dû ſans doute éprouver les mêmes révolutions que l'empire grec; elle eſt couverte, ainſi que toute la nation, des ténèbres de l'ignorance & défigurée par un amas de ſuperſtitions. Elle n'a conſervé fidèlement que les cérémonies, les ornemens & les ſolemnités, comme autant de ſignes auxquels on devait la reconnaître.

La religion d'un peuple conduit par des prêtres qui pour la plupart à peine ſavent lire, ne peut être qu'un culte extérieur & informe. L'ignorance du clergé annonce donc & entretient néceſſairement celle de la nation. L'appareil des fêtes & des cérémonies ſuffiſent au peuple, & ce peuple eſclave, à qui les Turcs ont laiſſé ſes égliſes, ſes autels & ſes monaſtères, ne demande & ne voit rien au-delà. En un mot, ce peuple doit être crédule à proportion de ſon ignorance: auſſi l'eſt-il exceſ-

La Grèce.

sivement en fait de prodiges, d'augures, de préſages, de ſonges, comme il eſt fidèle obſervateur du jeûne & des autres pratiques qu'il a reçues de ſes pères.

Des jeûnes auſtères & fréquens, l'uſage de prier en commun & de s'aſſembler à l'égliſe avant le lever du ſoleil, la crainte de l'excommunication & de n'être plus admis dans l'aſſemblée des fidèles, enfin le plus grand reſpect pour le patriarche & les évêques, ſont autant d'uſages que les Grecs ont retenu des premiers chrétiens.

Mais pour remonter plus haut, il faut voir les fêtes religieuſes qu'ils célèbrent à la campagne; elles rappellent les dévotions des anciens pour une fontaine ſacrée, pour une antique forêt, objets de vénération & de culte. Or, toujours dans ces lieux déſerts & dans ces bois reſpectés, vous trouverez une fontaine célèbre pour les guériſons & les miracles qui s'y opèrent. La découverte d'une ſource abondante & précieuſe, ou de ſes eaux minérales propres pour tant de maladies, a donné lieu à cette dévotion. Ainſi les Grecs ont encore dans leurs montagnes des cavernes, des forêts, des eaux conſacrées par la dévotion. Ils y vont en foule dans certains jours de l'année & boivent de ces eaux; c'eſt une fête publique.

La Grèce.

Ils attachent enſuite près de la même fontaine ou de la ſource, des morceaux de linge ou d'étoffe, en ſigne de la guériſon qu'ils ont obtenue. Ils pratiquent auſſi la même choſe à l'égard des images des ſaints dont ils invoquent le ſecours dans leurs maladies : ils attachent au tableau du ſaint un morceau d'étoffe ou une autre offrande.

On connaît l'ancienne crédulité des Grecs & de tous les payens pour les préſages. Les oracles, ſi menteurs, ne leur ſuffiſaient pas. Ils avaient encore recours à des ſorts, à des prédictions, à des paroles fortuites auxquelles ils ajoutaient pleine foi. Les Grecs tirent encore des préſages de mille choſes que le haſard produit. Ainſi la lumière d'une chandelle qui pétille, annonce ſûrement l'arrivée d'une perſonne qu'on attend.

Les grecs ont auſſi leurs jours heureux & malheureux. Le quarantième jour eſt un jour ſacré pour les femmes en couche, qui ne ſortiraient pas auparavant ; avant ce jour il ne leur eſt pas permis de ſe préſenter à l'égliſe. On ne tient pas aux anciens uſages, ſans être encore plus fortement attaché aux ſuperſtitions & aux préjugés populaires ; mais tout peuple alors ne rend d'autre raiſon de ce qu'il fait, que l'habitude de le voir faire.

La Grèce.

Saint Jean Chrisostôme rapporte les superstitions de son temps, qui sont les mêmes qu'aujourd'hui. « Rien n'égale, dit-il, celles » des femmes à l'égard des petits enfans : dès » qu'ils sont nés, elles allument des lampes, » & leur donnent le nom des gens qui » ont vécu long-temps, pour leur procurer une longue vie; cependant souvent ils » meurent en bas âge. Elles attachent à leurs » mains des fistres & des fils de couleur d'écarlate pour les préserver d'accident. Les » femmes, les nourrices, & quelquefois les » servantes vont tremper leur doigt dans une » espèce de boue qui se trouve au fond des » bains; elles vont ensuite imprimer ce doigt » sur le front de l'enfant, & c'est, disent-elles, » pour détourner de lui *le mauvais œil*, ou » l'envie. Quelques-uns écrivaient sur la main » des enfans les noms des fleuves & des rivières; d'autres se servaient de cendre, de » suie & de sel. » Tout cela pour détourner *mauvais œil*, ou les regards malfaisans qu'on doute encore. Aujourd'hui des gousses d'ail, les talismans, & d'autres amulettes qu'on met u coup des enfans, sont les moyens les plus ités pour détourner ce que les Grecs appelnt toujours le mauvais œil, & les Turcs eux-êmes ont adopté cette superstition.

La Grèce. Une imagination vive & qui s'enflamme aiſément, nourrie de contes & d'erreurs populaires, qui croit voir tout ce qu'elle enfante, qui voit la peſte, ce fléau conſtant de la Grèce, comme une vieille femme vêtue de noir, qui ſouffle pendant la nuit ſur les maiſons qu'elles parcourt le poiſon mortel qu'elle exhale; une telle imagination, dis-je, doit-être ſuſceptible de toutes les impreſſions: auſſi leur ame, ajoute le même père, eſt toujours remplie de terreurs paniques. En ſortant de ma maiſon, dit l'un, j'ai trouvé un tel, & cette rencontre me pronoſtique bien des malheurs. Mon coquin de valet, dit l'autre, en me donnant mes ſouliers, m'a d'abord préſenté le ſoulier gauche, ſigne de dommage ou d'affront. Je ſuis ſorti, dit un troiſième, de ma maiſon par le pied gauche, ſigne de quelque accident. Les Grecs modernes ont encore les mêmes faibleſſes, les mêmes craintes, la même crédulité. En étudiant les hommes, en les ſuivant pas à pas, on trouvera toujours & par-tout qu'ils ſe reſſemblent exactement & ne peuvent reſſembler qu'à eux-mêmes. Ce que nous diſons des individus eſt vrai des nations entières.

Si quelque choſe caractériſe la crédulité d'un peuple, c'eſt la foi qu'il ajoute aux ſonge-

& les interprétations qu'il adopte. Il n'eſt pas étonnant que les Grecs d'aujourd'hui, moins éclairés que leurs pères, ajoutent autant de foi qu'eux à l'art d'interpréter les ſonges. Cet art était anciennement fort acrédité, & l'on connaît le culte établi pour les dieux qui préſidaient aux ſonges. Les Grecs modernes ont encore des règles pour l'interprétation des ſonges, & ſans doute elles leur ſont venues par tradition. Ce ſont de vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce métier. J'ai voulu les entendre, & je vais donner un ſeul exemple d'une explication dont j'ai été le témoin. La Grèce.

« J'ai rêvé, diſait une jeune Grecque, qu'un » étranger s'eſt approché de moi : il m'a pré- » ſenté une aigrette & des fleurs ; il a allumé » un flambeau & il a diſparu ». Voici tout le myſtère, dit ſans héſiter la ſibyle que l'on conſultait. « L'aigrette que nous portons le » jour des noces, ſignifie que vous ſerez ma- » riée ; le flambeau allumé indique que le jour » n'eſt pas loin, & le nombre de fleurs que » vous avez vues, déſigne le nombre des en- » fans que vous aurez ». Ainſi parla le vieil oracle ; je n'en voulus pas ſavoir davantage, & je n'ai pas été curieux d'en ſuivre l'accompliſſement. Au reſte la règle général des ſonges eſt d'en prendre toujours le contre-pied ; ainſi

les plus ſiniſtres ſont pris en bonne part, &
La Grèce. les Grecs ſuperſtitieux paſſent triſtement la journée qui ſuit un beau ſonge. Ils ſe préparent encore, comme autrefois, par des jeûnes, à ſe procurer des ſonges heureux. Une fille preſſée de quelque déſir impatient, ne mange en ſe couchant qu'un gâteau fort ſalé & ne boit point du tout; elle met enſuite ſous ſon chevet trois pelotons de fil, blanc, noir & rouge. Après ces diſpoſitions, l'homme qu'elle voit en ſonge & qui lui apporte à boire, eſt celui qu'elle épouſera. En s'éveillant, elle prend un peloton au haſard; le noir déſigne un veuf, le blanc un vieux, le rouge un mari jeune & riche, tel qu'elle le déſire. Je ne m'arrêterai pas plus long-temps à des détails qui paroiſſent puériles: mais peut-on étudier les hommes ſans voir en eux mille faibleſſes, & notre ſiècle qui ſe pique d'être ſi éclairé, en eſt-il plus exempt que les autres.

Un peuple toujours avide de fêtes, de nouveautés, de ſpectacles, attaché à la religion par la pompe du culte extérieur, par la multiplicité de ſes dieux & par la richeſſe de leurs temples, a dû donner aux cérémonies du mariage tout l'éclat & tout l'appareil dont il pouvait être ſuſceptible. Les hommes les plus ſauvages célèbrent le jour où ils prennent une

compagne, comme le plus beau jour de leur vie. C'eſt donc préſenter le mariage ſous l'aſpect le plus riant, que de le montrer dans la ſimplicité des mœurs primitives & accompagné de cette joie pure, vive, innocente de l'ancien temps. Les Grecs modernes en retracent aujourd'hui l'image. Ils ont conſervé la plupart des cérémonies qui s'obſervaient anciennement dans les noces. Ils regardent l'état du mariage comme un dévoir du citoyen, & ſe marient fort jeunes. Les lois de Sparte avaient ſur ce point pouſſé la rigueur juſqu'à noter d'infamie ceux qui gardaient le célibat. Dans une certaine fête qui ſe célébrait à Lacédémone, il était permis aux femmes de traîner devant les autels les jeunes gens qui n'étaient pas encore mariés & de les fuſtiger. La Grèce.

Le ſage Théognis diſait aux Grecs: L'homme le plus riche & le plus heureux, eſt celui qui a trouvé une femme douce, & vertueuſe. Le Grec d'aujourd'hui n'a point de philoſophe à conſulter, & ne délibère point s'il ſe mariera ou non : auſſi la population, chez les Grecs, ſe ſoutient-elle beaucoup mieux qu'elle ne peut ſe ſoutenir parmi les Turcs, ſous un gouvernement militaire qui ne fait que détruire & qui ne répare rien. Les villes grecques les plus conſidérables n'ont point été rebâties

La Grèce. par leurs conquérans, parce que ſous le deſ potiſme le plus abſolu, tel que celui de l'em pire d'orient, le ſouverain & les ſujets ne s'oc cupent que du préſent, qu'ils ſemblent dévore à la hâte en ſe preſſant de jouir, & n'ont au cune vue pour l'avenir. En conſéquence l population languit, parce qu'on ne peut con templer d'un œil ſatisfait & tranquille le bon heur de ſa poſtérité. En revanche, le Grec l'Arménien, le Juif, (nations dont l'empir turc eſt inondé, & que le Turc mépriſe a point de ne pas être effrayé du nombre de ſe eſclaves) ſe livrent ſans contrainte au penchan de la nature. Ils eſpèrent qu'une poſtérité nom breuſe pourra recouvrer quelque jour, à l faveur d'une révolution, tout ce que les con quérans de la Grèce leur ont enlevé. Le ma riage a donc pour eux un attrait puiſſant & l'o y voit peu de célibataires.

La cérémonie du mariage eſt précédée che les Grecs par des fêtes qui l'annoncent. Un jeune fille qu'on va marier eſt conduite a bain en cérémonie & au ſon des inſtrumens l veille de ſes noces, aſſiſtée de tous ſes paren & amies; la journée ſe paſſe enſuite en feſtin & en danſe.

Le jour des noces, la mariée eſt conduit à ſon époux avec la même pompe, le même

cortég

D

cortége &
ouverte par
par des cha
Chargée d'
tenue par
lenteur affe
s'empreſſe
Le brillan
beau ſi con
ont conſacré
il eſt l'emb
Grecs mode
veaux époux
où il brûle
conſumé; ce
s'il venait à
auſſi y veille
Veſtales en
Arrivés à
tent chacun
pendant la
ment, en do
l'épouſe, &
Je ne dois
tielle que les
coupe de vi
au nouvel ép
était le ſymb

cortége & la même musique. Sa marche est ouverte par des danseurs, par des instrumens & par des chanteurs qui entonnent l'épithalame. Chargée d'ornemens, les yeux baissés, & soutenue par des femmes, elle marche avec une lenteur affectée qui doit la gêner beaucoup : on s'empresse jusqu'à l'impatience pour la voir. La Grèce.

Le brillant flambeau de l'hyménée, ce flambeau si connu, si célèbre, & dont les poètes ont consacré l'expression pour le mariage dont il est l'emblême, n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux, & dans la chambre nuptiale, où il brûle jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé ; ce serait même un mauvais présage s'il venait à s'éteindre par quelque accident : aussi y veille-t-on avec autant de soin que les Vestales en avaient pour le feu sacré.

Arrivés à l'église, les nouveaux époux portent chacun une couronne, que le prêtre, pendant la célébration, change alternativement, en donnant la couronne de l'époux à l'épouse, & celle de l'épouse à l'époux.

Je ne dois pas oublier une cérémonie essentielle que les Grecs ont conservée ; c'est la coupe de vin qu'on présentait anciennement au nouvel époux en signe d'adoption : elle était le symbole du contrat & de l'alliance.

La Grèce.

Les Grecs, toujours superstitieux, regardaient comme un mauvais présage, si la nouvelle épouse, en entrant pour la première fois chez son mari, touchait seulement du bout du pied le seuil de la porte, qui, comme l'on sait, était consacré à la déesse Vesta & aux dieux pénates. Pour éviter cet accident, les compagnes de la mariée la soulevaient en entrant, & l'enlevaient en la prenant par-dessous les bras.

La mariée, chez les Grecs, est encore soutenue par des femmes & par des hommes qui l'accompagnent. A la porte du mari, il se fait une autre cérémonie aussi ridicule que le passage du seuil qu'il ne fallait pas toucher. Dès que la mariée arrive, on étend un tapis sur un crible & on la fait marcher dessus en entrant chez son mari. Si le crible, sur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement ne crévait pas sous ses pieds, on aurait contre elle des soupçons qui alarmeraient son époux; mais il est tranquille & content après l'épreuve du crible.

Le nouveau mari, chez les Grecs, donne une poignée de dragées à chacun de ceux qui assistent à sa noce ou qui vont le voir; ce qui peut avoir rapport à l'ancien usage de distribuer des noix, pour faire voir que le jeune époux renonçait aux amusemens de l'enfance.

Les anciens Grecs distribuaient aussi des noix & des amandes aux conviés; on faisait même, en les donnant, beaucoup de bruit, & les mariés profitaient de ce moment pour se retirer. C'était anciennement l'usage de chanter & de danser jusqu'à minuit devant l'appartement des nouveaux mariés; ces chants & ces danses étaient exécutés par de jeunes filles; on danse encore & on chante pendant toute la nuit, mais les compagnes de la nouvelle mariée en sont exclues. Elles se réjouissent entre elles dans des appartemens séparés, & éloignés du tumulte de la noce. Les Grecs modernes, comme les anciens, couronnent encore, le jour des noces, les portes de leurs maisons, de verdure & de fleurs attachées avec des bandelettes. La Grèce.

Dans les villages & à la campagne, la mariée est conduite, au son des instrumens, sur un chariot traîné par des buffles; on choisit comme autrefois, un jour favorable, & c'est lorsqu'il y a de la lune, que le ciel est serein & l'air pur. On ne peut se défendre d'un certain attendrissement en voyant cette simplicité de mœurs, ces usages antiques qui sont encore aujourd'hui les mêmes: ainsi la noce champêtre sera toujours pour nous le spectacle le plus doux, le plus intéressant & le plus propre à nous

La Grèce.

offrir l'image d'un bonheur que donnent rarement les richeſſes.

Croirait-on que l'amour conjugal eſt encore chez les Grecs dans toute ſa force & conforme à l'idée qu'en donnent les anciens, Tout ce que dit ſi bien Claudien de la dignité d'une mère, qui par ce ſeul titre, conſerve ſur ſon mari le pouvoir que ſes attraits effacés par l'âge ne lui donnent pas, ſe vérifie exactement parmi les grecques modernes.

Les Grecs exercent encore entre eux très-régulièrement l'hoſpitalité : quand un étranger arrive, le maître de la maiſon va au-devant de lui, l'embraſſe, prend ſa main qu'il met dans la ſienne, & la porte enſuite à ſa bouche & ſur ſon front, en ſigne d'amitié & de fidélité; il le conduit enſuite à l'appartement le plus commode de la maiſon, & pendant qu'il l'interroge ſur ſa ſanté, ſur les évènemens de ſon voyage & ſur l'état des perſonnes qui l'intéreſſent le plus, les domeſtiques & les eſclaves préparent le bain. Au ſortir du bain, il trouve du linge & des habits pour changer; ceux qu'il a quittés ſont enlevés par les eſclaves qui les blanchiſſent & les réparent pendant le ſéjour qu'il fait dans la maiſon; ſi c'eſt un parent, la femme & la fille du maître de la maiſon ſe chargent elles-mêmes de la plupart de ces ſoins.

La Grèce.

On vient de voir les Grecs dans la joie de leurs ſolemnités, ou des feſtins & des noces; je vais les montrer dans le deuil, dans la douleur, dans les larmes: tel eſt le cours de la vie humaine, les chagrins ſuivent par-tout les plaiſirs. Suivez-moi dans cette maiſon où les cris perçans des eſclaves & des domeſtiques nous annoncent que la mort vient d'entrer: cette femme défaillante eſt une mère déſolée qui a perdu ſa fille; vous ne la verrez pas oppreſſée par l'abattement, dans le ſilence de la profonde douleur, elle exprime avec énergie ce qu'elle ſent, & on ne lui répond que par des gémiſſemens & des larmes; cette mère échevelée & en déſordre ſuit le convoi funèbre, les proches parens & les amis ne manquent point comme anciennement, d'en faire partie; les femmes & les filles y vont les cheveux épars & en pleurant, la marche eſt ſans ceſſe interrompue par les cris de la mère éplorée; elle eſt ſoutenue par ſes eſclaves en pleurs; on arrive au lieu de la ſépulture, & on pleure encore: alors les cris de cette mère inconſolable redoublent, elle veut ſe précipiter dans la foſſe.

Une femme grecque pleure ſon époux, ſon fils, &c. avec ſes amies pendant pluſieurs jours, elles chantent ſes louanges & leurs regrets. Nous traiterions de folie ces emportemens de la dou-

La Grèce.

leur, parce que la nature abandonnée à son énergie, choque nos bienséances factices, & notre politesse artificielle.

Voyez chez les Grecs du dix-huitième siècle ce que j'ai été à portée de voir & d'entendre. Madame *Tigonini*, la plus belle des grecques modernes, aimait tendrement son frère; elle eut le malheur de le perdre malgré tous les secours que lui prodiguaient l'aisance & l'amitié. Sa sœur, suivant l'usage du pays, accompagna le convoi, tout annonçait l'abatement de cette ame sensible; le désordre de son voile & de ses habits, la négligence de sa coeffure ajoutaient de nouveaux traits à toutes les marques de sa douleur; le corps fut reçu à la porte de l'église par le patriarche; après les prières d'usage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conservée, & qu'on nomme le dernier adieu. Après que le patriarche eût embrassé le corps, les parens & ceux qui formaient le convoi en firent de même; cette scène que l'idée d'un éternel adieu ne rendait que trop attendrissante, le devint encore plus quand cette sœur éplorée qui n'écoutait que les mouvemens de sa douleur, déchira ses habits & arracha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère qu'elle voit encore & qu'elle ne doit bientôt plus voir. On fit des efforts pour abréger cette scène lugubre

& pour ramener la sœur affligée dans sa maison; ses sens alors étaient moins agités & sa douleur un peu plus calme. La Grèce.

Cette maison, située sur le bord de la mer, a son entrée par un jardin d'où l'on découvre tout ce que le rivage a de plus beau & de plus magnifique. Ce jardin était orné de belles fleurs & de quelques arbres fruitiers; il y avait d'un côté une volière pleine d'oiseaux de toute espèce; & de l'autre, un réservoir rafraîchi par les eaux de la mer, renfermait toutes sortes de poissons: ce jardin, ces oiseaux, ces poissons faisaient tout l'amusement du sage que la mort venait de ravir à sa sœur & à ses amis. « Où » est mon frère, disait cette sœur accablée, en » parcourant le jardin de ses yeux .... Il » n'est plus .... il a passé comme une ombre .... » Vous fleurs, qu'il cultivait avec tant de plai- » sir, vous n'avez déjà plus cette fraîcheur » que vous deviez à ses soins .... périssez » avec lui .... courbez-vous .... séchez jus- » qu'à la racine .... Vous, poissons, puisque » vous n'avez plus de maître ni d'ami qui » veille à votre conservation, retournez dans » les grandes eaux, allez courir après une vie » incertaine .... Et vous, petits oiseaux, si » vous survivez à votre tristesse, que ce ne » soit que pour accompagner mes soupirs de

La Grèce.

» vos chants lugubres..... Mer tranquille, » vos flots ſont maintenant agités, ſeriez-vous « auſſi ſenſible à ma peine ? » Jugez de l'effet que faiſait ſur les ſpectateurs cette touchante apoſtrophe, faite avec cette tranquilité que la douleur ne permet qu'aux grandes ames. Cette dame ſe tournant enſuite vers ſes eſclaves: « Pleurez, mes enfans, leur dit-elle.... vous » n'avez plus de père, .... mon frère n'eſt » plus.... la mort cruelle nous l'a enlevé, » il a diſparu comme l'ombre, & nous ne le » verrons plus.... Ces lieux que ſa préſence » rendait agréables, ne doivent être pour nous » qu'un ſéjour de triſteſſe & d'affliction ». Il n'eſt pas poſſible de donner à la nature plus d'expreſſion, plus de force, plus de naïveté; on doit voir avec plaiſir ce petit échantillon de l'éloquence grecque, dans ces momens de délire où une imagination féconde peint ſi vivement tous les ſentimens de l'ame.

Les tombeaux des Grecs ſont ſitués comme ceux des Turcs & des autres peuples de l'orient, ſur le chemin des villes & des villages; ils ne ſont pas entourés de murs comme nos cimetières, & n'en ſont pas moins un aſyle ſacré: s'ils ſont toujours hors des villes, c'eſt la raiſon & l'ordre naturel qui leur on conſervé, dans cette poſition, leur véritable place, pour diſ-

tinguer la demeure des morts de celle de vivans. Les épitaphes des Grecs modernes conservent encore cette simplicité qui les caractérisait anciennement, & que les Latins avaient imitée. Outre les pierres qu'on met sur les tombeaux, on y trouve de petites colonnes sépulchrales qui portent simplement le nom de ceux qui sont enterrés. On ne peut voir ces tristes monumens entourés de cyprès, sans se recueillir, sans méditer en silence sur le songe de la vie, & sur ce dernier sommeil qui nous jette dans les profondeurs de l'impénétrable avenir. La Grèce.

Il est bien juste de donner quelquefois des larmes au souvenir de nos parens & de nos amis qui ne sont plus ; fidèles à ce sentiment & à cet ancien usage, les Grecs vont de temps-en-temps pleurer sur les tombeaux pendant les fêtes de paques, qu'ils célèbrent avec beaucoup de joie & d'éclat par des festins & des danses publiques. Il y a un jour où ils se rendent en foule au tombeau : là, ils pleurent leurs parens, leurs amis, & peut-être encore la perte de leur ancienne liberté.

Les femmes grecques se contentent aujourd'hui de s'arracher les cheveux sur les tombeaux, autrefois elles coupoient leurs longues tresses sur la tombe de leurs parens ou de leurs amis, & leur sacrifiaient ainsi l'ornement dont elles étaient le plus jalouses.

La Grèce.

Au reſte, il ne faut pas croire que le ſpectacle de ces tombeaux, diſperſés dans les campagnes, ſoit ſi triſte; on y arrive & on s'y arrête avec plaiſir : l'eſpèce d'horreur qu'ils inſpirent, qui pénètre une ame honnête & tendre, eſt bien adoucie par la variété des objets qui égayent les environs; d'ailleurs, la curioſité, l'humanité même trouvent à ſe ſatisfaire dans les inſcriptions qu'animent ces monumens, & où trop ſouvent les malheureux humains reçoivent pour la première fois la récompenſe de leurs vertus ; l'envie au moins ſe tait alors, le voile de la prévention eſt tombé. Que l'artifice, le menſonge & la haine empoiſonnent tous les momens de la vie, mais que la vérité ſoit écrite ſur les tombeaux qu'ont élevés la piété filiale & la fidelle amitié. Une agréable promenade nous conduit à ces monumens où notre place eſt déjà marquée; ils ſemblent nous rapprocher en quelque ſorte de ceux qu'une abſence éternelle ſépare de nous, & nous inſpirent preſque toujours d'utiles réflexions.

## CHAPITRE X.

*Mœurs & uſages des Grecs modernes.— Maiſons. — Appartemens. — Lits. — Eſclaves. — Femmes. — Voile des Grecques — Toilette. — Habillement. — Ceinture. — Fard. — Les danſes. — Les jeux.*

La Grèce.

APRÈS tant de révolutions dont l'hiſtoire nous eſt connue, des conquérans barbares ont achevé de détruire ce que le temps avait épargné, & des curieux avides ont enlevé tout ce qu'ils ont pu emporter; il ne faut donc plus chercher les chefs-d'œuvre des anciens artiſtes dans la Grèce, les hommes les plus éclairés l'ont même abandonnée pour porter en Italie les lettres & les ſciences que les Médicis appelaient de toutes parts. Les Grecs ne conſervent plus que le triſte ſouvenir de ce qu'ils ont été, & des traits auxquels on ne peut les méconnaître: dans les îles de l'Archipel, c'eſt un vil peuple livré à la miſère, à l'ignorance, à la ſervitude; dans les villes ce ſont des eſclaves riches & orgueilleux.

Cette nation dégradée tomba dans le mépris & l'aviliſſement ſous les derniers empereurs de Conſtantinople; ce peuple, enfin, ſoumis aux

La Grèce.

Turcs, s'eſt accoutumé à porter le poids de ſes chaînes; il conſerve une ombre de liberté en nous rappelant qu'anciennement les Grecs en ſentaient moins la perte, dès qu'on leur laiſſait leurs uſages, leurs danſes & leurs fêtes. Il ne faut pas chercher, parmi des eſclaves, ce peuple roi des beaux temps de la Grèce, mais les hommes ſont toujours les mêmes, & ils ont fidèlement conſervé ce qui n'a pas dépendu de ceux qui les ont ſoumis.

Quelle différence entre les Grecs & nous! ils font tout ce que faiſaient leurs pères, tandis que nous ne cherchons dans nos uſages, nos modes, nos coutumes, & nos mœurs même qu'à nous éloigner de ce que nos pères ont pratiqué, & à former un contraſte parfait avec eux. Pour peu qu'on obſerve tout ce qu'on voit au Levant, on trouve à chaque pas un ancien uſage; on n'eſt pas à la ſuite d'une caravane ſans ſe ſouvenir que depuis celle des marchands iſmaëlites Madianites, à qui Joſeph fut vendu par ſes frères, les caravanes ſubſiſtent avec le même ordre, avec un chef qui les conduit, & font tout le commerce intérieur: on ne voit pas les Turcs & les Arabes voyager en portant leurs tentes & tout ce qui leur eſt néceſſaire, ſans ſe rappeler que le plus ancien des patriarches, dans les plus beaux jours de l'en-

fance du monde, ne voyageait pas autrement.

La Grèce.

Les maiſons des Grecs ne ſont pas à beaucoup près auſſi élevées que les nôtres; elles n'ont ordinairement qu'un étage, & ſont diviſées en deux parties par une grande ſalle qui occupe le centre & toute la largeur; c'eſt dans cette ſalle qu'on donne les fêtes, & que ſe font toutes les céromonies qui exigent un grand eſpace; d'un côté ſont les appartemens des hommes, l'autre eſt deſtiné à l'appartement des femmes. Vous trouverez toujours chez les Grecs, dans la chambre à coucher, une lampe qui brûle toute la nuit; parmi les perſonnes aiſées c'eſt un uſage, chez le peuple, c'eſt dévotion, car la lampe eſt ordinairement placée devant une image.

Les Grecs n'ont point de lits comme les nôtres, ils ne font que jeter des matelas ſur les ſophas pour être couchés plus mollement; il n'y a point de cheminées dans les chambres; on ne ſe ſert que d'un brâſier qu'on met au milieu de l'appartement pour l'échauffer ou pour ceux qui veulent s'en approcher. La broderie eſt l'occupation des femmes grecques; elles ſortent peu, & celles qui ont beſoin de travailler pour entretenir leur famille, brodent ſans relâche du matin au ſoir. Entrez dans la chambre d'une fille Grecque, vous y verrez des jalouſies aux fenêtres, & pour tout meuble un ſopha, un cof-

La Grèce.

fret garni d'yvoire où ſont les ſoies & les aiguilles, &, un métier à broder.

On voit encore aujourd'hui, comme anciennement dans toutes les bonnes maiſons des Grecs, la nourrice du maître ou de la maîtreſſe faire partie de la famille. Les dames grecques refuſent encore de nourrir leurs enfans pour conſerver leur beauté, leur ſein & leur ſanté, qu'elle croient ménager par-là; on leur a toujours dit qu'elles étaient à cet égard dans l'erreur, & qu'elles devenaient de vraies maratres en abandonnant leurs enfans à une nourriure & à des mains étrangères. La force de l'exemple & de l'uſage a prévalu ſur toutes les raiſons; tout ce qu'on a écrit de nos jours ſur ce point intéreſſant n'a rien de plus fort que le diſcours d'un philoſophe grec qu'Aulugelle nous a conſervé, & dont il n'y a rien à perdre. Ce philoſophe, à l'occaſion de l'accouchement de la femme d'un de ſes diſciples, qui par ſa naiſſance tenait un rang diſtingué, était allé lui rendre ſa viſite; après les prémiers complimens il s'aviſa de demander à la mère de l'accouchée, ſi ſa fille ſe propoſait de nourrir l'enfant qui venait de naître. « A dieu » ne plaiſe, répondit la mère; voudriez-vous » donc que ma fille, après les douleurs qu'elle » a ſouffertes, fut encore chargée du ſoin le

» plus pénible & le plus incommode ? Ah ! » madame, reprit le philoſophe, ne permettez » pas qu'elle ne ſoit mère qu'à demi, & qu'a- » près avoir porté neuf mois dans ſon ſein & » nourri de ſon propre ſang un être informe » qu'elle ne voyait ni ne connaiſſait pas, elle » refuſe le lait que la nature lui a donné, à cet » homme qui vient de naître, qu'elle voit en- » fin, qui vit à ſes yeux, & qui implore ſon » ſecours par les cris les plus touchans. »

La Grèce.

Le cortége d'eſclaves & de de ſuivantes qui accompagne dans les rues une femme grecque, eſt pour le pays ce qu'eſt parmi nous un bel équipage, avec la différence qu'une honnête femme ne peut ſortir parmi les Grecs ſans avoir au moins une ſuivante avec elle; celles qui ſont d'un rang ſupérieure, et qui veulent étaler ou leur opulence ou leur vanité, ſe font ſuivre par pluſieurs eſclaves. Les jeunes filles n'oſeraient ſe montrer dans la compagnie des hommes, à moins que le père ou la mère n'y fuſſent préſens; elles paſſent leur temps à s'amuſer entr'elles, à broder avec leurs eſclaves ou à regarder les paſſans à travers les jalouſies de leurs fenêtres, qui les mettent à portée de voir ſans être vues.

J'obſerve encore un ancien uſage, ſuivant lequel les dames grecques donnent leur main

La Grèce.

à baiſer à leurs filles, à leurs eſclaves, & aux perſonnes qui leur ſont inférieures. Après le baiſement de main, la plus grande marque de reſpect en Orient, lorſqu'on aborde les perſonnes d'un rang ſupérieur, eſt de baiſer ou de toucher leur robe, & de porter enſuite la main ſur la bouche; les Turcs ne ſaluent pas autrement leurs patrons, & permettre à un inférieur de baiſir le bout de ſa robe, c'eſt le recevoir ſous ſa protection : à ce ſujet j'ai été témoin du trait le plus généreux & le plus touchant de la part d'un Turc.

Feu M. de Villeneuve, après avoir conclu en 1729 la paix de Belgrade entre l'empereur & le ſultan *Malsmoud*, allait à l'audience du grand-viſir qui était venu à l'arſenal; deux eſclaves français appercevant l'ambaſſadeur, s'échappent & viennent ſe jeter à ſes pieds, le priant de les racheter; leur maître s'approche, & M. de Villeneuve lui ayant fait demander ce qu'il voulait pour la rançon de ces deux eſclaves. « Ils ſont libre, dit le Turc, & ne ſont » plus à moi depuis qu'ils ont eu le bonheur » de baiſer la robe de l'ambaſſadeur de France. » M. de Villeneuve, frappé de la nobleſſe de ce ſentiment, qui toucha tous les ſpectateurs, tira une très-belle montre qu'il portait, & en fit un préſent au généreux muſulman.

L'art

L'art de se parer & de plaire est toujours & par-tout à peu-près le même. Quoiqu'ici les femmes ne brillent pas comme les nôtres dans les sociétés & dans les spectacles, elles n'en recherchent pas moins les ornemens & les bijoux qui semblent donner plus d'éclat à leur beauté naturelle. La coëffure des femmes Grecques, sur-tout lorsqu'elle est basse, est ordinairement relevée par une plume de héron; mais elles ne manquent point de se placer sur le front une autre petite plume noire ou de couleur, arondie ou frisée en boucle platte; au reste, elles ont différentes coëffures, plus ou moins ornées, qu'elles varient de plusieurs manières. Quelquefois leurs cheveux tombent en tresses sur leurs épaules, souvent ils sont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec quelques fleurs. La Grèce.

La chemise est de gaze de soie blanche & descend jusqu'au talons; elle est relevée par la ceinture, les manches en sont très-larges, & on met par-dessus un double caleçon; celui qui paraît est d'une étoffe de soie, & l'autre d'une toile légère; sur la chemise se met l'*anteri* qui serre étroitement la taille & soutient le sein; sur l'*anteri* on place le *cafian* qui descend jusqu'aux pieds, & sur le *cafian* la pelisse qui d'ordinaire est l'habillement le plus

La Grèce.

riche; ainſi l'on reconnaît aiſément une femme Arménienne, Turque, Juive, & les dames Grecques ont toujours aimé à ſe couvrir de pierreries : leurs boucles de ceintures, leurs colliers, leurs braſſelets en ſont enrichis, & quoiqu'elles ſe plaiſent à couronner leur tête des plus belles fleurs du printemps, les diamans brillent à côté des jaſmins & des roſes; elles ſe parent ſans ſortir de chez elles, & ſans avoir le deſſein ni l'eſpérance d'être vues, uniquement pour elles-mêmes ; on ne ſacrifie tous ces ornemens qu'à quelque vif ſujet de douleur.

Les femmes Grecques d'aujourd'hui, lorſqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles pour s'en parer avant que d'entrer dans la maiſon où elle vont ſe rendre, & les ôter de même pour revenir quand la viſite eſt faite. Un éventail leur ſert de paraſol; cet éventail eſt fort grand, arrondi, compoſé de plumes de paon & à manche d'ivoire; il y a dans le centre un petit miroir : les dames le portent à la campagne, & quand fatiguées de la chaleur, elles ſe repoſent ſur un ſopha, une eſclave prend l'évantail, & fait du vent à ſa maîtreſſe pour la rafraîchir. En parlant de l'habillement des femmes Grecques, on ne doit pas oublier les

parfums qu'elles ſont en uſage de mettre dans leur coffret, & dont leurs habits conſervent l'odeur. La Grèce.

Le voile, ſymbole de la modeſtie, qui peut ſans doute dérober à l'œil curieux certains défauts; mais rend auſſi la beauté plus piquante, qui ſemble annoncer la pudeur, & qui couvre la rougeur de la timide innocente jeuneſſe; ce voile léger qui quelquefois flotte au gré du vent, fut toujours l'ornement de la beauté & des graces. On n'a point à reprocher aux femmes Grecques de ne l'avoir pas fidèlement conſervé, il fait encore comme autrefois, une partie eſſentielle de leurs habillemens, & diſtingue les conditions; celui de la maîtreſſe & de la ſervante, de la femme libre & de l'eſclave ſont différens; il eſt un art pour ajuſter, pour ſe voiler décemment, agréablement; cependant le voile grec ne couvre point le viſage comme celui des femmes Turcques; auſſi les Grecques modernes prennent-elles celui-ci pour ſe cacher avec plus de ſoin, et pour éviter les inſultes lorſqu'elles vont loin de chez elles & dans les quartiers des Turcs.

Le voile des dames Grecques eſt de mouſſeline tiſſu d'or aux extrêmités; celui des femmes du commun eſt tout uni & ſans or; ce voile eſt toujours blanc. Les Grecs modernes por-

La Grèce.

tent ſur le cou une eſpèce d'écharpe dont ils ſe font un voile pour ſe couvrir la tête lorſqu'ils veulent la garantir de la pluie & du vent; les femmes ont la même écharpe, mais beaucoup plus fine que celle des hommes, & elles la mettent dans le mauvais temps par-deſſus le voile. Lorſqu'elles vont dans une maiſon en viſite, ou dans quelqu'autre endroit, & qu'elles ôtent leur voile, c'eſt ſigne qu'elles veulent y reſter quelque temps.

La ceinture était anciennement, comme aujourd'hui, une partie de l'habillement des Orientaux; & rien de plus ancien dans la Grèce, parmi les jeunes filles, que l'uſage de conſacrer en ſe mariant leur ceinture. Cet uſage ſe pratique encore aujourd'hui; ſouvent même pendant pluſieurs jours le nouveau marié fait de vains efforts pour détacher la ceinture qu'on lui oppoſe, & la réſiſtance qu'il éprouve eſt regardée par les parens de la jeune femme comme une preuve de ſa bonne éducation.

Les yeux noirs ſont toujours les plus beaux chez les Grecs. Les femmes peignent encore leurs ſourcils & le poil de leur paupières. Pour les noircir, elles ſe ſervent comme autrefois d'antimoine & de noix de galle : elles font auſſi un très-grand uſage du fard.

La Grèce.

Les Grecs aiment toujours les fêtes; les plus grandes solemnités de leur religion sont pour eux des réjouissances publiques, des fêtes d'éclat qu'ils célèbrent avec autant de joie que de faste : mais ils courent encore avec plus d'empressement à ces dévotions particulières qui les attirent à la campagne. Le peuple inonde le vaste champ où on se rassemble. Les jeux, les festins, les danses sont de la partie, & les femmes s'y montrent avec plus de liberté. L'usage de chanter à table est très-ancien chez les Grecs. Ils boivent chacun à leur tour à la santé de leurs maîtresses, & souvent autant de coups qu'il y a de lettres à leur nom. Des agneaux farcis, recouverts de leur peau & cuits au four, sont les principaux mets de ce repas. On s'échauffe ensuite, on apporte des cruches pleines de vin, on verse sans mesure, & l'on permet alors aux farceurs d'entrer. Les chansons qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies; enfin, on prend la lyre, & quelques convives se lèvent pour danser.

Le miel que les Grecs recueillent toujours avec soin sur le mont Hymète, & qu'ils regardaient anciennement comme une nourriture sacrée, est encore pour eux, tel qu'il vient de la ruche, un mets délicieux & très-

estimé : ils aiment aussi beaucoup les olives,
La Grèce. que la Grèce & le terroir d'Athènes fournissent abondamment. L'ancien usage de manger le bled grillé ou rôti, usage qui a nécessairement précédé l'art de le broyer ou de le moudre, subsiste encore dans la Grèce. Le gros bled de Turquie & les poids chiches qu'on fait cuire, sont des mets très-communs.

C'est parmi le peuple que je cherche toujours les anciennes coutumes, parce que le peuple qui rafine peu, fidèle aux traditions qu'il a reçues, est toujours attaché à ses usages, qui sont ses principales lois. Je trouve dans les repas des Grecs, non-seulement les anciens excès & l'antique simplicité, mais encore les couronnes de fleurs qui peignent si bien la joie des convives. Les fleurs ornent aussi la tête des amoureux, & ils en attachent encore à la porte de leurs maîtresses.

La lyre des Grecs ressemble à celle qu'Orphée, suivant la description de Virgile, tantôt pinçait avec ses doigts, & tantôt touchait avec un archet. La guittare & la lyre sont encore les principaux instrumens usités chez les Grecs. Le berger joue indifféremment de la musette, de la flûte ou de la lyre. Quoiqu'assujétis à une domination étrangère, les Grecs n'ont pas suspendu leurs lyres aux saules, comme

les Juifs, pendant leur captivité : ils ne chantent pas comme Anacréon & Sapho, mais ils chantent encore. Les poètes Grecs modernes se sont éloignés de l'ancienne simplicité pour prendre le style oriental. En voici la preuve dans la chanson que nous allons rapporter. La Grèce.

## CHANSON.

« L'amour était pour moi un arbre paré des » feuilles toujours vertes de la fidélité ; son » ombre était l'espérance du bonheur que je » désirais.

» Mais tout-à-coup les feuilles ont été des- » séchées par le souffle brûlant du désespoir » qui me poursuit & me fait errer.

» Mon espérance est détruite par la haine » & par les rigueurs qui attaquent toutes les » branches de l'arbre.

» Un foible rejetton qui reste, n'a plus » qu'une apparence de vie & de fraîcheur.

» Les feuilles sont tombées, parce que la » racine ne fournissait plus de suc nourricier.

» Vaine illusion ! je croyais que cet arbre » ne périrait point, que ses rameaux verts » ne craignaient plus la sécheresse.

» Dans cette double idée, j'offrais jusqu'à » mes larmes pour l'arroser.

» Il n'était plus temps, & j'ai encore été

La Grèce.

» trompé par la vue du rejetton qui n'avait » qu'une fauſſe apparence ; lorſque je voyais » qu'il allait refleurir, la racine n'avait plus » de force.

» Si l'amour que j'implore pouvait en prendre » ſoin, je reverrais encore ſes verts rameaux qui me donneraient & la fraîcheur » & l'ombre, & les premières douceurs de » l'eſpoir que j'ai perdu ».

Je n'ai rien vu de plus agréable & de plus intéreſſant que les danſes grecques. Il y a des danſes nationales qui ne peuvent être que fort anciennes, & qui ſont héréditaires. Il ne faut pas des maîtres pour les apprendre, l'imitation ſuffit. On oublie les danſes compoſées qui demandent de l'étude & de la préciſion; les danſes du pays, plus ſimples, plus gaies, plus faciles, ne ſe perdent point, parce qu'on les répète ſouvent & que chaque fête les ramène. La jeuneſſe s'applaudit de les exécuter, les vieillards s'amuſent du ſpectacle, & juſques dans l'âge le plus tendre, les enfans trop faibles pour imiter les danſeurs, piétinent en les regardant.

Cet exercice eſt ſans contredit de tous les pays & de tous les temps; mais il eſt certain que les Grecs ont plus danſé & danſent encore plus que les autres peuples. La danſe, parmi

eux, faisait partie de la gymnastique; elle était elle-même en plusieurs cas ordonnée par les médecins; elle entrait dans les exercices militaires; elle était affectée à toutes les conditions : elle venait toujours à la suite des festins; elle animait toutes les fêtes : les poètes mêmes récitaient & chantaient leurs vers en dansant. Anacréon, le père du plaisir, est dans sa vieillesse toujours prêt à danser. Aspasie qui n'avait qu'à paraître pour animer tout de ses regards, fait danser jusqu'au vieux Socrate. Enfin l'historien d'Epaminondas, en représentant toutes ses grandes qualités, n'oublie pas son talent pour la musique & pour la danse. La Grèce.

Tous les danseurs qu'on voit aujourd'hui dans la Grèce, se tenir par la main & courir, en dansant, les rues ou les campagnes, représentent ces anciennes danses qui faisaient une partie du culte public. J'ai vu, dans l'île des princes, où les Grecs ont un puits commun hors du village, les jeunes filles se rassembler le soir pour puiser de l'eau, & former, autour du puits, des danses en chantant; l'air en est tendre & débute lentement, ensuite il devient plus vif & plus animé; celle qui mène la danse, dessine quantité de figures & de contours dont la variété forme un spectacle aussi agréable qu'intéressant.

La Grèce.

Les danſes ont été chez les Grecs une image vivante des actions & des mœurs, elles le ſont encore. Le peuple qui agit en tout machinalement, & qui ne voit dans ce qu'il fait que ce qui flatte ſon goût, ſe livre aveuglement à ſes uſages; il n'appartient qu'à l'œil obſervateur d'en pénétrer les raiſons. Il peut ſe faire que toutes les nations aient célébré, par des danſes hiſtoriques, les évènemens qui les intéreſſaient, mais ces danſes ne ſe ſont point conſervées comme chez les Grecs; dans leurs villages, on obſerve encore les fêtes de Cérès. Quand la moiſſon approche, on va en danſant au ſon de la lyre, viſiter les champs; on en revient de même avec la tête ornée de quelques épis entrelacés dans les cheveux, & le plus ou le moins de gaieté eſt un préſage d'une abondante récolte. Le jour marqué pour la moiſſon, on va aux champs en danſant, avec la faux pendue à l'épaule: le joueur de lyre chante un air auquel on répond en chœur, & juſqu'au bruit que fait la faux en ſciant le blé, tout concourt à l'harmonie de cette muſique champêtre. Le chant, chez les gens de la campagne, ainſi que chez les ouvriers, eſt par-tout un aiguillon & un délaſſement du travail.

Les danſes champêtres en l'honneur de Flore ſe renouvellent tous les ans à l'île des

Princes & ailleurs ; les femmes & les filles des villages vont le premier mai danſer dans la prairie, cueillir & répandre des fleurs, & s'en orner de la tête aux pieds. Celle qui conduit la danſe, toujours mieux parée que les autres, repréſente Flore & le printemps dont l'hymne qu'on chante annonce le retour. La Grèce.

Une des danſeuſes chante:

« Soyez la bien venue, nymphe, déeſſe du » mois de mai », & le chœur, à chaque couplet, répète : *Déeſſe du mois de mai, déeſſe du mois de mai.* L'air de l'hymne eſt tendre, plein d'expreſſion & de ſentiment; tout, dans cette danſe, peint les charmes de Flore & les douceurs du printemps.

Il n'y a point de maîtres à danſer chez les Grecs; une diſpoſition plus particulière, peut-être, y rend les maîtres de danſe moins néceſſaires. Une mère, au ſein de ſa famille, apprend à ſes enfans la même danſe que ſa mère lui a appriſe; elle la danſe avec eux, & leur chante, tout en danſant, l'hiſtoire dont la danſe exprime le ſujet. En Europe, au contraire, les maîtres de danſe, à l'envi les uns des autres, étudient ſans ceſſe de nouvelles variations, & comme c'eſt le goût de la nouveauté qui décide la préférence, ces danſes n'y ont rien

conſervé de leur origine ; elles n'y ont plus le même eſprit.

La Grèce.

Les jeux doivent ſuivre les danſes, il ne faut donc pas les ſéparer. Je ne parle point de ces jeux célèbres qui ſont les époques des plus beaux jours de la Grèce & qui ont paſſé avec eux ; il n'en eſt plus queſtion aujourd'hui : j'entends ici les jeux domeſtiques, ceux des hommes, ceux du peuple, des jeunes filles, des enfans même.

Les Grecs jouent beaucoup à pair ou non ; ils ont encore un autre jeu fort en uſage en Italie ; il conſiſte à faire deviner le nombre de doigts qu'on élève, en tenant les autres pliés dans un lieu obſcur : on faiſait anciennement avec les noix pluſieurs jeux qui ſont encore uſités, à quelques petits changemens près, car il n'eſt pas poſſible que des jeux auſſi arbitraires & auſſi ſimples que ceux-ci ne varient.

L'eſcarpolette eſt encore un jeu fort en uſage parmi les Grecs : les jeunes gens & ſur-tout les jeunes filles s'en amuſent beaucoup ; & c'eſt en ſe balançant enſemble dans la belle ſaiſon, que les filles répètent alternativement les chanſons qu'elles ont appriſes. Les jeunes filles ont encore le jeu qu'on appelait anciennement la *tortue*. Celle qui faiſait la tortue était au milieu des autres, & ne bougeait point de ſa

place, mais elle y mettait celle qu'elle avait pu saisir. Aujourd'hui comme autrefois, les jeunes filles tournent autour de celle qui est la tortue, pour l'agacer; on plie aussi les feuilles de rose & de pavots, en forme de petites vessies pour les faire claquer sur le front, & par le bruit qu'elles font, un amoureux juge s'il est payé de retour. A propos d'augures galans: c'est ici l'endroit de faire le détail du jeu du *clidona*, c'est l'oracle que toutes les jeunes Grecques consultent. La Grèce.

La veille du jour marqué pour ce jeu, deux jeunes filles ont soin de tirer de tous ceux & celles qui en doivent être, ce que chacun doit mettre dans le vase, c'est-à-dire, une bague, une pièce de monnaie ou un autre gage de cette espèce; elles vont ensuite, en observant un silence religieux, remplir ce vase d'eau de fontaine: elles le couvrent de feuilles de myrthe & de laurier, & le gardent soigneusement exposé en plein air jusqu'au lendemain. On s'assemble à l'heure indiquée; une des vestales découvre le vase à la vue de toute l'assemblée, tandis que l'autre chante ou récite le couplet fait exprès pour le jeu, ce qu'on appelle ouvrir le *clidona*. Chacun, nommé à son tour par celle qui conduit le jeu récite un distique, & on retire en même temps du vase

La Grèce.

une pièce qu'on rend à celui à qui elle appartient; on lui applique le sens du couplet qu'on a dit au hasard, & on l'interprète en sa faveur ou à son désavantage. Ces paroles fortuites sont les oracles ou les présages qu'on s'attribue mutuellement, & on continue dans le même ordre, jusqu'à ce que tout ce qui a été mis dans le vase soit retiré & bien reconnu. On fait encore usage de l'eau qui reste, on la boit mystérieusement, pour savoir si ce qu'on désire arrivera: si l'eau paraît bouillonner dans la tasse, à l'approche des lèvres, c'est bon signe, sinon il n'y a rien à espérer. Quelquefois, lorsqu'il y a des mécontens, on remet tout dans le vase, & le jeu recommence: ce n'est alors qu'une parodie de la première pièce, & chacun dit avec une liberté souvent indécente, tout ce qui lui plaît; on rit beaucoup, on glose encore plus, & les oreilles chastes se retirent.

*Fin du vingt-huitième Volume.*

# TABLE
## DES CHAPITRES
## CONTENUS DANS CE VOLUME.

### LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. *Précis des Voyages de Tournefort & de Choiseul dans les Isles de l'Archipel*, Page 1

CHAP. II. *Départ de Toulon. — Mouillage dans la rade de* Coron. *— Femmes de l'île de l'Argentière. — Séjour à Milo, anciennement Melos. — Isles de Sophanto, — de Sikino, — de Nio, — de Santorin*, 10

CHAP. III. *Isle de Naxia, anciennement Naxos. — Ses antiquités, son commerce & sa fertilité. — Dames & bourgeoises de l'île de Tine. — Bourg de San Nicolo. — Isles de Syra & de Délos. — Ses anciennes fêtes. — Temple d'Apollon. — Isle de Paros. — Grotte d'Antiparos. — Détails sur Lemnos*, 51

CHAP. IV. *Isle de Château-Rouge. — Ruines d'une ancienne ville de la Lycie sur la côte de l'Asie mineure. — État ancien de cette république. — Navigation vers l'île de Rhodes.*

*Avantages de sa situation. — Abrégé de son histoire. — Son état actuel*, 107

CHAP. V. *Départ de Rhodes. — Isle de Syrné. — Mouillage dans celle de Casos. — Portrait, beauté & danse des femmes Casoïes. — Arrivée à Candie. — Histoire ancienne de cette île*, 133

CHAP. VI. *Description de l'île de Candie. — — Son gouvernement. — Ruines de Gortyne. — Le labyrinthe. — Mont Ida. — Couvent d'Asomatos. — Ville de Retimo. — Beauté des hommes & des femmes dans l'île de Candie. — Avantages dont ils jouissent. — Conversation avec Ismaël Aga, un des riches propriétaires de la Canie. — Mœurs des Candiotes. — Danse pyrrhique. — Cap Melec. — Visite dans un couvent de religieuses nommé Acrotiri*, 164

CHAP. VII. *Isle de Mytilène, anciennement Lesbos. — Son état actuel. — Alcée & Saphos y prirent naissance. — Ville & port de Scio. — Culture du lentisque. — Rocher appelé l'Ecole d'Homère. — Femmes de Scio. — Isles de Samos & de Pathmos. — Couvent de St. Jean. — Hermitage de l'Apocalypse. — Isle de Cos, patrie d'Hippocrate*, 218

CHAP. VIII. *Golfe de Macri. — Tombeaux de Telmissus. — Différens sarcophages. — Détails de ces monumens. — Réception du Voyageur chez*

*chez un prince turc résidant à Moglad. — Caractère de ce vieillard. — Rencontre d'un médecin Arabe. — Ruines de la ville de* Stratonicea, *aujourd'hui Eski Hissar. — Fête turque*, 268

CHAP. IX. *Route de Melasso à Boudroun, autrefois Halicarnasse. — Détail de ses ruines. — Assem-Kalasi, autrefois Iasus. — Caravane. — Ville de Kiselgick. — Milet & ses environs. — Description de la fontaine de Biblis & de la plaine du Méandre. — Vestiges du temple de Minerve* Polias *à Priène. — La fameuse Aspasie était de Milet*, 294

CHAP. X. *Route de Priène à Ephèse. — Ville de Scala nova. — Mont Mycale. — Vénération des Turcs pour les vieux arbres. — Ville d'Ephèse. — Ses antiquités. — Temple de Diane. — Smyrne. — Son ancienne prospérité. — Avantage de sa situation. — Son Commerce*, 330

## LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER. *État sauvage & primitif de la Grèce. — Description générale de ce continent*, 382

CHAP. II. *Voyage de Richard Pockocke dans le continent de la Grèce*, 407

CHAP. III. *Route de Salonique à Lariſſe. — De Pharſale & de la bataille qui s'y donna entre Céſar & Pompée. — De Zeitoun. — De Thèbes. — De l'*Eubée*, ou de l'île de Nigrepont*, 427

CHAP. IV. *De la ville d'Athènes. — Ses Monumens. — Des Jardins des Philoſophes. — — Deſcription de l'Attique. — De ſon Climat & de celui de la Grèce en général.* 440

CHAP. V. *Voyage d'Athènes à Sparte. — Des ruines de villes ou de monumens que l'on trouve encore dans cette route. — De l'état actuel de Sparte. — Deſcription de la plaine où elle eſt ſituée & des ruines que l'on y voit encore*, 485

CHAP. VI. *Etat actuel de Miſitra. — Détails ſur les Maïnotes. — Napoli, ou l'Ancienne Argos. — Lepſina, autrefois Eleuſis. — Temple de Cérès. — Notice ſur l'Albanie. — Isles grecques*, 511

CHAP. VII. *Etendue, population, diviſion territoriale, gouvernement, commerce, productions & exportations de la Grèce*, 539

CHAP. VIII. *Obſervations ſur la ſituation politique de la Grèce. — Etat préſent de l'Egliſe Grecque*, 558

CHAP. IX. *Caractère national des Grecs modernes. — Converſations. — Vivacité. — Ex-*

*preſſions.* — *Leur religion.* — *Les ſuperſtitions.* — *Les fêtes.* — *Les mariages.* — *Enterremens & tombeaux des Grecs*, 580

CHAP. X. *Mœurs & uſages des Grecs modernes.* — *Maiſons.* — *Appartemens.* — *Lits.* — *Eſclaves.* — *Femmes.* — *Voile des Grecques.* — *Toilette.* — *Habillement.* — *Ceinture.* — *Fard.* — *Les danſes.* — *Les jeux*, 603

Fin de la Table des Chapitres.

Tom. XXVIII.